
LES AÉROSTATS

ET

LES AÉRONAUTES.

I.

Depuis la fin du dernier siècle, l'attention publique s'est portée plus d'une fois sur les aérostats et sur les applications qu'on pourrait faire de la locomotion aérienne à certaines recherches scientifiques. Presque toujours à ces périodes d'engouement pour les ascensions aérostatiques succédaient des périodes de complète indifférence, et la découverte de Montgolfier a eu cela de commun avec la plupart des grandes inventions modernes, qu'elle a été tour à tour saluée avec enthousiasme ou laissée dans un injuste oubli. Aujourd'hui cependant on en vient de nouveau à rechercher quels services les aérostats pourraient rendre à la science, et avec cette question, qui a son importance, s'est réveillée une autre question, beaucoup plus séduisante : celle d'une navigation aérienne réglée et dirigée par le génie humain. Ici nous touchons à l'hypothèse, mais la grandeur même et l'audace de telles entreprises ne sont-elles pas d'éclatans témoignages de l'activité intellectuelle de notre siècle ? Il y a là certainement, sinon de grands résultats à constater immédiatement, du moins un mouvement curieux de recherches et d'expériences à suivre dans ses phases diverses, et les annales de la locomotion aérienne, depuis les premières mont-

golfières jusqu'au *vaisseau* de M. Petin, se rattachent par plus d'un point, nous espérons le prouver, à l'histoire des sciences physiques comme à leurs récents progrès.

Personne n'ignore que l'invention des aérostats, d'origine toute française, appartient aux frères Étienne et Joseph Montgolfier, fils d'un manufacturier d'Annonay, connu depuis long-temps pour son habileté dans l'art de la fabrication du papier. La famille Montgolfier était originaire de la petite ville d'Ambert, en Auvergne. On voyait encore, vers le milieu du siècle dernier, sur le penchant d'une colline qui domine la ville, les ruines d'une très ancienne résidence de la famille Montgolfier, qui paraît avoir donné ou pris son nom au pays qu'elle habitait (1). Les Montgolfier avaient embrassé avec ardeur la cause de la réforme; après les massacres de la Saint-Barthélemy, leurs biens furent confisqués, leurs papeteries détruites, et ils vinrent se réfugier, avec les débris de leur fortune, dans les montagnes du Vivarais. Les établissemens nouveaux qu'ils fondèrent plus tard à Annonay ne tardèrent pas à acquérir une grande importance, et, dès le commencement du XVIII^e siècle, la manufacture de Pierre Montgolfier était connue dans toute l'Europe pour la perfection de ses produits.

C'est au milieu de cette famille vouée depuis des siècles à la pratique de l'industrie et des arts, sous les yeux d'un père justement honoré pour ses lumières et sa probité, vivant en patriarche entre ses ouvriers et ses enfans, que naquirent les inventeurs de la machine aérostatique. Destinés à se livrer par état aux opérations industrielles, ils s'y préparèrent de bonne heure par l'étude des sciences, dont plus tard ils ne perdirent jamais le goût. Étienne Montgolfier avait une vocation marquée pour l'architecture; il se rendit à Paris, où il reçut les leçons de Soufflot. Il existe encore dans les environs de Paris des églises et des maisons bâties d'après ses plans, et qui témoignent de son talent non moins que de son goût. Étienne avait en outre pour les mathématiques des dispositions précoces, qui lui avaient valu l'estime des savans les plus distingués. Cependant son père le rappela à Annonay pour prendre part à la direction de la manufacture héréditaire. Étienne Montgolfier apporta à sa famille l'utile secours de ses connaissances. Il découvrit divers procédés de fabrication que les Hollandais, long-temps nos rivaux en ce genre, enveloppaient d'un im-pénétrable mystère (2), et contribua pour beaucoup à amener la ré-

(1) On trouve en effet, dans la grande carte de France de Cassini, feuille 52, au nord-est d'Ambert, le *Mont-Golfier*, et au-dessous le *cros du Mont-Golfier*.

(2) C'est ainsi qu'il changea le moteur employé dans la fabrique, modifia la disposition des séchoirs, et inventa des formes pour le papier *grand-monde*, inconnu avant lui. Il trouva aussi le secret de la fabrication du papier vélin, que la France avait jusqu'alors tiré de l'étranger.

volution qui s'est opérée à cette époque dans cette branche importante de l'industrie française. Son frère, Joseph Montgolfier, qui partagea ses travaux et sa gloire, avait comme lui ressenti de bonne heure un goût très vif pour les sciences mathématiques; mais il avait un genre d'esprit particulier qui l'éloignait des règles et des méthodes de travail habituelles aux géomètres. Dans l'exécution de ses calculs, il s'écartait toujours des voies connues; il combinait pour lui-même, à l'aide de tâtonnemens empiriques, certaines formules dont il se servait pour résoudre les problèmes les plus difficiles et les plus délicats. Il avait beaucoup moins d'instruction et de savoir que son frère, mais il avait reçu en partage un génie véritablement inventif, quoique marqué au coin d'une certaine bizarrerie. Placé à l'âge de treize ans au collège de Tournon, il n'avait pu se plier aux exigences de l'enseignement classique, et il était parti un matin, décidé à descendre jusqu'à la Méditerranée pour y vivre en ermite le long de la plage. Surpris par la faim dans une métairie du Bas-Languedoc et ramené au collège, il avait réussi à s'enfuir une seconde fois et à gagner la ville de Saint-Étienne. Arrivé là, il s'était enfermé dans un misérable réduit, et, en fabriquant du bleu de Prusse et quelques autres sels employés dans les arts, il avait pu se procurer assez d'argent pour se rendre à Paris. Joseph Montgolfier trouva installées au café Procope toute la littérature et toute la science du temps, et c'est là qu'il noua diverses relations qui exercèrent sur lui une heureuse influence. Son père l'ayant aussi rappelé à son tour, il revint à Annonay pour participer aux travaux de la fabrique. Il put dès-lors donner carrière à toute l'ardeur de son imagination; mais ses idées étaient si hardies et si nouvelles, que l'esprit d'ordre et d'économie de la maison s'en effraya à bon droit; on dut bien des fois contenir cette ardeur en de plus sages limites. En effet, l'humeur entreprenante dont l'avait doué la nature avait besoin d'être rectifiée et contenue par une pensée plus calme et plus méthodique : il trouva chez son frère les qualités qui lui manquaient. Si différentes par leurs allures, ces deux intelligences étaient cependant presque indispensables l'une à l'autre. Dès ce jour, il s'établit entre les deux Montgolfier cette communauté d'existence, cette double vie intellectuelle qui seule fait comprendre leurs travaux et prépara leurs succès.

La ville d'Annonay est située en face des Hautes-Alpes, et de la manufacture des frères Montgolfier on voyait se dérouler à l'horizon toute la chaîne de ces montagnes. Le spectacle de la production et de l'ascension des nuages, qu'ils voyaient chaque jour se former sur le flanc des Alpes, les amena bientôt à méditer sur les causes de la suspension et de l'équilibre de ces masses énormes qui se promènent dans les cieux; mais l'esprit inventif des deux frères ne pouvait s'en tenir à des

spéculations purement théoriques, et ils formèrent le projet d'imiter la nature dans l'une de ses opérations les plus brillantes. Il ne leur parut pas impossible de composer des nuages factices qui, à l'imitation des nuages naturels, s'élèveraient dans les plus hautes régions de l'air. Pour reproduire autant que possible les conditions que présente la nature, ils renfermèrent de la vapeur d'eau dans une enveloppe à la fois résistante et légère. Ce nuage factice s'élevait dans l'air, mais la température extérieure ramenait bientôt la vapeur à l'état liquide, l'enveloppe se mouillait, et l'appareil retombait sur le sol. Ils essayèrent, sans plus de succès, d'emmagasiner la fumée produite par la combustion du bois et dirigée dans une enveloppe de toile. Le gaz reçu dans cette enveloppe se refroidissait et ne parvenait point à soulever le petit appareil.

Sur ces entrefaites parut en France la traduction de l'ouvrage de Priestley : *Des différentes Espèces d'air*. Dans ce livre, qui exerça une influence décisive sur la création et le développement de la chimie, Priestley faisait connaître un grand nombre de gaz nouveaux; il exposait en termes généraux les propriétés, les caractères, le poids spécifique, les différences relatives des fluides élastiques. Dans un séjour que fit Étienne Montgolfier à Montpellier, il eut occasion de lire l'ouvrage de Priestley. En revenant à Annonay, il réfléchissait profondément sur les faits signalés par le physicien anglais, et c'est en montant la côte de Serrière qu'il fut frappé, dit-il dans son *Discours à l'Académie de Lyon*, de la possibilité de rendre l'air navigable en tirant parti de l'une des propriétés reconnues par Priestley aux fluides élastiques. Il suffisait, pour s'élever dans l'atmosphère, de renfermer dans une enveloppe d'un faible poids un gaz plus léger que l'air; l'appareil s'élèverait, en vertu de son excès de légèreté sur l'air environnant, jusqu'à ce qu'il rencontrât à une certaine hauteur des couches dont la pesanteur spécifique le maintint en équilibre. Rentré chez lui, Étienne Montgolfier se hâta de communiquer cette pensée à son frère, qui l'accueillit avec transport. Dès ce moment, ils furent certains de réussir dans leurs tentatives pour imiter et reproduire les nuages. Ils essayèrent d'abord de renfermer dans diverses enveloppes d'un faible poids certains gaz plus légers que l'air. Le gaz inflammable, c'est-à-dire le gaz hydrogène, fut essayé l'un des premiers; mais l'enveloppe de papier dont ils se servirent était perméable au gaz, elle laissait transpirer l'hydrogène, l'air entraînait à sa place, et le globe, un moment soulevé, ne tardait pas à redescendre. D'ailleurs, l'hydrogène était un gaz à peine observé à cette époque et encore très mal connu, la préparation en était difficile et coûteuse; on renonça à en faire usage. Après avoir essayé quelques autres gaz ou vapeurs, les frères Montgolfier en vinrent à penser que l'électricité, qui, selon eux, était une des causes

principales de l'ascension et de l'équilibre des nuages, pourrait aussi jouer un rôle dans l'ascension de leur appareil : ils cherchèrent donc à composer un gaz affectant des propriétés électriques. Ils pensèrent obtenir un gaz de cette nature en faisant un mélange d'une vapeur à propriétés alcalines avec une autre vapeur qui serait dépourvue de ces propriétés. Pour former un tel mélange, ils firent brûler ensemble de la paille légèrement mouillée et de la laine hachée, matière animale qui donne naissance, en brûlant, à des gaz qui offrent une réaction alcaline. Ils reconnurent que la combustion de ces deux corps au-dessous d'une enveloppe de toile ou de papier fermée de toutes parts et bien résistante provoquait l'ascension rapide du petit appareil (1).

L'idée théorique qui amena les Mongolfier à la découverte des ballons ne supporte pas l'examen. C'est une de ces conceptions vagues et mal raisonnées, comme on en trouve tant à cette époque de renouvellement pour les sciences modernes. L'ascension des *montgolfières* s'expliquait tout simplement par la dilatation de l'air échauffé, qui devient ainsi plus léger que l'air environnant, et tend dès-lors à s'élever jusqu'à ce qu'il rencontre des couches d'une densité égale à la sienne. La fumée abondante produite par la combustion de la laine et de la paille mouillée ne faisait qu'augmenter le poids de l'air chaud, sans amener aucun des avantages sur lesquels les inventeurs avaient compté. De Saussure le prouva parfaitement l'année suivante, lorsque, pour terminer la discussion élevée à ce sujet entre les physiciens, il prit un petit ballon de papier ouvert à sa partie inférieure, et introduisit avec précaution dans son intérieur un *fer à sonder* rougi à blanc. La petite machine se gonfla à vue d'œil, quitta les mains de l'opérateur et s'éleva au plafond de l'appartement. Il fut bien démontré dès-lors que la raréfaction de l'air par la chaleur était la seule cause du phénomène, et l'on cessa de donner le nom fort impropre de *gaz montgolfier* au mélange gazeux qui déterminait l'ascension.

Encouragés par le résultat de cette première expérience, les frères Montgolfier construisirent un appareil plus grand, qui pouvait contenir vingt mètres cubes d'air. Ce nouvel essai réussit parfaitement, car la machine s'éleva avec tant de force qu'elle brisa les cordes qui la retenaient et alla tomber sur les coteaux voisins, après avoir atteint une hauteur de trois cents mètres. Certains alors du succès, ils s'appli-

(1) Ce n'est pas à Annonay, mais à Avignon, que se fit le premier essai d'un petit appareil fondé sur les principes que les frères Montgolfier avaient arrêtés entre eux. Au mois de novembre 1782, Étienne Montgolfier, que ses affaires avaient conduit dans la ville des papes, construisit un petit parallépipède creux en soie, d'une capacité très petite, puisqu'il contenait seulement deux mètres cubes d'air, et il vit avec une joie facile à comprendre ce petit ballon s'élever au plafond de sa chambre. De retour à Annonay, il s'empressa de répéter l'expérience avec son frère. Ils opérèrent en plein air avec ce même appareil, qui s'éleva devant eux à une grande hauteur.

quèrent à construire un appareil de grande dimension, et résolurent d'exécuter sur une des places de la ville d'Annonay une expérience solennelle, pour faire connaître et constater publiquement leur découverte. L'expérience eut lieu le 5 juin 1783, en présence d'une foule immense. L'assemblée des états particuliers du Vivarais, qui siégeait en ce moment dans la ville d'Annonay, assista tout entière à cette épreuve mémorable. La machine aérostatique avait douze mètres de diamètre; elle était construite en toile d'emballage doublée de papier. A sa partie inférieure, on avait disposé un réchaud en fil de fer sur lequel on brûla dix livres de paille mouillée et de laine hachée. La machine fit effort pour se soulever, on l'abandonna à elle-même, et elle s'éleva aussitôt, aux acclamations des spectateurs. En dix minutes, elle monta à cinq cents mètres de hauteur; mais, comme elle perdait la plus grande partie de son gaz par suite de la perméabilité de la toile et du papier, on la vit bientôt redescendre lentement vers la terre. Un procès-verbal de cette grande expérience fut dressé aussitôt par les membres des états du Vivarais et expédié à l'Académie des Sciences de Paris. Sur la demande de M. de Breteuil, alors ministre, l'Académie des Sciences nomma une commission pour prendre connaissance des faits. Lavoisier, Cadet, Condorcet, Desmaretz, Bossut, Brisson, Leroy et Tillet composaient cette commission. Étienne Montgolfier fut mandé à Paris et prévenu que l'expérience serait répétée prochainement aux frais de l'Académie.

Cependant la nouvelle de l'expérience d'Annonay avait causé à Paris une sensation des plus vives. La curiosité du public et des savans était trop vivement excitée pour que l'on s'accommodât des lenteurs habituelles des commissions académiques. Il fallait à tout prix répéter immédiatement l'expérience sous les yeux des Parisiens. Faujas de Saint-Fond, professeur au Muséum, ouvrit une souscription publique pour subvenir aux frais de l'entreprise; 10,000 francs furent recueillis en quelques jours. Les frères Robert, habiles constructeurs d'instrumens de physique, furent chargés d'édifier la machine; le professeur Charles, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent, se chargea de diriger le travail. L'entreprise offrait beaucoup de difficultés, on le comprendra sans peine. Le procès-verbal de l'expérience de Montgolfier, les lettres d'Annonay qui en avaient raconté les détails ne donnaient aucune indication sur la nature du gaz dont s'était servi l'inventeur : on se bornait à dire que la machine avait été *remplie avec un gaz moitié moins pesant que l'air ordinaire*. Charles ne perdit pas son temps à chercher quel était le gaz dont Montgolfier avait fait usage; il comprit que, puisque l'expérience avait réussi avec un gaz qui n'avait que la moitié du poids spécifique de l'air commun, elle réussirait bien mieux encore avec le gaz inflammable ou gaz hydrogène, qui pèse quatorze fois moins que

l'air. En conséquence, il se décida à remplir le ballon avec le gaz inflammable; mais cette opération elle-même n'était pas sans difficultés. L'air inflammable était encore un gaz à peine connu; on ne l'avait jamais préparé que dans les cours publics et en opérant sur de très faibles quantités; les savans eux-mêmes ne le maniaient pas sans quelque crainte à cause des dangers qu'il présente par son inflammabilité. Or, il fallait obtenir et accumuler dans un même réservoir plus de quarante mètres cubes de ce gaz. Néanmoins on se mit à l'œuvre; on s'établit dans les ateliers des frères Robert, situés près de la place des Victoires. Il fallait, pour la première fois, imaginer et construire les appareils nécessaires à la préparation et à la conservation des gaz. Beaucoup de dispositions différentes furent essayées sans trop de succès; enfin, pour procéder à la formation et au dégagement du gaz, on disposa l'appareil de la manière suivante : on prit un tonneau dans lequel on plaça de l'eau et de la limaille de fer; le fond supérieur de ce tonneau était percé de deux trous; l'un donnait passage à un tube de fer-blanc qui amenait le gaz dans l'intérieur du ballon; l'autre était simplement fermé par un bouchon, pour ajouter successivement et par petites portions l'acide sulfurique qui devait donner naissance au gaz hydrogène par sa réaction sur le fer. On voit, d'après cette disposition grossière, combien on était encore peu avancé, à cette époque, dans l'art de manier les gaz, et on comprend quels obstacles il fallut surmonter avant d'atteindre au but définitif. Il nous suffira de dire que, pour obtenir la quantité de gaz inflammable qui devait remplir ce ballon, on employa mille livres de fer et cinq cents livres d'acide sulfurique. Trois jours furent employés au dégagement de l'hydrogène. Le quatrième jour, le ballon, aux deux tiers rempli de gaz, flottait dans l'atelier des frères Robert.

Cependant le public avait connaissance de l'opération qui s'exécutait place des Victoires; on se pressait en foule aux portes de la maison. Il fallut requérir l'assistance du guet pour contenir l'impatience des curieux. Le 27 août, tout se trouvant disposé pour l'expérience, on s'occupa de transporter la machine au Champ-de-Mars, où devait s'effectuer l'ascension. Pour éviter l'encombrement des curieux, la translation se fit avant le jour. La machine, portée sur un brancard, s'avancait précédée de torches, escortée par un détachement du guet. L'obscurité de la nuit, la forme étrange et inconnue de ce globe immense, qui s'avancait lentement à travers les rues silencieuses, tout prêtait à cette scène nocturne un caractère particulier de mystère et d'étrangeté, et l'on vit sur la route des hommes du peuple, se rendant à leurs travaux, s'agenouiller devant le cortège, saisis d'une sorte de superstitieuse terreur. A trois heures, une foule immense se portait au Champ-de-Mars, la place était garnie de troupes, les avenues gar-

dées de tous les côtés. Les bords de la rivière, l'amphithéâtre de Passy, l'École militaire, les Invalides et tous les alentours du Champ-de-Mars étaient occupés par les curieux. Trois cent mille personnes, c'est-à-dire la moitié de la population de Paris, s'étaient donné rendez-vous en cet endroit. A cinq heures, un coup de canon annonça que l'expérience allait commencer; il servit en même temps d'avertissement pour les savans qui, placés sur la terrasse du Garde-Meuble, sur les tours de Notre-Dame et à l'École militaire, devaient appliquer les instrumens et le calcul à l'observation du phénomène. Délivré de ses liens, le globe s'élança avec une telle vitesse, qu'il fut porté en deux minutes à mille mètres de hauteur; là, il trouva un nuage obscur dans lequel il se perdit. Un second coup de canon annonça la disparition du ballon; mais on le vit bientôt percer la nue, reparaitre un instant à une très grande élévation, et s'éclipser enfin dans d'autres nuages. Un sentiment d'admiration et d'enthousiasme indicible s'empara alors de l'esprit des spectateurs. Les yeux fixés sur le même point du ciel, tous recevaient, sans songer à s'en garantir, une pluie violente, qui ne cessait pas de tomber. La population de Paris, si avide d'émotions et de surprises, n'avait jamais assisté à un aussi curieux spectacle.

Le ballon ne fournit pas cependant toute la carrière qu'il aurait pu parcourir. Dans leur désir de lui donner la forme complètement sphérique du globe et d'en augmenter aussi le volume aux yeux des spectateurs, les frères Robert avaient voulu, contrairement à l'opinion de Charles, que le ballon fût entièrement gonflé au départ; ils introduisirent même de l'air au moment de le lancer, afin de bien tendre toutes les parties de l'étoffe. La tension extrême du gaz amena la rupture du ballon lorsqu'il fut parvenu dans une région élevée; il se fit à sa partie supérieure une déchirure de plusieurs pieds; le gaz s'échappa, et le globe vint tomber lentement, après trois quarts d'heure de marche, auprès d'Écouen, à cinq lieues de Paris. Il s'abattit au milieu d'une troupe de paysans de Gonesse, que cette apparition frappa d'abord d'épouvante; pourtant ils ne tardèrent pas à se rassurer, et, pour se venger de la terreur qu'ils avaient ressentie, ils se précipitèrent avec furie sur l'innocente machine, qui fut en quelques instans réduite en pièces. Le premier ballon à gaz hydrogène, ce bel instrument qui avait coûté tant de soins et de travaux, fut attaché à la queue d'un cheval et traîné pendant une heure à travers les champs, les fossés et les routes. Cet événement fit assez de bruit pour que le gouvernement crût nécessaire de publier un *avis au peuple* touchant le passage ou la chute des machines aérostatiques. Dans les derniers mois de 1783, cette instruction fut répandue dans toute la France (1).

(1) Voici le texte de cette pièce naïve où se trouve relaté le fait d'un ballon pris pour

Cependant Étienne Montgolfier était arrivé à Paris; il avait assisté à l'ascension du Champ-de-Mars, et il prenait de son côté les dispositions nécessaires pour répéter, conformément au désir de l'Académie des Sciences, l'expérience du *ballon à feu* telle qu'il l'avait exécutée à Annonay. Il s'établit dans les immenses jardins de son ami Réveillon, ce même fabricant du faubourg Saint-Antoine dont la mort devait, quelques années après, marquer si tristement les premiers jours de la révolution française. L'aérostat que Mongolfier fit construire avait des dimensions considérables; sa forme était assez bizarre : la partie moyenne représentait un prisme haut de huit mètres, le sommet une pyramide de la même hauteur, la partie inférieure un cône tronqué de six mètres, de telle sorte que la machine entière, de la base au sommet, comptait vingt-cinq mètres de hauteur sur quinze environ de diamètre. Elle était faite de toile d'emballage doublée d'un fort papier au dedans comme au dehors, et pouvait enlever un poids de douze cent cinquante livres.

Le 11 septembre 1783, on fit le premier essai de cette belle machine; on la vit se remplir en neuf minutes, se dresser sur elle-même, se gonfler et prendre une belle forme; huit hommes qui la retenaient perdirent terre et furent soulevés à plusieurs pieds; elle serait montée à une grande hauteur, si on ne lui eût opposé de nouvelles forces. L'expérience fut répétée le lendemain devant les commissaires de l'Académie des Sciences et en présence d'un nombre considérable de personnes. Malgré une pluie battante et un vent impétueux, on fit brûler cinquante livres de paille en y ajoutant à diverses reprises dix livres de laine hachée. La machine se gonfla, perdit terre et se souleva,

la lune. — *Avertissement au peuple sur l'enlèvement des ballons ou globes en l'air.* « On a fait une découverte dont le gouvernement a jugé convenable de donner connaissance, afin de prévenir les terreurs qu'elle pourrait occasionner parmi le peuple. En calculant la différence de pesanteur entre l'air appelé inflammable et l'air de notre atmosphère, on a trouvé qu'un ballon rempli de cet air inflammable devait s'élever de lui-même dans le ciel jusqu'au moment où les deux airs seraient en équilibre, ce qui ne peut être qu'à une très grande hauteur. La première expérience a été faite à Annonay, en Vivarais, par les sieurs Montgolfier, inventeurs. Un globe de toile et de papier de cent cinq pieds de circonférence, rempli d'air inflammable, s'éleva de lui-même à une hauteur qu'on n'a pu calculer. La même expérience vient d'être renouvelée à Paris, le 27 août à cinq heures du soir, en présence d'un nombre infini de personnes. Un globe de taffetas enduit de gomme élastique, de trente-six pieds de tour, s'est élevé du Champ-de-Mars jusque dans les nues, où on l'a perdu de vue. On se propose de répéter cette expérience avec des globes beaucoup plus gros. Chacun de ceux qui découvriront dans le ciel de pareils globes, qui présentent l'aspect de la lune obscurcie, doit donc être prévenu que, loin d'être un phénomène effrayant, ce n'est qu'une machine toujours composée de taffetas ou de toile légère recouverte de papier, qui ne peut causer aucun mal, et dont il est à présumer qu'on fera quelque jour des applications utiles aux besoins de la société.

« Lu et approuvé, ce 3 septembre 1783.

DE SAUVIGNY. »

entraînant une charge de cinq cents livres. Si l'on eût alors coupé les cordes qui le retenaient, l'aérostat se serait élevé à une hauteur considérable; mais on ne voulut pas le laisser partir. Montgolfier venait en effet de recevoir du roi l'ordre d'exécuter son expérience à Versailles, devant la cour. Par malheur, dans ce moment, la pluie redoubla de violence, le vent devint furieux; les efforts que l'on fit pour ramener à terre la machine la déchirèrent en plusieurs points; la pluie en détrempa et en détruisit le tissu trop léger, les coups multipliés du vent achevèrent de la mettre en pièces, et elle fut bientôt tout-à-fait hors de service.

Il fallait cependant une expérience pour le 19 septembre à Versailles. Aidé de quelques amis, Montgolfier se remit à l'œuvre; on travailla avec tant d'empressement et d'ardeur, que cinq jours suffirent pour construire un autre aérostat; il avait fallu un mois pour achever le premier. Ce nouveau ballon, de forme entièrement sphérique, était construit cependant avec beaucoup plus de solidité. Il était d'une bonne et forte toile de coton; on l'avait même peint en détrempe. Il était bleu avec des ornemens en or, et représentait l'image d'une tente richement décorée. Le 19 au matin, il fut transporté à Versailles, où tout était disposé pour le recevoir. Dans la grande cour du château, on avait élevé une vaste estrade percée en son milieu d'une ouverture circulaire de cinq mètres de diamètre destinée à loger le ballon; on circulait autour de cette estrade pour le service de la machine. Le réchaud en fil de fer que portait l'aérostat, et qui devait servir à placer les combustibles, reposait sur le sol. On enferma dans une cage d'osier suspendue à la partie inférieure de l'aérostat un mouton, un coq et un canard, qui étaient ainsi destinés à devenir les premiers navigateurs aériens. A dix heures du matin, la route de Paris à Versailles était couverte de voitures; on arrivait en foule de tous les côtés. A midi, la cour du château, la place d'Armes et les avenues environnantes étaient inondées de spectateurs. Le roi descendit sur l'estrade avec sa famille; il fit le tour du ballon et se fit rendre compte par Montgolfier des dispositions et des préparatifs de l'expérience. A une heure, une décharge de mousqueterie annonça que la machine allait se remplir. On brûla quatre-vingts livres de paille et cinq livres de laine. La machine déploya ses replis, se gonfla rapidement et développa sa forme imposante. Une seconde décharge annonça qu'on était prêt à partir. A la troisième, les cordes furent coupées, et l'aérostat s'éleva pompeusement au milieu des acclamations de la foule. Ce ballon ne resta que peu de temps en l'air. Une déchirure de sept pieds, amenée par un coup de vent subit au moment du départ, l'empêcha de se soutenir long-temps. Il tomba dix minutes après son ascension, à une lieue de Versailles, dans le bois de Vaucresson. Deux gardes-

chasse, qui se trouvaient dans le bois, virent la machine descendre avec lenteur et ployer les hautes branches des arbres sur lesquels elle se reposa. La corde qui retenait la cage d'osier s'embarrassa dans les rameaux; la cage tomba, les animaux en sortirent sans accident. Le premier qui accourut pour dégager le ballon et pour reconnaître comment les animaux avaient supporté le voyage fut Pilâtre des Rosiers. Il suivait avec une passion ardente ces expériences, qui devaient faire un jour son martyre et sa gloire.

II.

On croyait désormais pouvoir, avec quelque confiance, transformer les ballons en appareils de navigation aérienne. Étienne Montgolfier se mit donc à construire, dans les jardins du faubourg Saint-Antoine, un ballon disposé de manière à recevoir des voyageurs. Les dimensions de cette nouvelle machine étaient très considérables, car elle n'avait pas moins de vingt mètres de hauteur sur seize de diamètre, et pouvait contenir vingt mille mètres cubes d'air. On disposa autour de la partie extérieure de l'orifice du ballon une galerie circulaire en osier recouverte de toile et destinée à recevoir les aéronautes; cette galerie avait un mètre de large; une balustrade la protégeait et permettait d'y circuler commodément. On pouvait donc faire le tour de l'orifice extérieur de l'aérostât. L'ouverture de la machine était ainsi parfaitement libre, et c'est au milieu de cette ouverture que se trouvait, suspendu par des chaînes, le réchaud en fil de fer dont la combustion devait entraîner l'appareil. On avait emmagasiné dans une partie de la galerie une provision de paille pour donner aux aéronautes la faculté de s'élever à volonté en activant le feu.

Le ballon étant construit, on commença, le 15 octobre, à essayer de s'en servir comme d'un navire aérien. On le retenait captif au moyen de longues cordes qui ne lui permettaient de monter que jusqu'à une certaine hauteur. Pilâtre des Rosiers en fit l'essai le premier; il s'éleva à différentes reprises de toute la longueur des cordes. Les jours suivants, quelques autres personnes, enhardies par son exemple, l'accompagnèrent dans ces essais préliminaires, qui donnaient beaucoup d'espoir pour le succès de l'expérience définitive. Tout le monde remarquait l'adresse de Pilâtre et l'intrépide ardeur avec laquelle il se livrait à ces difficiles manœuvres. Dans l'une de ces expériences, le ballon, chassé par le vent, vint tomber sur la cime des grands arbres du jardin de Réveillon; les assistants jetèrent un cri d'effroi, car la machine s'engageait dans les branches et menaçait de verser les voyageurs; mais Pilâtre, sans s'émouvoir, prit avec sa longue fourche de

fer une énorme botte de paille qu'il jeta dans le foyer : la machine se dégagea aussitôt et remonta aux applaudissemens des assistans.

On se pressait en foule à la porte du jardin pour assister de loin à ces curieuses manœuvres. Pendant les journées du 15, du 17 et du 19 octobre, l'affluence était si considérable dans le faubourg Saint-Antoine, sur les boulevards et jusqu'à la porte Saint-Martin, que, sur tous ces points, la circulation était devenue impossible. L'encombrement excessif des curieux dans les rues de la ville aurait pu amener des embarras ou des dangers; on se décida à faire l'ascension hors de Paris. Le dauphin offrit à Montgolfier les jardins de son château de la Muette au bois de Boulogne.

Cependant, à mesure qu'approchait le moment décisif, Montgolfier hésitait; il concevait des craintes sur le sort réservé au courageux aéronaute qui ambitionnait l'honneur de tenter le premier les hasards de la navigation aérienne. Il demandait, il exigeait des essais nouveaux. Il faut reconnaître que le projet de Pilâtre avait de quoi effrayer les cœurs les plus intrépides. Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis l'invention des aérostats, et le temps n'avait pu permettre encore d'apprécier toutes les conditions, tous les écueils d'une ascension à ballon perdu. On ne s'était pas encore avisé de munir les aérostats de cette soupape salutaire qui permet, en donnant issue au gaz intérieur, d'effectuer la descente sans difficulté ni embarras; d'ailleurs, avec les ballons à feu, ce moyen perd, comme on le sait, la plus grande partie de sa valeur. On n'avait pas encore imaginé ce *lest*, le *palladium* des aéronautes, qui permet de s'élever à volonté, et donne ainsi les moyens de choisir le lieu du débarquement. En outre, la présence d'un foyer incandescent au milieu d'une masse aussi inflammable que l'enveloppe d'un ballon ouvrait évidemment la porte à tous les dangers. Ce tissu de toile et de papier pouvait s'embraser au milieu des airs et précipiter les imprudens aéronautes, ou bien, le feu venant à manquer par un accident quelconque, l'appareil était entraîné vers la terre par une chute terrible. Le combustible entassé dans la galerie offrait encore à l'incendie un aliment redoutable; la flamme du réchaud pouvait se communiquer à la paille et propager ainsi la combustion à l'enveloppe du ballon. Enfin des flammèches tombées du foyer pouvaient, au milieu des campagnes, descendre sur les granges et les édifices. Aussi Montgolfier temporisait-il, demandant de nouvelles expériences. A l'exemple de toutes les commissions académiques, la commission de l'Académie des Sciences ne se prononçait pas. Le roi eut connaissance de ces difficultés. Après mûr examen, il s'opposa à l'expérience, et donna au lieutenant de police l'ordre d'empêcher le départ. Il permettait seulement que l'expérience fût tentée avec deux condamnés que l'on embarquerait dans la machine. Pilâtre des Rosiers s'indigne

à cette proposition : « Eh quoi ! de vils criminels auraient les premiers la gloire de s'élever dans les airs ! Non, non, cela ne sera point. » Il conjure, il supplie, il remue la ville et la cour, il s'adresse aux personnes le plus en faveur à Versailles ; il s'empare de la duchesse de Polignac, gouvernante des enfans de France et toute-puissante sur l'esprit de Louis XVI. Celle-ci plaide chaleureusement sa cause auprès du roi. Le marquis d'Arlandes, gentilhomme de Languedoc, major dans un régiment d'infanterie, avait fait avec lui quelques ascensions préparatoires en ballon captif ; Pilâtre le dépêche vers le roi. Le marquis d'Arlandes proteste que l'ascension ne présente aucun danger, et, comme preuve de son affirmation, il offre d'accompagner Pilâtre dans son voyage aérien. Sollicité de tous les côtés, Louis XVI se rendit.

Le 21 novembre 1783, à une heure de l'après-midi, en présence du dauphin et de sa suite, rassemblés dans les beaux jardins de la Muette, Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes exécutèrent ensemble le premier voyage aérien. Malgré un vent assez violent et un ciel orageux, la machine s'éleva rapidement. Arrivés à la hauteur de cent mètres, les voyageurs agiterent leurs chapeaux pour saluer la multitude qui s'agitait au-dessous d'eux, partagée entre l'admiration et la crainte. La machine continua de s'élever majestueusement, et bientôt il ne fut plus possible de distinguer les nouveaux argonautes. On vit l'aérostат longer l'île des Cygnes et filer au-dessus de la Seine, jusqu'à la barrière de la Conférence, où il traversa la rivière. Il se maintenait toujours à une très grande hauteur, de telle manière que les habitans de Paris, qui accouraient en foule de toutes parts, pouvaient l'apercevoir du fond des rues les plus étroites. Les tours de Notre-Dame étaient couvertes de curieux, et la machine, en passant entre le soleil et le point qui correspondait à l'une des tours, y produisit une éclipse d'un nouveau genre. Enfin l'aérostат, s'élevant ou s'abaissant plus ou moins en raison de la manœuvre des voyageurs aériens, passa entre l'hôtel des Invalides et l'École militaire, et, après avoir plané sur les Missions étrangères, s'approcha de Saint-Sulpice. Alors les navigateurs, ayant forcé le feu pour quitter Paris, s'élevèrent et trouvèrent un courant d'air qui, les dirigeant vers le sud, leur fit dépasser le boulevard, et les porta dans la plaine, au-delà du mur d'enceinte, entre la barrière d'Enfer et la barrière d'Italie. Le marquis d'Arlandes, trouvant que l'expérience était complète et pensant qu'il était inutile d'aller plus loin dans un premier essai, cria à son compagnon : « Pied à terre ! » Ils cessèrent le feu, la machine s'abattit lentement, et se reposa sur la *Butte aux Cailles*, entre le Moulin-Vieux et le Moulin des Merveilles. En touchant la terre, le ballon s'affaissa presque entièrement sur lui-même. Le marquis d'Arlandes sauta hors de la galerie ; mais Pilâtre

des Rosiers, qui était à l'avant de la galerie et par conséquent sous le vent, s'embarrassa dans les toiles et demeura quelque temps comme enseveli sous les plis de la machine, qui s'était abattue de son côté. Était-ce là un présage et comme un sinistre avertissement du sort qui lui était réservé? La machine fut repliée, mise dans une voiture et ramenée dans les ateliers du faubourg Saint-Antoine. Les voyageurs n'avaient ressenti, durant le trajet, aucune impression pénible; ils étaient tout entiers à l'orgueil et à la joie de leur triomphe. Le marquis d'Arlandes monta aussitôt à cheval et vint rejoindre ses amis au château de la Muette. On l'accueillit avec des pleurs de joie et d'ivresse. Parmi les personnes qui avaient assisté aux préparatifs du voyage, on remarquait Benjamin Franklin; on aurait dit que le Nouveau-Monde l'avait envoyé pour être témoin de cet événement mémorable. C'est à cette occasion que Franklin prononça un mot souvent répété. On disait devant lui: « À quoi peuvent servir les ballons? — À quoi peut servir l'enfant qui vient de naître? » répliqua le philosophe américain.

Le but que Pilâtre des Rosiers s'était proposé dans cette périlleuse tentative était avant tout un but scientifique. Il fallait, sans plus tarder, s'efforcer de tirer parti, pour l'avancement de la physique et de la météorologie, de ce moyen si brillant et si nouveau d'expérimentation; mais on reconnut bien vite que l'appareil dont Pilâtre s'était servi, c'est-à-dire le ballon à feu ou la *montgolfière*, comme on l'appelait déjà, ne pouvait rendre, à ce point de vue, que de médiocres services. En effet, le poids de la quantité considérable de combustible que l'on devait emporter, joint à la faible différence qui existe entre la densité de l'air échauffé et la densité de l'air ordinaire, ne permettait pas d'atteindre de grandes hauteurs. En outre, la nécessité constante d'alimenter le feu absorbait tous les momens des aéronautes, et leur ôtait les moyens de se livrer aux expériences et à l'observation des instrumens. On comprit dès-lors que les ballons à gaz hydrogène pouvaient seuls offrir la sécurité et la commodité indispensables à l'exécution des voyages aériens. Aussi, quelques jours après, deux hardis expérimentateurs, Charles et Robert, annonçaient par la voie des journaux le programme d'une ascension dans un aérostat à gaz inflammable. Ils ouvrirent une souscription de 10,000 francs pour *un globe de soie devant porter deux voyageurs, lesquels s'enlèveraient à ballon perdu, et tenteraient en l'air des observations et des expériences de physique*. La souscription fut remplie en quelques jours.

Le voyage aérien de Pilâtre des Rosiers et du marquis d'Arlandes avait été surtout un trait d'audace. Sur la foi de leur courage et sans aucune des précautions les plus naturelles, ils avaient accompli l'une des entreprises les plus extraordinaires que l'homme ait jamais exé-

cutées : l'ascension de Charles et Robert présenta des conditions toutes différentes. Préparée avec maturité, calculée avec une rare intelligence, elle révéla tous les services que peut rendre dans un cas pareil le secours des connaissances scientifiques. On peut dire qu'à propos de cette ascension, Charles créa tout d'un coup et tout d'une pièce l'art de l'aérostation. En effet, c'est à ce sujet qu'il imagina la soupape qui donne issue au gaz hydrogène, et détermine ainsi la descente lente et graduelle de l'aérostât, — la nacelle où s'embarquent les voyageurs, — le filet qui supporte et soutient la nacelle, — le lest qui règle l'ascension et modère la descente, — l'enduit de caoutchouc appliqué sur le tissu du ballon, qui rend l'enveloppe imperméable et prévient la déperdition du gaz, — enfin l'usage du baromètre, qui sert à mesurer à chaque instant, par l'élévation ou la dépression du mercure, les hauteurs que l'aéronaute occupe dans l'atmosphère. Pour cette première ascension, Charles créa donc tous les moyens, tous les artifices, toutes les précautions ingénieuses qui composent l'art de l'aérostation. On n'a rien changé et on n'a presque rien ajouté depuis cette époque aux combinaisons ingénieuses imaginées par ce physicien.

C'est au talent dont il fit preuve dans cette circonstance que Charles a dû de préserver sa mémoire de l'oubli. Quoique physicien très habile et très exercé, Charles n'a laissé aucun travail dans la science et n'a rien publié sur la physique. Seulement, il avait acquis, comme professeur, une réputation considérable. On accourait en foule à ses leçons. Les découvertes de Franklin avaient mis à la mode les expériences sur l'électricité; Charles avait formé un magnifique cabinet de physique, et il faisait, dans une des salles du Louvre, des cours publics où tout Paris venait l'entendre. Son enseignement a laissé des souvenirs qui ne sont pas encore effacés. Il avait surtout l'art de donner à ses expériences une sorte de grandeur théâtrale qui étonnait toujours et frappait très vivement les esprits. S'il étudiait la chaleur rayonnante, il incendiait des corps à des distances extraordinaires; dans ses démonstrations du microscope, il amplifiait les objets de manière à obtenir des grossissemens énormes; dans ses leçons sur l'électricité, il foudroyait des animaux; s'il voulait montrer l'existence de l'électricité libre dans l'atmosphère, il faisait descendre le fluide des nuages, et tirait de ses conducteurs des étincelles de dix pieds de long qui éclataient avec le bruit d'une arme à feu. La clarté de ses démonstrations, l'élégance de sa parole, sa stature élevée, la beauté de ses traits, la sonorité de sa voix, et jusqu'à sa mise étrange, composée d'un costume à la Franklin, tout ajoutait à l'effet de ses discours. C'est ainsi que le professeur Charles était parvenu à obtenir dans Paris une renommée immense. Aussi, lorsqu'au 10 août le peuple envahit les Tuileries et le Louvre, où il s'était logé, on respecta sa demeure et l'on

passa en silence devant le savant illustre dont tout Paris avait écouté et applaudi les leçons (1).

Un mois avait suffi au zèle et à l'heureuse intelligence de Charles pour disposer tous les moyens ingénieux et nouveaux dont il enrichissait l'art naissant de l'aérostation. Le 26 novembre 1783, un ballon de neuf mètres de diamètre, muni de son filet et de sa nacelle, était suspendu au milieu de la grande allée des Tuileries en face du château. Le grand bassin situé devant le pavillon de l'Horloge reçut l'appareil pour la production de l'hydrogène, qui se composait de vingt-cinq tonneaux munis de tuyaux de plomb, aboutissant à une cuve remplie d'eau, destinée à laver le gaz. Un tube d'un plus grand diamètre dirigeait l'hydrogène dans l'intérieur du ballon. Cette opération fut lente et présenta quelques difficultés; elle ne fut même pas sans dangers. Dans la nuit, un lampion ayant été placé trop près de l'un des tonneaux, le gaz s'enflamma, et il y eut une explosion terrible. Heureusement un robinet fermé à temps empêcha l'incendie de se propager jusqu'au ballon. Tout fut réparé, et quelques jours après le ballon était rempli.

Le 1^{er} décembre 1783, la moitié de Paris se pressait aux environs du château des Tuileries; à midi, les corps académiques et les souscripteurs qui avaient payé leur place 4 louis furent introduits dans une enceinte particulière construite pour eux autour du bassin. Les simples souscripteurs à 3 francs le billet se répandirent dans le reste du jardin. A l'extérieur, les fenêtres, les combles et les toits, les quais qui longent les Tuileries, le Pont-Royal et la place Louis XV étaient couverts d'une foule immense. Le ballon gonflé de gaz se balançait et ondulait mollement dans l'air; c'était un globe de soie à bandes alternativement jaunes et rouges. Le char placé au-dessous était bleu et or. Enfin le bruit du canon retentit et annonce que l'ascension va s'exécuter. La

(1) C'est le physicien Charles qui a été le héros de l'aventure, assez connue d'ailleurs, où Marat joua un rôle si bien en rapport avec ses habitudes et son caractère. Tout le monde sait que Marat était médecin, et que dans sa jeunesse il s'était occupé de travaux relatifs à la physique; il a même écrit un ouvrage sur l'optique, dans lequel il combat les vues de Newton. Marat se présente un jour chez le professeur Charles pour lui exposer ses idées touchant les théories de Newton et pour lui proposer quelques objections relativement aux phénomènes électriques qui faisaient grand bruit à cette époque. Charles ne partageait aucune des opinions de son interlocuteur, et il ne se fit pas scrupule de les combattre. Marat oppose l'empchement à la raison; chaque argument nouveau ajouté à sa fureur, il se contient avec peine; enfin, à un dernier trait, sa colère déborde, il tire une petite épée qu'il portait toujours et se précipite sur son adversaire. Charles était sans armes, mais sa vigueur et son adresse ont bientôt triomphé de l'aveugle fureur de Marat. Il lui arrache son épée, la brise sur son genou, et en jette à terre les débris. Succombant à la honte et à la colère, Marat perdit connaissance; on le porta chez lui évanoui. Quelques années après, aux jours de la sinistre puissance de Marat, le souvenir de cette scène troublait singulièrement le repos du professeur Charles. Heureusement *l'ami du peuple* avait oublié les injures du physicien.

nacelle est lestée, on la charge des approvisionnemens et des instrumens nécessaires. Pour connaître la direction du vent, on commence par lancer un petit ballon de soie verte de deux mètres de diamètre. Charles s'avance vers Étienne Montgolfier, tenant ce petit ballon à l'aide d'une corde, et il le prie de vouloir bien le lancer lui-même. — C'est à vous, monsieur, dit-il, qu'il appartient de nous ouvrir la route des cieux. — Le public comprit le bon goût et la délicatesse de l'allusion; il applaudit; le petit aérostat s'envola vers le nord-est, faisant reluire au soleil sa brillante couleur d'émeraude. Le canon retentit une seconde fois; les voyageurs prennent place, et bientôt le ballon s'élève avec une majestueuse lenteur. L'admiration et l'enthousiasme éclatent alors de toutes parts; des applaudissemens immenses ébranlent les airs; les soldats rangés autour de l'enceinte présentent les armes, les officiers saluent de leur épée, et la machine continue de s'élever doucement au milieu des acclamations de trois cent mille spectateurs. Le ballon, arrivé à la hauteur de Monceau, resta un moment stationnaire; il vira ensuite de bord, se retourna sur lui-même, et suivit la direction du vent. Il traversa une première fois la Seine entre Saint-Ouen et Asnières, la passa une seconde fois non loin d'Argenteuil, et plana successivement sur Sannois, Franconville, Eau-Bonne, Saint-Leu-Taverny, Villiers et l'Ile-Adam. Après un trajet d'environ neuf lieues, en s'abaissant et s'élevant à volonté au moyen du lest qu'ils jetaient, les voyageurs descendirent à quatre heures moins un quart dans la prairie de Nesles, à neuf lieues de Paris. Robert descendit du char, Charles repartit seul. En moins de dix minutes, il parvint à une hauteur de près de quatre mille mètres. Là il se livra à de rapides observations de physique. Une demi-heure après, le ballon redescendait doucement à deux lieues de son second point de départ. Charles fut reçu à sa descente par M. Farrer, gentilhomme anglais, qui le conduisit à son château, où il passa la nuit.

Le roi accorda le lendemain une pension de deux mille livres au savant et intrépide aéronaute. Il voulut en outre que l'Académie des Sciences ajoutât le nom de Charles à celui de Montgolfier sur la médaille qu'elle se proposait de consacrer au souvenir de l'invention des aérostats. Charles aurait dû avoir le bon goût ou la modestie de refuser cet honneur. Il avait sans nul doute perfectionné les aérostats et indiqué les moyens de rendre praticables les voyages atmosphériques; mais le mérite tout entier de l'invention consiste dans le principe que les Montgolfier avaient pour la première fois mis en pratique : la gloire de la découverte devait leur revenir sans partage.

Après cette ascension mémorable, qui porta si loin la renommée de Charles, on est étonné d'apprendre que ce physicien ne recommença jamais l'expérience. Comment le désir de féconder et d'étendre sa

découverte ne l'entraîna-t-il pas cent fois au sein des nuages? On l'ignore (1). Toujours est-il que le cours de sa carrière aérostatique s'arrêta là. C'est sans doute le cas de répéter le mot du grand Condé : « Il eut du courage ce jour-là. »

Cependant l'intrépidité et la science des premiers navigateurs aériens avaient excité dans toute l'Europe une émulation des plus vives. Les voyages aérostatiques ne tardèrent pas à se multiplier. Les ascensions les plus dignes d'intérêt par les circonstances qui les ont accompagnées ou par leur importance scientifique doivent seules nous occuper ici.

Lyon n'avait encore été le théâtre d'aucune ascension aérostatique : c'est dans cette ville que s'exécuta le troisième voyage aérien. Joseph Montgolfier se trouvait à Lyon à l'époque de l'ascension de Charles aux Tuileries, événement qui eut dans toute la France un retentissement extraordinaire. Le comte de Laurencin, le comte de Dampierre et quelques autres personnes distinguées de la ville de Lyon le prièrent de diriger la construction d'un ballon à feu, pour lequel une souscription était ouverte, et qui devait servir à enlever cinq ou six personnes. Montgolfier fit construire un immense aérostat, qui avait quarante-trois mètres de hauteur et trente-cinq de diamètre, c'est-à-dire à peu près les dimensions de la coupole de la Halle-au-Blé de Paris. C'est la plus vaste machine qui se soit jamais élevée dans les airs. Seulement on avait visé à l'économie, et l'on n'avait obtenu qu'un appareil de construction assez grossière, formé d'une double enveloppe de toile d'emballage recouvrant trois feuilles d'un fort papier. Sa forme était celle d'une sphère, terminée à sa partie inférieure par un cône tronqué, autour duquel régnait une galerie d'osier, destinée à loger les voyageurs. Le mauvais temps qui ne cessa de régner endommagea beaucoup cette gigantesque machine. On ne put la transporter aux Brotteaux sans des peines infinies. Il y eut de très longs retards dans les préparatifs et les essais préliminaires, on fut obligé de remettre plusieurs fois le départ, et lorsque vint enfin le jour fixé pour l'ascension, la neige, qui tomba en grande quantité, nécessita un nouvel ajournement. Les habitants de Lyon, qui n'avaient encore assisté à aucune expérience aérostatique, doutaient fort du succès et n'épargnaient pas les épigrammes. Le comte de Laurencin, un des futurs matelots de ce vaste équipage, reçut le quatrain suivant :

Fiers assiégeans du séjour du tonnerre,
Calmez votre colère.

(1) On a dit qu'en descendant de sa nacelle, Charles s'était juré de ne plus s'exposer à ces périlleuses expéditions, tant avait été forte l'impression qu'il ressentit au moment où Robert étant descendu, la machine, subitement déchargée de ce poids, l'emporta dans les airs avec la rapidité d'une flèche.

Eh! ne voyez-vous pas que Jupiter tremblant
Vous demande la paix par son pavillon blanc?

Le trait était vif. M. de Laurencin répondit qu'il se chargeait d'aller chercher lui-même les clauses de l'armistice. Les aéronautes piqués au jeu accélérèrent leurs préparatifs, et quelques jours après tout fut disposé pour l'ascension, qui se fit aux Brotteaux le 5 janvier 1784. En dix-sept minutes, le ballon fut gonflé et prêt à partir. Six voyageurs montèrent dans la galerie : c'étaient Joseph Montgolfier, à qui l'on avait décerné le commandement de l'équipage; Pilâtre des Rosiers, qui était venu de Paris tout exprès; le prince de Ligne, le comte de Laurencin, le comte de Dampierre et le comte de Laporte d'Anglefort, gentilshommes du pays. La machine avait considérablement souffert par la neige et la gelée, et Pilâtre des Rosiers reconnut bien vite que l'expérience tournerait mal, si l'on persistait à prendre six voyageurs. Trois personnes étaient la seule charge que l'aérostat pût supporter sans danger; mais toutes ses observations furent inutiles : personne ne voulut consentir à descendre; quelques-uns de ces gentilshommes intraitables portèrent même la main à la garde de leur épée pour défendre leurs droits. C'est en vain que l'on offrit de tirer les noms au sort : il fallut donner le signal du départ. Tout n'était pas fini : les cordes qui retenaient l'aérostat étaient à peine coupées et la machine commençait seulement à perdre terre, lorsque l'on vit un jeune négociant de la ville, nommé Fontaine, s'élançant d'une enjambée dans la galerie, et, au risque de faire chavirer l'équipage, s'installer de force au milieu des voyageurs. On renforça le feu, et, malgré cette nouvelle surcharge, l'aérostat commença de s'élever. Il n'était que depuis un quart d'heure dans les airs, quand il se fit dans l'enveloppe du ballon une déchirure de quinze mètres de long. Le volume énorme de la machine, le nombre des voyageurs, le poids excessif du lest, le mauvais état des toiles fatiguées par de trop longues manœuvres, tout avait rendu inévitable cet accident, qui faillit avoir des suites funestes. Parvenu en ce moment à deux cents mètres de hauteur, l'aérostat s'abattit avec une rapidité effrayante. On vit aussitôt, à en croire les relations de l'époque, soixante mille personnes courir vers l'endroit où la machine allait tomber. Heureusement, et grâce à l'adresse de Pilâtre, cette descente rapide n'entraîna pas de suites graves, et les voyageurs en furent quittes pour un choc un peu rude en touchant la terre. On aida les aéronautes à se dégager des toiles qui les enveloppaient. Joseph Montgolfier avait été le plus maltraité.

Le quatrième voyage aérien eut lieu en Italie. Le chevalier Andréani fit construire par les frères Gerli, architectes, une magnifique montgolfière, et il rendit les habitans de Milan témoins d'une belle ascen-

sion qu'il exécuta lui-même, et qui ne présenta d'ailleurs aucune circonstance digne d'être notée.

C'est à cette époque qu'eut lieu à Paris la première ascension de Blanchard, dont le nom était destiné à devenir fameux dans les fastes de l'aérostation. Avant la découverte des ballons, Blanchard, qui possédait le génie ou tout au moins le goût des arts mécaniques, s'était appliqué à trouver un mécanisme propre à naviguer dans les airs. Il avait construit un *bateau volant*, machine atmosphérique armée de rames et d'agrès, avec laquelle il se soutenait quelque temps dans l'air à quatre-vingts pieds de hauteur. En 1782, il avait exposé sa machine dans les jardins du grand hôtel de la rue Taranne où se trouve aujourd'hui un établissement de bains. La découverte des aérostats qui survint sur ces entrefaites détermina Blanchard à abandonner les recherches de ce genre, et il se fit aéronaute. Il exécuta sa première ascension au Champ-de-Mars, avec un ballon à gaz hydrogène, le 2 mars 1784, devant une foule immense. Blanchard avait jugé utile d'adapter à son ballon les rames et le mécanisme qui faisaient mouvoir son *bateau volant*; il espérait en tirer parti pour se diriger ou pour résister à l'impulsion du vent. Il monta dans la nacelle, ayant à ses côtés un moine bénédictin, le physicien dom Pech. On coupa les cordes, mais le ballon ne s'éleva pas au-delà de cinq mètres; il s'était troué pendant les manœuvres, et le poids qu'il devait entraîner était trop lourd pour son volume. Il tomba rudement par terre, et la nacelle éprouva un choc des plus violents. Le bon père jugea prudent de quitter la place; Blanchard répara promptement le dommage, et il s'apprêtait à repartir seul, lorsqu'un jeune homme perce la foule, se jette dans la nacelle, et veut absolument partir avec lui. Toutes les remontrances, toutes les prières de Blanchard furent inutiles. — Le roi me l'a permis, criait l'obstiné. Blanchard, ennuyé du contre-temps, le saisit au corps pour le précipiter de la nacelle; mais le jeune homme tire son épée, fond sur lui et le blesse au poignet. On se saisit enfin de ce furieux, et Blanchard peut s'élancer. On a prétendu que ce jeune homme n'était autre que Bonaparte, alors élève à l'École militaire. Dans ses *Mémoires*, Napoléon a pris la peine de démentir ce fait : le jeune enthousiaste était un de ses camarades, nommé Dupont, élève, comme lui, à l'École militaire.

Blanchard s'éleva au-dessus de Passy, et vint descendre dans la plaine de Billancourt, près de la manufacture de Sèvres; il ne resta que cinq quarts d'heure dans l'air. Cette ascension, si courte, n'en fut pas moins marquée par une circonstance curieuse. Tout le monde sait aujourd'hui qu'un aérostat ne doit jamais être entièrement gonflé au moment du départ : on le remplit seulement aux trois quarts environ. Il serait très dangereux, en quittant la terre, de l'enfler com-

plètement, car, à mesure que l'on s'élève, les couches atmosphériques diminuant de densité, le gaz hydrogène renfermé dans l'aérostat acquiert plus d'expansion en raison de la diminution de résistance de l'air extérieur. Les parois du ballon céderaient sous l'effort du gaz, si on ne lui ouvrait pas une issue; aussi l'aéronaute observe-t-il avec beaucoup d'attention l'état de l'aérostat, et, lorsque ses parois très distendues indiquent une grande expansion du gaz intérieur, il ouvre la soupape et laisse échapper un peu d'hydrogène. Blanchard, tout-à-fait dépourvu de connaissances en physique, ignorait entièrement cette particularité. Son ballon s'éleva gonflé outre-mesure, et l'imprudent aéronaute, ne comprenant nullement le péril qui le menaçait, s'applaudissait de son adresse et admirait ce qui pouvait causer sa perte. Les parois du ballon font bientôt effort de toutes parts, elles vont éclater : Blanchard, arrivé à une hauteur considérable, cède moins à la conscience du danger qui le menace qu'à l'impression d'épouvante causée sur lui par l'immensité des mornes et silencieuses régions au milieu desquelles l'aérostat l'a brusquement transporté. Il ouvre la soupape, il redescend, et cette terreur salutaire l'arrache au péril où son ignorance l'entraînait. Blanchard se vanta de s'être élevé quatre mille mètres plus haut qu'aucun des aéronautes qui l'avaient précédé, et il assura avoir dirigé son ballon contre les vents à l'aide de son gouvernail et de ses rames; mais les physiciens qui avaient observé l'aérostat démentirent son assertion, et publièrent que les variations de sa marche devaient être uniquement attribuées aux courans d'air qu'il avait rencontrés. Comme il avait écrit sur les banderoles de son ballon et sur les cartes d'entrée cette devise fastueuse : *Sic itur ad astra*, on lança contre lui cette épigramme :

Au Champ-de-Mars il s'envola,
 Au champ voisin il resta là;
 Beaucoup d'argent il ramassa :
 Messieurs, *sic itur ad astra*.

Le 4 juin 1784, la ville de Lyon vit s'accomplir une nouvelle ascension aérostatique, dans laquelle, pour la première fois, une femme, M^{me} Thible, brava dans un ballon à feu les périls d'un voyage aérien. Cette belle ascension fut exécutée en l'honneur du roi de Suède, qui se trouvait alors de passage à Lyon.

Pilâtre des Rosiers et le chimiste Proust exécutèrent bientôt après à Versailles, en présence de Louis XVI et du roi de Suède, un des voyages aérostatiques les plus remarquables que l'on connaisse. L'appareil était dressé dans la cour du château de Versailles. A un signal qui fut donné par une décharge de mousqueterie, une tente de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, qui cachait l'appareil, s'abattit soudainement, et

L'on aperçut une immense montgolfière, déjà gonflée par l'action du feu, maintenue par cent cinquante cordes que retenaient quatre cents ouvriers. Dix minutes après, une seconde décharge annonça le départ du ballon, qui s'éleva avec une lenteur majestueuse et alla descendre près de Chantilly, à treize lieues de son point de départ. Proust et Pilâtre des Rosiers parcoururent dans ce voyage la plus grande distance que l'on eût jamais franchie avec une montgolfière; ils atteignirent aussi la hauteur la plus grande à laquelle on puisse s'élever avec un appareil de ce genre. Ils demeurèrent assez long-temps plongés dans les nuages et enveloppés dans la neige qui se formait autour d'eux.

Le zèle des aéronautes et des savans ne se ralentissait pas. Chaque jour, pour ainsi dire, était marqué par une expérience qui présentait souvent les circonstances les plus curieuses et les plus dignes d'intérêt. Parmi ces expériences, il faut noter surtout les nombreuses ascensions faites avec l'aérostat à gaz inflammable construit par les soins de l'académie de Dijon, et monté à diverses reprises par Guyton de Morveau, l'abbé Bertrand et M. de Virly. La science naissante de l'aérostation dut à ces essais plusieurs résultats utiles. Quant au but principal que se proposait Guyton de Morveau, il ne fut pas atteint. Guyton avait fait construire une machine pourvue de quatre rames, mises en mouvement par un mécanisme et destinées à diriger son aérostat. Au moment du départ, un coup de vent endommagea l'appareil et mit deux rames hors de service. Guyton assura cependant avoir produit avec les deux rames qui lui restaient un effet très sensible sur les mouvemens du ballon : aussi continua-t-on ces expériences pendant assez long-temps, et l'académie de Dijon y dépensa beaucoup d'argent, mais on ne tarda pas à reconnaître qu'on s'attaquait à un problème insoluble.

En même temps, sur tous les points de la France, se succédaient des ascensions plus ou moins périlleuses. A Marseille, deux négocians nommés Brémond et Maret s'élevèrent dans une montgolfière de seize mètres de diamètre. A leur première ascension, ils ne restèrent en l'air que quelques minutes : ils s'élevèrent très haut à leur second voyage; mais la machine s'embrasa au milieu des airs, et ils ne regagnèrent la terre qu'au prix des plus grands dangers. Joseph Montgolfier lança dans le faubourg Saint-Antoine un ballon captif qui dépassa la hauteur des édifices les plus élevés de Paris. La marquise et la comtesse de Montalembert, la comtesse Podenas et M^{lle} de Lagarde étaient les aéronautes de ce galant équipage, que commandait le marquis de Montalembert. A Aix, un amateur nommé Rambaud s'enleva dans une montgolfière de seize mètres de diamètre. Il resta dix-sept minutes en l'air, et atteignit une hauteur considérable. Redescendu à terre, il sauta hors du ballon sans songer à le retenir. Allégé de ce poids, le ballon partit comme une flèche, et on le vit bientôt prendre

feu et se consumer dans l'atmosphère. Vinrent ensuite, à Nantes, les ascensions du grand ballon à gaz hydrogène baptisé du glorieux nom de *Suffren*, monté d'abord par Coustard de Massy et le révérend père Mouchet de l'Oratoire, puis par M. de Luynes. A Bordeaux, d'Arbelet des Granges et Chalfour s'élevèrent dans une montgolfière jusqu'à la hauteur de près de mille mètres, et firent voir que l'on pouvait assez facilement descendre et monter à volonté en augmentant ou diminuant le feu. Ils descendirent sans accident à une lieue de leur point de départ.

Le 15 juillet 1784, le duc de Chartres, depuis Philippe-Égalité, exécuta à Saint-Cloud, avec les frères Robert, une ascension qui mit à de terribles épreuves le courage des aéronautes. Les frères Robert avaient construit un aérostat à gaz hydrogène de forme oblongue, de dix-huit mètres de hauteur et de douze mètres de diamètre. On avait disposé dans l'intérieur de ce grand ballon un autre globe beaucoup plus petit et rempli d'air ordinaire. Les frères Robert avaient cru, nous ne savons trop sur quel fondement, que cette combinaison leur permettrait de descendre ou de remonter dans l'atmosphère sans avoir besoin de perdre du gaz. On avait aussi adapté à la nacelle un large gouvernail et deux rames dans l'intention de se diriger. A huit heures du matin, les deux frères Robert, M. Collin Hullin et le duc de Chartres s'élevèrent du parc de Saint-Cloud en présence d'un grand nombre de curieux. Les personnes éloignées firent connaître par de grands cris qu'elles désiraient que celles qui étaient placées plus près du lieu de la scène se missent à genoux pour laisser à chacun la liberté du coup d'œil; d'un mouvement unanime, chacun mit un genou à terre, et l'aérostat s'éleva au milieu de la multitude ainsi prosternée. Trois minutes après le départ, l'aérostat disparaissait dans les nues; les voyageurs perdirent de vue la terre et se trouvèrent environnés d'épais nuages. La machine, obéissant alors aux vents impétueux et contraires qui régnaient à cette hauteur, tourbillonna et tourna trois fois sur elle-même. Le vent agissait avec violence sur la surface étendue que présentait le gouvernail doublé de taffetas; le ballon éprouvait une agitation extraordinaire et recevait des coups violents et répétés. Rien ne peut rendre la scène effrayante qui suivit ces premières bourrasques. Les nuages se précipitaient les uns sur les autres, ils s'amoncelaient au-dessous des voyageurs et semblaient vouloir leur fermer le retour vers la terre. Dans une telle situation, il était impossible de songer à tirer parti de l'appareil de direction. Les aéronautes arrachèrent le gouvernail et jetèrent les rames. La machine continuant d'éprouver des oscillations de plus en plus violentes, ils résolurent, pour l'alléger, de se débarrasser du petit globe contenu dans l'intérieur de l'aérostat. On coupa les cordes qui le retenaient; le petit globe tomba, mais il

fut impossible de le tirer au dehors. Il était tombé si malheureusement, qu'il était venu s'appliquer juste sur l'orifice de l'aérostat, dont il fermait complètement l'ouverture. Dans ce moment, un coup de vent parti de la terre les lança vers les régions supérieures, les nuages furent dépassés, et l'on aperçut le soleil; mais la chaleur de ses rayons et la raréfaction considérable de l'air dans ces régions élevées ne tardèrent pas à occasionner une grande dilatation du gaz. Les parois du ballon étaient fortement tendues; son ouverture inférieure, si malheureusement fermée par l'interposition du petit globe, empêchait le gaz dilaté de trouver, comme à l'ordinaire, une libre issue par l'orifice inférieur. Les parois étaient gonflées au point d'éclater sous la pression intérieure du gaz. Les aéronautes, debout dans la nacelle, prirent de longs bâtons et essayèrent de soulever le globe qui obstruait l'orifice de l'aérostat; mais l'extrême dilatation du gaz le tenait si fortement appliqué, qu'aucune force ne put vaincre cette résistance. Pendant ce temps ils continuaient de monter, et le baromètre indiquait que l'on était parvenu à la hauteur de quatre mille huit cents mètres. Dans ce moment critique, le duc de Chartres prit un parti désespéré : il saisit un des drapeaux qui ornaient la nacelle, et avec le bois de la lance il troua en deux endroits l'étoffe du ballon; il se fit une ouverture de deux ou trois mètres; le ballon descendit aussitôt avec une vitesse effrayante, et la terre reparut aux yeux des voyageurs épouvantés. Heureusement, quand on arriva dans une atmosphère plus dense, la rapidité de la chute se ralentit et finit par devenir très modérée. Les aéronautes commençaient à se rassurer lorsqu'ils reconnurent qu'ils étaient près de tomber au milieu d'un étang; ils jetèrent à l'instant soixante livres de lest, et à l'aide de quelques manœuvres ils réussirent à aborder sur la terre, à quelque distance de l'étang de la Garenne dans le parc de Meudon. Toute cette expédition avait duré à peine quelques minutes. Le petit globe rempli d'air était sorti à travers l'ouverture de l'aérostat, il tomba dans l'étang, il fallut le retirer avec des cordes (1).

(1) Les ennemis du duc de Chartres ne manquèrent pas de mettre le dénouement de cette aventure sur le compte de sa poltronnerie. Dans son *Histoire de la Conjuración de Louis d'Orléans, surnommé Philippe-Égalité*, Montjoie, faisant allusion au combat d'Ouessant, dit que le duc de Chartres avait ainsi rendu les trois éléments témoins de la lâcheté qui lui était naturelle. On fit pleuvoir sur lui des sarcasmes et des quolibets sans fin. On répéta le propos que M^{me} de Vergennes avait tenu avant l'ascension, qu'apparemment M. le duc de Chartres voulait se mettre au-dessus de ses affaires. On le tourna en ridicule dans des vers satiriques, on le chansonna dans des vaudevilles. Tout cela était parfaitement injuste. En crevant son ballon au moment où il menaçait de l'emporter avec ses compagnons dans une région d'une incommensurable hauteur, le duc de Chartres fit preuve de courage et de sang-froid. Blanchard prit le même parti le 19 novembre 1785 dans une ascension qu'il fit à Gand, et dans laquelle il se trouva porté à une hauteur si

L'Angleterre n'avait pas encore eu le spectacle d'une ascension aérostatique. Le 14 septembre 1784, un Italien, Vincent Lunardi, fit à Londres le premier voyage aérien qui ait eu lieu au-delà de la Manche; son exemple fut bientôt suivi avec empressement à Oxford par un Anglais devenu célèbre depuis comme aéronaute, M. Sadler. M. Sheldon, membre distingué de la Société royale de Londres, fit, de son côté, une ascension en compagnie de Blanchard.

Enhardi par le succès de ses premiers voyages, l'aéronaute français conçut alors un projet dont l'audace, à cette époque de tâtonnemens pour la science aérostatique, pouvait à bon droit être taxée de folie; il voulut franchir en ballon la distance qui sépare l'Angleterre de la France : cette traversée miraculeuse, où l'aéronaute pouvait trouver mille fois la mort, ne réussit que par le plus étrange des hasards et par ce seul fait, que le vent fut sans variations sensibles pendant trois heures. Blanchard, plein de confiance dans un appareil de direction qu'il avait imaginé, avait annoncé sa prochaine *traversée* dans les journaux anglais, et un Américain, le docteur Jeffries, s'était offert pour l'accompagner. Le 7 janvier 1785, le ciel était serein; le vent, très faible, soufflait de nord-nord-ouest; Blanchard, accompagné du docteur Jeffries, sortit du château de Douvres et se dirigea vers la côte. Le ballon fut rempli de gaz, et on le plaça à quelques pieds du bord d'un rocher escarpé, d'où l'on aperçoit le précipice décrit par Shakspeare dans *le Roi Lear*. A une heure, le ballon fut abandonné à lui-même; mais, le poids se trouvant un peu lourd, on fut obligé de jeter une quantité considérable de lest, et les voyageurs partirent munis seulement de trente livres de sable. Le ballon s'éleva lentement et s'avança vers la mer, poussé par un vent léger. Les voyageurs eurent alors sous les yeux un spectacle que l'un d'eux a décrit avec enthousiasme. D'un côté, les belles campagnes qui s'étendent derrière la ville de Douvres présentaient un spectacle magnifique; l'œil embrassait un horizon si étendu, que l'on pouvait apercevoir et compter à la fois trente-sept villes ou villages; de l'autre côté, les roches escarpées qui bordent le rivage, et contre lesquelles la mer vient se briser, offraient par leurs anfractuosités et leurs dentelures énormes le plus curieux et le plus formidable aspect. Arrivés en pleine mer, ils passèrent au-dessus de plusieurs vaisseaux. Cependant, à mesure qu'ils avançaient, le ballon se dégonflait un peu, et à une heure et demie il descendait visiblement. Pour se relever, ils jetèrent la moitié de leur lest; ils étaient alors au tiers de la distance à parcourir et ne distinguaient plus le château de Douvres : le ballon continuant de descendre, ils furent contraints de jeter tout le reste de

grande, qu'il ne pouvait résister au froid excessif qui se faisait sentir. Il creva son ballon, coupa les cordes de sa nacelle, et se laissa tomber en se tenant accroché aux cordages du filet.

leur provision de sable, et, cet allègement n'ayant pas suffi, ils se débarrassèrent de quelques livres qu'ils avaient emportés. Le ballon se releva et continua de cingler vers la France; ils étaient alors à la moitié du terme de leur périlleux voyage. A deux heures et quart, l'ascension du mercure dans le baromètre leur annonça que le ballon recommençait à descendre : ils jetèrent quelques outils et différens objets dont ils avaient cru devoir se munir. A deux heures et demie, ils étaient parvenus aux trois quarts environ du chemin, et ils commencèrent à apercevoir la perspective ardemment désirée des côtes de la France. En ce moment, la partie inférieure du ballon se dégonfla par la perte du gaz, et les aéronautes reconnurent avec effroi que la machine descendait assez rapidement. Tremblant à la pensée de ne pouvoir atteindre la côte, ils se hâtèrent de se débarrasser de tout ce qui n'était pas indispensable à leur salut; ils jetèrent leurs provisions de bouche; le gouvernail et les rames, surcharge inutile, furent lancés dans l'espace; les ancres et les cordages prirent le même chemin; ils dépouillèrent leurs vêtemens et les jetèrent à la mer. En dépit de tout, le ballon descendait toujours. On dit que, dans ce moment suprême, le docteur Jeffries offrit à son compagnon de se jeter à la mer. — Nous sommes perdus tous les deux, dit-il; si vous croyez que ce moyen puisse vous sauver, je suis prêt à faire le sacrifice de ma vie. — Néanmoins une dernière ressource leur restait encore : ils pouvaient se débarrasser de leur nacelle et se cramponner aux cordages du ballon. Ils se disposaient à essayer de cette dernière et terrible ressource; ils se tenaient tous les deux suspendus aux cordages du filet, tout prêts à couper les liens qui retenaient la nacelle, lorsqu'ils crurent sentir dans la machine un mouvement d'ascension : le ballon remontait en effet. Il continua de s'élever, reprit sa route, et, le vent étant toujours favorable, ils furent poussés rapidement vers la côte. Leurs terreurs furent vite oubliées, car ils apercevaient distinctement Calais et les nombreux villages qui l'environnent. A trois heures, ils passèrent par-dessus la ville, et vinrent s'abattre dans la forêt de Guines. Le ballon se reposa sur un grand chêne; le docteur Jeffries saisit une branche, et sa marche fut arrêtée : on ouvrit la soupape, le gaz s'échappa, et c'est ainsi que les heureux aéronautes sortirent sains et saufs de l'entreprise la plus extraordinaire peut-être que la témérité de l'homme ait jamais osé tenter. Le lendemain, cet événement fut célébré à Calais par une fête magnifique. Le pavillon français fut hissé devant la maison où ils avaient couché. Le corps municipal et les officiers de la garnison vinrent leur rendre visite. A la suite d'un diner qu'on leur donna à l'hôtel-de-ville, le maire présenta à Blanchard, dans une boîte d'or, des lettres qui lui accordaient le titre de citoyen de la ville de Calais, titre qu'il a toujours conservé depuis. La municipalité lui acheta, moyennant

3,000 francs et une pension de 600 francs, le ballon qui avait servi à ce voyage, et qui fut déposé dans la principale église de Calais. On décida enfin qu'une colonne de marbre serait élevée à l'endroit même où les aéronautes étaient descendus. Quelques jours après, Blanchard parut devant Louis XVI, qui lui accorda une gratification de 4,200 liv. et une pension de la même somme. La reine, qui était au jeu, mit pour Blanchard sur une carte et lui fit compter une forte somme qu'elle venait de gagner. En un mot, rien ne manqua à son triomphe, pas même la jalousie des envieux, qui lui donnèrent à cette occasion le surnom de *don Quichotte de la Manche*.

Le succès éclatant de cette audacieuse entreprise, le retentissement immense qu'elle eut en Angleterre et en France, doivent compter parmi les causes d'un des plus tristes événemens qui aient marqué l'histoire des aéronautes. Pilâtre des Rosiers, emporté par un funeste élan d'émulation, fit annoncer aussitôt qu'à son tour il franchirait la mer, de Boulogne à Londres, traversée plus périlleuse encore que celle qu'avait exécutée Blanchard, en raison du peu de largeur des côtes d'Angleterre, qu'il était facile de dépasser. On essaya inutilement de faire comprendre à Pilâtre tous les dangers auxquels cette entreprise allait l'exposer. Il assurait avoir trouvé une nouvelle disposition des aérostats qui réunissait toutes les conditions de sécurité et permettait de se maintenir dans les airs pendant un temps considérable. Sur cette assurance, le gouvernement lui accorda une somme de 40,000 francs pour construire sa machine. On apprit alors quelle était la combinaison qu'il avait imaginée : il réunissait en un système unique les deux moyens dont on avait fait usage jusque-là; au-dessous d'un aérostat à gaz hydrogène, il suspendait une montgolfière. Il est assez difficile de bien apprécier les motifs qui le portèrent à adopter cette disposition, car il faisait sur ce point un certain mystère de ses idées. Il est probable que, par l'addition d'une montgolfière, il voulait s'affranchir de la nécessité de jeter du lest pour s'élever et de perdre du gaz pour descendre : le feu, activé ou ralenti dans la montgolfière, aurait fourni une force ascensionnelle supplémentaire. Quoi qu'il en soit, ces deux systèmes, qui isolés ont chacun ses avantages, formaient réunis la plus vicieuse et la plus détestable des combinaisons. Il n'était que trop aisé de comprendre à quels dangers terribles l'existence d'un foyer dans le voisinage d'un gaz inflammable comme l'hydrogène exposait l'aéronaute. — Vous mettez un réchaud sous un baril de poudre, — disait Charles à Pilâtre des Rosiers; mais celui-ci n'écoutait rien : il n'écoutait que son intrépidité et l'incroyable exaltation scientifique dont il avait déjà donné tant d'exemples, et qui étaient comme le caractère de son génie.

L'existence de cet homme courageux peut être regardée comme un

exemple de cette fièvre d'aventures et d'expériences que le progrès des sciences physiques avait développée dans certaines natures à la fin du dernier siècle. Pilâtre des Rosiers était né à Metz en 1756. On l'avait d'abord destiné à la chirurgie, mais cette profession lui inspira une grande répugnance; il passa des salles de l'hôpital dans le laboratoire d'un pharmacien, où il reçut les premières notions des sciences physiques. Revenu dans sa famille, il ne put supporter la contrainte excessive dans laquelle son père le retenait, et il s'en alla un beau jour, en compagnie d'un de ses camarades, chercher fortune à Paris. Employé d'abord comme manipulateur dans une pharmacie, il fut remarqué dans cette position inférieure par un médecin qui l'en fit sortir. Grâce à son protecteur, il put suivre les leçons des professeurs les plus célèbres de la capitale, et bientôt il se trouva lui-même en état de faire des cours. Il démontra publiquement les faits découverts par Franklin dans le champ si nouveau des phénomènes électriques. Il acquit par là un certain relief dans le monde scientifique, et put bientôt réunir assez de ressources pour monter un beau laboratoire de physique où les savans trouvaient tous les appareils nécessaires à leurs expériences et à leurs travaux. Il obtint enfin la place d'intendant du cabinet d'histoire naturelle du comte de Provence. Pilâtre des Rosiers put dès-lors donner carrière à son goût pour les expériences et à cette passion singulière qui le caractérisait de faire sur lui-même les essais les plus dangereux. On cite de lui les traits les plus surprenans en ce genre. Rien ne pouvait l'arrêter ou l'effrayer. Dans ses expériences sur l'électricité atmosphérique, il s'est exposé cent fois à être foudroyé par le fluide électrique, qu'il soutirait presque sans aucune précaution des nuages orageux. Il faillit souvent perdre la vie en respirant les gaz les plus délétères. Un jour, il remplit sa bouche de gaz hydrogène et il y mit le feu, ce qui lui fit sauter les deux joues. Il était dans toute l'exaltation de cette espèce de furie scientifique, lorsque survint la découverte des aérostats. On a vu avec quelle ardeur il se précipita dans cette carrière nouvelle, qui répondait si bien à tous les instincts de son esprit. Il eut, comme on le sait, la gloire de s'élever le premier dans les airs, et, dans toute la série des expériences qui suivirent, c'est toujours lui que l'on voit au premier rang, fidèle à l'appel du danger. C'est au milieu des transports d'un véritable délire qu'il se livrait, à Boulogne, aux préparatifs du voyage qu'il avait annoncé. Il fut aidé dans la construction et la disposition de son aéro-montgolfière par un physicien de Boulogne nommé Romain. Un gentilhomme du pays, M. de Maisonfort, devait accompagner Pilâtre; mais Romain exigea, comme récompense de ses soins, de partager la gloire de l'entreprise: M. de Maisonfort fut forcé de lui céder la place.

Pilâtre et Romain partirent le 13 juin 1783, à sept heures du matin.

Les causes de la catastrophe qui leur coûta la vie ne nous sont connues que par les conjectures de M. de Maisonfort, qui, resté à terre, fut témoin de l'événement. La double machine, c'est-à-dire la montgolfière surmontée de l'aérostat à gaz hydrogène, s'éleva avec une assez grande rapidité jusqu'à quatre cents mètres environ; mais, parvenu à cette hauteur, on vit tout d'un coup l'aérostat à gaz hydrogène se dégonfler et retomber presque aussitôt sur la montgolfière. Celle-ci tourna deux ou trois fois sur elle-même, puis, entraînée par ce poids, elle s'abattit avec une rapidité effrayante. Voici, selon M. de Maisonfort, ce qui était arrivé. Les voyageurs, parvenus à la hauteur de quatre cents mètres, furent assaillis par des vents contraires, qui les rejetaient loin de la mer dans l'intérieur des terres; il est probable alors que, pour descendre et pour chercher un courant d'air plus favorable qui les ramenât vers la côte, Pilâtre des Rosiers tira la soupape de l'aérostat à gaz hydrogène; mais la corde attachée à cette soupape était très longue; elle allait de la nacelle placée au-dessous de la montgolfière jusqu'au sommet de l'aérostat, et n'avait pas moins de cent pieds. Aussi jouait-elle difficilement, et le frottement très rude qu'elle occasionna déchira la soupape. L'étoffe du ballon était très fatiguée par le grand nombre d'essais préliminaires que l'on avait faits à Boulogne et par plusieurs tentatives de départ; elle se déchira sur une étendue de plusieurs mètres, la soupape retomba dans l'intérieur du ballon, et celui-ci se trouva vide en quelques instans. Il n'y eut donc pas, comme on l'a dit, inflammation du gaz au milieu de l'atmosphère; on reconnut, après la chute, que le réchaud de la montgolfière n'avait pas été allumé. L'aérostat, dégonflé par la perte du gaz, retomba sur la montgolfière, et le poids de cette masse l'entraîna aussitôt vers la terre. M. de Maisonfort courut vers l'endroit où l'aérostat venait de s'abattre; il trouva les deux malheureux voyageurs enveloppés dans les toiles, et dans la position même qu'ils occupaient au moment du départ. Pilâtre était sans vie; son compagnon expira au bout de quelques minutes. Ils n'avaient pas même dépassé le rivage et étaient tombés près du bourg de Vimille. Par une triste ironie du hasard, ils vinrent expirer à l'endroit même où Blanchard était descendu, non loin de la colonne monumentale élevée à sa gloire.

La mort de ces premiers martyrs de la science aérostatique n'arrêta pas l'élan de leurs émules et de leurs successeurs. Dans l'année 1783, on vit, suivant l'expression d'un savant aéronaute qui a écrit le *Manuel* de son art, M. Dupuis-Delcourt, « le ciel de l'Europe se couvrir littéralement de ballons. » Toutes ces ascensions, qui n'ont plus pour elles l'attrait de la nouveauté et qui ne répondent à aucune intention scientifique, n'offrent pour la plupart qu'un faible intérêt. Toutefois, avant de suivre les aérostats dans une nouvelle période plus sérieuse

de leur histoire, celle des applications scientifiques, nous rappellerons quelques-uns des voyages aériens qui ont eu, de 1783 à 1794, le plus brillant succès de curiosité. L'ascension du docteur Potain mérite d'être citée à ce titre. Il traversa en ballon le canal Saint-George, bras de mer qui sépare l'Angleterre de l'Irlande. Il avait perfectionné la machine héliçoïde de Blanchard et s'en servit avec quelque avantage. L'Italien Lunardi exécuta à Édimbourg différentes ascensions. Harper fit connaître à Birmingham les ballons à gaz hydrogène. En France, l'abbé Miolan éprouva au Luxembourg cet immense déboire tant chansonné par la malignité parisienne (1). MM. Alban et Vallet construisirent à Javelle un vaste aérostat avec lequel le comte d'Artois s'éleva plusieurs fois, en compagnie de personnes de tous les rangs. C'est alors que se répandit à Paris la mode des figures aérostatiques; dans les jardins publics, on vit s'élever, à la grande joie des spectateurs, des aérostats offrant la figure de divers personnages, le *Vendangeur*, une *Nymphe*, un *Pégase*, etc. Blanchard parcourait tous les coins de la France, donnant le spectacle de ses innombrables ascensions. Après avoir épuisé les curiosités de son pays, il alla porter en Amérique ce genre de spectacle, encore inconnu des populations du Nouveau-Monde: il s'éleva à Philadelphie sous les yeux de Franklin. Son rival, Testu-Brissy, marcha sur ses traces. Sa première ascension, faite à Paris en 1783, présenta une circonstance assez curieuse. Il était descendu avec son ballon, armé d'ailes et de rames, dans la plaine de Montmorency. Un grand nombre de curieux, qui étaient accourus, l'empêchèrent de repartir et saisirent le ballon par les cordes, qui descendaient à terre. Le propriétaire du champ où l'aérostat était tombé arriva avec d'autres paysans; il voulut lui faire payer le dégât, et on traîna son ballon par les cordes qui fixaient la nacelle. « Ne pouvant leur résister de force, je résolus, dit Testu-Brissy, de leur échapper par adresse. Je leur proposai de me conduire partout où ils voudraient, en me remorquant avec une corde. L'abandon que je fis de mes ailes brisées et devenues inutiles persuada que je ne pouvais plus m'envoler; vingt personnes se lièrent à cette corde en la passant autour de leur corps; le ballon s'éleva d'une vingtaine de pieds, et j'étais ainsi entraîné vers le village. Ce fut alors que je pesai mon lest, et, après avoir reconnu que j'avais encore beaucoup de légèreté spécifique, je coupai la corde et je pris congé de mes villageois, dont les exclamations d'étonnement me divertirent beaucoup, lorsque la corde par laquelle ils croyaient me retenir leur tomba sur le nez. » C'est le même Testu-

(1) L'abbé Miolan était un bon religieux qui, associé avec un certain Javinet, fit construire une énorme machine aérostatique. Le jour de l'ascension venu, cet appareil gigantesque ne put quitter la terre: la foule le mit en pièces et battit les aéronantes, qui devinrent les héros d'un vaudeville et d'une douzaine de chansons.

Brissy qui exécuta plus tard une ascension équestre. Il s'éleva monté sur un cheval qu'aucun lien ne retenait au plateau de la nacelle. Dans cette curieuse ascension, Testu-Brissy put se convaincre que le sang des grands animaux s'extravase par leurs artères et coule par les narines et par les oreilles à une hauteur à laquelle l'homme n'est nullement incommodé (1).

Les débuts de l'art aérostatique indiquaient déjà, on le voit, quels services l'invention nouvelle pouvait rendre à la science. On pouvait déjà prévoir la période nouvelle, la période d'applications qui allait s'ouvrir pour la locomotion aérienne.

III.

Jusqu'en 1794, les ascensions aérostatiques n'avaient guère servi encore qu'à satisfaire la curiosité publique. A cette époque, le gouvernement voulut en tirer un moyen de défense en les appliquant dans les armées aux reconnaissances extérieures. Cette idée si nouvelle d'établir au sein de l'atmosphère des postes d'observation pour découvrir les dispositions et les ressources de l'ennemi étonna beaucoup l'Europe, qui ne manqua pas d'y voir une révélation nouvelle du génie révolutionnaire de la France. L'aérostation militaire reçut sous la république des développemens assez étendus; mais Napoléon ne donna pas suite à ces premiers essais. L'histoire est loin d'avoir conservé le souvenir de tous les résultats remarquables obtenus dans l'industrie et les arts pendant la période de la révolution française. Les événemens politiques ont absorbé l'attention, et remplissent seuls nos annales; tout ce qui concerne les progrès des sciences et de l'industrie à cette époque a été singulièrement négligé. Aussi les documens relatifs à l'aérostation militaire sont-ils peu nombreux. On peut cependant s'aider de ces renseignemens trop rares pour préciser quelques faits qu'il y aurait injustice à laisser dans l'oubli.

Guyton de Morveau avait fait un grand nombre d'ascensions avec l'aérostat de l'académie de Dijon, et ces expériences lui avaient fait concevoir une idée très brillante de l'avenir réservé à l'emploi des ballons. Il faisait partie avec Monge, Berthollet, Fourcroy et quelques autres savans, d'une commission que le comité de salut public avait instituée pour appliquer aux intérêts de l'état les découvertes récentes de la science; il proposa à cette commission d'employer les aérostats comme moyen d'observation dans les armées. La proposition fut ac-

(1) Ce tour de force a récemment été répété plusieurs fois à Paris par un courageux aéronaute, M. Poitevin. Seulement le cheval était attaché au filet du ballon par un appareil de suspension, ce qui diminuait de beaucoup le danger de l'expérience. A une certaine hauteur, le cheval de M. Poitevin a éprouvé, comme celui de Testu-Brissy, une hémorragie abondante.

cueillie et soumise au comité de salut public, qui l'accepta avec la seule réserve de ne pas se servir d'acide sulfurique pour la préparation du gaz hydrogène, l'acide sulfurique s'obtenant, comme on le sait, par la combustion du soufre, et le soufre, nécessaire à la fabrication de la poudre, étant à cette époque très rare et très recherché en France, en raison de la guerre extérieure. Il fut donc convenu que l'hydrogène serait préparé par la décomposition de l'eau au moyen du fer porté au rouge. On sait que, quand on dirige un courant de vapeur d'eau sur des fragmens de fer incandescens, l'eau se décompose; son oxygène se combine avec le fer pour former de l'oxyde de fer, et son hydrogène se dégage à l'état de gaz. Cette expérience, exécutée pour la première fois par Lavoisier, n'avait été faite encore que sur une très petite échelle : il fallait s'assurer si l'on pourrait la pratiquer avec avantage dans de grands appareils, et si l'on pourrait appliquer ce procédé au service régulier des aérostats. Guyton de Morveau avait pour ami un jeune homme nommé Coutelle, qui s'occupait de travaux scientifiques, et qui avait formé un beau cabinet, où se trouvaient réunis tous les appareils nécessaires aux expériences sur les gaz, sur la lumière et sur l'électricité. Les chimistes et les physiciens de Paris venaient souvent faire leurs expériences dans ce laboratoire. Coutelle était donc connu de tous les savans de la capitale comme physicien très exercé, et Guyton de Morveau proposa à la commission de le charger des premiers essais à faire pour la production de l'hydrogène en grand à l'aide de la décomposition de l'eau. Coutelle fut installé aux Tuileries dans la salle des Maréchaux; on lui donna un aérostat de neuf mètres de diamètre, et l'on mit à sa disposition tous les produits et tous les matériaux nécessaires. Voici comment il procéda à la préparation du gaz : il établit un grand fourneau dans lequel il plaça un tuyau de fonte d'un mètre de longueur et de quatre décimètres de diamètre, qu'il remplit de cinquante kilogrammes de rognures de tôle et de copeaux de fer. Ce tuyau était terminé à chacune de ses extrémités par un tube de fer; l'un de ces tubes servait à amener le courant de vapeur d'eau qui se décomposait au contact du métal, l'autre conduisait dans le ballon le gaz hydrogène résultant de cette décomposition. Quand tout fut prêt, Coutelle fit venir, pour être témoins de l'opération, le professeur Charles et Jacques Conté, physicien de ses amis. En raison de divers accidens, l'opération fut très longue, elle dura quatre jours et trois nuits. Cependant elle réussit très bien en définitive, car on retira cent soixante-dix mètres cubes de gaz. La commission fut satisfaite de ce résultat, et dès le lendemain Coutelle reçut l'ordre de partir pour la Belgique, et d'aller soumettre au général Jourdan la proposition d'appliquer les aérostats au service de son armée.

Le général Jourdan venait de prendre le commandement des deux

armées de la Moselle et de la Sambre, fortes de cent mille hommes, et qui, sous le nom d'armée de *Sambre-et-Meuse*, envahissaient la Belgique. Coutelle partit dans l'intention de rejoindre le général à Maubeuge, occupée en ce moment par nos troupes et bloquée par les Autrichiens. Lorsqu'il arriva à Maubeuge, l'armée venait de quitter ses quartiers; elle était à six lieues de là, au village de Beaumont. Coutelle repartit, il fit six lieues à franc étrier, et arriva à Beaumont couvert de boue. Il fut arrêté aux avant-postes et amené devant le représentant Duquesnoy, commissaire de la convention à l'armée du nord. Duquesnoy était l'ami et le rival de Joseph Lebon, et il exerçait à l'armée du nord cet étrange office des commissaires de la convention qui consistait à mener les soldats au feu et à forcer les généraux de vaincre sous la menace de la guillotine. Lorsque Coutelle lui fut amené, Duquesnoy était à table. Il ne comprit rien à l'ordre du comité de salut public. — Un ballon, dit-il, un ballon dans le camp... Vous m'avez tout l'air d'un suspect, je vais commencer par vous faire fusiller. On réussit cependant à faire entendre raison au terrible commissaire, et Duquesnoy renvoya Coutelle au général Jourdan. Celui-ci accueillit avec empressement l'idée de faire servir les aérostats aux reconnaissances militaires; mais l'ennemi était à une lieue de Beaumont : d'un moment à l'autre, il pouvait attaquer, et le temps ne permettait d'entreprendre aucun essai. Coutelle revint à Paris.

Assurée de l'assentiment du général, la commission décida de continuer et d'étendre les expériences. On adjoignit à Coutelle le physicien Conté pour l'aider dans ses travaux, et on les installa dans le château et les jardins de Meudon. Coutelle se procura un aérostat capable d'enlever deux personnes; on construisit un nouveau fourneau dans lequel on plaça sept tuyaux de fonte : ces tuyaux, longs de trois mètres et de trois décimètres de diamètre, étaient remplis chacun de deux cents kilogrammes de rognures de fer que l'on foulait à l'aide du mouton pour les faire pénétrer dans le tube. Le gaz fut ainsi obtenu facilement et en grande abondance. Tout étant disposé, on put se livrer aux expériences définitives de l'emploi des ballons dans les reconnaissances extérieures. Coutelle y procéda en présence de Guyton, de Monge et de Fourcroy. Il s'éleva à diverses reprises à une hauteur de cinq cent cinquante mètres dans le ballon retenu captif. Deux cordes étaient attachées à la circonférence du ballon; dix hommes placés à terre les retenaient. On constata de cette manière que l'on pouvait embrasser un espace très étendu et reconnaître très nettement les objets, soit à la vue simple, soit à l'aide d'une lunette d'approche; on étudia en même temps les moyens de transmettre les avis aux personnes restées à terre. Tous ces essais eurent un résultat satisfaisant. On reconnut toutefois que, par les grands vents, il serait difficile de

se livrer à des observations de ce genre à cause des violentes oscillations et du balancement continu que le vent imprime à la machine. Une seconde difficulté plus grave encore, c'était de maintenir le ballon en équilibre à la même hauteur; des rafales de vent, parties des régions supérieures, le rabattaient souvent vers la terre. Aucun moyen efficace ne put être opposé à cette action fâcheuse, qui fut plus tard l'obstacle le plus sérieux à la pratique de l'aérostation militaire.

Peu de jours après, Coutelle reçut du gouvernement l'ordre d'organiser une compagnie d'*aérostiers*, composée de trente hommes, y compris le capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant et des sous-officiers. On lui remit le brevet de capitaine commandant des *aérostiers* dans l'arme de l'artillerie, et il fut attaché à l'état-major général. Il reçut en même temps l'ordre de se rendre dans le plus bref délai à Maubeuge, où l'armée venait de rentrer. Il dirigea sur cette place les soldats qui devaient former sa compagnie, et partit aussitôt, emmenant avec lui son lieutenant. Arrivé à Maubeuge, son premier soin fut de chercher un emplacement, de construire son fourneau pour la préparation du gaz, de faire les provisions de combustible nécessaire, et de tout disposer en attendant l'arrivée de l'aérostat et des équipages qu'il avait expédiés de Meudon. Les différens corps de l'armée ne savaient trop de quel œil regarder les soldats de la compagnie de Coutelle, qui n'étaient pas encore portés sur l'état militaire, et dont le service ne leur était pas connu. On murmurait sur leur passage quelques propos désobligeans. Coutelle s'aperçut de cette impression. Il alla trouver le général qui commandait à Maubeuge, et lui demanda d'emmener sa compagnie à la première attaque hors de la place. Une sortie était précisément ordonnée pour le lendemain contre les Autrichiens, retranchés à une portée de canon. La petite troupe de Coutelle fut employée à cette attaque. Deux hommes furent grièvement blessés; le sous-lieutenant reçut une balle morte dans la poitrine. Ils rentrèrent dans la place au rang des soldats de l'armée.

Peu de jours après, les équipages étant arrivés, Coutelle put mettre le feu à son fourneau et procéder à la préparation du gaz. C'était un spectacle étrange que ces opérations chimiques exécutées à ciel ouvert, au milieu d'un camp, au sein d'une ville assiégée, dans un cercle de quatre-vingt mille soldats. Tout fut bientôt préparé, et l'on put se livrer à la reconnaissance des forces et des dispositions de l'ennemi. Alors, deux fois par jour, par l'ordre de Jourdan et quelquefois avec le général lui-même, Coutelle s'élevait pour observer les travaux des assiégeans, leurs positions, leurs mouvemens et leurs forces. La manœuvre de l'aérostat s'exécutait en silence, et la correspondance avec les hommes qui retenaient les cordes se faisait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges ou jaunes, de dix-huit pouces de largeur et

de forme carrée ou triangulaire. Ces signaux servaient à indiquer aux conducteurs les mouvemens à exécuter : *Monter, descendre, avancer, aller à droite*, etc. Quant aux conducteurs, ils correspondaient avec le capitaine posté en observation dans la nacelle en étendant sur le sol des drapeaux semblables de différentes couleurs. Ils avertissaient ainsi l'observateur d'avoir « à s'élever, à descendre, etc. » Enfin, pour transmettre au général en chef les notes résultant de ces observations, le commandant des *aérostiers* jetait sur le sol de petits sacs de sable surmontés d'une banderolle auxquels la note était attachée. On trouvait chaque jour des différences sensibles dans les forces des Autrichiens ou dans les travaux exécutés pendant la nuit. Le général en chef tiraît un grand parti de ce moyen si nouveau d'observation. Cinq jours après le commencement de ses opérations, l'aérostat s'élevait à peine qu'une pièce de canon, embusquée dans un ravin, tira sur lui ; le premier boulet passa par-dessus, le second passa si près que l'on crut le ballon percé, un troisième boulet passa au-dessous ; on tira encore deux coups sans plus de succès. Le signal de descendre fut donné et exécuté en quelques instans. Le lendemain, la pièce n'était plus en position.

Cependant le général Jourdan se préparait à investir Charleroi, il attachait une importance extrême à l'enlèvement de cette place, qui devait ouvrir la route de Bruxelles. Coutelle reçut à midi l'ordre de se porter avec son ballon à Charleroi, éloigné de douze lieues du point où il se trouvait, pour y faire diverses reconnaissances. Le temps ne permettait pas de vider le ballon pour le remplir de nouveau sous les murs de la ville ; Coutelle se décida à faire voyager son ballon tout gonflé. On employa la nuit à disposer vingt cordes autour de l'équateur du filet ; chacune de ces cordes était portée par un aérostier. On plaça dans la nacelle les deux grandes cordes d'ascension, une toile qui servait à serrer le ballon pendant la nuit, des piquets, des pioches et tout l'attirail des signaux ; le commandant lui-même s'était placé dans la nacelle, qui, suspendue par des cordes, était portée par d'autres aérostiers. On sortit de la place à la pointe du jour, et on passa sans être aperçu près des vedettes ennemies. On voyagea ainsi avec la cavalerie et les équipages de l'armée. Le ballon était maintenu en l'air à une petite hauteur par vingt aérostiers qui marchaient sur les bords de la route ; la cavalerie et les équipages militaires tenaient le milieu de la chaussée. On arriva à Charleroi au soleil couchant. Avant la fin du jour, Coutelle eut le temps de faire une première reconnaissance avec un officier supérieur. Le lendemain, il en fit une seconde dans la plaine de Jumet, et le jour suivant il resta pendant sept à huit heures en observation avec le général Morelot.

Les Autrichiens ayant marché sur Charleroi pour délivrer la place, une bataille décisive fut livrée, comme on le sait, sur les hauteurs de

Fleurus. Les aérostats furent d'un grand secours pour le succès de cette belle journée, et le général Jourdan n'hésita pas à proclamer l'importance des services qu'il en avait retirés. C'est sur la fin de la bataille que l'aérostat s'éleva d'après l'ordre du général en chef; il resta plusieurs heures en observation, transmettant sans relâche des notes sur le résultat des opérations de l'ennemi. Pendant la bataille, plusieurs coups de carabine furent tirés sur lui sans l'atteindre. Après cette action décisive, l'aérostat suivit les mouvemens de l'armée, et il prit part aux divers engagemens qui marquèrent la campagne de Belgique.

Après la prise de Bruxelles, Coutelle reçut l'ordre de revenir à Paris pour y organiser une seconde compagnie d'aéroliers. Cette compagnie, promptement levée, fut aussitôt dirigée sur l'armée du Rhin, où les reconnaissances eurent le même succès : elle était conduite par le capitaine L'Homond. Malheureusement, pendant cette campagne, les deux compagnies d'aéroliers furent à peu près détruites. Comme il faisait un jour une reconnaissance à Frankenthal, sur les bords du Rhin, Coutelle fut saisi tout d'un coup d'un frisson violent qui fut suivi d'une fièvre grave; il donna aussitôt à son lieutenant le commandement de la compagnie. Le lieutenant passa le Rhin; mais, dès le premier jour, ayant commis la faute de maintenir son ballon à une trop faible hauteur, il fut criblé de chevrotines par un parti d'Autrichiens embusqués dans une redoute; le ballon fut entièrement détruit. Peu de jours après, l'aérostat de la seconde compagnie, commandée par le capitaine L'Homond, eut également à essuyer le feu des Autrichiens. Comme il manœuvrait devant Francfort, il fut criblé de balles, et la compagnie tout entière des aéroliers fut emmenée prisonnière à Würzburg, en Franconie.

L'aérostation militaire venait de subir de bien graves échecs. Cependant Coutelle ne se découragea pas. Pendant la suspension des hostilités, il fonda, par l'ordre du gouvernement, de concert avec Conté, l'établissement connu sous le nom d'*école aérostatique de Meudon*, dans lequel des jeunes gens sortis de l'École militaire étaient exercés aux manœuvres aérostatiques.

Outre les localités dont nous venons de parler on a fait encore usage des aérostats à Bonn (dans le cercle de Cologne), à la Chartreuse de Liège, au siège de Coblenz, au Coq-Rouge, à Kiel et à Strasbourg. On en tira encore un certain parti à Andernach. Bernadotte, qui commandait à Andernach la division de l'armée française, pressé de monter dans le ballon, refusa catégoriquement : « Je préfère le chemin des ânes, » dit tout crûment le futur roi de Suède.

La carrière militaire des aérostats finit avec l'année même où les armées françaises s'en servirent pour la première fois. Bonaparte avait eu, il est vrai, le projet d'employer l'aérostation militaire en Égypte,

et il emmena avec lui, sous la conduite de Conté, la seconde compagnie d'aérostiers, celle qui était restée prisonnière à Vürtzbourg; mais le rôle des aérostats pendant la campagne d'Égypte n'eut rien de belliqueux. Les Anglais s'emparèrent du transport qui contenait la plupart des appareils nécessaires à la production du gaz, et tout se borna à de rares ascensions exécutées dans quelques réjouissances publiques. Une montgolfière tricolore de quinze mètres de diamètre s'éleva au milieu de la fête brillante qui fut donnée au Caire à l'occasion du 9 vendémiaire. Il y avait dans le spectacle de ces expériences majestueuses de quoi frapper l'imagination des Orientaux, et Bonaparte ne manqua pas de recourir à ce nouveau moyen d'étonner et de séduire les populations des bords du Nil; mais il avait à un trop haut degré le génie militaire pour songer à introduire définitivement l'usage des aérostats dans les armées d'Europe. La surprise des premiers momens avait été favorable à ce nouveau moyen d'observation; il est évident néanmoins que rien n'empêchait les autres nations de créer des instrumens semblables, et dès-lors l'aérostation serait devenue pour toutes les armées un embarras de plus, sans avantage spécial pour les armées françaises. Il y avait d'ailleurs plus que de l'imprudence à consacrer des sommes considérables et un matériel embarrassant à créer des appareils qu'une volée d'artillerie bien dirigée peut mettre en quelques instans hors de service. A son retour d'Égypte, Bonaparte fit fermer l'école aérostatique de Meudon, et l'on vendit tous les ustensiles, tous les appareils qui existaient dans l'établissement.

IV.

Un temps considérable s'était écoulé depuis l'invention des aérostats, et les sciences n'en avaient encore retiré aucun profit. Aussi l'enthousiasme qui avait d'abord accueilli cette découverte avait fait place à une indifférence et à un découragement extrêmes, et l'on fondait si peu d'espoir sur l'application des aérostats aux besoins des sciences naturelles, que vingt ans se passèrent sans amener une seule expérience dirigée dans cette voie; ce n'est qu'en 1803 que s'accomplit la première ascension exécutée dans la vue d'étudier certains points de l'histoire physique de notre globe. Le physicien Robertson en fut le héros.

Tout Paris a vu, sous l'empire et sous la restauration, le physicien Robertson montrant, dans la rue de la Paix, à l'ancien couvent des Capucines, son cabinet de fantasmagorie. Les débuts de sa carrière avaient été plus brillans. Flamand d'origine, Robertson passa à Liège, lieu de sa naissance, la première partie de sa jeunesse. Il se disposait à entrer dans les ordres, et s'occupait à Louvain des études relatives

à sa future profession, lorsque les événemens de la révolution française le détournèrent de ce projet. Il vint à Paris et se consacra aux sciences physiques. Il s'est vanté d'avoir fait connaître le premier en France les travaux de Volta sur l'électricité. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, lorsque Volta vint à Paris exposer ses découvertes, Robertson l'accompagnait auprès des savans de la capitale, et avait avec lui des relations quotidiennes. Peu de temps après, Robertson obtint au concours la place de professeur de physique au collège du département de l'Ourthe, qui faisait alors partie de la France; mais son esprit aventureux et inquiet s'accommodait mal de la rigueur des règles de la maison : il abandonna sa place et revint à Paris. Après avoir essayé inutilement de diverses carrières, excité par les succès de Blanchard, il embrassa la profession d'aéronaute; ses connaissances assez étendues en physique lui devinrent d'un grand secours dans cette carrière nouvelle; elles lui donnèrent les moyens d'exécuter la première ascension que l'on ait faite dans un intérêt véritablement scientifique. Le beau voyage aérien qu'il exécuta à Hambourg, le 18 juillet 1803, avec son compatriote Lhoest, fit beaucoup de bruit en Europe. Les aéronautes demeurèrent cinq heures et demie dans l'air et descendirent à vingt-cinq lieues de leur point de départ. Ils s'élevèrent jusqu'à la hauteur de sept mille quatre cents mètres, et se livrèrent à différentes observations de physique. Entr'autres faits, ils crurent reconnaître qu'à une hauteur considérable dans l'atmosphère les phénomènes du magnétisme terrestre perdent sensiblement de leur intensité, et qu'à cette élévation l'aiguille aimantée oscille avec plus de lenteur qu'à la surface de la terre, phénomène qui indiquerait, s'il était vrai, un affaiblissement dans les propriétés magnétiques de notre globe à mesure que l'on s'élève dans les régions supérieures.

En quittant l'Allemagne, Robertson se rendit en Russie, et le bruit de ses expériences sur le magnétisme terrestre décida l'académie des sciences de Saint-Petersbourg à les faire répéter par l'auteur lui-même. Avec le concours de cette académie, Robertson, assisté d'un savant moscovite, M. Saccharoff, exécuta à Saint-Petersbourg une nouvelle ascension. Les expériences auxquelles ils se livrèrent ensemble confirmèrent ses premières assertions relativement à l'affaiblissement de l'action magnétique du globe. Les résultats observés par Robertson et Saccharoff soulevèrent beaucoup d'objections parmi les savans de Paris. Dans une séance de l'Institut, Laplace proposa de faire vérifier le fait annoncé par ces aéronautes relativement à l'affaiblissement de la force magnétique du globe, en se servant des moyens offerts par l'aérostation. Berthollet et plusieurs autres académiciens appuyèrent la demande de Laplace. Cette proposition ne pouvait être faite dans des circonstances plus favorables, puisque Chaptal était alors ministre de

l'intérieur. Aussi la décision fut-elle prise à l'instant, et l'on désigna pour exécuter l'ascension MM. Biot et Gay-Lussac, qui étaient les plus jeunes et les plus ardents professeurs de l'époque. Conté se chargea de construire et d'appareiller l'aérostat. Les dispositions qu'il prit pour rendre le voyage aussi sûr que commode ne laissaient rien à désirer. Aussi, le jour fixé pour l'ascension, les deux académiciens n'eurent qu'à se rendre au jardin du Luxembourg et à monter dans la nacelle munis de leurs instrumens. Cependant, au moment du départ, il survint un petit accident qui nécessita l'ajournement du voyage. L'aérostat s'était trouvé plus tôt prêt que les aéronautes, et ceux-ci crurent pouvoir sans danger le faire attendre; mais les piquets auxquels étaient fixées les cordes qui le renaient étaient plantés sur un terrain récemment remué et par conséquent peu solide; une pluie abondante, tombée pendant la nuit, l'avait détrempé, de sorte que les piquets ne purent résister à la force ascensionnelle de l'aérostat. En arrivant au Luxembourg, MM. Biot et Gay-Lussac furent tout surpris de voir le ballon en l'air et un grand nombre de personnes occupées à ramener le fugitif. Heureusement on put saisir ses lisières, et on le ramena sur le sol. On dut néanmoins remettre l'ascension à un autre jour et choisir un local plus convenable. On se décida pour le jardin du Conservatoire des Arts-et-Métiers, et c'est de là que MM. Biot et Gay-Lussac partirent le 20 août 1804, pour accomplir la plus belle ascension scientifique qu'on ait encore vue.

Le but principal de cette ascension était d'examiner si la propriété magnétique éprouve quelque diminution appréciable quand on s'éloigne de la terre. L'observation très-attentive à laquelle ils soumirent, pendant presque toute la durée du voyage, les mouvemens de l'aiguille aimantée, amena les deux savans à conclure que la propriété magnétique ne perd rien de son intensité quand on s'élève dans les régions supérieures de l'air. A quatre mille mètres d'élévation, les oscillations de l'aiguille aimantée coïncidaient en nombre et en amplitude avec les oscillations reconnues à la surface de la terre. Les courageux observateurs expliquèrent l'erreur dans laquelle, selon eux, Robertson était tombé par la difficulté que présente l'examen de l'aiguille aimantée, sous l'influence des oscillations de l'aérostat. Ils constatèrent aussi, contrairement aux assertions de Robertson, que la pile de Volta et les appareils d'électricité statique ne fonctionnent pas moins bien à une grande hauteur dans l'atmosphère qu'à la surface du sol. L'électricité qu'ils recueillirent était résineuse, et sa quantité s'accroissait avec la hauteur. L'observation de l'hygromètre leur fit découvrir que la sécheresse croissait également avec l'élévation. MM. Biot et Gay-Lussac firent différentes observations thermométriques, mais qui ne furent pas suffisantes pour en tirer quelque conclusion rigoureuse

relativement à la loi de décroissance de la température dans les régions élevées.

Le voyage aérostatique exécuté par MM. Biot et Gay-Lussac avait laissé beaucoup de points à éclaircir; il fallait confirmer les premières observations et les vérifier en s'élevant à une hauteur plus considérable. Pour atteindre ce dernier but avec l'aérostat qui avait servi aux premières expériences, un seul observateur devait s'élever. Il fut décidé que M. Gay-Lussac exécuterait seul cette nouvelle ascension. Dans ce second voyage, M. Gay-Lussac confirma et étendit les résultats qu'il avait obtenus avec M. Biot relativement à la permanence de l'action magnétique du globe. Il prit un assez grand nombre d'observations thermométriques, et essaya de déterminer ainsi la loi de décroissance de la température dans les hautes régions de l'air. L'observation de l'hygromètre n'amena à aucune conclusion importante. A la hauteur de six mille cinq cents mètres, M. Gay-Lussac recueillit de l'air qui, soumis à l'analyse, se trouva parfaitement identique pour sa composition avec l'air qui existe à la surface de la terre. En terminant la relation de son beau voyage aérostatique, M. Gay-Lussac exprimait le vœu que l'Académie des Sciences lui donnât les moyens de continuer cette série d'expériences intéressantes. Malheureusement ce vœu n'a pas été rempli. Si l'on excepte une ascension faite en Amérique par M. de Humboldt, quelques tentatives plus récentes qui n'ont eu aucun résultat, il n'y a point à signaler d'autres voyages aérostatiques exécutés dans l'intérêt des sciences.

Jusqu'à ce moment, l'aérostation scientifique n'a guère mieux réussi, on le voit, dans ses premiers essais que l'aérostation militaire. Pourtant un bel avenir lui est réservé, nous le croyons; mais, avant d'indiquer les questions qu'elle est appelée à résoudre, il faut suivre l'histoire de l'aérostation dans une dernière phase où son programme et ses prétentions se sont de nouveau modifiés. Désormais elle se préoccupe d'étonner plutôt que d'instruire, et, lorsqu'elle vise par moments à des succès moins vulgaires, c'est sur le côté chimérique de la découverte de Montgolfier, sur le problème de la direction des ballons, qu'elle concentre tous ses efforts. Le règne des aéronautes de profession succède en même temps à celui des courageux explorateurs, émules de Pilâtre et de Montgolfier. Le métier remplace la science; il a, comme elle, ses célébrités, et c'est ainsi qu'il faut citer les noms de M^{me} Blanchard, de Jacques Garnerin, d'Élisa Garnerin, sa nièce, de Robertson, de Margat, de Charles Green et George Green, son fils.

Sous le directoire et sous le consulat, les grandes fêtes publiques qui se donnaient à Paris étaient presque toujours terminées par quelque ascension aérostatique. Le soin de l'exécution de cette partie du programme était confié par le gouvernement à Jacques Garnerin, qui

s'en acquittait avec autant de talent que de zèle. L'ascension qui eut lieu à l'époque du couronnement de Napoléon est restée justement célèbre; le gouvernement mit 30,000 francs à la disposition de Garnerin pour lancer, après les réjouissances de la journée, un aérostat d'une dimension colossale. Le 16 décembre 1804, à onze heures du soir, au moment où un superbe feu d'artifice venait de jeter dans les airs ses dernières fusées, le ballon construit par Garnerin s'éleva de la place Notre-Dame. Trois mille verres de couleurs illuminaient ce globe immense; il était surmonté d'une couronne impériale richement dorée, et portait tracée en lettres d'or sur sa circonférence cette inscription : *Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'empereur Napoléon par sa sainteté Pie VII.* La colossale machine monta rapidement et disparut bientôt, au bruit des applaudissemens de la population parisienne. Le lendemain, à la pointe du jour, quelques habitans de Rome aperçurent un petit globe lumineux brillant dans le ciel au-dessus de la coupole de Saint-Pierre et du Vatican. D'abord très peu visible, il grandit rapidement et laissa apercevoir enfin un globe radieux planant majestueusement au-dessus de la ville éternelle. Il resta quelque temps stationnaire, puis il s'éloigna dans la direction du sud. C'était le ballon lancé la veille du parvis Notre-Dame. Par le plus extraordinaire des hasards, le vent, qui soufflait cette nuit dans la direction de l'Italie, l'avait porté à Rome dans l'intervalle de quelques heures. Le ballon continua sa route dans la campagne romaine. Cependant il s'abaissa bientôt, toucha le sol, remonta, retomba pour se relever une dernière fois, et vint s'abattre enfin dans les eaux du lac Bracciano. On s'empressa de retirer la machine à demi submergée des eaux du lac, et l'on put y lire cette inscription : *Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'empereur Napoléon par sa sainteté Pie VII.* Ainsi le messager céleste avait visité dans le même jour les deux capitales du monde. Il venait annoncer à Rome le couronnement de l'empereur au moment où le pape était à Paris, au moment où Napoléon s'apprêtait à poser sur sa tête la couronne de l'Italie. Une autre circonstance vint ajouter encore au merveilleux de cet événement. Le ballon, en touchant la terre dans la campagne de Rome, s'était accroché aux restes d'un antique monument. Pendant quelques minutes, il parut devoir terminer là sa route; mais, le vent l'ayant soulevé, il se dégagea et remonta, laissant seulement accrochée à l'un des angles du monument une partie de la couronne impériale. Ce monument était le tombeau de Néron. On devine sans peine que ce dernier fait donna lieu, en France et en Italie, à toute espèce de réflexions et de commentaires. On ne se fit pas scrupule d'établir des rapprochemens et de faire des allusions sans fin à propos de cette couronne impériale qui était venue se briser sur le tombeau d'un tyran. Tous ces bruits vinrent aux oreilles de Na-

poléon, qui ne cacha pas sa mauvaise humeur et son mécontentement. Il demanda qu'il ne fût plus question devant lui de Garnerin ni de son ballon, et, à dater de ce jour, Garnerin cessa d'être employé par le gouvernement. Quant au ballon qui avait causé tant de rumeurs, il fut suspendu à Rome à la voûte du Vatican, où il demeura jusqu'en 1814. On composa une longue inscription latine qui rappelait tous les détails de son miraculeux voyage; seulement l'inscription ne disait rien de l'épisode du tombeau.

Dans cette période d'exhibitions industrielles, l'aérostation a eu ses désastres aussi bien que ses triomphes. On connaît la fin tragique de M^{me} Blanchard, veuve du célèbre aéronaute qui, après avoir recueilli des millions, était mort dans la misère. Blanchard avait dit en mourant à sa femme : « Après moi, ma chère amie, tu n'auras d'autre ressource que de te noyer ou de te pendre. » M^{me} Blanchard, mieux avisée, rétablit sa fortune en embrassant la périlleuse profession de son mari. Elle fit un très grand nombre de voyages aériens et finit par en acquérir une telle habitude, qu'il lui arrivait souvent de s'endormir pendant la nuit dans son étroite nacelle et d'attendre ainsi le lever du jour pour opérer sa descente. Dans l'ascension qu'elle exécuta à Turin en 1812, elle eut à subir un froid si excessif, que les glaçons s'attachaient à ses mains et à son visage. Ces accidens ne faisaient que redoubler son ardeur; en 1817, elle exécutait à Nantes sa cinquante-troisième ascension, lorsque, ayant voulu descendre dans la plaine à quatre lieues de Nantes, elle tomba au milieu d'un marais. Comme son ballon s'était accroché aux branches d'un arbre, elle y aurait péri si l'on ne fût venu la dégager. Cet accident était le présage de l'événement déplorable qui devait lui coûter la vie.

Le 6 juillet 1819, M^{me} Blanchard s'éleva au milieu d'une fête donnée au Tivoli de la rue Saint-Lazare; elle emportait avec elle un parachute muni d'une couronne de flammes de Bengale, pour donner au public le spectacle d'un feu d'artifice descendant au milieu des airs; elle tenait à la main une *lance à feu* pour allumer ses pièces. Un faux mouvement mit par malheur l'orifice du ballon en contact avec la lance à feu : le gaz hydrogène s'enflamma aussitôt; une immense colonne de feu s'éleva au-dessus de la machine et glaça d'effroi les nombreux spectateurs réunis à Tivoli et dans le quartier Montmartre. On vit alors distinctement M^{me} Blanchard essayer d'éteindre l'incendie en comprimant l'orifice du ballon; puis, reconnaissant l'inutilité de ses efforts, l'aéronaute s'assit dans la nacelle et attendit. Le gaz brûla pendant plusieurs minutes, le ballon se dégonflait peu à peu, il descendait, mais la rapidité de la descente était très modérée, et il n'est pas douteux que, si le vent l'eût dirigée vers la campagne, M^{me} Blanchard serait arrivée à terre sans accident. Malheureusement il n'en fut pas ainsi : le ballon vint s'a-

battre sur Paris; il tomba sur le toit d'une maison de la rue de Provence. La nacelle glissa sur la pente du toit, du côté de la rue. — A moi! cria M^{me} Blanchard. Ce furent ses dernières paroles. En glissant sur le toit, la nacelle rencontra un crampon de fer; elle s'arrêta brusquement, et, par suite de cette secousse, l'infortunée M^{me} Blanchard fut précipitée hors de la nacelle et tomba, la tête la première, sur le pavé. On la releva le crâne fracassé; le ballon, entièrement vide, pendait avec son filet du haut du toit jusque dans la rue.

Un autre martyr de l'aérostation est le comte François Zambeccari, de Bologne, dont les ascensions furent marquées par les plus étranges et les plus émouvantes péripéties. Le comte Zambeccari s'était consacré de bonne heure à l'étude des sciences. A vingt-cinq ans, il avait pris du service dans la marine d'Espagne; mais il eut le malheur, en 1787, pendant le cours d'une expédition contre les Turcs, d'être pris avec son bâtiment. Il fut envoyé au bague de Constantinople, et il languit pendant trois ans dans cet asile du malheur. Au bout de ce temps, il fut mis en liberté sur les réclamations de l'ambassade d'Espagne. Pendant les loisirs de sa captivité, Zambeccari avait étudié avec beaucoup de soin la théorie de l'aérostation; de retour à Bologne, il composa un petit ouvrage sur cette question, et il soumit son livre à l'examen des savans de son pays. Ses travaux furent jugés dignes d'être appuyés par le gouvernement, qui mit des sommes considérables à sa disposition pour lui permettre de continuer ses recherches. Il parait que Zambeccari avait ajouté à l'appareil aérostatique une lampe à esprit de vin, dont il pouvait augmenter ou diminuer à volonté la flamme; il espérait, à l'aide de ce moyen, diriger sa machine une fois qu'elle se trouverait tenue en équilibre dans l'atmosphère. Une première ascension, faite avec l'aérostat pourvu de cette lampe, eut le plus triste résultat. Les préparatifs du voyage n'ayant été terminés que vers minuit, c'est à cette heure avancée que Zambeccari se lança dans l'air avec deux de ses compatriotes, Andreoli et Grasseti. Emporté d'abord à une hauteur extrême après vingt-quatre heures passées à jeun, Zambeccari tomba à demi-mort dans la nacelle entre ses deux compagnons, dont un seul, Andreoli, fortifié par un bon repas, resta éveillé. Vers deux heures du matin, Zambeccari reprit cependant connaissance; en ce moment, le ballon commençait à descendre avec une rapidité effrayante. Il fallut jeter la lampe à esprit de vin et toutes les provisions inutiles; mais alors les voyageurs, dont la lanterne s'était éteinte, se trouvèrent dans une obscurité complète, et le ballon n'en continua pas moins, quoique avec lenteur, son mouvement de descente. Quand, après de longs efforts, les aéronautes eurent pu rallumer leur lanterne, il était trois heures. Le ballon descendait toujours, et un bruit terrible, le bruit des vagues,

ne tarda pas à avertir Zambeccari et ses compagnons qu'ils tombaient dans la mer Adriatique. Bientôt en effet la nacelle toucha les vagues; en cet instant suprême, ayant jeté leurs derniers sacs de lest et jusqu'à leurs vêtements, les voyageurs furent de nouveau emportés à une hauteur telle que leur corps fut recouvert en quelques secondes d'une couche de glace. Pendant une demi-heure, la machine flotta dans ces espaces ténébreux et glacés, puis elle redescendit et retomba dans la mer. Heureusement le ballon à demi gonflé empêcha la nacelle de s'enfoncer complètement, et les voyageurs, entraînés, ballottés par cette voile d'une nouvelle espèce, arrivèrent, après quelques heures d'une inexprimable angoisse, en vue de Pezzaro, vers le lever du jour. Ils n'étaient pas cependant au bout de leurs peines : les bâtimens auxquels ils demandaient du secours s'éloignaient tous de cette bizarre machine, qui épouvantait leurs matelots. Enfin il se trouva un navigateur pour venir en aide aux malheureux naufragés : on attacha une corde à la nacelle, on la hissa sur une chaloupe; quant au ballon, on coupa le câble qui l'attachait à la nacelle, car les mouvemens de ce vaste globe menaçaient de faire échouer le bâtiment, et on le vit alors remonter vers les nuages avec une rapidité prodigieuse.

Après avoir couru de si terribles dangers, Zambeccari aurait dû être dégoûté à jamais de ces expéditions périlleuses. Il n'en fut rien, et, à peine remis, il recommença ses ascensions. Il ne fut pas plus heureux. En s'élevant de terre, son aérostat vint heurter contre un arbre; la lampe à esprit de vin, qu'il emportait comme moyen de direction, se brisa par le choc, l'esprit de vin se répandit sur ses vêtements et s'enflamma; Zambeccari se trouva couvert de feu, sa machine elle-même commença à s'embraser, et c'est dans cette situation effrayante que les spectateurs le virent disparaître au-delà des nuages. Il réussit néanmoins à arrêter les progrès de cet incendie et redescendit, mais à demi brûlé.

En dépit de ce nouvel accident, l'infatigable aéronaute ne renonça pas au projet d'expérimenter son funeste appareil; ses compatriotes lui refusant tout secours, il s'adressa au roi de Prusse, qui lui procura les moyens de poursuivre ses projets. Il fit une dernière expérience à Bologne le 21 septembre 1812. Cette fois le ballon du malheureux Zambeccari s'accrocha à un arbre, la lampe à esprit de vin y mit le feu, et l'aéronaute retomba mort sur la plage avec les débris de sa machine.

Parmi les victimes de l'aérostation, nous citerons encore Sadler, qui, après une vie marquée par plus de soixante excursions aériennes, périt près de Bolton, en 1824, précipité hors de sa nacelle à la suite d'une descente trop rapide, et que le manque de lest empêchait de diriger; — Harris, dont la chute près de Londres précéda de quelques

mois celle de Sadler, et fut déterminée par l'emploi d'une machine mal construite; — Olivari, mort près d'Orléans en 1802, après s'être enlevé sur une montgolfière qui avait pris feu à une lieue environ du point de départ. Un autre aéronaute, Mosment, avait coutume de s'élever debout, les pieds reposant sur un plateau très léger qui lui servait de nacelle. Il fit sa dernière ascension à Lille en 1806, et ce fut une perte d'équilibre qui, selon toute apparence, causa sa chute. L'aéronaute Dittorff périt près de Mannheim, en 1812, victime, comme Olivari, de l'emploi des montgolfières. La plupart des chutes aérostatiques doivent être attribuées à l'usage des ballons à feu : elles remontent presque toutes aux premières années de ce siècle. Depuis que l'usage du ballon à gaz a prévalu, la navigation aérienne n'est guère plus dangereuse que la navigation maritime. Si par intervalles quelques événements funestes viennent grossir le martyrologe de l'aérostation, ils ne sauraient guère s'expliquer que par la témérité ou l'inhabileté des opérateurs. M. Cocking, par exemple, était un amateur anglais qui s'était mis dans la tête de créer un nouveau parachute. M. Green, qu'il avait accompagné dans quelques ascensions, eut le tort d'ajouter foi à sa prétendue découverte et le tort plus grand encore de se prêter à l'expérience. Il était cependant bien facile de comprendre d'avance que le projet de M. Cocking était tout simplement une folie. Voici en effet la disposition qu'il avait imaginée. Le parachute employé par les aéronautes est un véritable parasol dont la concavité regarde la terre; en tombant, il pèse sur l'air atmosphérique et repose dès-lors sur un support résistant. M. Cocking prenait le contrepied de cette disposition : il renversait le parasol dont la concavité regardait le ciel; c'était un cône renversé, une sorte de vis, c'est-à-dire une disposition merveilleusement choisie pour précipiter la chute au lieu de la retarder. L'événement ne le prouva que trop. Dans une ascension faite au Vauxhall de Londres le 27 septembre 1836, M. Green s'était embarqué tenant M. Cocking et son déplorable appareil suspendus par une corde à la nacelle de son ballon. Parvenu à une hauteur de douze cents mètres, M. Green coupa la corde, et il dut considérer avec terreur la chute épouvantable du malheureux qu'il venait de lancer dans l'éternité. En une minute et demie, l'aéronaute fut précipité à terre, d'où on le releva sans vie.

La mort récente d'un autre aéronaute anglais, M. Gale, s'explique de même par une fatale imprudence. C'est exalté par les liqueurs alcooliques et privé du sang-froid si nécessaire au navigateur aérien, que M. Gale a tenté à Bordeaux les périlleux hasards d'une ascension équestre. Victime d'une fausse manœuvre de sa machine, le malheureux Gale s'est vu, après une descente mal dirigée, enlevé de nouveau à travers les airs. L'asphyxie de l'aéronaute et sa chute terrible sont

un triste exemple des suites fatales qu'entraîne le moindre oubli des précautions imposées par le simple bon sens aux aventureux amateurs de la navigation aérienne.

V.

Nous n'avons rien à dire des nombreuses expériences aérostatiques accomplies depuis quelques mois, si ce n'est que le goût des voyages aériens tend chaque jour à s'accroître. Il est toutefois un fait que nous avons déjà remarqué, et qui mérite qu'on s'en préoccupe : c'est le retour des projets merveilleux pour la direction des ballons, qui coïncide avec l'engouement général dont la navigation aérienne est en ce moment l'objet.

La question de la direction des ballons a préoccupé, depuis les dernières années du XVIII^e siècle, un grand nombre de savans. Meunier, Monge, Lalande, Guyton de Morveau et beaucoup d'autres physiciens n'hésitaient pas à admettre comme possible la solution de cet attrayant problème. Les beaux travaux mathématiques que Meunier nous a laissés, relativement aux conditions d'équilibre des aérostats et à la recherche des moyens propres à les diriger, montrent à quel point cette pensée l'avait séduit. On peut en dire autant de Monge, qui a traité avec un soin particulier les problèmes mathématiques qui se rattachent à l'aérostation. Les opinions de Monge et de Meunier n'ont d'ailleurs pas manqué d'adversaires qui ont su les combattre victorieusement. Personne n'ignore, d'un autre côté, qu'une foule d'ingénieurs et d'aéronautes ont essayé de mettre à exécution diverses combinaisons mécaniques propres à diriger les ballons. Toutes ces tentatives n'ont amené aucune espèce de résultat, et la pratique a renversé l'espoir que certaines idées théoriques avaient pu faire admettre. L'on se fût épargné bien des mécomptes, si l'on eût étudié d'avance avec les soins nécessaires toutes les conditions du problème. Les géomètres qui ont fait de nos jours une étude approfondie de cette question sont arrivés à cette conclusion formelle : *Dans l'état actuel de nos connaissances et de nos ressources mécaniques, avec les seuls moteurs qui sont aujourd'hui à notre disposition, il est impossible de résoudre le problème de la direction des aérostats.* Cette proposition a été formulée, il y a quelques années, de la manière la plus nette dans un savant rapport de M. Navier. Pour diriger à volonté les ballons flottant dans les airs, on pourrait se proposer de suivre deux voies différentes : leur imprimer un mouvement horizontal au moyen d'un moteur convenable, ou bien chercher dans l'atmosphère les courans d'air les plus favorables à la marche, et se placer dans la direction de ces courans. Ces deux moyens ont été reconnus également impraticables : dans le

premier cas, l'impétuosité des vents et l'insuffisance de nos moyens mécaniques, dans le second la même cause unie à l'impossibilité d'employer l'aiguille aimantée comme instrument d'orientation dans les airs, où l'aérostat ne trace aucun sillage, sont autant d'insurmontables obstacles opposés à la solution du problème de la direction des ballons. Les divers essais auxquels ce problème a donné lieu méritent pourtant d'être exposés et discutés rapidement.

Monge proposa, comme appareil de direction des aérostats, un système de vingt-cinq petits ballons sphériques attachés l'un à l'autre comme les grains d'un collier, formant un assemblage flexible dans tous les sens et susceptible de se développer en ligne droite, de se courber en arc dans toute sa longueur ou seulement dans une partie de sa longueur, et de prendre avec ces formes rectilignes ou ces courbures la situation horizontale ou différens degrés d'inclinaison. Chaque ballon devait être muni de sa nacelle et dirigé par un ou deux aéronautes. En montant ou en descendant, suivant l'ordre transmis au moyen de signaux par le commandant de l'équipage, ces globes auraient imité dans l'air le mouvement du serpent dans l'eau. Ce projet étrange n'a point été mis à exécution.

Meunier a traité plus sérieusement le problème des aérostats. Le travail mathématique qu'il a exécuté en 1785 sur toutes les questions qui se rattachent à l'aérostation est encore aujourd'hui ce que l'étude des difficultés de la navigation aérienne a produit de plus complet et de plus raisonnable. Meunier voulait employer un seul ballon de forme sphérique et d'une dimension médiocre. Ce ballon se trouvait revêtu à l'extérieur d'une seconde enveloppe destinée à contenir de l'air comprimé. A cet effet, un tube faisait communiquer cette enveloppe avec une pompe foulante placée dans la nacelle; en faisant agir cette pompe, on introduisait entre les deux enveloppes une quantité d'air atmosphérique dont l'accumulation augmentait le poids du système et donnait ainsi le moyen de redescendre à volonté. Pour remonter, il suffisait de donner issue à l'air comprimé; le poids du ballon s'allégeait, et le ballon regagnait les couches supérieures. Ni lest ni soupape n'étaient donc nécessaires, ou plutôt les navigateurs avaient toujours ce lest sous la main, puisque l'air atmosphérique en tenait lieu. Quant aux moyens de mouvement, Meunier comptait surtout sur les courans atmosphériques: en se plaçant dans leur direction, on devait obtenir une vitesse considérable; mais, pour chercher ces courans et pour s'y rendre, il faut un moteur et un moyen de direction. Meunier avait calculé que le moteur le plus avantageux, c'étaient les bras de l'équipage. Quant au mécanisme, il employait les ailes d'un moulin à vent qu'il multipliait autour de l'axe, afin de pouvoir les raccourcir sans en diminuer la superficie totale; il leur donnait une inclinaison telle qu'en frappant

l'air, ces ailes transmettaient à l'axe une impulsion dans le sens de sa longueur, impulsion qui devait être la cause du mouvement de translation imprimé au ballon. L'équipage était employé à faire tourner rapidement l'axe et les ailes de ce moulin à vent. Meunier avait calculé qu'en employant toutes les forces des passagers, il ne pourrait communiquer au ballon tout au plus que la vitesse d'une lieue par heure. Cette vitesse suffisait cependant au but qu'il se proposait, c'est-à-dire pour trouver le courant d'air favorable auquel il devait ensuite abandonner sa machine.

Voilà en quelques mots les principes sur lesquels le savant géomètre croyait devoir fonder la pratique de la navigation aérienne. Son projet de lester les ballons avec de l'air comprimé mériterait d'être soumis à l'expérience; mais on voit que la navigation aérienne, même exécutée dans ces conditions, ne répondrait que bien imparfaitement aux espérances de ceux qui voudraient en remettre la conduite à l'unique force de la volonté humaine.

C'est à l'oubli des principes posés par Meunier qu'il faut attribuer la direction vicieuse qu'ont prise après lui les recherches concernant la marche des ballons. En s'écartant de ces sages et prudentes prémisses, en voulant lutter directement contre les courans atmosphériques, en essayant de construire avec nos moteurs habituels divers systèmes mécaniques capables de vaincre la résistance de l'air, on n'a abouti, comme il était facile de le prévoir, qu'aux échecs les plus déplorables. C'est ce qui arriva en 1801 à un certain Calais, qui fit au jardin Marbeuf une expérience aussi ridicule que malheureuse sur la direction des ballons. En 1812, un honnête horloger de Vienne, nommé Jacob Degen, échoua tout aussi tristement à Paris. Il réglait la marche du temps, il crut pouvoir asservir l'espace, et se mit à imaginer divers ressorts qui, appliqués aux ailes d'un ballon, devaient triompher de la résistance de l'air. Le système qu'il employait était une sorte de combinaison du cerf-volant avec l'aérostat. Un plan incliné, qui se porterait à droite ou à gauche au moyen d'un gouvernail, devait offrir à l'air une résistance et à l'aéronaute un centre d'action. L'expérience tentée au Champ-de-Mars trompa complètement l'espérance de l'horloger viennois; le pauvre aéronaute fut battu par la populace, qui mit sa machine en pièces.

En 1816, Pauly de Genève, l'inventeur du fusil à piston, voulut établir à Londres des transports aériens. Il construisit un ballon colossal en forme de baleine, dont le volume n'était guère moindre de celui de ce cétacé. Il n'eut aucune espèce de succès. Le baron Scott avait également proposé, vers la même époque, un immense aérostat représentant une sorte de poisson aérien muni de sa vessie natatoire articulée et mobile, et qui devait offrir par sa marche dans l'air l'image

du poisson dans l'eau. Ce plan resta à l'état de projet. C'est encore parmi les projets qu'il faut ranger la machine proposée en 1825 par M. Edmond Genet, frère de M^{me} Campan, établi aux États-Unis, qui a publié à New-York un mémoire sur *les forces ascendantes des fluides*, et a pris un brevet du gouvernement des États-Unis pour un *aérostat dirigeable*. La machine de M. Genet, d'une forme ovoïde et allongée dans le sens horizontal, présente une longueur de cent cinquante pieds (anglais) sur quarante-six de large et cinquante-quatre de hauteur. Le moyen mécanique dont il fait usage est un manège mû par des chevaux; il embarquait dans l'appareil les matières nécessaires à la production du gaz hydrogène.

Ces divers projets n'ont pas été mis à exécution; mais, par la triste déconvenue qu'éprouva, le 17 août 1834, M. de Lennox avec son fameux navire aérien *l'Aigle*, on peut juger du sort qui attendait ces rêveries, si on eût voulu les transporter dans la pratique. La superbe machine de M. de Lennox avait, selon le programme officiel, cinquante mètres de longueur sur quinze de hauteur. L'aérostat portait une nacelle de vingt mètres de long qui devait enlever dix-sept personnes; il était muni d'un gouvernail, de rames tournantes, etc. « Le ballon est construit, disait le programme, au moyen d'une toile préparée de manière à contenir le gaz pendant près de quinze jours. » Hélas! on eut toutes les peines du monde à faire parvenir jusqu'au Champ-de-Mars la malheureuse machine, qui pouvait à peine se soutenir. Elle ne put s'élever en l'air, et la multitude la mit en pièces.

Aujourd'hui le problème de la direction des aérostats vient d'être remis à l'ordre du jour. Un inventeur que n'a point découragé l'insuccès de ses nombreux devanciers, M. Petin, a tracé le plan d'une sorte de *vaisseau aérien*. Il réunit en un système unique quatre aérostats à gaz hydrogène, reliés par leur base à une charpente de bois, qui forme comme le pont de ce nouveau vaisseau. Sur ce pont s'élèvent, soutenus par des poteaux, deux vastes châssis garnis de toiles disposées horizontalement. Quand la machine s'élève ou s'abaisse, ces toiles présentent une large surface qui donne prise à l'air, et elles se trouvent soulevées ou déprimées uniformément par la résistance de ce fluide; mais, si l'on vient à en replier une partie, la résistance devient inégale, et l'air passe librement à travers les châssis ouverts; il continue cependant d'exercer son action sur les châssis encore munis de leurs toiles, et de là résulte une rupture d'équilibre qui fait incliner le vaisseau et le fait monter ou descendre à volonté en sens oblique le long d'un plan incliné. Là est toute la nouveauté du projet de M. Petin. Il n'est pas impossible que cette disposition permette en effet d'imprimer à la machine une sorte de marche oblique dans un sens déterminé, et ne donne ainsi les moyens de substituer à

la marche verticale, à laquelle les aérostats ont obéi jusqu'ici, une direction oblique; mais ces mouvemens, provoqués par la résistance de l'air, ne peuvent évidemment s'exécuter que pendant l'ascension ou la descente : le mouvement est impossible quand le ballon est en équilibre ou en repos. Il est indispensable, pour provoquer ces effets, d'élever ou de faire descendre le ballon en jetant du lest ou en perdant du gaz; on n'atteint donc le but désiré qu'en usant peu à peu la cause de son mouvement. Il y a là un vice essentiel qui frappe au premier aperçu. Là n'est pas encore toutefois le défaut radical de ce système : ce défaut auquel nous ne savons point de remède, c'est l'absence de tout véritable moteur. Le jeu de bascule que donne l'emploi des châssis pourra bien peut-être imprimer dans un temps calme un mouvement à l'appareil; mais, pour surmonter la résistance des vents et des courans atmosphériques, il faut évidemment faire intervenir une puissance mécanique. Cet agent fondamental, c'est à peine si M. Petin y a songé, ou du moins les moyens qu'il propose sont tout-à-fait puérils. L'hélice est en définitive le moteur adopté par M. Petin. Or, les hélices ont été essayées bien des fois pour les usages de la navigation aérienne, et toujours sans le moindre succès. Quant à faire fonctionner ces hélices par le moyen des petites turbines qui figurent sur le dessin de l'appareil, cette idée n'est pas discutable. Outre que leurs faibles dimensions sont tout-à-fait hors de proportion avec le volume énorme de la machine, il nous semble douteux que les roues de ces turbines atmosphériques puissent fonctionner seules à l'aide de la résistance de l'air, car elles sont plongées tout entières dans le fluide, condition qui doit s'opposer à leur jeu. D'ailleurs, cet effet fût-il obtenu, il ne pourrait s'exercer que pendant l'ascension ou la descente de l'aérostat, et dès-lors la difficulté dont nous parlions plus haut se présenterait encore, car il faudrait, pour provoquer la marche, jeter du lest ou perdre du gaz, c'est-à-dire user peu à peu le principe même ou la cause du mouvement. L'auteur se tire assez singulièrement d'embarras en disant que l'hélice serait mue dans ce cas par la main des hommes ou par *tout autre moyen mécanique*; mais c'est précisément ce moyen mécanique qu'il s'agit de trouver, et en cela justement consiste la difficulté qui s'est opposée jusqu'à ce jour à la réalisation de la navigation aérienne.

L'expérience, aussi bien que les raisonnemens théoriques, s'accorde donc à démontrer que le problème de la direction des aérostats demeure sans solution possible avec les moyens mécaniques dont la science dispose aujourd'hui. Il est temps de ramener l'aérostation dans une voie moins stérile. Malgré l'insuccès de quelques ascensions accomplies récemment dans un intérêt purement scientifique, l'aérostation peut, nous le répétons, être utilement employée à l'étude des grandes lois

physiques du globe. Là est peut-être son avenir, c'est comme instrument de découverte scientifique qu'elle peut tenir un jour une grande place parmi les inventions modernes. On s'assurera de l'importance que peut acquérir l'aérostation dirigée dans cette voie par une rapide énumération des faits principaux sur lesquels les voyages aériens pourraient jeter quelque lumière.

La véritable loi de la décroissance de la température dans les régions élevées de l'air est encore, on peut le dire, ignorée. Théodore de Saussure a essayé de l'établir à l'aide d'observations comparatives prises sur la terre et sur des montagnes élevées, telles que le Rigi et le Col du Géant. Des observations pareilles, prises dans les Alpes, ont encore servi d'élémens à ses recherches; mais toutes les observations recueillies de cette manière n'ont amené aucune conséquence générale susceptible d'être exprimée par une formule unique. D'après les expériences de Saussure, la température de l'air s'abaisserait de un degré à mesure que l'on s'élève de cent quarante à cent cinquante mètres dans l'atmosphère; les observations prises dans les Pyrénées ont donné un degré d'abaissement pour cent vingt-cinq mètres d'élévation; et, dans son ascension aérostatique, M. Gay-Lussac a trouvé le chiffre de un degré pour cent soixante-quatorze mètres d'élévation. On voit quelle différence et quel désaccord tous ces résultats présentent entre eux. Il est évident que la loi de la décroissance de la température dans les régions élevées pourra être fixée avec une très grande facilité et avec certitude par des observations thermométriques prises au moyen d'un aérostat à différentes hauteurs dans l'atmosphère. En multipliant les observations de ce genre sous diverses latitudes, à différentes saisons de l'année, à différentes heures de la nuit et du jour, on arrivera sans aucun doute à saisir la loi générale de ce fait météorologique.

On peut en dire autant de ce qui concerne la loi de la décroissance de la densité de l'atmosphère. La détermination exacte du rapport dans lequel l'atmosphère décroît de densité à mesure que l'on s'élève dépend de deux élémens : la décroissance de la température et la diminution de la pression barométrique. Des observations aérostatiques peuvent seules permettre d'établir ces élémens sur des bases expérimentales dignes de confiance. Les physiiciens n'accordent, à bon droit, que très peu de crédit à la loi donnée par M. Biot relativement à la décroissance de la densité de l'air, car cette loi n'est calculée que sur quatre ou cinq observations prises dans les ascensions aérostatiques de MM. de Humboldt et Gay-Lussac. C'est en multipliant les observations de ce genre et en se plaçant dans des conditions différentes de latitudes, d'heures, de saisons, etc., qu'on pourra la fixer d'une manière positive. Ajoutons que ce résultat aurait d'autant plus d'importance, qu'il fournirait une donnée certaine pour mesurer la véritable hau-

teur de notre atmosphère. En effet, étant connue la loi suivant laquelle décroît la densité de l'air dans les régions élevées, on déterminerait à quelle hauteur cette densité peut être considérée comme insensible, ce qui établirait sur une base expérimentale solide le fait assez vaguement établi jusqu'ici de la hauteur et des limites physiques de notre atmosphère.

On fixerait encore avec beaucoup de facilité, grâce à l'emploi des aérostats, la loi de la décroissance de l'humidité selon les hauteurs atmosphériques. Les hygromètres que nous possédons aujourd'hui sont d'une précision si grande, que les observations de ce genre, exécutées dans des conditions convenablement choisies, donneraient sans aucun doute un résultat très satisfaisant, et auraient pour effet d'enrichir la physique d'une loi dont tous les élémens lui font encore défaut.

On admet généralement que la composition chimique de l'air est la même dans toutes les régions et à toutes les hauteurs : M. Gay-Lussac a constaté ce fait dans son ascension aérostatique; mais les procédés d'analyse de l'air ont subi, depuis l'époque des expériences de M. Gay-Lussac, des perfectionnemens de tous genres, et il est reconnu que l'analyse de l'air par l'eudiomètre, telle que ce physicien l'a exécutée, laisse une certaine part aux erreurs d'expérience. Il serait donc de toute nécessité d'analyser l'air des régions supérieures en se servant des procédés si remarquables indiqués par M. Dumas. Cette expérience, si naturelle, si facile et pour ainsi dire commandée, n'a jamais été exécutée; c'est donc à tort, selon nous, que l'on admet l'identité de la composition de l'air dans toutes les régions. On a soumis, il est vrai, à l'analyse par les procédés de M. Dumas l'air recueilli au sommet du Faulhorn et du Mont-Blanc, et l'on a constaté son identité chimique avec l'air recueilli à la surface de la terre; mais il n'est pas douteux que la hauteur des montagnes même les plus élevées du globe ne soit un terme très insuffisant pour la recherche du grand fait dont nous parlons.

Plusieurs physiciens ont admis la variation suivant les hauteurs de la quantité de gaz acide carbonique qui fait partie de l'air. Une des expériences les plus faciles à exécuter dans la série prochaine des recherches aérostatiques consistera à éclaircir ce point de l'histoire de notre globe.

Les expériences effectuées à l'aide d'un ballon aérostatique permettraient encore de vérifier la loi de la vitesse du son, et de reconnaître si la formule établie par Laplace est vraie dans les couches verticales de l'air comme dans les couches horizontales, ou, si l'on veut, de rechercher si le son se propage avec la même rapidité dans les couches horizontales de l'air et dans le sens de la progression verticale. Il est probable que le résultat serait différent, et la loi qu'on fixerait

ainsi jetterait un jour nouveau sur les faits relatifs à la densité de l'atmosphère et sur quelques points secondaires qui se rattachent à ces questions.

Les phénomènes du magnétisme terrestre actuellement connus recevraient aussi des éclaircissemens très utiles d'expériences exécutées à une grande hauteur dans l'air. Le fait même de la permanence de l'intensité de la force magnétique du globe à toutes les hauteurs dans l'atmosphère, admis par MM. Biot et Gay-Lussac comme conséquence de leurs observations aérostatiques, aurait peut-être besoin d'être examiné de nouveau. La difficulté que présente l'observation de l'aiguille aimantée dans un ballon continuellement agité par les vents, et qui éprouve presque perpétuellement une rotation sur lui-même, rend ces observations difficiles et susceptibles d'erreur. Il ne serait donc pas hors de propos de reprendre, dans des conditions convenables, l'examen de ce fait important.

Enfin, l'un des plus utiles problèmes que nos savans pourront se proposer dans le cours de ces ascensions sera de rechercher s'il n'existerait pas, à certaines hauteurs dans l'atmosphère, des *courans constants*. On sait que sur certains points du globe il règne pendant toute l'année des courans invariables, qui portent le nom de *vents alisés*. En prolongeant dans l'atmosphère les expériences aérostatiques, en se familiarisant avec ce séjour nouveau, en étudiant ce domaine encore si peu connu, peut-être arrivera-t-on à trouver, à certaines hauteurs dans l'atmosphère, quelques courans dont la direction soit invariable pendant toute l'année, ou bien encore qui se maintiennent périodiquement à des époques déterminées. La découverte de ces *vents alisés* ou de ces *moussons* des régions supérieures serait un fait immense pour l'avenir de la navigation aérienne, car, leur existence une fois constatée et leur direction bien reconnue, il suffirait de placer et de maintenir l'aérostat dans la zone de ces courans pour le voir emporté vers le lieu fixé d'avance. Pour peu que ces *moussons* fussent multipliées dans l'atmosphère, le problème de la navigation aérienne se trouverait résolu beaucoup mieux que par les combinaisons mécaniques dont nous avons démontré l'impuissance.

En attendant que d'aussi brillans résultats soient obtenus, l'aérotation peut dès ce jour hâter sur plus d'un point le progrès des sciences physiques. C'est à elle de prendre pied dans ce domaine trop négligé; c'est aux savans aussi de mieux comprendre l'avenir promis à l'art des Pilâtre et des Montgolfier, et de rendre à l'aérotation la place qu'elle doit occuper parmi les plus utiles auxiliaires de l'observation scientifique.

CABECILLAS Y GUERRILLEROS

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

LE CAPITAINE RUPERTO CASTAÑOS.

I. — LE PONT DE CALDERON.

La guerre de l'indépendance avait formé au Mexique une population aujourd'hui bien éclaircie, bien isolée, par ses mœurs comme par ses souvenirs, de la société dont autrefois elle défendit si vaillamment la cause. Des *guerrilleros*, des aventuriers de toute sorte composaient cette population exceptionnelle. Heureux le voyageur qui rencontre encore sur sa route quelques-uns de ces enfans perdus de la révolution mexicaine ! Leurs confidences éclairent pour lui d'un nouveau jour une des époques sans contredit les plus curieuses de l'histoire contemporaine de la Nouvelle-Espagne. Toutes les fois du moins que j'ai pu questionner ces vétérans des grandes luttes de 1810, j'ai recueilli des révélations, j'ai entendu des récits dont la trace ne s'est point effacée de ma mémoire. Parmi ces vieux soldats de l'indépendance, il en est un surtout en qui tous les instincts aventureux, toutes les sauvages passions de l'armée insurrectionnelle du Mexique semblaient avoir trouvé leur personnification. Sa vie me fut racontée sur le théâtre même des campagnes de 1810 et 1811, et les aventures qui me mirent en relation avec le capitaine Ruperto Castaños étaient vraiment un digne prélude

à ces récits. Aussi ne séparerai-je pas des romanesques souvenirs du routier les incidents, les scènes de voyage au milieu desquels se déroula devant moi cette étrange existence.

Entre Mexico et Guadalajara, capitale de l'état de Jalisco, à quelques lieues seulement de cette dernière ville, s'étend une plaine où s'est livré le combat le plus meurtrier peut-être qui ait jamais mis en présence les partisans de l'indépendance mexicaine et les champions de la conquête. Un torrent traverse de l'est à l'ouest cette steppe aride et va se perdre, après un cours de trois quarts de lieue, dans le Rio-Tololotlan. Sur ce torrent est jeté un pont de pierre d'une seule arche : c'est le pont et la rivière de Calderon. La plainte des eaux qui coulent profondément encaissées entre des berges à pic, le cri des aigles, le frémissement des herbes jaunies qui tapissent au loin le sol, tels sont les seuls bruits qui troublent aujourd'hui le silence de cette vaste arène où cent mille hommes combattirent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil pour l'indépendance de leur pays. Malgré l'intérêt qu'un tel souvenir devrait appeler sur la plaine de Calderon, bien peu de voyageurs s'y arrêtent, et la plupart ne font même que la traverser à la hâte. D'autres souvenirs en effet que les souvenirs historiques planent sur ces tristes lieux, et plus d'une fâcheuse rencontre signale les bords du torrent de Calderon à la juste méfiance des touristes trop chargés de bagage. Pour moi, qui avais le bonheur de n'être pas de ceux-là, je m'étais promis, en quittant Mexico, de parcourir et d'étudier à loisir le théâtre d'une si mémorable lutte; j'avais même résolu de faire ma dernière halte, avant Guadalajara, dans un des *jacales* (huttes) qui se dressent çà et là le long du torrent, et je n'eus pas trop à me repentir d'avoir exécuté ce projet.

J'étais arrivé dans la plaine de Calderon vers la fin d'une longue journée de marche. Je me dirigeai résolument vers une cabane bâtie non loin du pont. L'hôte de cette pauvre demeure me promit pour moi et mon domestique un souper ou quelque chose d'approchant, pour nos deux chevaux une provende à peu près suffisante et un hangar en guise d'écurie. Il ne nous en fallait pas davantage, et, après avoir mis pied à terre, sans m'occuper plus long-temps des apprêts de notre installation, je me dirigeai vers la plaine que je comptais visiter en attendant le souper.

Un premier monument de la bataille de Calderon s'offrit à moi à quelques pas du *jacal* où j'étais descendu : c'était une sorte de *tumulus* grossier près duquel s'élevait un gommier à demi mort de vieillesse. Sur ce *tumulus* et aux branches du gommier étaient plantées plusieurs petites croix en mémoire des nombreuses victimes de la cruauté espagnole. Je passai outre, et je fus bientôt au milieu de l'arène où s'étaient rencontrées les deux armées. Avant de quitter la capitale du Mexique,

j'avais lu quelques relations espagnoles (1) des dernières révolutions de ce pays. C'était sous l'impression de ces récentes lectures que je parcourais le champ de bataille où tant d'intrépides adversaires ou défenseurs de la domination de Madrid dans la Nouvelle-Espagne avaient trouvé leur tombeau. Sur le théâtre même du drame, je m'en rappelai sans peine les héros et les principales péripéties. La guerre de l'indépendance mexicaine a duré dix ans comme le siège de Troie, et la bataille de Calderon peut être regardée comme un des épisodes les plus remarquables de cette longue épopée qui attend encore son Homère. Rien n'a manqué à cette lutte héroïque. Espagnols et insurgés ont bravé la mort avec la même audace. Du côté des Mexicains néanmoins, la superstition ranima plus d'une fois le courage des combattans. L'effigie de la Vierge de *los Remedios*, costumée en généralissime, marchait en tête de l'armée émancipatrice. Des prêtres et des moines étaient généraux ou colonels. Un curé dont le nom est resté célèbre, Hidalgo, exerçait sur ces bandes fanatiques un pouvoir presque dictatorial. A côté de lui marchaient de vaillans capitaines, Allende, Aldama, Abasolo; du côté des Espagnols, c'étaient l'implacable général Calleja et le fougueux comte de la Cadena, qui se trouvaient au premier rang. Des deux parts, les chefs se valaient. Néanmoins la discipline devait avoir l'avantage sur le désordre, et six mille Espagnols, façonnés aux rudes travaux de la guerre, mirent en déroute cent mille Mexicains lancés pêle-mêle au combat par des chefs inexpérimentés.

Il est peu de familles, espagnoles ou mexicaines, auxquelles le terrible anniversaire du 17 janvier 1814, date de cette bataille, ne rappelle une perte douloureuse. Le comte de la Cadena est une des plus célèbres victimes de cette funeste journée. Emporté par une de ces rages implacables qu'éveille seule la furie des longues mêlées, le comte s'était jeté avec douze dragons à la poursuite des Mexicains fugitifs. On ne le vit pas revenir, mais on reconnut son cadavre parmi ceux qui jonchaient la plaine. Nul ne s'était précipité au-devant des insurgés avec une foudre plus cruelle. Les chefs mexicains avaient d'ailleurs tenu tête à ce rude adversaire avec une bravoure digne d'un meilleur sort. Sur l'une des éminences d'où mes regards embrassaient le théâtre de la bataille jusqu'à ses dernières limites, Hidalgo s'était tenu pendant l'action et avait dirigé tous les mouvemens de sa tumultueuse armée. C'était là que ses lieutenans venaient prendre leurs instructions, tandis que cent pièces d'artillerie tonnaient contre les Espagnols; c'était là aussi que la nouvelle d'une défaite inattendue avait surpris l'intrépide curé, devenu généralissime. Quelles avaient été pendant le

(1) Parmi ces relations, les plus curieuses sans contredit sont celles de don Carlos María Bustamante, *Cuadro Historico*, et du docteur Mora, *Mejico y sus revoluciones*.

combat les pensées de cet homme étrange? Celles d'un père au cœur de qui retentissent douloureusement les coups portés à ses enfans? celles d'un général qui met sur l'enjeu d'une bataille les plus chères espérances de sa vie? La double responsabilité du pasteur et du chef d'armée s'était sans doute en ce moment révélée à l'ame du prêtre rebelle, et avait châtié son orgueil par une double torture. C'était sa voix qui avait poussé dans la plaine tant de milliers d'hommes armés de flèches et de frondes; c'était par ses ordres que cent pièces d'artillerie avaient été traînées des points les plus reculés du Mexique jusqu'au pied de ces collines, tour à tour occupées et abandonnées par les insurgés et les Espagnols (1). Seize mois avant la journée de Calderon, Hidalgo n'était encore que le curé de Dolores, obscure bourgade située à quelques lieues de Guanajuato; Allende était capitaine dans un régiment espagnol. A quelle fatalité obéissaient-ils donc quand, dans la nuit du 16 septembre 1810, le premier cri d'indépendance fut poussé dans le bourg de Dolores? Et comment expliquer cet élan révolutionnaire qui, à la voix de Hidalgo, s'était propagé, rapide comme l'incendie qu'allume la torche jetée dans les herbes flétries d'une savane? N'y avait-il pas quelque chose de miraculeux dans cette armée de cent mille hommes recrutés en quelques jours par deux ou trois chefs résolus? Mais aussi quel retour de fortune et quelle expiation cruelle pour leurs premiers succès! Par trois fois, à Calderon, la victoire sembla se déclarer pour les insurgés; par trois fois elle leur échappa, et l'explosion d'un chariot de munitions, en jetant le désordre dans leurs rangs, acheva enfin leur déroute. Quelques-unes de ces bandes, commandées par Allende et Abasolo, purent faire une honorable retraite et se tenir prêtes pour de nouveaux combats; mais la perte des troupes insurrectionnelles n'en fut pas moins considérable. Il n'y avait pas, au dire d'une dépêche officielle, une baïonnette espagnole qui ne fût rouge de sang. Comme dans toutes les guerres civiles, le carnage avait suivi la lutte, et il fut terrible.

La plupart des chefs de l'armée vaincue à Calderon eurent une triste fin. Hidalgo, Allende, Aldama, trouvèrent la mort sur un échafaud à Chihuahua. Les restes d'Abasolo, le chevaleresque insurgé, reposent au fond d'un cachot. Torres, le *vagüero* devenu chef d'armée, avait été ignominieusement suspendu au gibet de Guanajuato, et son corps, coupé en morceaux, avait été exposé en quatre endroits de cette ville, où la clémence des Espagnols avait gracié tous ses complices.

(1) Parmi les cent canons qui suivirent l'armée insurrectionnelle, il y en avait qui, arrachés aux arsenaux de San-Blas sur les bords de l'Océan Pacifique, avaient été traînés sur un espace de deux cents lieues à travers des chemins impraticables, sans autres machines que les épaules de milliers d'hommes dont « la sueur, dit un historien, arrosait littéralement la terre. »

D'autres partisans plus heureux avaient échappé aux désastres de Calderon; quelques-uns même étaient arrivés au pouvoir; mais combien de soldats obscurs, combien de héros ignorés avaient péri dans la foule! Au moment où cette triste pensée s'offrait à mon esprit, le soleil était près de se coucher. Le murmure du torrent, le frémissement des hautes herbes agitées par le vent, toutes les mélancoliques rumeurs de la solitude m'arrivaient plus tristes, plus solennelles encore que de coutume. Je sentis le besoin de secouer les pénibles impressions qui m'obsédaient, et je repris le chemin de mon hôtellerie.

La cabane que j'avais laissée déserte, il y avait une heure à peine, s'était rapidement peuplée pendant mon absence. Une demi-douzaine de dragons mexicains, aisément reconnaissables à leur uniforme rouge et à leur manteau jaune, avaient attaché leurs chevaux au tronc du gommier chargé de croix de bois, et, tandis que la dent de leurs montures essayait d'enlever à l'arbre desséché quelques débris d'écorce, les cavaliers se reposaient en buvant sur le seuil de l'hôtellerie. Le flanc poudreux et fumant des chevaux attestait qu'ils avaient fourni une longue traite. Ces hommes à la figure basanée et au costume éclatant formaient un groupe pittoresque. Il me semblait que la plaine déserte de Calderon venait de rendre à la vie quelques-uns des sauvages guerriers dont elle avait été le tombeau.

— Nous avons donc six convives de plus? dis-je à l'hôte en rentrant dans la cabane. Ma question trahissait une inquiétude qu'expliquait mieux encore le regard que je jetai sur la table, où rien n'indiquait encore les apprêts du souper.

— Eh! non, seigneur cavalier, répondit l'hôte. Ces dragons laissent souffler leurs chevaux, et ils se remettront en route avant une demi-heure pour la *barranca del Salto*, où ils vont dormir, si toutefois on peut reposer dans cet endroit maudit.

L'hôtelier accompagna ces derniers mots d'un signe de croix. Pour la première fois, je surprenais au Mexique une de ces superstitions si communes dans nos pays, et j'allais hasarder à ce sujet quelques questions, quand une voix forte détourna l'attention du maître de la cabane. Presque en même temps un voyageur impatient ouvrit la porte, et poussa jusque dans la hutte un robuste cheval noir comme l'ébène. — Holà! *patron*, n'avez-vous pas quelques provisions en réserve pour un voyageur affamé?

Je tournai vers ce visiteur inattendu le même regard contrarié que j'avais jeté sur les six dragons. A la lueur du fourneau qui éclairait la cabane, je pus reconnaître un homme de cinquante ans environ, grand et vigoureux, à la peau brune, aux yeux vifs et brillants; de longues moustaches remontaient jusqu'à ses oreilles; une cicatrice, mal cachée par les bords de son chapeau, s'étendait de son oeil gauche jusqu'à son

menton. La physionomie du cavalier exprimait la bonté et la franchise; il y avait dans ses gestes et dans son accent une brusquerie toute militaire.

— Si vous voulez autre chose que des *frijoles* au piment, de la *cecina* et les débris d'une vieille poule, vous pouvez passer votre chemin, répondit l'hôte.

— *Con mil diablos!* s'écrie le nouveau venu, ce sont mes trois mets de prédilection, et je m'arrête ici.

L'inconnu fit reculer son cheval avec une aisance parfaite jusqu'au-delà du seuil de la cabane, puis il sauta à terre, attacha l'animal à l'un des arbres poudreux qui formaient devant l'hôtellerie une sorte de chétive oasis, et rentra dans la cabane, portant sous son bras un magnifique *sarape* du Saltillo, qu'il déposa dans un coin. Ensuite il déchaussa ses éperons, ôta de sa ceinture une espèce de large cimeterre, et s'assit à côté de moi sur un banc de chêne dressé le long d'une table enfumée.

— Êtes-vous de mon avis relativement au souper? me demanda-t-il quand il se fut assis.

— Oui, à quelques scrupules près quant à l'âge de la poule.

— Bah! avec de bonnes dents, on en viendra à bout, répondit mon commensal, et le gros rire qui écarta ses lèvres me laissa voir deux rangées de dents capables de broyer du fer. Holà! *amigo*, continua-t-il en se tournant vers l'un des dragons arrêtés devant la cabane, voulez-vous vous asseoir, trinquer avec moi, et me dire pour quelle cause vous battez la campagne à une heure si avancée?

— Un escadron de notre régiment est en garnison pour quelques jours au village de Zapotlánéjo, et notre capitaine nous a ordonné d'aller camper cette nuit dans l'*hacienda* ruinée située près de la *barranca del Salto*.

— La *barranca del Salto*! dit l'inconnu avec un mouvement de surprise, et c'est tout ce que vous savez du but de votre expédition?

— Je sais encore, reprit le soldat, que six autres détachemens, de six hommes chacun, ont été envoyés dans des directions toutes différentes pour cerner les abords de Guadalajara; voilà tout ce que je puis vous dire, et, si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous au *cabo* que voici.

Le *cabo* ou brigadier, qui avait les cinq dragons sous ses ordres, entra à l'instant même pour rappeler ses hommes et boire le coup de l'étrier. Le voyageur qui avait si familièrement questionné le dragon traita de même le *cabo*, et prévint son désir en lui versant à boire; celui-ci n'eut garde de refuser. — A votre santé! dit-il.

— A la vôtre! répliqua l'inconnu. Et il adressa de nouveau au *cabo* sa question, déjà restée sans réponse, quant au but de l'excursion des dragons.

Celui-ci sembla hésiter un instant à répondre; puis il donna l'ordre au soldat qui n'avait pas quitté la cabane d'aller rejoindre ses camarades. Le *cabo* ne voulait pas sans doute mettre un inférieur dans le secret de ses instructions. Quand nous fûmes seuls :

— Vous êtes un *ancien*? dit le *cabo* au cavalier, qui en effet avait la tournure d'un vieux soldat.

— J'ai combattu tout un jour dans cette plaine, répondit l'inconnu.

— Était-ce à la bataille de Calderon? interrompis-je. En ce cas, vous me raconterez cette journée.

— Volontiers, pendant le souper. Je commandais une *guerrilla* volante de deux cent cinquante hommes, et le soir j'étais à peu près le seul de ma troupe. Que de sang, mon Dieu, a coulé au pied de ces collines!

— Nous allons ce soir, reprit le *cabo* à voix basse, fouiller la *barranca del Salto*, et, si la réputation qu'a cet endroit n'est pas trompeuse, c'est une assez triste commission : les morts, dit-on, y font la guerre aux vivans.

— Ah! c'est qu'il s'y est passé de terribles choses! Il me souvient d'une affreuse nuit... Mais à quoi bon cette perquisition nocturne dans une *hacienda* ruinée?

— Cette *hacienda* cache, à ce qu'il paraît, plus d'un hôte dangereux. Écoutez, nous ne sommes pas de trop mauvais vouloir à l'endroit de l'honorable confrérie des *salteadores* : il faut que tout le monde vive; mais il est deux classes d'hommes que les voleurs doivent respecter, les prêtres et les militaires. Or, il y a quelques jours, on a poussé l'audace jusqu'à dévaliser tout près d'ici son excellence le gouverneur de Guadalajara, en compagnie de son chapelain; c'était profaner d'un seul coup tout ce qu'il y a de respectable.

— Et sait-on qui a commis ce double sacrilège? demanda le vétéran.

— Qui cela peut-il être, si ce n'est cet endiablé d'Albino Conde?

— Albino Conde? le fils du fameux guerrillero qui a rendu tant de services dans la guerre de l'indépendance?

— Lui-même. Un des hommes de l'escorte du gouverneur l'a reconnu malgré son déguisement, et c'est lui que j'ai ordre de prendre mort ou vivant à l'*hacienda del Salto*. Seulement, j'ai trouvé prudent de cacher à mes hommes le but de notre expédition, car je sais par expérience qu'Albino a des amis partout.

— Et on croit le rencontrer à l'*hacienda del Salto*?

— C'était là aussi, vous le savez, que se réfugiait son père, lorsqu'il n'était encore que contrebandier. et, entre nous, on m'a promis les épaulettes d'*alférez* pour la tête du bandit.

— Prenez garde, seigneur *cabo*, dit l'étranger, qui depuis quelques momens était devenu sérieux; prenez garde, j'ai vu, moi qui vous parle, d'étranges choses à la *barranca*, et Dieu me préserve de jamais

chercher un gîte dans ces ruines, lorsque le vent de minuit souffle sur la plaine et que la lune éclaire les croix de *meurtre* au fond du ravin!... Vous n'êtes que six ! pour une pareille expédition, c'est bien peu...

— C'est donc vrai, tout ce qu'on raconte? demanda le *cabo* effrayé.

— Sans compter ce que personne n'est revenu dire!

— Peste! je tiens à revenir raconter ce que j'aurai vu, et je ne camperai, avec mes hommes, qu'à l'entrée de la *barranca*, assez loin des morts pour ne pas les craindre, assez près des vivans, s'il y en a, pour leur intercepter toute issue. Le tout est de passer cette nuit sans encombre, car d'autres détachemens doivent nous rejoindre demain matin dans cet endroit maudit; mais il se fait tard, et nous avons encore notre bivouac à installer. Adieu, seigneur capitaine.

Et le dragon vida un dernier verre de *mescal*, puis il serra la main du vétérân et sortit précipitamment. Une minute après, les échos silencieux de la plaine de Calderon se réveillaient sous les pieds des chevaux, qui partaient au galop. L'étranger, resté seul avec moi, ne parut pas beaucoup se soucier d'attendre le souper dans ma compagnie, car il ne tarda pas à prendre son *sarape* et à se poster sur le seuil de la hutte, d'où il sembla suivre des yeux les six dragons galopant dans la prairie, et à peine ceux-ci furent-ils hors de vue, qu'il s'élança sur son cheval et partit sans même se retourner vers moi.

La conversation que je venais d'entendre ne me laissait pas, je l'avoue, sans quelque inquiétude, et je me disais qu'il eût été sage peut-être de ne pas choisir, pour y passer la nuit, une hôtellerie si voisine du quartier-général d'un *salteador* tristement fameux. J'étais d'ailleurs sous l'impression pénible d'une de ces heures de silence et d'isolement qui, toutes les fois qu'elles reviennent dans la journée d'un voyageur, reportent sa pensée vers la patrie absente. Les rumeurs confuses du soir commençaient à s'élever dans la plaine. Le cri des grilons cachés dans les herbes sèches m'arrivait de temps à autre, mêlé aux aboiemens de quelques chiens, lugubrement répétés par les échos de la solitude. Le maître de la cabane et mon domestique étaient occupés au dehors; l'ombre croissait autour de moi, et ce fut avec un certain plaisir que je vis arriver, comme une distraction à mes pensées chagrines, la femme de l'hôte, attirée sans doute par la fumée de ses ragôts, qui semblaient cuits à point.

— Quand votre seigneurie voudra souper, dit-elle, tout est prêt.

— A l'instant même, repris-je, si c'est votre bon plaisir.

La *ventera* étendit sur la table une nappe longue, étroite et d'une saleté qui n'attestait que trop clairement de longs services. C'était, selon l'usage de *tierra-adentro* (pays intérieur), une toile de coton ornée d'effilés et de perles de Venise à chaque extrémité. L'hôtesse ne mit sur la table que deux assiettes, l'une pour moi, l'autre pour mon domestique.

— Nous sommes trois, dis-je à la *ventera*, et vous oubliez un couvert.

— Troist demanda-t-elle, et qui donc est le troisième?

— Le cavalier aux longues moustaches qui était ici il n'y a qu'une demi-heure.

— Eh bien! il y a une demi-heure, ce cavalier est parti sans vouloir attendre le souper, et il n'est pas revenu. Après tout, pourquoi vous en plaindre? vous n'aurez que plus forte ration.

Mon domestique rentra en ce moment, et je me mis à table d'assez mauvaise humeur. Le souper me parut détestable. Tous mes efforts pour obtenir de l'hôte ou de l'hôtesse quelques renseignemens sur la *barranca del Salto* ne provoquèrent que cette invariable réponse : *Ahi dizquè espanta* (on dit qu'il y a des revenans). Après ce triste souper et cette journée de fatigue, j'avais grand besoin de sommeil. Il était près de minuit, et je dormais déjà depuis une demi-heure, étendu dans mon *sarape*, sur le banc de chêne qui m'avait servi de siège, quand un bruit de pas et la brise fraîche de la nuit, pénétrant par la porte entr'ouverte, me tirèrent de mon assoupissement. Un cavalier venait de s'arrêter devant le *jacal*; il mit pied à terre et entra dans la chambre qui me servait de gîte. Je le reconnus.

— Tout le monde dort-il ici? me demanda-t-il brusquement, et reste-t-il quelques débris de votre souper?

— Tout le monde dort, répondis-je, et mon domestique a, je le crains bien, consommé votre part.

— Peu importe; j'ai soupé ailleurs aussi mal que j'aurais soupé ici: ce que je viens chercher, c'est un abri d'abord et puis un homme assez obligeant pour ne pas me refuser un service.

— Cet homme, vous l'avez trouvé; mais vous me devez en revanche un récit de la bataille de Calderon. L'avez-vous oublié?

— Non certes, et nous en causerons demain; souffrez que je fasse, avant tout, reposer mon cheval.

Et le vétérân, sans attendre ma réponse, se dirigea vers l'écurie. Quelques instans après, il revint se coucher au pied du banc où j'essayais en vain de dormir. — Trouverez-vous mauvais, me demanda-t-il, que j'affirme devant vous que je suis dans cette *posada* depuis six heures du soir, et que je n'en ai pas bougé?

Je réfléchis un instant. — Faudra-t-il l'affirmer moi-même?

— Non, votre rôle se bornera à ne rien dire; c'est moi seul qui mentirai, s'il le faut absolument.

— Accordé, seigneur don...

— Seigneur don Ruperto Castaños, reprit l'étranger avec une sorte d'emphase, ex-capitaine de *guerrillas*...

Cette réponse termina notre entretien. Le capitaine Ruperto ronflait bien avant que je me fusse rendormi, et ce fut lui qui me réveilla vers quatre heures du matin, pour me proposer de faire un tour dans la

plaine en attendant qu'on sellât nos chevaux. J'acceptai avec empressement. Quand nous fûmes sortis du *jacal*, le capitaine me conduisit vers le torrent. — Mettons-nous sur le pont, me dit-il, de là nous dominerons le champ de bataille; mais *con mil diablos!* je ne sais trop comment vous décrire le combat qui s'est livré ici, il y a près de trente ans. La fumée de l'artillerie et la poussière m'enfermaient dans un affreux brouillard; je vous indiquerai du moins les postes qu'occupaient mes braves compagnons. Le pont de Calderon est commandé en tête et sur le côté gauche par deux collines prolongées et très escarpées qui dominent la plaine; la grande route de Guadalajara traverse le pont même, car la rivière qui coule sous son arche entre des bords à pic ne présente presque aucun endroit guéable.

Un moment de silence succéda à ces premières paroles du capitaine; mes regards se portèrent tour à tour sur le pont, sur les collines et sur la rivière. — Tenez, reprit Castaños en me désignant celle des deux collines qui fait face au pont, il y avait sur cette hauteur, la veille de la bataille, une batterie de soixante-sept canons de tout calibre; sur la colline de gauche, douze bouches à feu; sept autres encore à quelque distance de là, à l'endroit où le monticule de gauche forme par un renflement comme une troisième hauteur : c'était donc en tout quatre-vingts pièces, de quoi écraser d'un coup les six mille hommes du général Calleja. Eh bien ! les flèches des Indiens firent ce jour-là plus de besogne que nos trois batteries. Croiriez-vous que les affûts étaient construits de telle sorte que la bouche de la pièce ne pouvait s'abaisser, et que de cette hauteur les boulets passaient forcément au-dessus de l'ennemi ? La fatalité, vous le voyez bien, était contre nous, car les dispositions générales semblaient prises à merveille : il ne nous manquait que de bonnes armes. Le général Torres se tenait là, au pied de la colline qui fait face au pont, don Juan Aldama sur celle de gauche; Abasolo commandait quinze mille chevaux, et je le vois encore galopant sur le front de sa troupe : Allende était partout comme général en chef, et de cette petite éminence que vous voyez là-bas, Hidalgo, debout, la tête nue, dominait le corps de réserve disséminé dans toute la plaine. Quant à moi, je me trouvais avec mes deux cent cinquante hommes tout près d'Allende. Maintenant faites-vous une idée de cent mille hommes mal armés ou sans autres armes que des flèches, des frondes, de mauvais fusils et des couteaux emmanchés sur des bâtons, à l'exception de quelques milliers de soldats qu'Allende avait disciplinés tant bien que mal, — cent mille hommes récitant le rosaire à haute voix ou chantant des cantiques, — puis le jour de la bataille, un bruit assourdissant, un nuage de poudre partout, et vous en saurez autant que moi sur cette grande bataille, à laquelle j'assistais cependant.

Je crus devoir me contenter de ces explications imparfaites; j'étais

plus curieux d'entendre le *guerrillero* me raconter la légende de la *barranca del Salto*, et je lui fis part de mes désirs.

— Si de Guadalajara, où je vais vous accompagner, me répondit-il, vous alliez comme moi à Tepic et de là jusqu'à San-Blas...

— C'est précisément mon itinéraire, interrompis-je.

— Tant mieux, *caramba!* tant mieux, nous ferons route ensemble; puis j'ai eu de puissans motifs pour vous fausser compagnie, ajouta don Ruperto, peut-être vous les dirai-je plus tard, et ce serait une histoire assez intéressante, je vous le jure, que celle qui a précédé et suivi ma rencontre avec vous. En attendant, si d'autres récits vous paraissent dignes d'attention, je mets tous mes souvenirs à votre disposition. J'ai combattu côte à côte avec le *padre* Hidalgo, Abasolo, Aldama et Allende; j'ai bivouaqué, dressé des embuscades avec Torres, Soto-Mayor, Garcia, Osorio, Montano et tant d'autres. Je vous ferai, d'après nature, le portrait de ces héros étranges; je vous raconterai de bizarres exploits, de pittoresques aventures dont les bois, les savanes, les grèves de l'Océan Pacifique ont été le théâtre. Tout cela vous convient-il?

— A merveille! m'écriai-je, enchanté de cette bonne fortune inattendue.

Le soleil se levait, c'était le bon moment pour se mettre en route. Revenus à la *venta*, nous trouvâmes nos chevaux sellés et bridés; la *ventera* put nous servir une tasse de chocolat, qui devait nous aider à attendre patiemment un déjeuner plus substantiel. Guadalajara n'est qu'à dix lieues du pont de Calderon. Notre léger repas achevé, nous montâmes à cheval et nous partîmes.

Nous chevauchions depuis une demi-heure à peine, quand nous fûmes rejoints par une troupe de cavaliers. C'étaient les six dragons, y compris le *cabo*, que nous avions vus la veille à la *venta* de Calderon.

— *Santos Dios!* s'écria don Ruperto. Eh bien! seigneur *cabo*, avez-vous dans la poche vos épaulettes d'*alférez*?

— Le diable est parti! reprit tristement le brigadier. Ce matin nous avons vainement fouillé l'*hacienda* de la *barranca del Salto*.

— Pourquoi n'y être pas entré de nuit? reprit don Ruperto, vous auriez sans doute trouvé ce que vous cherchiez.

— J'y aurais trouvé peut-être ce que je n'y cherchais pas; d'ailleurs aucun de mes hommes n'a osé y pénétrer.

— Ma foi! poursuivit Castaños, ce cavalier et moi en soupant à la *venta* où vous nous avez vus, puis, après souper, en nous couchant de bonne heure comme des voyageurs fatigués doivent le faire, nous avons prié pour la réussite de vos recherches.

Castaños mentait effrontément. Selon nos conventions, je ne le contredis pas.

— Entre nous, reprit le *cabo*, je sais à peu près où il est maintenant, ce cher ami. Nous allons cerner tout le village de Zapotlánéjo, dans lequel il courtise, dit-on, une jolie *china*. C'est là que je compte le trouver et gagner mes épaulettes de sous-lieutenant. Il lui semblera tout naturel que je le fasse contribuer à mon avancement. Je le connais un peu, et entre amis on se doit ces petits services.

— Entre amis, dit Ruperto, on s'aide comme l'on peut.

Le *cabo* et ses cinq hommes s'éloignèrent dans la direction du village de Zapotlánéjo. — C'est donc un bandit bien redoutable que cet Albino? demandai-je au capitaine.

— Eh ! mon Dieu, non ; il aime à bien vivre sans travailler.

— Quel homme est-ce enfin ? Le savez-vous ?

— Oh ! sa figure n'est pas prévenante, tant s'en faut. Il a une physionomie repoussante, féroce ; il est petit et mal bâti.

— Alors il court grand risque d'être mal reçu par la belle *china*.

En ce moment même, un jeune cavalier dont le costume et les manières annonçaient un gentilhomme parut sur la route que nous suivions ; il était monté sur un magnifique cheval bai, et semblait pressé de nous rejoindre. Le capitaine Castaños était évidemment très lié avec le nouveau venu, car à peine furent-ils en face l'un de l'autre qu'ils échangèrent une cordiale poignée de main. Le cavalier qui nous avait rejoints était grand, svelte et d'une physionomie toute prévenante. — Venez donc, mon neveu, s'écria don Ruperto, nous ferons route ensemble, car nous n'avons pas de secrets à nous dire devant ce seigneur, qui est mon ami.

Le jeune homme me salua poliment, fit faire volte-face à son cheval, et nous cheminâmes tous trois vers Guadalajara d'un pas égal. Si court qu'il fût, notre voyage ne devait pas s'achever sans nouvelle rencontre, car à une lieue à peine de Guadalajara nous fûmes accostés par un grand drôle à figure patibulaire. — Vous permettez, mon oncle, n'est-ce pas ? dit le jeune homme en s'arrêtant pour causer avec ce personnage suspect. — A ton aise, mon garçon, répondit le capitaine. Quelques instans après, le jeune homme nous rejoignit, et, toujours silencieux, se remit à trotter à côté de nous. Deux fois encore, avant d'arriver à Guadalajara, le neveu du vétérân échangea quelques paroles à voix basse avec des hommes que le hasard seul amenait sans doute à notre rencontre, et dont la physionomie comme les allures me paraissaient plus qu'équivoques. J'évitai toutefois de témoigner aucune défiance au capitaine Castaños, et nous étions les meilleurs amis du monde, quand nous entrâmes de compagnie dans la ville de Guadalajara.

II. — GUADALAJARA.

Guadalajara est la capitale de l'état de Jalisco. Placée sur la limite de la *terre froide* et de la *terre chaude*, cette ville participe de l'aspect des deux zones qui se partagent le Mexique. Sous un ciel toujours pur, égayée par de nombreux jardins, elle subit parfois l'influence des brises glacées qui soufflent des montagnes voisines. Le Cerro del Col, espèce de volcan éteint, le pic de Tequila, et derrière ces tristes montagnes toute une chaîne de collines abruptes qui cernent le Rio-Tololotlan, tel est le sombre amphithéâtre qui encadre du côté du nord la ville de Guadalajara. Des sapins, des chênes verts couvrent ces hauteurs. Sur les bords du Tololotlan toutefois, d'autres régions s'annoncent, et déjà circule un air plus tiède. C'est la *tierra-caliente* qui se révèle. Aux chênes et aux sapins succèdent les citronniers et les bananiers. Les sables arides font place à des champs de cannes à sucre arrosés par de nombreux cours d'eau. L'aspect intérieur de Guadalajara est des plus rians. Chaque maison a sa *huerta* (jardin fruitier), et dans tous ces vergers s'épanouit une végétation luxuriante. Guadalajara n'est pas seulement une ville pittoresque, c'est aussi une ville manufacturière; c'est la seconde cité de la république, comme Lyon est la seconde ville de France, et elle présente avec notre métropole industrielle cette autre analogie, que de tous les centres de population au Mexique, c'est celui où les passions politiques entretiennent le plus d'agitation.

— D'après ce que vous m'avez conté de vos affaires, me dit don Ruperto au moment où nous arrivions en vue de la ville, vous devez séjourner ici au moins une semaine pour attendre l'arrivée de vos mulletiers. Je dois, de mon côté, passer dans cette ville quelques jours; tout va donc pour le mieux. Je vous conduirai dans un *meson* dont le *huesped* est mon ami, et, à ma recommandation, vous serez de sa part l'objet d'une attention toute particulière. Vous n'aurez qu'à vouloir pour qu'on ajoute un banc de bois au mobilier de votre chambre, ce qui est un luxe inusité dans ce pays. Et puis, c'est dans deux jours la fête de la Vierge de Zapopam, et j'irai vous prendre à votre auberge pour vous faire voir cette cérémonie. En attendant, je vais loger chez un ami, et je regrette de ne pouvoir vous offrir d'autre hospitalité que celle de la *posada* publique.

Pendant que le capitaine me donnait ces indications, nous étions arrivés à la barrière ou *garita*. Un officier vint à notre rencontre, et nous fit signe de ne point passer outre.

— Pardon, *señores*, nous dit-il; mais certaines instructions de police m'obligent à vous faire subir un interrogatoire. Je désire donc savoir d'où vous venez et où vous allez descendre dans cette ville.

— Nous avons quitté ce matin, mon neveu et moi, la plaine de Calderon, dit le capitaine en désignant notre jeune compagnon. C'est dans un des *jacales* de cette plaine que nous avons déjeuné avec ce cavalier étranger.

Le capitaine se souvenait trop bien en ce moment de la promesse que je lui avais faite de ne pas contredire ses allégations. Je jugeai toutefois inutile et peut-être imprudent de le démentir; aussi gardai-je un com plaisant silence. En ma qualité d'étranger, j'inspirais à l'officier mexicain une confiance qui le décida à ne pas réitérer sa première question. Il se contenta d'ajouter : — Et chez qui descendez-vous dans la ville?

Le vétéran murmura entre ses lèvres un nom que je n'entendis pas; mais l'officier parut satisfait de la réponse, car, après nous avoir salués poliment, il nous fit signe que nous pouvions passer. Pendant ce court interrogatoire, le neveu de don Ruperto avait gardé une contenance impassible. Une fois libres de nous éloigner, nous piquâmes des deux, et nos chevaux nous eurent bientôt conduits au centre de la ville. Le moment était venu de nous séparer, et Castaños m'indiqua la route que je devais suivre pour gagner ma *posada*. — A demain, me dit-il; mon neveu et moi, nous n'oublierons pas le service que vous nous avez rendu.

De si vifs remerciemens me laissèrent fort surpris; mais, sans me préoccuper davantage du sens qu'il fallait attacher aux paroles de don Ruperto, je me dirigeai immédiatement vers le *meson* qu'on m'avait désigné. Après un repas assez frugal, mais bien délicat cependant en comparaison de mon souper de la veille, je demandai le chemin qui conduisit à l'*Alameda*, et je pris lentement le chemin de cette promenade.

L'*Alameda* de Guadalajara se rapprocherait beaucoup de l'*Alameda* de Mexico, si l'on y rencontrait des promeneurs. Presque seul sous l'ombrage des frênes magnifiques qui en bordent les allées, je laissais errer mes regards sur les cimes lointaines et escarpées des Cordilières qui dominent la ville, et que je devais traverser pour gagner Tepic et San-Blas. J'avoue que je m'ennuyais profondément, quand, à travers un massif épais de jasmins, un bruit de voix confuses arriva jusqu'à mes oreilles. En écartant un peu les branches qui s'entrelaçaient devant moi, je reconnus, assis sur un banc, trois hommes vêtus, comme les cavaliers que j'avais rencontrés la veille, de l'uniforme écarlate des dragons mexicains.

— Écoute, disait l'un d'eux, tu sais que je suis ton ami...

— Allons donc! interrompit un autre dragon dont je crus reconnaître la voix, je ne crois plus à l'amitié, vois-tu; Albino m'en a dégoûté pour toujours. Ce drôle sait que, s'il se laissait prendre par moi,

il contribuerait à mon avancement : eh bien ! il s'obstine à m'éviter tant qu'il peut. Tôt ou tard il sera pendu ; ne vaudrait-il pas mieux que ce fût un ami qui lui rendit ce service plutôt qu'un de ses ennemis ? Il mourrait du moins avec la certitude de faire de moi un *alférez*... Ah ! continua le *cabo* (car l'homme qui parlait n'était autre que le brigadier que j'avais rencontré au pont de Calderon), des amis comme celui-là ne valent pas un *tlaco* !

— Et où es-tu donc allé chercher Albino ? demanda un des compagnons du *cabo*.

— A la *barranca* del Salto d'abord, puis à Zapotlanéjo ; mais il venait de quitter ce dernier endroit lorsque j'y suis arrivé.

— Je le crois bien, on m'a dit qu'on l'avait vu entrer hier à Guadalajara en plein jour.

— Vraiment ! s'écria le brigadier de dragons ; alors je cours lui faire honte de sa conduite, car je sais à peu près où le trouver.

En disant ces mots, le sous-officier se leva avec tout l'empressement d'un joueur qui espère mettre la main sur une martingale. Bientôt il fut au bout de l'allée et hors de la vue de ses camarades.

— Notre *cabo* est un fin limier, dit après quelques instans de silence l'un des deux dragons si brusquement abandonnés par le brigadier. Dire pourtant qu'il ne faudrait que présenter au gouverneur la tête de ce scélérat d'Albino pour avoir les épaulettes d'*alférez* !

En ce moment, je crus distinguer à l'extrémité de l'allée mon compagnon de voyage don Ruperto, et je renonçai à écouter la suite de cette conversation, malgré les détails curieux qu'elle me promettait sur les mœurs militaires du Mexique. C'était bien don Ruperto en effet qui venait à ma rencontre. Il s'était rendu à mon *meson*, et l'hôte lui avait assuré que je devais être à l'Alameda.

— Je vous cherchais, me dit le vétéran, parce que mon neveu est forcé, pour une affaire urgente, de quitter Guadalajara cette nuit même ; il serait désolé de partir sans avoir eu le plaisir de vous offrir à souper en remerciement du service que vous lui avez rendu, et en dédommagement de la poule coriace que j'ai été contraint de vous laisser manger seul à Calderon.

— Ah ça ! je vous ai donc décidément rendu service à tous deux ?

— A mon neveu plus qu'à moi.

— Et vous ne pouvez pas me dire quelle est la nature de ce service ?

— Mon neveu vous donnera à cet égard de plus amples explications ce soir. A tout prendre, c'est son secret et non le mien. Je dois donc le laisser maître de parler ou de se taire.

Tout cela m'était dit d'un ton qui redoublait singulièrement ma curiosité. Qu'était-ce que ce jeune homme qui me faisait, sans me connaître, complice d'un mensonge dont je cherchais vainement à appré-

cier la portée? Qu'était-ce que ce vétéran des guerres de l'indépendance qui me témoignait, pour cette complicité, une si chaude reconnaissance? Je commençais à me repentir d'avoir accepté pour compagnons de route ces personnages quelque peu suspects; mais il n'était plus temps de me dégager, et Ruperto Castaños me traitait déjà comme un vieil ami. Il avait passé familièrement son bras sous le mien, et, moitié hésitant, moitié curieux, je me laissai entraîner hors de l'Alameda, sur le chemin de l'hôtel où nous devons souper. Je traversai en compagnie du vieux guerrillero une bonne partie de la ville. La nuit succédait déjà au crépuscule, et, quand nous arrivâmes sur la place d'Armes, la lune brillait dans un ciel d'une pureté, d'une transparence admirables. L'immense place, inondée de blanches clartés, ressemblait à un lac d'argent où çà et là les ombres tremblantes des grands frênes traçaient des dessins fantastiques. Des couples timides chuchotaient sous les arbres, et le bruit des causeries amoureuses s'élevait vers le ciel, mêlé au frémissement d'un jet d'eau dont la gerbe formait, au centre de la place, une colonne lumineuse. Les senteurs des jardins embaumaient l'air. J'aurais volontiers passé cette nuit sereine à me promener par la ville, heureux d'observer à mon aise cette vie nocturne des cités espagnoles du Nouveau-Monde, si pleine de charme dans ses romanesques mystères; mais mon compagnon tenait fort à ne pas manquer l'heure du souper, et, au lieu de nous arrêter sous les beaux frênes de la place d'Armes, nous pressâmes le pas. Bientôt nous arrivâmes devant une maison basse comme la plupart de celles de la ville, mais d'une apparence assez gaie. Du vestibule de la porte cochère, qui s'ouvrit à la voix du capitaine, nous pénétrâmes dans une cour carrée, encadrée dans des galeries couvertes. Une rangée de grenadiers était parallèle à chaque galerie, dont les pilastres disparaissaient presque sous un verdoyant rideau de plantes grimpantes. De là je n'aurais pas eu besoin d'être guidé par don Ruperto pour me diriger vers la salle du festin : des voix bruyantes et le raclement d'une guitare m'indiquaient suffisamment ma route.

La salle où nous entrâmes n'était pas précisément éclairée *a giorno*, mais on n'y remarquait pas la même pauvreté de luminaire que dans la plupart des appartemens mexicains. Une assez nombreuse compagnie s'y trouvait réunie. Je reconnus parmi les assistans les personnages à mine patibulaire qui avaient conféré le matin même sur la route de Guadalajara avec le neveu du capitaine Castaños. Trois femmes, plus parées et plus provoquantes peut-être que belles, de celles que par courtoisie on nomme de *vertu suspecte*, se trouvaient mêlées aux convives. Sauf les figures peu prévenantes des amis du jeune neveu du capitaine, la variété et le luxe presque oriental des costumes rendaient le coup d'œil des plus pittoresques. Des feutres à galons d'or et

de grandes rapières aux poignées étincelantes appendus aux murailles complétaient la décoration de la salle. Le jeune amphitryon, qui tenait une guitare, la remit à l'une des femmes pour s'avancer vers son oncle et vers moi.

— Soyez le bienvenu, me dit-il, et recevez mes remerciemens d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation. Si j'avais eu le temps, j'aurais eu le plaisir d'aller vous la porter moi-même.

J'avais à peine répondu à ce compliment, débité avec un air de parfaite aisance, quand on vint nous dire que le souper était servi. La nation mexicaine est si sobre, qu'on peut dire que la gastronomie est chez elle à l'état d'enfance. Je fus donc très surpris de l'aspect que présentait la table sur laquelle était dressée une argenterie nombreuse, quoique disparate. Deux *surtouts* couronnés de fleurs artificielles excitèrent l'admiration de la compagnie.

— Il n'y a que don Faustino pour faire si galamment les choses, dit une des femmes qu'on appelait la *Tapatia* en lançant au jeune neveu de don Ruperto un regard de sa noire prunelle plus étincelante que les paillettes d'acier de l'éventail qu'elle faisait jouer devant ses yeux.

— C'est un souvenir du dernier bal du gouverneur auquel j'assistais, reprit don Faustino. J'ai tâché d'imiter le mieux possible le souper que nous donna son excellence.

La chère en effet était délicate, et, à ma grande surprise, attestait que la cuisine mexicaine s'était, cette fois, inspirée des traditions de l'école française.

— Que dites-vous du souper? me dit don Ruperto, à côté de qui j'avais été placé; cela vaut-il la poule que j'ai eu l'indignité de vous laisser manger seul à Calderon?

— On mangerait une poule centenaire avec de pareilles sauces, répondis-je au capitaine.

Le maître d'hôtel, en habit noir et en cravate blanche, qui allait et venait dans la salle, sourit en m'entendant faire cet éloge. Il comprit sans doute que j'étais le seul étranger parmi les convives.

— Monsieur est bien bon, me dit-il en français à l'oreille. Monsieur sait-il par hasard en quelle compagnie il se trouve?

— Ma foi non, repris-je, et je ne m'en inquiète guère.

Le maître d'hôtel s'éloigna, appelé par les besoins de son service. J'avais reconnu en lui un compatriote, et l'ordonnance parfaite du souper confié à ses soins aurait suffi au besoin pour me révéler son origine toute parisienne. Quant au sens mystérieux de la question qu'il m'avait adressée, je ne m'en préoccupai nullement; je me contentai d'admirer le contraste qu'offraient autour d'une table servie à la française ces rudes cavaliers aux riches costumes, et qui, pour la plupart,

mangeaient avec les doigts de la main droite en tenant dans leur main gauche une inutile fourchette.

Tous les usages mexicains étaient oubliés ce soir-là; on but largement des vins capiteux, et chacun but dans son verre : double dérogation aux habitudes du pays, qui sont de ne boire que de l'eau après le repas et dans un verre commun; au dessert même, on servit du vin de Champagne. Le souper tirait à sa fin, quand, sur un signe du jeune amphitryon, on apporta, dans une corbeille de joncs de Guayaquil, des couronnes d'œillets et de jasmins blancs.

— Est-ce encore un souvenir du bal du gouverneur que ces couronnes de fleurs ? demanda l'une des femmes à don Faustino.

— Oui, *linda mia*, répondit le jeune homme, mais c'est un raffinement. Son excellence, à la fin du souper, fit apporter d'énormes corbeilles de fleurs, pour que chacune des femmes qui se trouvaient chez lui recommençât le bal parée d'un bouquet frais. Quant à moi, j'ai pensé, mes belles, que vous me sauriez gré d'orner vos noirs cheveux de ces guirlandes rouges et blanches : au lieu d'un bouquet, c'est une couronne que j'offre aux charmantes danseuses qui ne refuseront pas, je l'espère, de se rendre à l'appel de ma guitare.

En disant ces mots, don Faustino se mit à accorder l'instrument qui allait servir d'orchestre : les trois femmes acceptèrent de très bonne grace les couronnes dont les fleurs éclatantes s'accordaient merveilleusement avec leurs noires chevelures; elles resserrèrent autour d'une taille souple et fine leur ceinture de crêpe de Chine à frange d'or; les jupons courts de soie ondulèrent sur les larges hanches des danseuses, et, la tête haute, le corps cambré, les castagnettes frissonnantes sous leurs doigts, elles attendirent les premières notes du musicien. Lente d'abord comme la musique, la danse ne tarda pas à s'animer, et bientôt les blanches fleurs des couronnes tombèrent une à une, comme les perles d'une odorante rosée. Le cliquetis précipité des castagnettes, les parfums pénétrants des bouquets effeuillés, les œillades voluptueuses, ne tardèrent pas à pousser jusqu'au délire l'enthousiasme des spectateurs, déjà exaltés par les vins de France, et la fête semblait près de dégénérer en orgie quand un domestique vint annoncer qu'un sous-officier de dragons, se disant attendu, voulait entrer.

— *Caramba!* s'il est attendu, je le crois bien ! s'écria don Faustino en jetant son instrument; c'est l'intermède du spectacle. Qu'il entre, Joaquin.

Le domestique obéit, et quelques secondes après le *cabo* que j'avais déjà vu dans la plaine de Calderon et sous les ombrages de l'Alameda pénétra dans la salle en jetant autour de lui des regards étonnés. — Pardon, dit-il, mais je crains de m'être trompé.

— Qui cherchez-vous ? demanda d'une voix brusque l'un des con-

vives, à longue barbe noire, au teint foncé et à l'œil cave et sinistre, qui semblait avoir le mot dans la comédie préparée par don Faustino.

— Mon compère San-Vicente, qui m'a fait dire qu'il m'attendait ici pour une affaire d'urgence.

— Au diable soit votre compère ! s'écria l'homme à la barbe noire.

— Le fait est que celui que je cherche n'est pas ici, répondit le *cabo* prêt à se retirer.

— Qui sait ? s'écria don Faustino, qui tournait le dos au brigadier.

— Hein ? dit celui-ci, comme s'il reconnaissait la voix qui lui parlait ; qui entends-je ?

— Non pas le compère, mais au moins l'ami chez qui vous le cherchiez, répliqua don Faustino en regardant fixement le sous-officier de dragons. Celui-ci semblait tout à coup avoir vu la tête de Méduse, tant ses yeux dilatés et sa bouche entr'ouverte attestaient de surprise et d'effroi. — *Virgen santa !* ce n'est pas possible ! s'écria-t-il en cherchant des yeux la porte. Je cours à la recherche de mon compère.

Le *cabo* paraissait en effet éprouver la plus forte envie de s'en aller, mais déjà deux hommes gardaient la seule issue par laquelle il pût s'échapper. A l'aspect de la porte ainsi défendue, le brigadier pâlit.

— Eh bien ! mon pauvre José Maria, dit don Faustino d'un ton railleur, je n'étais donc ce matin ni à la *barranca* del Salto, ni au village de Zapotlanéjo, où tu me cherchais avec tant d'empressement, et tes épaulettes d'*alférez* se feront encore attendre quelques jours.

Ce jeune homme à la figure prévenante, aux manières courtoises, était-il le chef de voleurs que le *cabo* voulait couper en quatre quartiers ? Don Ruperto m'avait dit pourtant qu'Albino, le fils de son ancien camarade, avait une physionomie repoussante et féroce, qu'il était laid et mal bâti. On m'avait donc caché la vérité. Ce qui me semblait fort clair en tout cas, c'est qu'un des compagnons d'Albino avait attiré le dragon dans un piège en lui promettant de lui livrer son chef, que le *cabo* ne s'attendait pas à trouver si bien entouré.

— Ah ! mon cher ami, dit le dragon avec une aisance affectée, que je suis aise de te revoir ! mais tu ne me soupçonnes pas, j'aime à le croire, de l'infamie qu'on m'attribue ! J'étais inquiet... je craignais qu'il ne te fût arrivé malheur... c'eût été bien triste pour moi ! ajouta-t-il d'un ton pénétré.

— Je le crois bien, dit don Faustino, j'étais devenu si précieux pour toi... Mais j'ai une triste nouvelle à te donner, mon pauvre José Maria !

— Tu ne vas pas me faire assassiner, je pense ? s'écria le sous-officier, qui était devenu très pâle.

— A quoi bon ?

— *Canelo !* j'en suis tout heureux, et puisque tu es en bonne santé, mon bonheur est parfait.... Adieu.

— Attends donc, je t'ai dit que j'avais une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

— Parle, s'écria le brigadier, je suis pressé.

— Eh bien ! j'ai fait ma paix ce matin avec le gouverneur. Je lui ai donné une preuve excellente que je n'étais pour rien dans l'attaque dont il avait été victime. Je lui ai prouvé que le jour où on l'arrêtait aux portes de Guadalajara, j'étais en train de détrousser moi-même deux Anglais qui se rendaient avec un riche bagage à l'hacienda de las Frias, à vingt-sept lieues d'ici. Le gouverneur a reconnu qu'on m'avait calomnié, et nous sommes au mieux ensemble.

— Je le crois bien, dit le *cabo* en essayant de sourire.

— Alors, mon cher José Maria, reprit le bandit, tu sens qu'il te faut renoncer à tes épaulettes de sous-lieutenant.

— Fi donc ! je n'y ai jamais compté, s'écria le dragon avec indignation.

— Ce que tu pourrais faire de mieux dans ces tristes circonstances, poursuivit Albino, ce serait peut-être de te joindre à notre bande.

— Je ne dis pas non, répondit le *cabo*. S'il y avait un bon coup à faire, j'en prendrais bien ma part, nous en causerons ; mais, puisque tu as reconnu mon innocence, comme on a rendu justice à la tienne, ne pourrais-tu me donner quelque chose à boire ?

Albino invita son ami, non sans une certaine magnanimité, à s'asseoir parmi nous. La petite vengeance qu'il venait de tirer du *cabo* lui suffisait.

La nuit était avancée, et j'avais hâte, comme on le pense, de prendre congé du prétendu neveu de don Ruperto. — Vous voyez, me dit-il, que, si vous ne m'aviez pas servi pour ainsi dire de caution à mon entrée dans la ville, l'officier qui nous interrogeait n'aurait pas manqué de reconnaître mon signalement. J'aurais été conduit chez le gouverneur au lieu d'y aller moi-même, ce qui est bien différent, parce que certains traits d'audace intimident toujours, et j'aurais eu mille désagréments que votre silence m'a évités ; le moyen, en effet, de croire qu'un étranger est l'ami d'un chef de *salteadores* !

Je comprenais parfaitement la nature du service que j'avais rendu au bandit, mais je n'en gardais pas moins quelque rancune au capitaine Castaños, et, pendant que je regagnais en sa compagnie mon domicile, je crus devoir ne pas lui cacher mon mécontentement. Le capitaine se disculpa de son mieux en alléguant que lui-même s'était exposé pour empêcher le fils de son ancien compagnon d'armes d'être victime de l'ambition du *cabo*. C'était pour avertir le bandit qu'il m'avait si brusquement quitté la veille, et il avait pu en effet, ajouta-t-il, arriver avant les dragons à la *barranca* del Salto. Albino, prévenu par Castaños, avait trouvé prudent de chercher dans la ville

même de Guadalajara une sécurité que lui refusait la campagne. Mon silence avait facilité la réussite de ce plan audacieux.

— Le père de ce *salteador* m'a sauvé plus d'une fois la vie, reprit le capitaine. Le nom du guerrillero Conde est encore célèbre aujourd'hui parmi nous autres vétérans. J'avais promis de veiller sur son fils, et voici à quelle occasion. Le lendemain de la bataille de Calderon, nous eûmes, mes soldats et moi, un siège à soutenir dans l'*hacienda* de la *barranca* contre un détachement de ces terribles *tamarindos* qui semblaient autant de bêtes féroces aux ordres de Calleja (1). Manquant de vivres, réduits aux plus dures extrémités, nous montâmes à cheval pour nous frayer un chemin au milieu des assiégeans. Je tenais l'enfant d'Albino dans mes bras, lui portait sa femme en croupe de son cheval. Je vois encore d'ici l'ancien contrebandier faisant tournoyer au milieu des *tamarindos* sa longue épée rougie de sang. Tout à coup son cheval s'abattit, les jarrets tranchés, sous la double charge. Albino seul se releva; la mère n'eut que le temps de lancer sur moi un regard suppliant comme pour me prier de veiller sur son fils, et une minute après elle avait cessé de vivre. Le contrebandier sauta d'un bond derrière ma selle, et nous parvinmes à nous faire jour au milieu d'un double rang d'ennemis. Tout d'un coup nous entendîmes résonner derrière nous le galop d'un cheval : c'était un de ces féroces *tamarindos* qui, se servant de la monture de l'un de nos camarades désarçonnés, nous donnait la chasse. Je tournai bride pour lui faire face; au même instant, Albino poussa un hurlement de rage. A l'arçon du cavalier pendait une tête sanglante, belle encore malgré la mort : c'était celle de la femme du contrebandier. Albino se laissa couler à terre. Un gommier poussait près de là. J'y accrochai par ses vêtemens l'enfant que je portais, le jeune homme que vous avez vu ce soir, et j'attaquai le *tamarindo*. Quelques minutes après, nous galopions, Albino et moi, côte à côte, moi portant l'enfant dans mes bras, lui tenant deux têtes à la main, celle de sa femme et celle du meurtrier. Et vous croyez, ajouta le capitaine avec une émotion sauvage, vous croyez qu'on oublie jamais ces choses-là ? Eh ! pour sauver la vie de ce jeune homme que j'ai protégé depuis son berceau, je risquerais mon salut éternel. Aurais-je donc reculé devant la crainte de vous faire jouer un rôle qui, à tout prendre, n'était pas de nature à vous compromettre ? Ce n'est là d'ailleurs qu'un incident de ma longue vie d'aventures, et je vous dois une plus longue confession. Je vous ai parlé de la fête de Zapopam qui a lieu dans un jour, et je vous ai promis d'être votre guide. Puisque vous aimez les souvenirs de nos guerres civiles, j'ai de quoi vous satisfaire.

(1) C'était un corps d'infanterie qu'on appelait ainsi d'après la couleur de leur uniforme, et que le général espagnol avait composé des hommes les plus robustes de la province de San-Luis Potosi.

Je me gardai bien de refuser l'offre de don Ruperto, et nous nous quittâmes fort bons amis.

III. — ALBINO LE CONTREBANDIER.

Le capitaine avait sans doute à cœur de cultiver la liaison formée entre nous par le hasard, car le surlendemain, jour de la fête de Zapopam, il entra à cheval, dès dix heures du matin, dans la cour du *meson* où je logeais. Mon cheval était prêt, je descendis à la hâte, et nous prîmes tous deux le chemin du village de Zapopam, à deux lieues de Guadalajara. Les rues que nous traversâmes étaient pavoisées; les courtines de soie ou de toile peinte qui servent de couvre-pieds aux lits des habitans avaient été suspendues en guise d'ornemens à tous les balcons. De longues guirlandes de roseaux fraîchement coupés et rehaussés de bouquets de fleurs des champs formaient d'un côté de la rue à l'autre des arches de verdure. Les cloches sonnaient à toute volée, les pétards éclataient sur les terrasses. Les habitans de la ville se répandaient en dehors des murs, ceux de la campagne envahissaient la ville. La route qui conduit à Zapopam était encombrée de voitures, de cavaliers et de piétons qui, comme nous, se dirigeaient à la rencontre de la Vierge miraculeuse qui allait faire son entrée solennelle dans Guadalajara. J'appris, chemin faisant, du capitaine que, pour avoir l'honneur de combattre comme les Espagnols sous la protection du ciel, et pour opposer une Vierge à celle de los Remedios, élevée au rang de généralissime par le vice-roi Venegas, les *Tapatios* (c'est le sobriquet des habitans de la capitale de Jalisco) avaient donné à la patronne de Zapopam le grade de *générala*. Cette cérémonie avait eu lieu le 13 juin de je ne sais plus quelle année, et ce jour était l'origine de la fête annuelle à laquelle nous assistions.

Nous n'étions pas encore à moitié route, quand nous rencontrâmes la voiture dans laquelle la Vierge faisait son trajet. Cette voiture n'avait ni chevaux ni mules pour la tirer; les fidèles s'y attelaient à tour de rôle. Une triple salve d'acclamations accueillit la sainte statue, qui traversa triomphalement la foule, ornée de l'écharpe tricolore mexicaine, verte, rouge et blanche, emblème du plus haut commandement militaire. Il eût été imprudent de ne pas s'incliner avec respect devant elle. Les *Tapatios* sont renommés dans toute la république pour leur adresse à manier le couteau, et on se livre volontiers aux exercices dans lesquels on excelle.

— Voulez-vous continuer notre promenade? me dit le capitaine quand la pieuse cohue fut loin de nous. Tous ces souvenirs me reportent, malgré moi, aux jours de ma jeunesse. Chemin faisant, je vous raconterai l'aventure qui m'a révélé ma vocation de *guerrillero*. Vous

ferez connaissance ainsi avec les hommes qui ont donné à ce pays le signal de l'insurrection contre la tyrannie espagnole.

Le lieu et le moment étaient bien choisis pour une évocation des héros et des scènes glorieuses de la révolution mexicaine. Autour de Guadaluajara, tout parle de la guerre de l'indépendance. Une longue allée de saules s'étend du village de San-Pedro, voisin de Zapopam, à la capitale de l'état de Jalisco, et sur cette route solitaire don Ruperto pouvait commencer sa narration avec la certitude que nous ne serions pas distraits; aussi s'empressa-t-il de tenir sa promesse.

— Ma vie militaire, me dit le capitaine, s'ouvre en 1810. Mon père était alors fermier d'une assez belle *hacienda* située près de Tampico. Cette *hacienda* appartenait à un riche Espagnol. J'avais près de vingt ans alors, et ma principale occupation (car nos maîtres ne voulaient pas que l'instruction se répandît parmi les créoles) consistait à parcourir à cheval les possessions que gérait mon père, à lacer les taureaux, à dompter les poulains qu'on destinait à la selle et aux écuries du propriétaire. Cette éducation avait fait de moi un homme robuste, rompu à la fatigue et à tous les exercices qui constituent un cavalier parfait. J'avais appris aussi à manier convenablement le fusil, le sabre et la lance.

Un jour, c'était au mois de février de l'année 1810, un dimanche pendant lequel tous les travaux de la ferme étaient suspendus, je me promenais à cheval sur les bords de la mer. L'animal que je montais était un superbe alezan que j'avais dompté moi-même, et pour lequel j'avais conçu la plus vive affection, quoiqu'il ne m'appartint pas. Le soleil était brûlant, et j'avais mis pied à terre à la porte d'un *tendejon* (cabaret), dans lequel j'entrai pour me rafraîchir après une longue course. J'avais attaché mon cheval à l'un des pilastres de maçonnerie qui formaient le péristyle du cabaret. J'étais à peine assis, qu'un officier des dragons de San-Luis pénétra dans la salle et demanda d'une voix impérieuse à qui appartenait le cheval attaché à la porte.

— Il est à moi, seigneur capitaine, dis-je modestement.

— A toi! reprit l'officier d'un air de dédain; ne sais-tu pas, drôle, qu'un créole n'a pas le droit de monter à cheval, que c'est un privilège exclusivement réservé à nous autres Espagnols? En vérité, le vice-roi a tort de permettre à ces *pícaros* de monter même une jument, et on ne devrait leur accorder que des ânes.

— J'ignorais que je fusse en faute, balbutiai-je.

— Tu ne l'oublieras pas désormais, drôle, continua le capitaine, et la leçon te coûtera ton cheval.

— Mais il ne m'appartient pas! m'écriai-je.

— Tu as donc menti, ou tu l'as volé?

— Je ne suis ni un voleur ni un menteur, repris-je avec colère, car

les Mexicains réunis dans la salle s'étaient mis à rire lâchement de l'outrage infligé à l'un des leurs.

L'officier ne répondit pas; la cravache qu'il tenait siffla dans sa main et vint toucher ma figure. Je bondis plein de rage; cependant telle était la terreur que nous inspiraient nos tyrans, que ma main déjà levée retomba. Je me contentai d'interroger du regard, en frémissant, les physionomies des Mexicains réunis autour de moi. Un rire, un geste moqueur m'aurait servi de prétexte pour faire tomber sur des compatriotes le poids de cette colère que je n'osais décharger sur l'Espagnol; mais personne ne parut disposé à ajouter une insulte à l'outrage que j'avais subi. Je vis même un homme en costume de pêcheur, assis non loin de moi, pâlir et se lever, visiblement ému de l'indigne traitement dont j'étais victime. Que vous dirai-je? j'étais seul, l'officier était accompagné de deux de ses amis, j'étais sans armes pour résister, et, malgré mes instances, mon cheval fut emmené par l'*asistente* d'un des dragons.

Je sortis du cabaret, et je marchai quelque temps sans savoir où j'allais. Je suivais un sentier à peine tracé dans les sables, au bord de la mer, dont les flots venaient battre la grève avec un bruit triste et monotone. Des blasphèmes, de folles menaces s'échappaient de mes lèvres, quand une voix rude cria tout à coup derrière moi : — Holà ! l'ami, à qui donc en avez-vous ainsi? — J'étais et je suis encore quelque peu superstitieux, et cette voix qui répondait brusquement à ma pensée me sembla celle du démon, toujours prêt à fournir aux hommes les moyens de perdre leur âme. L'homme qui m'avait si rudement apostrophé était couvert de vêtements grossiers, bien qu'il ne parût pas appartenir aux classes inférieures de la société. Il avait cinquante ans à peu près. Sa physionomie intelligente et fière semblait commander l'obéissance. Troublé par cette rencontre inattendue, je ne sus d'abord que balbutier quelques mots sans suite en faisant un signe de croix. Ce geste arracha un dédaigneux sourire à l'inconnu.

— Des superstitions grossières ! dit-il en me regardant avec une sorte de railleuse compassion; oui, voilà tout ce qu'ils apprennent à nos enfants. Qui donc vous a outragé, mon fils, et quelle main a flétri vos joues de cette empreinte sanglante ?

J'avais raconté mes plaintes aux grèves de la mer, et je ne me fis pas prier pour faire part de mes griefs à la personne qui semblait me porter un si vif intérêt. Tout en m'écoutant, cet homme jetait ses regards de temps à autre sur la ligne d'un bleu foncé qui terminait l'horizon, et il interrompit un moment mon récit pour me demander si un point blanc qu'il me désigna du doigt était une mouette ou une barque de pêcheur.

— Ce n'est ni une mouette, ni une barque, répondis-je; c'est la voilure d'un trois-mâts ou d'un brick.

— Bien, reprit-il, continuez. — Et j'achevai mon récit, non sans de visibles efforts pour surmonter l'émotion qui m'oppressait.

Quand j'eus fini, l'étranger me serra la main. — Comptez sur moi, me dit-il, vous serez vengé, et bien d'autres seront vengés avec vous.

En ce moment, nous fûmes rejoints par le pêcheur dont j'avais remarqué dans le cabaret les dispositions sympathiques à mon égard.

— *Vive Cristo!* dit-il en nous abordant; un coup de cravache semblable devrait coûter la vie non-seulement à celui qui l'a donné, mais à la race tout entière de nos oppresseurs.

— C'est facile à dire, repris-je, et vous qui affectez de si fiers sentiments, pourquoi n'avez-vous pas pris ma défense quand j'étais seul contre trois officiers des dragons de San-Luis?

— Pourquoi? Parce que le moment n'est pas encore arrivé; mais patience! ce qui ne se fait pas en un jour se fait dans deux; en attendant, êtes-vous décidé à vous venger de l'outrage que vous avez reçu?

— Oui, si c'est en mon pouvoir.

— En pareil cas, on peut ce qu'on veut, reprit l'homme qui m'avait interrogé le premier en continuant à fixer d'un air distrait ses regards sur l'horizon. Le navire en vue commençait à grossir comme un de ces nuages lointains qui augmentent de volume à mesure que le vent les pousse vers le zénith. — Ah! continua-t-il, je distingue à présent la voilure tout entière.

— Foi de contrebandier, c'est un beau brick, s'écria le jeune Mexicain; mais il est encore de trop bonne heure pour s'approcher de la barre.

— Il vient reconnaître la côte pendant qu'il est jour pour pouvoir l'aborder de nuit, répondit le compagnon du contrebandier qui venait de déclarer si ingénument sa profession. En même temps, les deux hommes s'éloignèrent de quelques pas, et je remarquai qu'ils s'entretenaient à voix basse, tantôt en me désignant, tantôt en dirigeant leurs regards sur l'un des points les plus élevés de la côte. Au sommet d'une haute falaise qui dominait d'un côté le cours du fleuve de Pánuco, et de l'autre la pleine mer, la guérite d'un guetteur ou garde-côte se dessinait sur l'azur du ciel. Je compris que la présence de ce gardien vigilant gênait les deux contrebandiers. Le plus jeune s'approcha de moi.

— Ah ça! mon garçon, me dit-il résolument, il s'agit de prendre un parti. Êtes-vous pour nous? Au nom du cavalier que voici, je vous offre de nouveau la vengeance. Voyons! pendant que le sang bouillonne encore dans vos veines, jurez-vous par le salut de votre âme que vous serez des nôtres?

— Mais qui êtes-vous? demandai-je à l'inconnu.

— Que vous importe, si je vous donne les moyens de vous venger?

— Eh bien! à cette condition, je suis des vôtres; je le jure sur le sa-

lut de mon ame ! Maintenant me direz-vous qui vous êtes et qui est ce cavalier, votre compagnon ?

— Je suis le contrebandier Albino Conde ; quant au seigneur que voici, vous devez encore ignorer son nom.

J'avais souvent entendu parler du contrebandier Albino comme de l'un des plus audacieux fraudeurs de la côte. Sous le régime espagnol, la contrebande était un métier lucratif, mais aussi très périlleux. C'était une guerre à mort entre la douane et les ennemis du fisc, et dans ces luttes mortelles Albino Conde s'était fait une sinistre renommée. Il fut convenu que nous attendrions derrière les mangliers que le soleil fût près de se coucher, et qu'alors Albino, son compagnon et moi nous irions accoster le navire en vue. L'un et l'autre paraissaient avoir des données certaines sur sa nationalité et la nature de son chargement. J'étais souvent, pendant des semaines entières, absent de notre habitation, et je n'avais aucune crainte d'alarmer mon père en n'y rentrant que le lendemain ; l'espoir d'une prochaine vengeance suffisait d'ailleurs pour me retenir sur la grève, et, quoique je ne me rendisse pas trop exactement compte de ce que l'exécution d'un coup de contrebande pouvait avoir de commun avec mes griefs, je n'hésitai point à servir avec une aveugle obéissance les plans mystérieux de mes compagnons.

Cependant, à travers la ceinture de mangliers qui bordaient le rivage, le contrebandier ne cessait d'observer les manœuvres du brick. Il avait l'œil aussi sur l'éminence où était posté le guetteur et sur le mât de signaux qui s'élevait près de sa cabane. Albino vit le brick virer de bord au moment où un pavillon hissé par le guetteur venait de signaler la présence d'un navire au-delà de la barre ; le brick commença bientôt à diminuer de volume à l'horizon, et le pavillon qui le signalait fut brusquement amené.

— *Vive Cristo !* dit le contrebandier. Au diable soient les gardes-côtes ; en voilà un, si nous n'y mettons bon ordre, qui va passer sa soirée à signaler toutes les allées et venues de ce navire.

En effet, à mesure que le bâtiment s'éloignait ou se rapprochait, les signaux du guetteur indiquaient aussitôt ses manœuvres. Le soleil baissait déjà à l'horizon, quand le brick grossit de nouveau devant nous et arbora les couleurs espagnoles. Le pavillon aux mêmes couleurs fut aussitôt hissé au sommet du mât de signaux.

— Ce n'est donc pas celui que nous attendons ? s'écria le plus âgé de mes deux compagnons.

— Soyez sans crainte, docteur, dit Albino ; croyez-vous que le capitaine du brick soit assez naïf pour arborer les couleurs françaises ? C'est bien celui que j'ai aidé hier à décharger quelques-unes des balles de soieries de sa cargaison ; quoique habitant la terre, j'ai l'œil d'un

marin, et je ne me trompe pas, j'en suis certain; on vous attend à bord, et je vous y conduirai; laissons seulement venir le crépuscule.

— N'aurait-il pas été plus simple, répondit celui qu'Albino appelait docteur, que l'homme que vous savez fût venu lui-même sur la plage plutôt que de m'attendre à son bord?

— C'est possible; mais il eût couru risque de se faire prendre lui-même et fusiller peut-être, et vous avec lui, tandis que personne ne pourra vous déranger quand vous serez à concerter vos plans ensemble sur le pont ou dans la cabine de son navire. Il est donc plus prudent d'aller vous-même à son bord.

Le docteur parut rassuré par la réflexion pleine de sens du contrebandier, et nous restâmes silencieux, immobiles à notre poste d'observation, attendant le moment où les ténèbres de la nuit nous permettraient de franchir la barre pour rejoindre le navire français. Enfin les derniers rayons du soleil ne doraient plus que les cimes des palmiers et la hauteur où se tenait le garde-côte, quand, après s'être entretenu quelques instans à voix basse avec le docteur, Albino me fit signe de l'accompagner. Après avoir laissé le docteur seul, nous remontâmes ensemble le bord du fleuve. Arrivés, au bout d'un quart d'heure de marche, à l'endroit où son cours se rétrécissait entre deux rives couvertes de roseaux, Albino dégagea d'un des fourrés les plus épais de ces plantes aquatiques une petite pirogue qui s'y trouvait cachée. Nous traversâmes le fleuve, et nous primes pied à terre sur le bord opposé. De cet endroit, où croissait une végétation touffue, une rampe douce d'abord, et qui devenait graduellement plus escarpée, conduisait à l'éminence occupée par la guérite du garde-côte.

— Vous êtes chasseur sans doute? me dit Albino.

— Pourquoi cela? demandai-je.

— C'est-à-dire, reprit le contrebandier, que vous savez ramper en silence jusqu'au gibier que vous voulez surprendre. Eh bien! appelez à votre aide toute votre habileté de chasseur, car il nous faut monter jusqu'au sommet de cette éminence sans que le guetteur nous voie ou nous entende, pour jeter de là un coup d'œil sur la pleine mer.

— C'est facile, d'autant plus que le garde-côte est caché dans sa guérite.

— Ce qui n'empêche pas qu'il pourrait vous envoyer dans la tête la balle de sa carabine; ainsi vous voilà averti, marchons.

J'avais obéi jusque-là passivement aux ordres de mon compagnon, et par amour-propre je lui obéis encore. Après que la pirogue eut été de nouveau cachée sous les roseaux, nous commençâmes à gravir l'escarpement. C'était une langue de terre dont un des côtés bordait le fleuve de Pánuco, et l'autre la mer. A droite, l'eau douce se précipitait en murmurant vers l'Océan; à gauche, les lames d'eau salée se

brisaient avec fracas sur les flancs et au pied de ce promontoire. Le guetteur pouvait ainsi dominer le fleuve et la pleine mer. Le bruit des vagues qui se heurtaient au-dessous de nous contre la digue de terre qu'elles minaient lentement étouffait le bruit de nos pas. Il était donc facile d'avancer sans être entendu; mais il ne semblait guère possible cependant d'échapper aux regards du guetteur une fois que nous serions arrivés à la limite du fourré qui couvrait une partie de la colline. Aussi, parvenus à cette limite, fîmes-nous halte. Je crus devoir faire observer au contrebandier qu'il me semblait inutile et dangereux de continuer notre ascension, puisque de l'endroit où nous étions nous dominions à la fois le fleuve et la mer. En effet, sur la nappe immense d'azur et de pourpre qui s'étendait sous nos yeux, nous pouvions distinguer au loin jusqu'aux remous qu'y traçaient les eaux fanageuses du Pánuco. Le navire français, au reflet du soleil qui allait se plonger derrière la ligne d'horizon, semblait voguer avec des voiles de feu. Parfois, en s'inclinant sous la brise fraîche qui souffle à la chute du jour, il montrait aussi le cuivre étincelant de sa carène. Ignorant comme je l'étais alors et bercé des contes de nos prêtres espagnols, qui nous dépeignaient les Français comme des hérétiques damnables et damnés, je croyais voir dans les rayons du soleil couchant qui se jouaient à travers les voiles du brick un reflet des flammes de l'enfer. L'idée d'entrer en relations avec les mécréans étrangers me remplissait d'effroi, et j'aurais voulu pour tout au monde pouvoir revenir sur mes pas; mais il était trop tard : mon serment me liait, et cette journée devait décider de toute ma vie.

Après une courte halte et un moment de silence, le contrebandier me dit que, malgré ma remontrance, il allait se remettre en marche vers le sommet de la colline. — Quant à vous, ajouta-t-il, si vous avez peur, vous êtes libre de descendre.

— Marchons! repris-je; mais nous sommes sans armes!

— Nous n'en avons pas besoin, répondit brusquement Albino.

La voix de l'Océan continuait de couvrir le bruit de nos pas; mais quelques palmiers clair-semés, dont la brise agitait le panache vert, étaient désormais notre seul abri contre les regards du guetteur. Que celui-ci sortit de sa guérite, et nous étions découverts.

— Je risque plus que vous, disait Albino dans les courts momens où, jetés à plat ventre après quelques instans d'une marche précipitée, nous reprenions péniblement haleine; le guetteur me connaît, et la première balle sera pour moi. — Ces réflexions du contrebandier n'empêchaient pas que je n'eusse de sérieuses appréhensions au sujet du second coup de fusil du garde-côte; je ne pouvais me dissimuler que je ne fusse en fort dangereuse compagnie avec un homme si connu. Cependant le pavillon aux couleurs espagnoles continuait de flotter à

la tête du mât de signaux, et le guetteur ne sortait pas de sa guérite. Enfin nous pûmes gagner un pli de terrain, espèce de gradin gigantesque qui se terminait au sommet du promontoire. Couchés derrière ce talus, nous fîmes une dernière halte.

— Voyons un peu d'ici ce que fait le brick, dit Albino en s'avancant sur les genoux vers le côté du promontoire qui dominait l'Océan. Je le suivis en rampant comme lui, et de là nos regards plongèrent au-dessous de nous. La falaise au sommet de laquelle nous étions s'élevait à pic à quatre-vingts pieds environ au-dessus du niveau de l'eau. Les vagues en battaient le pied avec un bruit effrayant. A quelque distance de la base de la falaise, la mer était unie, et les ailerons de deux ou trois requins qui croisaient dans ces parages en sillonnaient la surface. Quant au brick, il avait mis en panne et se balançait immobile sous ses grandes voiles. Je fermai les yeux pour échapper au vertige que la profondeur de l'abîme me faisait éprouver.

— Ah! dit le contrebandier, le brick est en panne; la manœuvre est assez étrange, si loin de la côte, pour que le douanier ait le droit d'en être surpris. C'est le moment à présent!

— Quel moment? demandai-je.

— Pensez-vous, reprit Albino d'un air de sombre ironie, qu'un homme qui tomberait d'ici dans la mer serait un homme perdu?

— Il serait étouffé avant d'atteindre la surface de l'eau.

— C'est votre avis. A propos, comment vous appelez-vous?

— Ruperto Castaños.

— Eh bien! restez ici, et, quoi que vous entendiez, quoi que vous voyiez, même quand je vous appellerais par votre nom, ne bougez pas.

Après m'avoir laissé pour mot d'ordre cette espèce d'énigme, Albino Conde gravit l'escarpement derrière lequel je restai caché. Je pensais bien, comme lui, que le douanier devait être trop occupé à surveiller la manœuvre suspecte du brick français pour remarquer ce qui se passait autour de sa guérite. Un pénible soupçon commençait à me serrer le cœur. J'écoutai pendant quelques instans, mais le silence n'était troublé que par le bruit solennel du vent et de la mer. Tout à coup j'entendis la voix d'Albino crier : — A moi, Ruperto Castaños! J'oubliai la recommandation de mon compagnon, et j'escaladai l'escarpement à mon tour au moment où une détonation, suivie d'un cri d'angoisse et d'un bruit sourd, répondait à l'appel d'Albino.

Je crus être le jouet d'un songe. Le contrebandier était seul sur le sommet du promontoire; il amenait le pavillon espagnol, et le remplaçait en tête du mât de signaux par un pavillon de partance. Le sommet du promontoire était nu. Je devinai la cause du cri qui m'avait frappé et de la détonation que j'avais entendue. L'absence de la guérite du guetteur disait assez que le malheureux avait été précipité

avec elle dans le gouffre de l'Océan, où le soleil se plongeait à l'instant même. Je restai glacé d'effroi. J'avais été témoin, complice involontaire d'un meurtre. Le contrebandier avait voulu me compromettre dans cet odieux coup de main, il avait même jeté au moment du crime mon nom à tous les échos pour que je me sentisse enchaîné à lui par un lien indissoluble. Albino ne répondit qu'en ricanant à mes reproches; puis, sans m'écouter davantage, il tira de sa poche une assez grosse fusée à laquelle il attacha une baguette coupée dans les buissons voisins. La lune éclairait déjà en plein l'Océan, et le brick français continuait à rester immobile au milieu des rayons lumineux qui tombaient sur ses blanches voiles. Le contrebandier battit le briquet et mit le feu à la poudre. La fusée s'éleva dans l'air, traça dans la direction du brick une traînée d'étincelles, et s'éteignit en sifflant dans l'eau.

— Maintenant que j'ai annoncé notre visite, partons, dit Albino.

Nous descendîmes rapidement la rampe du promontoire, nous remontâmes dans la pirogue, et nous ne tardâmes pas à venir toucher à l'endroit où le docteur nous attendait. — Seigneur docteur, dit Albino, nous pouvons aller à bord du brick français en toute sécurité; personne ne troublera votre conciliabule politique. Allons! en route!

La nuit était si claire et si transparente, que, sans excuser l'assassinat dont j'avais été le complice involontaire, je compris que notre visite à bord du brick français eût été impossible sous l'œil du guetier. Le navire étranger était toujours immobile. Un fanal, précaution inutile pour nous le faire trouver, tant ses agrès et sa voilure se dessinaient clairement sur le ciel, brillait à l'avant du brick. Quand nous arrivâmes à quelque distance de ses eaux, une voix fit entendre ces mots intelligibles, quoique assez mal prononcés : *Que gente? — Muera el mal gobierno, y viva la religion!* répondit le docteur d'une voix dont le son arriva jusqu'à celui qui nous hélait. *Adelante*, répondit-on du bord. Et notre pirogue glissa sur la surface de la mer. Quelques minutes après, nous étions à bord du navire. L'ordre parfait qui y régnait, les costumes des matelots si nouveaux pour moi, l'idée que je me trouvais au milieu d'abominables hérétiques, tout concourait, avec les scènes précédentes, à m'émouvoir puissamment. Depuis le moment où j'étais sorti du cabaret, il me semblait avoir rêvé, tant j'avais fait, pour ainsi dire, abnégation complète de ma volonté.

Le docteur fut accueilli avec toute sorte d'égards; un personnage vêtu de noir vint à sa rencontre sur le pont, et, après avoir échangé ensemble quelques mots, ils descendirent tous deux dans la cabine, dont la claire-voie me laissait voir l'éclairage brillant et le somptueux mobilier. Pendant ce temps, des matelots français tiraient du fond de cale et rangeaient sur le pont des barils d'eau-de-vie et des ballots de

marchandises. Quand on en eut rassemblé autant qu'il en pouvait tenir dans un grand canot, on descendit une embarcation à la mer, et les matelots commencèrent à la charger.

Sur ces entrefaites, on vint nous prévenir, Albino et moi, que le docteur nous priait d'aller le rejoindre dans la cabine. Nous nous rendîmes à l'invitation qui nous était faite. Nous entrâmes le chapeau à la main. Le docteur était assis vis-à-vis de l'homme vêtu de noir autour d'une table chargée de papiers cachetés de cire rouge. Nous prîmes place sur des tabourets, à quelque distance de la table.

— Écoutez, mon fils, me dit le docteur, et sachez enfin à présent quelle espèce de vengeance nous pouvons mettre à votre disposition... Je vous écoute maintenant, monsieur, continua-t-il en s'adressant à l'étranger.

J'étais tout oreilles, car j'allais enfin apprendre le but de toutes nos évolutions de la journée. Le Français prit la parole, et d'une voix grave et solennelle et en fort bon espagnol : « Seigneur prêtre, dit-il en s'adressant au docteur, j'ai l'honneur de vous répéter, pour que ces braves gens l'entendent, que je suis envoyé, par sa majesté l'empereur et roi Napoléon le Grand, à l'effet d'offrir aux peuples d'Amérique qui, depuis trois cents ans, sont esclaves de l'Espagne, l'émancipation et l'indépendance. Il est temps que le Mexique secoue le joug qui pèse si lourdement sur lui. Pour arriver à ce but, sa majesté m'autorise à promettre, en son nom, aux chefs du grand mouvement qui émancipera les deux Amériques, les secours nécessaires en hommes et en argent pour mener à bien cette généreuse entreprise. Ces papiers que vous avez examinés prouvent l'authenticité du caractère dont je suis revêtu; ces traités que voici (et l'envoyé mit sous les yeux du docteur d'autres papiers), contractés avec les plus riches maisons des États-Unis de l'Amérique du Nord, vous prouvent également l'efficacité des promesses de sa majesté. »

J'avoue que j'écoutais sans les comprendre ces mots d'indépendance et de liberté, et que je ne me rendais pas compte des avantages qui pourraient résulter d'une révolte contre l'Espagne. L'agent français parut s'apercevoir que le contrebandier ne le comprenait guère plus que moi, car il ajouta : « L'indépendance de votre patrie amènera avec elle d'incalculables avantages matériels. L'argent que vous retirez de vos mines au prix de tant de dangers et de fatigues est, chaque année, transporté en Espagne sans qu'il en reste rien dans votre pays. Ces immenses richesses seront votre partage quand vos maîtres ne vous les enlèveront plus. Vos terres sont fertiles, et à peine vous permet-on d'en tirer parti; la vigne, l'olivier, le lin, le safran, qu'on vous a interdit jusqu'à ce jour de cultiver en Amérique, afin de laisser aux cultivateurs d'Espagne les bénéfices qu'ils en tiraient, ajouteront

aux trésors de vos mines des trésors non moins considérables. » L'agent continua quelque temps encore à développer devant nous ces avantages divers de l'indépendance avec tant d'habileté, qu'avant qu'il eût cessé de parler, nous étions déjà convaincus; puis il nous remit une quantité considérable de proclamations qui répétaient à peu près ses paroles, et comme l'embarcation était chargée complètement, que la nuit s'avancait, le docteur se disposa pour le départ. Un second canot fut mis à la mer pour remorquer celui qui était chargé d'eau-de-vie et de marchandises; nous primes place, Albino et moi, sur le premier, et le docteur, avec quatre matelots, descendit dans le second. Nous ne tardâmes pas à nous éloigner du brick. Plongé dans une méditation profonde, le docteur gardait le silence. Albino chantait une chanson de contrebandier, le visage tourné vers le ciel étincelant d'étoiles. Tandis que ses refrains joyeux se mêlaient au bruit des avirons qui fendaient l'eau, il paraissait avoir oublié qu'il y avait, dans le fond de l'Océan qu'il traversait en chantant, le cadavre d'un homme plein de vie qu'il avait jeté en proie aux requins. Tout à coup un choc dont retentit le canot qui nous portait vint brusquement interrompre la chanson, et une masse noire et flottante bondit derrière nous.

— Voyez, dis-je au contrebandier en lui montrant la guérite du guet-teur qui avait heurté notre canot, ces vagues de feu qui signalent les requins sous l'eau ne vous disent-elles rien?

— Si, parbleu! répondit Albino; les requins, en ce moment, font curée d'un Espagnol. Et il reprit d'une voix forte les premiers vers d'une chanson qui devint plus tard un de nos chants patriotiques :

Ya el setentrion libre
Bebe en placida copa
El dulce néctar de la libertad (1).

Quelques minutes après, nous avions regagné la plage. Au moment où j'allais me séparer de mes compagnons, le docteur me fit signe de m'approcher de lui. — Rappelez-vous, me dit-il, que vous êtes des nôtres. Demain vous serez chargé d'un message important, et Albino vous portera vos instructions.

Je ne pus arriver à l'*hacienda* paternelle que peu d'instans avant le lever du soleil. Je m'empressai de raconter à mon père l'outrage que j'avais subi, et je ne lui cachai rien ni du meurtre du douanier, ni de nos conférences avec l'envoyé français. Partagé entre la surprise et l'effroi, mon père m'écoutait en frémissant.

— Ainsi, Ruperto, te voilà presque, sans l'avoir voulu, complice d'un assassinat et affilié à une conjuration contre le roi d'Espagne.

— Mais, mon père, le roi d'Espagne n'est qu'un Français.

(1) Déjà le nord libre — boit dans une coupe tranquille — le doux nectar de la liberté.

— En tout cas, comme un seul de ces crimes entraîne la mort, il faut fuir, mon fils.

— J'attendrai le message que j'ai promis de porter.

— Plaise à Dieu qu'il arrive bien vite! reprit mon père en m'embrassant.

Ses vœux furent exaucés, car le soir de ce jour même un homme, le visage à moitié caché sous le capuchon de sa *bayeta*, vint me demander à l'*hacienda*. C'était Albino. — Je vais faire comme vous, me dit-il, m'éloigner. Le flux a poussé sur la côte la guérite du guetteur, et tout naturellement on a soupçonné quelque tour de ma façon.

En parlant ainsi, Albino tirait des plis de son manteau une lettre fort volumineuse.

— Cette suscription que vous voyez, ajouta-t-il, et que vous ne pouvez pas plus déchiffrer que moi, veut dire : *Al señor don Miguel Hidalgo y Costilla, Párroco del Pueblo de Dolores*. Vous lui remettrez la dépêche en main propre, vous lui répéterez ce que vous avez entendu de la bouche de l'agent français, et vous attendrez ses ordres. Quant à celui qui vous envoie, c'est le docteur don Manuel Iturrriaga, chanoine de Valladolid. Le temps n'est pas éloigné où nous nous reverrons, mais à la tête d'une guerrilla et maîtres des endroits où nous sommes forcés de nous cacher aujourd'hui. Je vais comme vous travailler au triomphe de notre indépendance.

Albino remonta sur sa jument, s'éloigna au galop, et j'allai faire mes préparatifs de départ. Le bourg de Dolores est situé près de la ville de San-Miguel-el-Grande. Mon père sella lui-même une forte et robuste mule, me remit une bourse bien garnie et une large rapière de Tolède. — Rappelle-toi toujours, mon fils, me dit-il, la noble et fière devise que portent les lames tolédanes :

No la saques sin razon,
No la embaines sin honor (1).

Puis il m'embrassa, et je pris le chemin de San-Miguel-el-Grande.

Vous savez maintenant comment j'ai été jeté dans la carrière des conspirations et des aventures militaires. Que vous dirai-je de plus? Ma vie, depuis cette époque, a été pendant quelques années une suite de combats et de courses aventureuses. Le curé Hidalgo, pour lequel on m'avait chargé d'un message, devint le chef de l'insurrection de 1810, et joua un grand rôle dans l'histoire du Mexique. Aussi bien souvent, depuis mes premières campagnes, ai-je revu dans mes rêves ce vieillard au front large, aux yeux vifs et perçants, et dont soixante années avaient à peine courbé la haute taille. Je n'ai pas oublié non plus l'aspect singulier de la chambre où me reçut pour la première fois le

(1) Ne la tire jamais sans motif, — ne la rengaine jamais sans honneur.

curé de Dolores, la table couverte d'un tapis de gros drap bleu, les creusets, les cornues, les alambics, qui s'étaient dans un si étrange désordre à côté des livres pieux et des chapelets de ce prêtre non moins passionné pour la chimie que pour les aventures politiques. Je ne tardai pas à subir l'influence et à comprendre le génie de cet homme intrépide. J'avais sans cesse des messages à lui porter, des ordres à recevoir de lui. Sept mois après notre première entrevue, dans la nuit du 15 au 16 septembre, le signal du soulèvement fut enfin donné par Hidalgo. Le docteur Iturriaga, celui-là même qui m'avait enrôlé dans le parti de l'indépendance, était tombé dangereusement malade à Queretaro, et venait de révéler à son lit de mort le secret de la conspiration. Il n'était plus permis d'hésiter, il fallait combattre ou mourir. J'assistai au dernier conciliabule d'Hidalgo et de ses amis. Après une courte délibération, Hidalgo, suivi de ses fidèles et de cinq ou six *serenos*, alla donner l'ordre au sacristain de Dolores de sonner le tocsin. A peine la cloche d'alarme avait-elle résonné, que des cris confus remplissaient le village et que des groupes tumultueux se pressaient autour de nous : ces groupes allaient former le noyau de l'armée insurrectionnelle du Mexique. Hidalgo se hâta d'apprendre aux superstitieux habitants de Dolores que les Espagnols conspiraient contre la religion : il n'en fallut pas davantage pour faire de ces naïfs paysans autant d'adversaires implacables de la domination espagnole. Dès le lendemain, près de quatre mille hommes étaient réunis sous les ordres d'Hidalgo, et on marchait sur San-Miguel-el-Grande; la ville ne fit aucune résistance, et des régimens de la reine passèrent même dans les rangs des insurgés : à partir de ce moment, la cause de la révolution mexicaine semblait gagnée. Pourtant ce grand mouvement n'était qu'à son début. Pendant quelques jours encore le torrent grossit, des villes, des provinces entières furent enlevées aux Espagnols; mais ceux-ci revinrent bientôt de leur stupeur : la résistance s'organisa, et avec elle commença une guerre sérieuse, une guerre terrible, dont la bataille de Calderon ne fit que terminer la première période, et dont mes souvenirs, si je vous les raconte quelque jour, feront passer devant vos yeux les plus mémorables péripéties.

Quelques momens de silence succédèrent à ce récit qui m'avait montré à ses débuts presque ignorés la grande lutte dont l'affranchissement du Mexique avait été le dénouement. Nous étions arrivés aux barrières de Guadalajara, et en un temps de galop je fus à la porte de mon *meson*. Je remerciai alors le capitaine Ruperto de ses curieuses confidences, et je le quittai avec l'espoir de faire bientôt route avec lui de Guadalajara vers les côtes méridionales du Mexique.

LA JAGUERRE.

Machecoul est une vieille petite ville située au milieu d'une vaste plaine. Des restes d'anciennes fortifications, les ruines d'un vieux château, habité, dit-on, par Gilles de Retz, et les traditions historiques du pays prouvent qu'elle eut autrefois une certaine importance; mais sa gloire n'est plus qu'un souvenir, et probablement ses rues paisibles ont vu pour la dernière fois, pendant la guerre de la Vendée, le sang les souiller et le bruit du combat réveiller leurs pacifiques échos. L'aspect du pays qui entoure la ville est profondément triste. Les genêts y couvrent en grande partie le sol, et l'œil se fatigue à suivre jusqu'à l'horizon cette plaine à peine ondulée. Cependant la terre est fertile dans ce canton de la Bretagne; les légumes de Machecoul sont renommés à Nantes, et les paysans peuvent, comme ils le disent dans leur langage triste et expressif à la fois, « manger du pain en travaillant. » Cette phrase douloureuse indique parfaitement la position de la masse des cultivateurs. Il arrive trop souvent que la nécessité de pourvoir aux besoins de chaque jour absorbe leurs pensées et étouffe leur intelligence. Cependant c'est une noble race que celle du paysan breton, et lorsque le poids de la pauvreté sous laquelle il s'incline ne s'appesantit pas trop lourdement sur lui, lorsque, débarrassé des préoccupations d'un travail incessant, il peut en liberté manifester ses instincts, on voit sa rude nature et ses passions généreuses se développer avec une naïveté sauvage qui frappe et émeut à la fois.

Tout auprès de Machecoul s'élevait, quelques années avant la révolution, une ferme assez bien bâtie, selon l'usage du pays. La maison d'habitation était située sur le sommet d'un tertre qu'on appelait colline dans ce pays si plat. Un petit bois taillis l'entourait, et deux ou trois grandes flaques d'eau stagnante la séparaient de la ville et en rendaient les abords difficiles, de sorte que, placée pourtant à la porte de Machecoul, sa position était extrêmement solitaire. Des bâtimens d'exploitation assez vastes, des meules de foin et de paille, des masses de fumier gras annonçaient chez les propriétaires de la ferme un certain degré d'aisance; mais l'intérieur de la maison était en tout semblable aux habitations des autres paysans. Deux portes en face l'une de l'autre dans la principale chambre, une grande cheminée dont la fumée sortait souvent en nuage épais pour aller noircir les solives du plancher, une étroite fenêtre au pied d'un grand lit entouré de rideaux de serge et qu'un bahut séparait de l'âtre, deux hautes armoires, une table massive, quelques escabeaux à trois pieds, un banc de bois et un vieux fauteuil à fond de paille, tels étaient l'aspect et l'ameublement de la maison. Il n'y manquait du reste ni le *vaisselier* bien garni de plats d'étain, de gobelets, de *pichets* de faïence ornés de dessins de toutes les couleurs, ni les fusils brillans et soignés posés en étages au-dessus du manteau de la cheminée; mais la terre battue servait de plancher au rez-de-chaussée, et la fenêtre, où manquaient plusieurs vitres, se fermait simplement avec un volet, sans que les habitans, endurcis aux changemens de température, souffrissent beaucoup de la bise, qui en hiver faisait ondoyer la flamme du foyer et pétiller la mèche noirâtre de leur chandelle de résine.

Les possesseurs de cette humble habitation passaient pour riches dans le pays. Ils étaient propriétaires de quelques champs disséminés dans les environs; leurs troupeaux prospéraient grâce à leurs soins intelligens; leurs granges et leurs greniers renfermaient tous les ans d'assez belles moissons, et l'on soupçonnait que, sous la pierre du foyer, devait se trouver une jolie somme destinée à doter la fille de la maison. Renée Berthelot, cette fille unique, héritière de la ferme, était le plus beau parti du pays et le point de mire des jeunes gens les plus ambitieux des environs. Cependant Renée était arrivée à l'âge de vingt-huit ans sans avoir accepté aucun des nombreux partis qu'on lui avait offerts. Des traits accentués, quoique réguliers, donnaient à sa physionomie un air sévère qu'adouçissaient un regard pensif et un sourire rare, mais charmant, et elle avait pu perdre la fraîcheur de la jeunesse, qu'enlèvent si vite aux paysannes le soleil et le grand air, sans cesser d'être belle encore et plus que jamais recherchée.

Tous les amoureux de Renée ne s'en voyaient pas moins éconduits comme par le passé. Il semblait même qu'un accord tacite existât

entre elle et son père, qui, tout en soupirant et sans oser leur donner la moindre espérance, renvoyait invariablement à sa fille ceux qui s'adressaient à lui. On s'étonnait dans le pays de ces refus multipliés, et l'on n'en pouvait deviner le motif. Les femmes disaient que Renée avait bien raison de ne pas se marier trop tôt, que les jeunes filles ne savent guère ce qu'elles font lorsqu'elles abandonnent leur liberté et leur insouciance pour les souffrances, les chagrins et les soins du ménage. A ces beaux discours, Renée souriait avec un peu d'embarras et ne répondait rien. Les hommes, surtout les amoureux refusés, l'accusaient de fierté et d'ambition : aucun d'eux, sans doute, n'était assez riche ni assez bien fait pour la mériter, elle attendait un bourgeois, peut-être un gentilhomme; mais elle attendrait long-temps, si long-temps qu'elle finirait par regretter ceux qu'elle avait refusés.

Renée savait que l'on disait tout cela, et elle laissait dire. La vérité est qu'un pauvre jeune homme, valet de ferme chez son père, l'avait aimée et s'était fait aimer d'elle, lorsque la jeune fille brillait encore de toute la fleur de ses vingt ans. Il n'était pas plus beau qu'un autre; il l'était même moins que bien d'autres. Doux et timide, il n'avait pendant long-temps osé exprimer sa tendresse que par ses attentions pour Renée et par son empressement à prendre pour lui toutes les fatigues qu'il pouvait lui épargner; mais le secret gardé d'abord avec le soin le plus jaloux devient bientôt celui qui pèse davantage. L'incertitude paraît si cruelle, qu'on ne tarde pas à vouloir connaître son sort, quel qu'il puisse être. Jean parla enfin, et reçut un aveu qui le rendit le plus heureux des hommes. Cependant, lorsque Renée, en fille soumise, exigea que son père fût instruit de leurs sentimens, le cœur de Jean défailloit. Il connaissait l'ambition de son vieux maître, et se doutait bien qu'un pauvre hère comme lui, ne possédant pour toute fortune que ses deux bras et un cœur courageux, ne serait pas accepté pour gendre par le riche fermier. Il obéit pourtant, mais bientôt il revint, pâle et triste, raconter à Renée l'indignation du vieillard et le dur congé qu'il venait de recevoir.

Renée console Jean en lui disant de ne désespérer de rien avant qu'elle eût parlé elle-même à son père. Malheureusement la tendresse même que le vieux fermier avait pour sa fille opposa un obstacle invincible aux désirs de celle-ci. Son père ne put se résoudre à renoncer aux brillantes espérances qu'il avait conçues pour elle, et elle essuya un refus plus péremptoire et plus sévère encore que celui qui avait désolé le pauvre valet de ferme. Ce fut alors que le caractère ferme et doux de la jeune fille se dessina pour la première fois dans cette lutte où l'avantage devait rester au plus persévérant. Elle ne fit aucune menace, resta calme et respectueuse; seulement elle déclara à son père qu'elle n'épouserait jamais un autre que Jean, et qu'elle conservait

l'espérance d'obtenir un jour le consentement qu'il lui refusait aujourd'hui. Le père sourit à la première partie de cette déclaration, haussa les épaules à la seconde, et, payant les gages de Jean, l'invita à s'en aller si loin, qu'on n'entendit plus parler de lui.

Jean partit. Renée pleura peut-être; mais ses sentimens étaient plus profonds que démonstratifs, et elle ne voulait ni pitié ni conseils : elle cacha donc ses larmes, et rien ne vint révéler ses souffrances secrètes. Le père lui-même s'y trompa d'abord. Cependant, lorsqu'il lui proposa un riche parti que depuis long-temps il enviait pour elle, Renée secoua la tête et refusa. Une seconde, une troisième proposition furent reçues de même. Renée ne donnait aucune raison de ses refus, et son père n'osait la presser de parler, sachant trop bien ce qu'elle finirait par répondre.

Les années s'écoulèrent. Renée ne faisait pas un reproche à son père, ne témoignait ni plus de tristesse ni plus de gaieté, entourait le vieillard des mêmes soins, recevait ses caresses avec la même douceur. Le père savait pourtant qu'il existait une blessure au fond de ce cœur en apparence si calme, que lui seul avait le pouvoir de la guérir, et qu'il la laissait obstinément saigner. Puis il se faisait vieux; il comprenait qu'il était temps de se choisir un gendre qui pût l'aider dans son travail; il perdait de sa fermeté avec ses forces, et les brillans châteaux en Espagne qu'il avait construits sur l'avenir de sa chère fille s'écroulaient tous les jours, si bien qu'un soir, après un long silence, il déclara brusquement à Renée qu'il céda à son entêtement, et qu'il lui permettait d'être heureuse à sa manière. Cette permission arrivait trop tard pour rendre à Renée le premier bonheur de la jeunesse avec l'élan joyeux, l'aveugle confiance qui le caractérise. Six années de lutte et de chagrins secrets avaient répandu sur son caractère un nuage de mélancolie qui ne pouvait plus disparaître entièrement; cependant elle pouvait être heureuse encore, car ses sentimens n'avaient point changé. Jean revint, leur mariage se fit, et, malgré l'étonnement et le blâme du pays, les jeunes gens jouirent de leur bonheur comme si l'on n'eût point parlé d'eux. Le père André lui-même, une fois qu'il eut pris son parti et mis de côté son orgueil, fut au fond très satisfait : Jean avait été autrefois son favori; il n'avait jamais rencontré personne dont les idées en agriculture cadrassent si bien avec les siennes, qui eût pour lui plus de déférence, et qui traçât plus droit son sillon. C'était donc une famille véritablement heureuse que celle de la ferme de la Jaguerre après le mariage de Jean et de Renée.

Ce bonheur continua : deux beaux enfans, un fils et une fille, vinrent successivement l'augmenter encore. Le père André les vit naître et grandir, et s'endormit doucement de son éternel sommeil en tenant leurs mains dans les siennes. Ce fut là le premier chagrin de Renée, il

fut profond; mais peu à peu il s'adoucit sans s'effacer entièrement de son cœur. Elle aurait donc pu de nouveau se dire heureuse entre son mari et ses enfans, lorsqu'un coup terrible, qui n'était que le prélude de beaucoup d'autres, vint la frapper à l'endroit le plus sensible. Son mari se plaignit un matin de grandes douleurs de tête, s'alita pour la première fois de sa vie, et mourut après trois jours d'une fièvre ardente, qui lui ôta tout sentiment.

Renée fut calme dans son chagrin, comme elle l'avait été dans son bonheur; mais son cœur fut brisé pour toujours. Elle renferma en elle-même sa cruelle douleur; ses enfans avaient encore besoin d'elle, elle se consacra à eux tout entière. Jean, son fils, venait d'atteindre sa dix-septième année; c'était un beau garçon, grand, robuste, franc, gai, ayant, avec les beaux traits de sa mère et son caractère solide, la physionomie joyeuse de son père. Marie, plus jeune d'un an, était fraîche comme une rose; son caractère impressionnable passait presque sans transition de la gaieté à la tristesse; les sensations les plus fugitives se peignaient sur son charmant visage; il semblait qu'on pût lire dans son âme à travers sa peau transparente. C'était une frêle créature qui avait besoin qu'on veillât sur elle, qu'on éloignât de son chemin les pierres et les ronces. Elle manquait de force contre le malheur, cherchait un appui autour d'elle, et, n'en trouvant point, elle serait tombée, sans essayer de résister par ses propres efforts.

Renée connaissait parfaitement le caractère de ses deux enfans; elle entourait Marie de soins, de complaisances infinies. Aussi l'accusait-on tout bas d'une préférence condamnable pour cette fille si gâtée, si choyée; mais qui peut lire dans le cœur d'une mère et deviner ce qu'elle n'ose s'avouer à elle-même?... Renée ne s'inquiétait point de ces accusations, peut-être parce qu'une voix secrète lui disait que Jean, son beau garçon, au cœur tendre et profond, aux volontés fermes et persévérantes, était l'orgueil de son âme, la joie de ses yeux, le premier amour de son cœur. Ce fut Jean qu'elle plaça résolument, et malgré sa jeunesse, à la tête de la ferme, dirigeant ses premiers pas sans trop le laisser voir, et lui remettant ostensiblement tout le pouvoir paternel. A lui la première place à table, à lui ce lit où il était né, où était mort son père : il devint le chef de famille, et Renée lui apprit doucement à se servir de sa nouvelle autorité; mais, comme malgré elle et par tendresse seulement, elle en retint le poids et les soucis. Son esprit élevé dominait sans peine et sans lutte tout ce qui l'entourait; son influence bienfaisante se faisait sentir à tout instant; elle était l'âme de la maison, le génie du foyer; ses enfans l'adoraient; Jean cédait à toutes ses volontés, Marie vivait à son ombre.

Ainsi entourée d'amour et de respect, Renée supporta paisiblement en apparence le chagrin qui lui déchirait le cœur. Le temps de son

deuil passa, et elle ne s'opposa pas, l'année suivante, à la reprise des danses pendant les vendanges et des ébats joyeux à la fin des moissons. La ferme retrouva son aspect accoutumé; une place vide au foyer, un chagrin de plus dans le cœur de la veuve, et tout fut dit. Cependant la terrible révolution française grondait déjà sur les hauteurs sociales, et l'écho affaibli de ces sourds mugissemens finit par arriver jusqu'à la ferme de la Jaguerre. Les gentilshommes du pays, chassés de Paris par les événemens politiques, vinrent se réfugier au milieu de leurs vassaux, et leur apprirent les bouleversemens dont ils se doutaient à peine. La chute du roi, les émeutes sanglantes du 21 juin et du 10 août, frappèrent d'horreur cette population, dont les instincts indépendans en étaient restés aux idées de liberté et de fidélité féodales; mais les paysans écoutèrent ce qu'on leur racontait comme une histoire lointaine qui ne les regardait pas, et peut-être n'auraient-ils protesté que par une réprobation silencieuse, si des vexations personnelles, la conscription et la persécution contre les prêtres ne fussent venues réveiller le lion endormi et troubler les campagnes paisibles de la Bretagne et de la Vendée.

Une sourde agitation courut alors dans le pays. Les idées républicaines de quelques petits propriétaires et de presque toutes les villes exaltèrent encore la résistance des paysans, en donnant, pour ainsi dire, une réalité palpable aux opinions qui les froissaient. On se sépara bientôt en deux partis : les *patauds* ou républicains furent regardés de mauvais œil d'abord, puis hués et maltraités. Les gentilshommes consentirent à devenir les chefs de la résistance; quelques bandes se formèrent, s'organisèrent, obtinrent des succès partiels qui enflèrent leur courage, et la guerre de la Vendée éclata. Ce ne fut point parlout avec les mêmes élémens et les mêmes apparences. Dans la Vendée proprement dite, des masses de paysans réunis formèrent ce qu'on appela *la grande armée*. Cette armée eut des généraux, elle en eut trop peut-être; elle eut de grands succès et de grands revers, qui ont trouvé dans M^{me} de Larochejaquelein un historien et un poète habile. Presque en même temps la Bretagne devint le théâtre de la cruelle guerre des chouans, et, dans le pays intermédiaire du *Marais*, Charette organisa des bandes de partisans, qui, tenant un peu à la fois des Bretons et des Vendéens, opposèrent au gouvernement républicain une résistance opiniâtre et courageuse, souillée malheureusement quelquefois par d'odieuses et sanglantes représailles.

Aux environs de Machecoul, le mouvement fut unanime, et bientôt il ne resta dans les fermes que des femmes et des enfans sur lesquels les bandes armées veillaient de loin. Presque tous les compagnons de Jean étaient partis pour rejoindre Charette, et il ne s'était pas encore décidé à les suivre. Il n'avait pas même parlé à sa mère de ses inten-

tions à cet égard. La veuve n'osait l'interroger; elle sentait son cœur défaillir à une telle pensée; son regard évitait celui de son fils, qui, au contraire, semblait chercher dans les yeux de sa mère une solution aux doutes qui le tourmentaient.

Un dimanche soir, la famille était, comme de coutume, rassemblée autour du foyer où brûlait un feu clair de menus branchages. L'inaction faisait paraître le temps plus long, et une triste inquiétude régnait dans le cœur de la mère et des enfans. Renée, assise dans le vieux fauteuil de bois à dos élevé, dont les pieds immobiles étaient fixés au sol par leur pesanteur massive, regardait la flamme capricieuse qui pétillait dans l'âtre; elle comprenait instinctivement que l'heure de l'épreuve était enfin arrivée. Marie, placée près d'elle sur un escabeau très bas, appuyait sa tête au bras du fauteuil de sa mère tout en suivant d'un regard humide les mouvemens saccadés de son frère et l'expression inaccoutumée de son visage. Jean, après avoir fait plusieurs tours dans la chambre, fouillant et remuant mille objets qu'il ne reconnaissait même pas, vint enfin s'asseoir en face de sa mère. Il secoua du bout de son soulier ferré le fagot enflammé, qui jeta une lueur plus vive; puis, faisant un grand effort sur lui-même, il dit d'une voix rauque et sans lever les yeux : — Ma mère, il faut que je parte!

Renée fit un mouvement, et jeta un regard rapide sur son fils.

— N'essayez pas de me retenir, continua Jean en détournant la tête, car ses yeux avaient malgré lui rencontré ceux de sa mère, et l'expression qu'il y avait remarquée faisait trembler sa voix. Il le faut, voyez-vous! Je suis le seul de la paroisse qui n'ait pas encore rejoint l'armée. On commence à me regarder de travers et à murmurer contre moi. J'ai tout supporté jusqu'à présent pour l'amour de vous et de Marie; mais ça ne peut durer plus long-temps. J'ai pris ma résolution; il faut que je parte!

Renée baissa la tête sur sa poitrine; deux larmes tremblèrent au bord de ses cils, mais ses yeux brûlans les séchèrent aussitôt.

— Je ne cherche pas à t'empêcher de partir, Jean, dit-elle à voix basse.

— Non, répondit-il, mais vous ne m'avez pas encore dit de le faire.

— Ah! reprit Renée en relevant la tête d'un air de reproche, est-ce qu'une mère peut avoir le courage d'exposer son fils à la mort? C'est bien assez, mon Dieu, qu'elle se soumette sans murmurer tout haut et qu'elle ne cherche pas à le retenir.

Et Renée se tourna lentement sur son siège en inclinant sa tête du côté du mur de façon à cacher son visage. — Jean, dit Marie tout bas en pleurant, si tu nous quittes, ma mère mourra de chagrin. — Jean se leva, fit deux tours dans la chambre, et finit par s'arrêter devant Marie.

— Que puis-je faire ? dit-il d'un air sombre et à voix basse pour ne pas être entendu de sa mère. Tous les autres sont partis ; continuerai-je à rester enfermé avec les femmes et les enfans pendant que mes camarades se battent contre les *bleus*, moi qui ai des bras comme eux et du cœur aussi, quoiqu'on en puisse douter à présent ? On persécute nos seigneurs, on chasse nos curés, on pille nos églises, on tue le roi, on nous force à être soldats malgré nous ! Verrai-je tout cela tranquillement ? Faudra-t-il abandonner mes camarades et me laisser appeler lâche, comme on l'a fait ce matin ?

Jean avait serré les poings et élevé la voix malgré lui en prononçant ces derniers mots ; Renée les entendit, et se retourna vivement.

— Non, dit-elle, non ! c'est une injure que tu ne dois ni mériter ni souffrir. Tu as raison, Jean, il faut que tu parles, et j'ai manqué de courage en te voyant hésiter et en ne te disant pas de faire ton devoir. Pars donc, mon pauvre enfant ! La bénédiction de ton père mourant et celle de ta mère, qui priera pour toi, te préserveront peut-être au milieu des dangers ! Mon pauvre Jean, mon fils chéri !

Et, dans un élan de tendresse irrésistible, la mère se leva, jeta ses deux bras autour du cou du jeune homme et le couvrit de baisers et de larmes. Marie s'était attachée à son frère, cachait son visage sur l'épaule de Jean et sanglotait tout haut. Le jeune homme sentit sa résolution vaciller ; il serra sa mère dans ses bras, et murmura à son oreille quelques paroles de regret.

— Non, non, dit Renée en relevant la tête et faisant un effort pour reprendre du calme, non, non, notre chagrin ne doit pas changer ta résolution. Ne pense pas à nous, ne t'inquiète pas de nous ; fais ce que tu as décidé.

Elle détacha elle-même les bras que Marie avait jetés autour de Jean, le pressa encore une fois sur son cœur et le suivit ensuite, sans parler, vers la porte. Le jeune homme décrocha son fusil, le posa sur son épaule, serra le ceinturon auquel pendait son vieux couteau de chasse, et s'avança sur le seuil. Il promena un coup d'œil rapide autour de lui, leva la tête vers le ciel bleu, où la lune nageait dans une auréole de lumière argentée, et descendit les deux marches grossières qui élevaient la maison au-dessus du sol. Dans ce moment, Renée se pencha pour l'embrasser une dernière fois ; puis, s'appuyant sur l'étai de la porte : — Va maintenant, dit-elle d'une voix basse et tremblante.

Le jeune homme étouffa un soupir, passa rapidement la main sur ses yeux, et s'éloigna à grands pas. Son fusil brillait sous les rayons de la lune pendant qu'il descendait la petite colline ; on entendait les feuilles sèches qu'il faisait craquer en marchant ; bientôt on le vit s'avancer dans la plaine au milieu des genêts verts, puis il tourna derrière une haie et disparut. Alors sa mère et sa sœur rentrèrent dans la

maison déserte, fermèrent leur porte, pauvre obstacle pour qui eût voulu profiter de leur abandon, et, se mettant à genoux, prièrent pour le Vendéen.

Des jours d'angoisse et de douleur succédèrent à ce moment cruel. Combien de fois la pauvre mère, l'oreille tendue et le cœur palpitant, n'écouta-t-elle pas si le son lointain de la fusillade se mêlait au bruissement des feuilles agitées par le vent! Combien de fois la vieille porte, en gémissant sous l'effort de la bise, le chien en aboyant, le houx sonore en agitant ses branches quand l'oiseau y venait nicher, ne firent-ils pas bondir son cœur d'une sourde espérance! Puis, quand tout se taisait, quand son esprit et ses sens, affaiblis par une longue attente, avaient pu reconnaître enfin un des bruits familiers à sa vie, quand elle s'était convaincue, hélas! que rien ne venait troubler son chagrin monotone, elle se mettait à prier, calmant son âme par l'ardeur de ses supplications, ou l'engourdisant par la répétition des mêmes mots, qui tombaient de ses lèvres en sanctifiant sa rêverie. Le jeune Vendéen revint pourtant; il revint un jour, fier, heureux, ayant traversé les dangers sans crainte et sans malheur. Sa mère le reçut dans ses bras, le regarda avec ivresse, et remercia le ciel. Jean raconta les combats auxquels il avait assisté, cette guerre d'embuscades et de surprises où chaque homme joue un rôle, et qui tient l'auditeur comme l'acteur dans une émotion continuelle. La mère suivait des yeux et du cœur chaque geste, chaque mot de son fils. Elle tremblait parfois, elle s'enorgueillissait toujours; elle regardait la noble figure de son enfant bien-aimé, pendant qu'il parlait avec animation et que les flammes rougeâtres du foyer l'éclairaient de leurs ondoiemens brillans ou l'obscurcissaient de leurs sombres reflets, prêtant ainsi une nouvelle beauté à ses nobles traits et une nouvelle ardeur à ses yeux noirs. M. de Charette l'avait distingué, car Jean, désireux de faire oublier son arrivée tardive, avait combattu en brave. Le général donc l'avait remarqué; il lui avait mis la main sur l'épaule, en disant « que les gars de Paulx (1) se reconnaissaient toujours, et que le nouveau venu ne leur ferait pas honte. » Et pendant que Jean racontait cela à voix basse, le cœur gonflé et la voix émue, l'âme de Renée s'enflammait de fierté et de joie, sa respiration devenait bruyante, son cœur battait irrégulièrement, et ses yeux brillaient comme ceux de son fils. Marie éprouvait plus de crainte et moins d'orgueil. Son imagination s'effrayait devant la peinture forte et sans ménagemens des souffrances des blessés, de l'ardeur du combat, de la cruauté des représailles. Elle frémissait, soupirait et plongeait son visage dans ses deux mains pour ne pas voir le feu sanglant des regards de son frère et pour bannir les horribles

(1) Petite commune près de Machecoul.

images qui passaient dans son esprit troublé. Elle n'était pas faite pour les passions ardentes, qui sont le danger et la gloire des ames courageuses. Il lui fallait pour vivre un abri paisible et des affections tranquilles, quoique profondes.

Jean resta quelques jours à la ferme, se remettant avec courage aux travaux que son absence avait interrompus; puis un nouveau signal l'appela près de son chef, il reprit son fusil et quitta encore une fois sa mère et sa sœur.

De ce moment, la vie de Renée devint celle de toutes les femmes ou mères des Vendéens; elle se passa à attendre son fils, à prier pour lui, à travailler autant que ses forces le lui permettaient pour remplacer la vigoureuse assistance du chef de famille, et à écouter ses récits, lorsqu'il revenait, avec un intérêt, une ardeur, qui faisaient passer dans son ame toutes les passions inséparables des discords civiles. Cependant un cruel obstacle vint bientôt interrompre les relations incertaines, mais suivies, qui existaient entre les Vendéens et leurs familles. Machecoul fut occupé par les troupes républicaines, des détachemens s'établirent dans les environs, et un soldat vint loger chez Renée. Les Vendéens avaient été repoussés, après plusieurs combats, jusque dans le voisinage des étangs de Saint-Étienne de Mer-Morte, et n'osaient plus s'aventurer du côté de Machecoul.

Ce fut alors que l'inquiétude et la douleur de Renée devinrent intolérables. Ne plus revoir son fils, se trouver privée de ses nouvelles et recevoir chez elle, à son foyer, à sa table, un de ces bleus détestés, ennemis du roi, de la religion et de Jean, c'était plus que son ame ardente n'en pouvait supporter. Néanmoins, sentant sa faiblesse, tremblant pour sa fille et réservant la fuite pour sa dernière ressource, elle dévora en silence son chagrin et la honte de son ame, et courba la tête sous cette nouvelle affliction, en appelant de tous ses vœux une prompte délivrance.

Cependant le soldat ainsi imposé à la ferme de la Jaguerre ne méritait point toute cette répulsion et toute cette terreur. C'était un pauvre jeune homme récemment enlevé lui-même d'une ferme de Normandie. Sa figure était douce et agréable, son caractère gai et obligeant. Loin de chercher à profiter de l'effroi qu'il inspirait et d'accabler ses nouveaux hôtes de menaces et d'exigences, il semblait désirer de se faire pardonner sa présence en diminuant la gêne qu'il causait. Assis dans le coin le plus éloigné du feu, sur l'escabeau le moins commode, il resta, pendant toute la soirée du jour de son arrivée, dans un silence complet, n'osant qu'à la dérobée jeter un coup d'œil rapide sur le visage sévère de son hôtesse et la figure charmante et effrayée de Marie, pendant que toutes deux faisaient tourner leurs fuseaux sans le regarder. La mère pensait avec amertume que son fils

était désormais banni de son foyer pour faire place à cet ennemi détesté; la fille repassait dans son imagination inquiète les récits de violence et de cruauté qui se faisaient sur le compte de ces bleus farouches, et cherchait de temps en temps, par un regard furtif, à lire sur le visage du jeune homme les traces terribles que doivent laisser après elles les actions sanguinaires; mais la figure d'Étienne Cléry, avec son expression timide et douce, répondait si peu à son attente, que Marie, en ramenant ses yeux sur le fuseau qui tournait entre ses doigts, se sentait rassurée au fond du cœur et un peu ébranlée dans sa croyance aux récits de son frère.

Lorsque l'horloge placée dans un coin de la chambre sonna l'heure de la retraite, Renée se leva lentement, décrocha sa quenouille, jeta par devoir d'hospitalité un peu de bois sur le feu, et, désignant le lit qui touchait au foyer, prononça ces mots d'une voix brève : — Voilà votre lit, citoyen; il y a du vin dans le *pichet* et du pain au *chanteau*. — Puis elle se retira, suivie de sa fille, dans la chambre à côté.

Étienne, resté seul, étourdi et glacé encore par cette austère réception, exprima ses sentimens par un mouvement de tête et d'épaule très significatif; puis, soupirant au souvenir de la Normandie et des veillées joyeuses arrosées de cidre qu'il avait quittées tout récemment pour cette vie de fatigues et de dangers, il se coucha lentement dans le lit du pauvre Jean, sans se douter qu'il l'en chassait.

Le lendemain matin, Étienne s'occupait à nettoyer son fusil et à blanchir son fournement, lorsque Marie sortit de la maison, portant un lourd panier et quelques outils destinés à recouvrir les sillons. On était au temps des semailles, et les femmes se trouvaient forcées de faire elles-mêmes les durs travaux réservés d'ordinaire aux hommes. Le regard d'Étienne rencontra celui de Marie; il fut encouragé par l'expression douce et craintive à la fois des yeux de la jeune fille. — Voulez-vous me laisser vous aider, citoyenne? dit-il en s'emparant timidement du panier. Je suis paysan aussi, moi; je sais travailler à la terre, et je pourrai peut-être vous être utile.

Marie hésita un instant : elle avait peur du blâme de sa mère; mais comment oser mal recevoir la politesse du soldat tout-puissant, qui pouvait d'un mot, d'un geste, amener la ruine sur sa pauvre maison? Elle lui laissa prendre le panier, fit la révérence, balbutia un remerciement, puis les jeunes gens s'acheminèrent ensemble, par les étroits sentiers qui traversaient les bois, les taillis et les prés, vers le petit coin de terre qu'il fallait ensemençer.

— Dans mon pays, dit Étienne en regardant autour de lui, on prend moins de peine pour faire venir le froment : on le sème à plat en larges planches, et l'on ne s'en occupe plus que lorsqu'il s'agit de le récolter.

— Vraiment ! dit Marie pour soutenir la conversation avec son obligeant ennemi, et de quel pays venez-vous, citoyen ?

— De la Normandie, un beau pays, où j'étais bien heureux il y a quelques mois ; mais la conscription m'a pris, et il a fallu partir.

— Vous avez peut-être quitté vos parens ?

— Non : je suis orphelin ; mais je vivais chez de bons maîtres qui m'aimaient, et l'on m'a envoyé dans la Vendée, où l'on regarde tous les soldats comme des diables incarnés.

— Ils ont fait bien du mal autour de nous ! dit Marie avec timidité.

— Je le sais bien, reprit Étienne, mais tous ne sont pas coupables. La plupart du temps, nous obéissons aux ordres de nos chefs ou à ceux de gens qui valent moins qu'eux, et à qui ils obéissent eux-mêmes. S'il y en a parmi nous qui prennent plaisir à faire le mal, il y en a aussi qui voudraient pouvoir l'empêcher ; mais il faut bien se défendre contre ceux qui nous attaquent.

— C'est vrai, murmura Marie à voix basse.

— N'est-ce pas, citoyenne, reprit encore Étienne, votre mère et vous, vous êtes fâchées de me recevoir à la ferme ? Mais qu'y puis-je faire ? J'ai l'ordre de rester ici, je ne suis pas libre de vous délivrer de moi, et je souffre pourtant au fond du cœur, quand je vous vois trembler et quand votre mère me regarde comme hier soir. Ah ! citoyenne, le pauvre soldat est bien malheureux quelquefois !...

Tout en causant ainsi, les deux jeunes gens arrivèrent au champ de la veuve. Renée y était déjà avec deux ou trois femmes qui travaillaient péniblement, comme elle, à retourner la terre forte et productive de ce canton. Marie s'approcha de sa mère, et lui rendit compte à voix basse de la conversation qu'elle venait d'avoir avec le soldat. Renée se sentit un peu rassurée ; mais son cœur froissé n'était pas si facile à gagner que l'âme plus jeune et plus indifférente de sa fille. Cependant elle commença à penser qu'elle avait été heureuse de recevoir chez elle un pauvre jeune conscrit au lieu d'un grossier et brutal soldat accoutumé aux souffrances et aux horreurs de la guerre.

Étienne s'était déjà emparé d'un outil, et s'en servait de manière à prouver qu'il se souvenait de son ancien métier. Les femmes qui l'entouraient le regardaient d'un air méfiant et haineux ; mais le jeune homme, en recommençant à remuer la terre, avait oublié sa capote grise et son bonnet de police. Ce travail qui absorbe et endort toute préoccupation étrangère, cette odeur de la terre humide familière à sa jeunesse, ces herbes vertes, d'une senteur pénétrante, qu'il foulait aux pieds, cet outil qui tremblait dans ses mains vigoureuses, tout lui rappelait son pays, son enfance, la vie qu'il venait de quitter avec tant de regrets. Il commença à fredonner entre ses dents une chanson joyeuse, son cœur naturellement sociable retrouva l'élan de franchise

et de bonne humeur qui lui était habituel, et son visage gagna un agrément nouveau en se dépouillant de l'air de timidité souffrante qu'il avait eu jusque-là. Lorsque le repas de midi interrompit le travail et réunit tout le monde au bord du champ sur l'herbe verte, Étienne était redevenu paysan et bon compagnon. Sa tranquillité d'ame gagna ceux qui l'entouraient. On commença à causer, sinon gaiement, du moins amicalement, et les préventions s'effacèrent dans ce rapprochement inattendu.

Étienne travailla tout le jour avec Renée et sa fille; il retourna avec elles à la ferme, et, quoique l'intimité ne fût pas grande encore entre eux, la sombre défiance du soir précédent était en partie disparue et n'accablait plus de son poids terrible l'esprit affectueux du pauvre conscrit. A partir de ce moment, chaque jour abattit quelque barrière entre les deux paysannes et leur hôte obligé. Marie faisait sans cesse à sa mère l'éloge d'Étienne. Renée elle-même, ne pouvant long-temps entretenir une haine aveugle, reconnaissait toutes les qualités du jeune soldat : elle le traitait avec douceur, presque avec bienveillance; mais, lorsqu'elle le voyait travailler dans les champs ou se charger à la maison des soins de surveillance réservés ordinairement au chef de famille, un sentiment amer s'élevait dans son cœur. Elle comprenait qu'elle était seule à l'éprouver, elle se le reprochait quelquefois comme une ingratitude, et elle ne pouvait l'étouffer.

L'indifférence de Marie pour l'absence de son frère blessait et étonnait Renée. Marie avait retrouvé la gaieté joyeuse naturelle à son caractère. La guerre, les inquiétudes de sa mère, le départ de son frère, avaient étendu un voile sombre sur sa jeunesse; mais depuis l'arrivée d'Étienne il semblait qu'un souffle du vent eût écarté ce nuage en emportant toutes ses craintes et ses tristesses. Le matin, lorsqu'elle parcourait les sentiers humides et parfumés de rosée, elle chantait, comme au temps de la paix, un de ces airs naïfs dont le refrain, toujours le même, acquiert parfois un charme tout particulier, quand il est répété par une douce voix au milieu de la campagne. Marie gazouillait légèrement ainsi; son pas élastique s'imprimait à peine sur la terre; elle portait facilement la vie, et sa jeune imagination remplaçait les tableaux trop réels de souffrance et de misère qui l'entouraient par de vagues espérances de bonheur, qui lui venaient de Dieu ou de son cœur. Étienne la regardait marcher dans sa grace et sa beauté de vingt ans avec une timide admiration. D'autres fois, triste et craintif, il n'osait s'approcher d'elle; il tremblait en lui parlant. Il baissait les yeux devant Renée, se sentait plus intimidé que jamais en sa présence, et n'en faisait pas moins tous ses efforts pour obtenir son amitié.

Cependant Étienne n'avait pas tardé à comprendre la véritable position du fils de Renée et l'obstacle qu'il opposait aux visites de Jean à

la ferme. Il s'était expliqué alors le chagrin secret de la veuve, et il avait fait entendre à Marie qu'il ne pouvait se trouver en face du Vendéen sans que des dangers fort grands n'en résultassent pour la vie ou la liberté de son frère, puisque le devoir du soldat serait alors de l'arrêter.

Marie avait reconnu cette cruelle nécessité; elle en avait versé quelques larmes, puis le nouvel élan de joie et de jeunesse qui emportait son âme sur ses ailes avait repris le dessus, et lui avait fait oublier tout le reste. Renée, elle, n'avait pas négligé cet avis; elle l'avait fait parvenir à son fils par un de ces mille moyens de communication qui existent toujours entre les habitans d'un pays et leurs frères en armes, et qui rendent une guerre de partisans si longue et si fatale aux troupes régulières. Tout en sachant gré à Étienne de cet utile conseil, elle lui en voulait sourdement de mettre ainsi, quoique malgré lui, une barrière insurmontable entre elle et son fils.

Un jour, Étienne vint la trouver au bord d'une mare alimentée par un petit ruisseau où elle était à laver. — Citoyenne, dit-il en s'asseyant à quelques pas de la veuve, sur une grosse pierre entourée d'iris et de jones, je reviens de la ville, et j'ai une nouvelle à vous dire.

Renée se tourna vers lui, le cœur palpitant et le visage pâle. — Oh! n'ayez pas peur, dit-il avec un triste sourire, ce ne sera pas *pour vous* une mauvaise nouvelle... On m'a commandé pour être de garde en ville; je partirai ce soir, et je ne reviendrai qu'après demain.

— Mais... vous reviendrez? demanda Renée. — Il y avait dans l'expression avec laquelle ces paroles furent prononcées quelque chose qui serra le cœur du pauvre soldat; il persista pourtant dans son projet.

— Oui, répondit-il avec un soupir; mais je ne serai ici ni ce soir ni demain; je ne serai de retour que mercredi assez tard.... Si pendant ce temps quelqu'un de vos amis venait vous voir.... ne lui dites pas de mal de moi.

Renée comprit alors l'intention d'Étienne; mais elle vit en même temps qu'elle ne devait pas lui exprimer trop clairement sa reconnaissance.

— Merci, citoyen, dit-elle, tu as un bon cœur; nous n'oublierons pas ce que tu fais pour nous.

Étienne releva vivement la tête et fixa sur Renée des yeux qui rayonnaient de plaisir. Ces simples paroles lui semblaient une récompense plus grande qu'il n'eût osé l'espérer; il les emporta dans son cœur comme un trésor, et son heureuse imagination en fit la base de plus d'un beau rêve d'avenir. Renée se hâta de faire dire à Jean qu'il pouvait, sans danger, venir à la ferme. Aussitôt que l'obscurité bien complète put rassurer le Vendéen, on entendit le signal convenu, et le fils se trouva dans les bras de sa mère. Dire le bonheur de cette réunion

serait impossible. Marie seule éprouvait un sentiment pénible. Il lui semblait que la reconnaissance ne tenait pas assez de place dans le cœur de sa mère et de son frère, et que l'on oubliait trop celui qui leur avait procuré ces momens de joie. Elle avait voulu parler d'Étienne à son frère; Jean lui répondit simplement :

— Vous êtes heureuses d'avoir chez vous un *bleu* moins brutal que les autres.

Et quand elle avait insisté, quand elle avait dit qu'elles devaient à Étienne le bonheur de le revoir, il avait secoué impatiemment la tête en disant :

— Voilà assez long-temps qu'il me tenait hors d'ici, couchant dans les genêts et les taillis, pendant qu'il dormait bien chaudement dans mon lit.

Puis Jean avait commencé un récit des souffrances endurées par les Vendéens traqués et poursuivis de tous côtés pendant les nuits froides de la fin de l'automne, abandonnés de tous leurs amis, que la présence des *bleus* obligeait à une extrême prudence, et pouvant à peine goûter quelques heures de sommeil, sous la pluie fine et glacée qui les pénétrait, sans qu'une alerte soudaine vînt les chasser de leur pauvre bivouac.

Renée écoutait tout cela avec une amère tristesse, en suivant sur les traits amaigris de son fils la trace des souffrances dont il parlait; mais Marie pensait à Étienne, même en écoutant son frère, et, ne pouvant obtenir des autres le sentiment que le jeune soldat lui semblait mériter, elle le lui accordait de toute la puissance de son cœur. Cependant elle se sentait froissée sans savoir pourquoi. Elle en voulait aux autres; elle s'en voulait à elle-même. Le lendemain, Jean la trouva pleurant dans un petit taillis, à quelques pas de la maison.

— Qu'as-tu, ma petite sœur? demanda-t-il. Marie s'enfuit sans répondre. Jean alla dire à sa mère ce qu'il avait vu. Renée sembla peu s'en inquiéter; elle était tout absorbée par la joie de revoir son fils et par le chagrin de le perdre de nouveau. Jean examina sa sœur avec attention pendant toute la journée; mais Marie, sans comprendre encore ce qu'elle voulait cacher, dissimula en partie sa tristesse. Pourtant elle ne put s'empêcher de rougir lorsque Jean, au moment de partir, lui dit tout bas : — Marie, tu as du chagrin; je crois que je te devine; mais nous causerons plus à l'aise quand tu auras obtenu de ton soldat une autre permission pour moi.

Elle ne répondit rien. Jean partit, et la même vie recommença entre les trois habitans de la ferme. Seulement quelques nuances presque insaisissables pouvaient être remarquées. Marie était moins joyeuse, souvent pensive, quelquefois même d'une humeur inégale; ses yeux paraissaient de temps à autre rougis par les larmes. Renée était de-

venue beaucoup plus amicale pour le jeune soldat. Étienne avait trouvé la porte de son cœur en la rapprochant de son fils; là défiance et la haine de la mère disparaissaient insensiblement.

La ville de Machecoul ayant été dégarnie de troupes par suite des mouvemens des colonnes dans les campagnes, Étienne fut plus souvent appelé à faire le service de l'intérieur. Les paysans insurgés sentirent la nécessité de se tenir en repos pendant quelques jours, et Jean put profiter de ce calme apparent pour venir à la ferme. C'était maintenant chose convenue d'avance. Étienne indiquait en partant l'heure probable de son retour, et Jean avait soin de quitter assez tôt la maison pour qu'on pût faire disparaître toute trace de son séjour. Malgré ses derniers mots à sa sœur, il ne lui parla point du sujet que redoutait Marie. Sa mère s'y était opposée.

— Ils s'aiment, lui avait-elle dit; je le vois maintenant trop tard pour l'empêcher, si même cela eût été possible. J'en suis fâchée, car c'est un *bleu*; mais, malgré cela, c'est un honnête garçon qui rendra Marie heureuse, s'ils s'épousent jamais. Qui sait si cela se pourra faire? La guerre a de terribles chances! Étienne peut être envoyé loin d'ici, oublier Marie. Le jour où ils se seront parlé, il sera temps de leur montrer que nous savons leur secret. Jusque-là, obtenir un aveu de Marie, ce serait la lier plus étroitement à son amour. Laissons aller les choses; ce sont deux cœurs honnêtes auxquels on peut se fier.

— Mais c'est un *bleu*, ma mère! dit Jean, dont le sang vendéen se révoltait à l'idée d'une alliance avec un ennemi.

— C'est un pauvre garçon qui a été forcé de rejoindre les *bleus*, parce qu'il est tombé à la conscription, et que dans son pays on n'a pas résisté à cette loi comme dans le nôtre. Seul et sans appui, il lui fallait bien obéir. Qu'aurais-tu fait toi-même à sa place, mon pauvre Jean?

— Je n'en sais rien. Peut-être n'aurais-je pas mieux fait que lui; mais est-ce une raison pour que ma sœur l'épouse? Le hasard l'a amené chez nous; lui et ses camarades ont ruiné notre pays et massacré tout ce qui n'a pas pu se défendre; il a pris part à toutes ces boucheries, ou du moins il y a assisté, et il est l'ami de ceux qui les ont exécutées. Il porte le même habit qu'eux, il crie vive la république, et il tire sur les Vendéens quand on le lui commande.

— C'est vrai, mais il a été bon pour nous; il nous a aidés, assistés, protégés; il a facilité ton retour près de nous, et Marie l'aime.

— Elle l'aime! elle l'aime! N'y a-t-il que ce garçon dans le monde? Marie est si jolie; bien d'autres la rechercheront. Qu'elle attende. Je lui trouverai parmi nous un bon mari avec qui je pourrai toujours m'entendre, parce que ce ne sera pas un ennemi entré de force dans notre famille.

— Ce serait très bien si elle n'aimait pas Étienne, dit Renée en sou-

riant et secouant la tête. Mon père me parlait ainsi lorsque je lui demandais de me laisser épouser mon pauvre mari. Il me disait aussi : Tu es riche, tu es jolie, bien d'autres pourront te demander, qui me conviendront mieux que lui. Je répondais : Je l'aime; lui seul peut me convenir désormais. Et je l'ai attendu. Pour ta sœur, Jean, j'aurais peur de la soumettre à l'épreuve que j'ai supportée. Je sais seule ce que j'en ai souffert, et je craindrais que Marie n'eût pas la force de résister à un long chagrin. On ne sait pas, vois-tu, quand on ne l'a pas éprouvé, ce que c'est que de renfermer dans son cœur une peine toujours la même, à laquelle se mêle tout juste assez d'espérance pour éloigner la résignation. Cela brûle le cœur, cela dessèche la joie de la jeunesse à sa source. Non ! non ! j'ai trop souffert pendant sept années de ma vie pour vouloir imposer à ma fille les mêmes douleurs.

Jean appuya sa tête sur sa main et regarda un instant sans rien dire la flamme qui s'éteignait dans le foyer, car la mère et le fils avaient prolongé la veillée pour causer en liberté du sort de Marie, déjà endormie depuis long-temps dans la chambre voisine.

— Après tout, dit-il en se redressant, vous vous trompez peut-être, ma mère. Marie n'aime pas ce bleu autant que vous le supposez; elle pourrait oublier plus facilement que vous; elle ne vous ressemble pas.

— Non, elle ressemble à ton père; mais ton père ne m'a pas oubliée. Il a souffert autant que moi, quoique autrement que moi, et, faible comme elle l'est, elle ne se traînerait pas comme lui jusqu'au jour où la joie viendrait réparer le mal. Le bonheur la fait vivre, le malheur la tuerait.

— Mais enfin, ma mère, êtes-vous sûre qu'elle l'aime? reprit Jean.

— Eh ! sans cela penserais-je à la lui donner? Examine-la toi-même. et dis-moi si elle ressemble à ce qu'elle était avant son arrivée?

— Non, c'est vrai; elle est bien changée! Pauvre enfant! il ne faut pourtant pas qu'elle soit malheureuse! Ma mère, vous êtes plus sage que moi, vous arrangerez tout cela pour le mieux; je voudrais bien cependant qu'il fût possible de la guérir de cette fantaisie.

La conversation en resta là. Renée continua à observer sa fille et à se convaincre de plus en plus de son amour pour Étienne. Elle examina aussi le jeune soldat; elle lut dans son cœur, démêla ses sentimens, ses bons et simples instincts, et se dit : Ils seront heureux comme je l'ai été, plus que je ne l'ai été, car je ne briserai pas leur cœur par une douloureuse attente, et je ne laisserai pas les souffrances déposer dans leur âme une goutte d'amertume pour gâter tous les momens heureux de leur vie.

Le temps s'écoula ainsi sans grands changemens pour tous les habitans de la ferme jusqu'au commencement de l'hiver. La mère se consolait de l'éloignement habituel de son fils chéri en espérant ses

courtes visites. Étienne et Marie étaient heureux de cet étrange bonheur auquel le pressentiment d'obstacles futurs, de chagrins éloignés, fait que la jeunesse se laisse aller encore avec plus d'abandon. Ils ne voulaient rien voir au-delà du temps présent qui absorbait leur ame tout entière. Ils regrettaient le jour qui passait, et accueillaient le lendemain comme un ami venant à eux les mains pleines de joies nouvelles. Pendant qu'ils s'endormaient ainsi dans leur sécurité d'enfans joyeux, le drame qui se passait autour d'eux s'assombrissait tous les jours.

Traqués de toutes parts par les colonnes républicaines, les insurgés avaient fini par être cernés dans un coin de la forêt de Machecoul, d'où il était extrêmement difficile pour eux de sortir, et dans lequel les secours et les provisions fournis par leurs amis pouvaient également à peine parvenir. Charette, blessé et malade, ayant été obligé de se retirer pendant quelque temps loin de son armée, les républicains avaient profité de son absence, qui décourageait les paysans et les empêchait de reprendre l'offensive; mais il revint, et l'on sentit à l'instant que les choses allaient changer de face. Ce mouvement sourd qui annonce une phase nouvelle dans ces tempêtes humaines appelées guerres civiles agita le pays. Les vieillards et les enfans, qu'on avait jugés jusque-là incapables de prendre les armes, disparurent un à un en peu de jours, et allèrent rejoindre une armée invisible. Les vivres devinrent rares; les menaces et les recherches ne purent en faire trouver; les républicains se retirèrent, et les paysans reparurent en armes dans les endroits que leurs ennemis venaient de quitter. La guerre de buissons et d'escarmouches recommença, de sorte que Jean ne fit plus que de courtes visites à la ferme pendant les absences de plus en plus fréquentes d'Étienne.

Un jour, c'était le 1^{er} décembre, sa mère l'attendit pendant toute la soirée et une partie de la nuit. Brisée de fatigue et d'inquiétude, elle désespérait de le voir, lorsque le signal accoutumé se fit entendre; la porte fut ouverte, et Jean entra. A la lueur de la noire chandelle de résine qui brûlait au foyer et des flammes mourantes du sarment à demi consumé, sa mère le trouva pâle et changé; ses habits étaient humides, ses mains glacées. Il posa son fusil dans un coin, et s'approcha précipitamment du feu.

— Il fait un froid terrible, dit-il, j'ai pensé geler en route; mais je n'aurais pas voulu manquer à vous embrasser aujourd'hui. Nous marchons sur Machecoul; il s'y fera une rude besogne, et qui sait?... Enfin, je voulais vous voir, ma mère.

Renée sentit un frisson parcourir ses veines : c'était la première fois que Jean avait manifesté un doute, une crainte, un pressentiment fâcheux. Elle prit la main que son fils lui tendait, l'attira près d'elle, et

l'embrassa en faisant un effort pour retenir ses larmes. Marie demanda à son frère s'il voulait se coucher.

— Me coucher! dit-il; non! non! il me faut vous quitter avant le jour, et je n'aurais pas le temps de vous voir. J'ai beaucoup de choses à vous dire; asseyons-nous, car je suis brisé de fatigue, et écoutez-moi.

Il leur raconta alors les mouvemens des insurgés et ce que les paysans savaient ou devinaient des plans futurs de leurs chefs. Le secret du conseil n'était pas assez bien gardé pour que ses plans ne fussent pas connus; mais la fidélité des paysans rendait cette faute moins dangereuse. Les pauvres femmes écoutèrent Jean avec émotion; sa mère tremblait pour lui. Marie avait au cœur une double crainte.

— Et maintenant, ma petite Marie, dit-il en se tournant vers sa sœur et en lui prenant la main, parlons de toi, qui n'es pas une franche Vendéenne, puisque tu ne détestes pas tous les *bleus*. Ma mère ne m'avait pas permis jusqu'à présent de te dire un mot sur ce sujet; mais aujourd'hui je veux décidément prendre l'instant que Dieu me donne. Tu aimes donc un soldat! toi, la sœur d'un *brigand*, tu consentirais à épouser un *pataud*!

Marie baissa la tête, se détourna pour éviter les regards de sa mère, et finit par enfoncer son visage dans ses mains, qui n'étaient pas assez grandes pour cacher sa rougeur.

— Allons, allons, dit Jean en souriant, n'aie pas tant de honte, ma petite sœur. Il fallait bien finir par là, et puisqu'un vilain uniforme cache un bon cœur chez ce brave garçon-là, épouse-le, ma petite Marie, et sois heureuse.

Il se pencha à l'oreille de sa sœur, et ajouta tout bas : — J'ai voulu te dire cela aujourd'hui, parce que si je ne reviens pas... qui sait?... c'est possible! je veux que tu saches que ton frère le *brigand* a consenti à ton mariage.

Il se releva et continua tout haut : — C'est un beau garçon que ton Étienne, je l'ai vu un jour, ou plutôt un soir.

— Où cela?... Comment?... demanda Marie.

— Ici même, ma foi! dit Jean en riant. Il faisait diablement froid ce soir-là, quoique pas autant qu'aujourd'hui. Le *bleu* était assis à ma place, entre ma mère et ma sœur, causant et se chauffant gaiement; moi, j'étais sous la fenêtre, tapi dans l'ombre, grelottant et regardant. Cela me faisait un singulier effet. Il me semblait que j'étais mort, et que je revenais voir ce qui se passait sur la terre, faute de prières et de messes pour me faire tenir tranquille.

— Jean! dit sa mère avec angoisse.

— Bon! bon! tout cela ne signifie rien, ma mère; n'allez pas vous effrayer au moins! reprit-il avec une insouciance un peu affectée. Il

ne faut pas attacher d'importance à ces idées-là. On me disait autrefois que le cri de la chouette était un mauvais présage; est-ce qu'il vous fait peur encore? Pour en revenir à cette soirée, où je vous épiais sans que vous le sussiez,... j'ai bien regardé ton soldat, Marie; sa figure m'a plu. C'est un honnête garçon, et qui t'aime, j'en suis sûr. J'ai vu les regards que vous échangeiez. Voyons, finis donc de rougir! Il n'y a pas de mal à ça. Je suis bien certain que vous ne pensiez pas qu'il existât d'autres créatures que vous dans le monde. Pour ma mère..... oh! pour ma mère, c'est différent; elle ne pensait pas à vous; elle pensait à moi; je lisais mon nom dans ses yeux.

— Il n'y a guère de momens dans ma vie où je ne l'aie pas dans le cœur, dit Renée avec une émotion qu'elle contenait à peine.

— Pauvre mère!... je le sais bien, et je sais aussi que, quelque chose qui m'arrive, vous ne m'oublierez jamais; mais notre Marie peut en aimer d'autres que nous, ma mère, et il faut qu'elle soit heureuse. Promettez-moi qu'à la fin de la guerre vous la marierez avec celui qu'elle aime... puisqu'elle l'aime!

Renée sourit à travers ses larmes en regardant sa fille.

— Tu sais bien que je veux son bonheur avant tout, dit-elle.

Marie se jeta dans ses bras, et cacha dans les vêtemens de sa mère sa figure rougissante. Jean souriait, mais il avait les yeux humides.

— Et moi, dit-il, ne me remercieras-tu pas, Marie, d'avoir arrangé une affaire si difficile? Ton Étienne m'a-t-il chassé de ton cœur? Est-ce que tu n'aimes plus ton frère?

Marie se tourna vers lui; le frère et la sœur s'embrassèrent tendrement; puis Jean se leva en étouffant un soupir.

— Il est tard, dit-il en regardant à la lueur du feu les aiguilles d'une grosse montre en argent qui avait appartenu à son père, et qui était attachée à une chaîne de même métal; il est deux heures déjà! le rendez-vous est pour quatre heures. Il me faut vous quitter. Adieu, ma mère; adieu, Marie; au revoir... j'espère... Il alla reprendre son fusil. Sa mère était debout, pâle et émue. Toutes les paroles de mauvais augure prononcées par son fils lui étaient tombées sur le cœur comme un poids de glace. Marie, tremblante de mille émotions diverses, pleurait la tête appuyée contre la cheminée. Jean promena sur les objets qui l'entouraient un lent regard qui finit par s'arrêter sur sa mère et sa sœur. Un mouvement convulsif agita sa noble physionomie; deux grosses larmes s'arrêtèrent au bord de ses paupières; il fit un effort pour maîtriser son émotion, et passa rapidement la main sur ses yeux.

— Adieu, ma mère, dit-il encore; du courage! ce n'est pas la première fois que je vous quitte; pourquoi aurais-je moins de chances

qu'à l'ordinaire? Adieu, ma petite Marie; je te laisse heureuse, cela doit me porter bonheur.

Il s'approcha de sa mère. Renée eut un instant de faiblesse; elle appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme, et un long sanglot souleva sa poitrine. Jean se pencha vers elle; il murmura à son oreille, d'une voix brisée par l'émotion, ces mots sans suite qui trahissent la crainte par leurs vagues assurances d'espoir. Renée les comprit à peine; mais la voix de son fils bien-aimé calma un instant sa douleur et lui rendit un peu de force. Elle le serra encore passionnément dans ses bras, puis se releva pâle, mais calme, en murmurant tout bas une ardente prière.

Jean s'avança vers Marie et lui dit, pendant qu'elle lui donnait le baiser d'adieu : — Marie, si je ne reviens pas, aime notre mère pour toi et pour moi. Tu pourras encore être heureuse, tu le seras; mais elle!... Aie pitié d'elle, Marie, car elle sera bien malheureuse. — Il fit jouer la gachette de son fusil, regarda encore une fois autour de lui et quitta d'un pas ferme la maison paternelle.

A peine Jean venait-il de franchir le seuil de la porte qui s'ouvrait au midi, que les deux femmes entendirent frapper à celle qui lui faisait face; la terreur les saisit, mais le son de la voix d'Étienne les rassura bientôt : Marie courut ouvrir. Le jeune soldat entra précipitamment; il était haletant et ému. L'escabeau que Jean avait occupé près du feu, les larmes encore humides sur les joues des deux femmes, la porte entre-bâillée à cette heure de la nuit, tout lui prouva que le Vendéen ne faisait que de sortir; il jeta un regard timide autour de lui, puis il s'approcha de Renée d'un air agité.

— Il me faut vous quitter, dit-il, peut-être pour long-temps, peut-être pour toujours. Les *brigands* s'apprêtent à nous attaquer, et ma compagnie est commandée pour former une des colonnes qui doivent couvrir Machecoul. Je ne reviendrai plus ici. On m'ordonne de rassembler tous mes effets; dans une heure, je dois avoir rejoint. Merci de vos bontés, mère Renée : vous auriez dû me haïr, vous avez été bonne pour moi; merci!... Marie, adieu!... Il me semblait que je ne devais plus vous quitter jamais. J'étais fou... j'étais si heureux!

— La guerre ne durera pas toujours, dit Renée; vous reviendrez nous voir plus tard.

— Quoi! me le permettriez-vous? demanda Étienne avec un rayon de joie dans les yeux. Il s'interrompit et ajouta avec découragement : Ah! plus tard, dans bien des années, vous m'aurez oublié, vous ne me reconnaîtrez plus!

Il se retourna vers Marie et la vit qui pleurait.

— Vous pleurez! dit-il; vous pleurez, Marie!... Oh! je reviendrai!

je reviendrai... et je vous retrouverai toujours la même pour moi? ajouta-t-il plus bas.

— Toujours! murmura Marie.

— Merci, dit-il encore en la regardant. Les yeux de Marie rencontrèrent les siens, et le visage du jeune soldat s'illumina d'un rayon de bonheur.

— Allons, dit-il presque joyeusement, il faut partir!

Il alla chercher son havresac, le mit sur ses épaules, et fit quelques pas vers la porte.

— Adieu, répéta-t-il encore en se retournant et en souriant aux deux femmes. Au revoir, tôt ou tard.

Et il partit, le cœur consolé, avec l'espérance pour compagne de route et l'amour pour soutien contre les craintes de l'avenir.

Alors commença pour la mère et la fille une de ces veilles terribles où l'inquiétude prend toutes les formes et devient plus cruelle que la douleur même. Comptant les secondes par les lourds battemens de son cœur, la mère sentait presque matériellement passer ce temps qui amenait le danger pour son fils chéri; ses lèvres murmuraient une prière, et son oreille, attentive au moindre bruit, cherchait à deviner, dans le silence terrible de la nuit, la rumeur éloignée de la lutte sanglante qui se préparait. Tout à coup un sourd retentissement fit vibrer l'air subtil de la froide matinée, il frappa d'une terreur profonde le cœur palpitant de Renée : c'était le son lointain d'un coup de fusil; un autre y succéda, puis un autre et un autre encore. Les deux femmes se levèrent comme par un seul mouvement; elles coururent à la porte, l'ouvrirent et écoutèrent. Qui pourrait peindre leur mortelle inquiétude pendant que, trop loin pour pouvoir juger les phases diverses du combat, elles suivaient avec une anxiété toujours croissante le bruit plus ou moins vif de la fusillade, et cherchaient à y deviner le résultat probable de la bataille? Muettes et frissonnantes, sous l'impression mortelle du verglas qui couvrait autour d'elles la terre d'un linceul perfide et suspendait à leur toit ses longues aiguilles tranchantes, elles comptaient les minutes qui s'écoulaient, et enfonçaient leurs regards voilés de larmes dans le crépuscule éclairci déjà par quelques rayons du jour; chaque coup semblait à leurs cœurs tremblans le signal de la mort de ceux qu'elles aimaient. Absorbées par cet intérêt tout-puissant, elles ne pensaient pas à elles-mêmes; elles ne se disaient pas que leur propre sort se décidait peut-être en ce moment : l'image de son fils bien-aimé occupait seule la pensée de la mère, et Marie, déchirée par une double inquiétude, aurait senti son cœur moins courageux défaillir en elle, si l'espérance n'eût éloigné parfois les sombres images qui se dressaient devant son imagination ébranlée.

Combien d'heures se passèrent ainsi, elles n'auraient pu le dire.

Elles avaient perdu toute faculté de calculer le temps; il leur semblait avoir vu dans cette matinée cruelle s'écouler une vie entière de souffrances. Cependant le soleil pâle était déjà assez avancé dans sa course oblique, lorsque la fusillade sembla se ralentir, puis s'éloigner, et enfin cesser complètement. Quel parti avait triomphé? quels combattants avaient succombé? C'était ce que rien ne venait apprendre aux deux pauvres femmes.

La ferme de la Jaguerre ne se trouvait pas sur le chemin des fuyards. Cependant, au bout de quelques heures, ne voyant paraître personne des leurs, Renée et Marie se dirent que probablement les *bleus* avaient été battus, puisque les gens du pays auraient bien su venir chercher asile dans leur maison, inconnue au contraire à la masse des soldats. Cette conviction ne servait pourtant pas à les rassurer entièrement. La victoire devait avoir été chèrement payée, à en juger par la longueur du combat. Et d'ailleurs qu'était devenu Étienne? Le silence qui régnait maintenant autour des deux paysannes les oppressait plus encore peut-être que le bruit sinistre de la fusillade. Allant et venant sans cesse du foyer à la porte ouverte, elles n'osaient s'éloigner, et brûlaient pourtant d'apprendre quelques nouvelles, fussent-elles mauvaises. Enfin Renée croit voir au loin apparaître un homme... Il marche, ou plutôt il se traîne lentement sur la terre glissante. Le cœur de la veuve bat sourdement dans sa poitrine. Cet homme est un blessé, sa démarche le prouve; mais il est trop loin encore pour qu'elle puisse le reconnaître. Il approche; elle commence à distinguer un shako de soldat, une buffleterie blanche, une capote souillée et déchirée... Il lève la tête avec un mouvement douloureux, comme pour juger du chemin qui lui reste encore à parcourir. Elle reconnaît Étienne, pâle, sanglant et défiguré. La mère pense à sa fille, elle retient l'exclamation qui monte à ses lèvres, elle veut la préparer au coup qui l'attend; mais Marie, entraînée par un pressentiment secret, s'est avancée, et le cri qui sort de son cœur annonce à sa mère qu'elle a tout vu, tout compris. Renée se retourne pour la soutenir dans ses bras, contre son sein; elle croit que l'émotion va briser sa faible enfant. Pourtant Marie ne tomba pas, ne pleura pas; le cri qui lui était échappé trahit seul sa faiblesse. Elle écarta doucement sa mère, franchit le seuil avec la légèreté d'une biche et s'élança au-devant d'Étienne. Renée la suivit.

A la vue de Marie, Étienne fit un dernier effort; ses pieds se raffermirent; il atteignit le sommet de la colline, mais, arrivé à quelques pas de la porte, les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur les genoux au moment où Marie s'approchait pour le soutenir.

— Les vôtres sont vainqueurs, dit-il d'une voix entrecoupée; l'armée républicaine fuit de tous côtés... Je suis blessé à la poitrine... je crois que je vais mourir... mais mourir ici... près de vous... c'est encore du

bonheur!..... — En finissant de parler, il s'évanouit aux pieds de Marie.

La jeune fille tomba à genoux en cachant dans ses mains sa figure couverte de larmes. Renée se baissa et souleva la tête du pauvre soldat. Ce mouvement de sa mère ranima les espérances de Marie; elle écarta ses mains, et, sans oser fixer ses regards sur le visage décoloré d'Étienne, elle interrogea sa mère d'un coup d'œil plein d'angoisse.

— Il est mort!... dit-elle après un moment de terrible attente.

— Non! non! répondit la veuve, il respire encore. Lève-toi, Marie; aide-moi à le transporter jusqu'à la maison et à le faire revenir de son évanouissement, puis tu iras chercher le père Martin : c'est un homme habile, qui s'entend aux blessures de toutes sortes. Il nous dira ce qu'il faudra faire.

Cette lueur d'espérance rendit à Marie toutes ses forces. Elle se leva, et les deux femmes, soulevant à grand'peine le corps inerte du soldat, le portèrent dans leur maison et l'étendirent sur le lit; puis, à l'aide d'eau fraîche, de vinaigre, de tout ce qu'elles purent trouver autour d'elles, elles réussirent à le tirer de cet évanouissement causé par la perte de son sang, et qui ressemblait à la mort. Étienne ouvrit les yeux, vit Marie qui pleurait près de lui, et sourit faiblement en lui tendant sa main défaillante. La pauvre fille éclata en sanglots.

— Tu vas lui faire mal, dit Renée. Ne reste pas ici, Marie... Va chercher le père Martin, nous ne saurions pas à nous seules panser sa blessure.

Marie se dirigea aussitôt vers la porte avec une obéissance instinctive; mais elle n'avait pas fait quatre pas, qu'une inquiétude nouvelle sembla la frapper.

— Que dirai-je au père Martin? demanda-t-elle; s'il sait que c'est un *bleu*, il refusera de venir le soigner, et peut-être il le dénoncera aux *brigands*.

— Dis-lui que c'est un des nôtres, répondit sa mère. Je vais lui ôter sa capote et la cacher; le père Martin ne connaît pas Étienne, il ne devinera pas ce qu'il est.

Marie partit; Renée se mit en devoir de faire disparaître tout ce qui aurait pu trahir Étienne : elle cacha dans un vieux bahut ses buffleries, jeta derrière les fagots son sabre et son fusil, et lui ôta ses habits avec toutes les tendres précautions d'une mère. Elle allait poser dans le bahut les vêtements souillés de sang qu'elle venait de lui retirer, lorsqu'une chaîne d'argent, pendant en dehors de la poche, frappa ses regards. Elle la saisit vivement, la tira à elle, et amena une lourde montre qu'elle ne reconnut que trop... la montre de son fils, celle qu'elle-même lui avait remise après la mort de son mari, et que la veille encore elle avait vue entre les mains de Jean. Elle laissa retom-

ber le lourd couvercle du coffre, et resta debout, frissonnante, les yeux hagards, fixés sur la montre, que tenaient à peine ses mains agitées d'un tremblement convulsif. Tout à coup elle s'élança vers le lit, saisit brusquement le bras d'Étienne sans penser davantage à l'état où il se trouvait, et, lui présentant de l'autre main le fatal bijou, elle lui dit d'une voix rauque et entrecoupée :

— D'où vient ceci?... D'où tenez-vous cette montre?... Qui vous l'a donnée?... Où l'avez-vous prise?...

— Ceci?... dit Étienne en soulevant péniblement ses paupières affaiblies et cherchant à rassembler ses idées, ceci?... Ah! c'est la montre d'un pauvre *brigand* qui m'a chargé de la rapporter à sa mère.

— Et... où est-il, ce brigand?... Est-il blessé?... en fuite?... est-il...

Elle s'arrêta, ne pouvant prononcer le mot qui se présentait à sa pensée.

— Il est mort! dit Étienne d'une voix faible.

— Mort! répéta Renée avec un cri perçant; mort! redit-elle encore en fixant sur Étienne des yeux secs et flamboyans et secouant sans pitié le bras inerte du blessé; misérable! c'est toi qui l'as assassiné et volé!

Étienne poussa un sourd gémissement, mais la douleur même lui redonna un instant d'énergie. Il se souleva en tournant vers Renée un regard d'où l'indignation écartait les voiles de la mort. — Je ne suis ni un pillard ni un assassin, dit-il. J'ai tué ce *brigand*, mais en me défendant, et je n'aurais pas pris sa montre, s'il ne me l'avait pas remise lui-même entre les mains.

— Tu l'as tué! tu l'as tué! répéta Renée en reculant d'un pas; c'est toi qui me le dis! Tu l'as tué!... Et sais-tu bien qui tu as tué? ajouta-t-elle en se rapprochant.

— Non, répondit Étienne, et il se laissa retomber de faiblesse sur le lit. Je vais vous raconter ce qui s'est passé, si vous le voulez, mère Renée, continua-t-il.

— Mère Renée!... murmura à voix basse la malheureuse femme, et quelque chose comme un sanglot monta à son gosier serré. — Parle! dit-elle ensuite en se penchant sur Étienne comme sur sa proie.

— Voilà... dit le jeune homme. Mes idées ne sont pas bien nettes, et j'ai peine à parler; pourtant je vais tâcher de vous dire la chose en deux mots. Nous étions tous débandés, et je me sauvais dans la direction d'un petit taillis, lorsque le maudit verglas me fait glisser et tomber. J'essayais de me relever, quand un *brigand* sort du bois et s'élance sur moi. — Ah! *bleu*, me dit-il, ton compte est bon. Je me retourne, je le vois m'ajuster presque à bout portant; mais tout à coup, je ne sais pourquoi, au lieu de tirer, il reste à me regarder et relève son fusil. Le mien était armé, je tire, et il tombe. Alors, reprenant ma course, j'allais sauter par-dessus le brigand, lorsqu'il m'arrêta par ma capote;

je le menace de lui passer mon sabre au travers du corps. — Fais-le si tu le veux, me dit-il, ça n'est pas nécessaire, tu m'as tué; mais je ne t'en veux pas. Tiens, prends ceci et porte-le à ma mère. Il me tendait cette montre; je la pris, il murmura encore quelques mots, et rendit l'ame. Je mis la montre dans ma capote; mais j'avais perdu du temps, et, avant d'atteindre le bois, je reçus dans la poitrine cette balle qui pourra bien m'envoyer rejoindre le pauvre *brigand*.

Étienne ferma les yeux en ce moment, car il sentait ses forces l'abandonner de nouveau. Renée restait penchée sur lui; ses lèvres pâles s'agitaient involontairement, ses yeux injectés de sang se fixaient avec ardeur sur le meurtrier de son fils, et ses mains tremblantes, jointes et serrées convulsivement, semblaient incruster leurs doigts bleuâtres les uns dans les autres. Elle le regarda long-temps, sans pleurer, sans parler, presque sans respirer. Des idées confuses s'agitaient dans sa tête en feu. La vengeance s'allumait dans son ame, et de sombres, de sanguinaires désirs montaient du fond de son cœur. Tout à coup elle étendit ses mains tremblantes sur le jeune homme immobile, un sourire effrayant contracta ses lèvres, et elle se pencha tellement que son souffle agita les cheveux humides du pauvre soldat. Pendant un moment, — un terrible moment! — elle resta ainsi; puis, couvrant sa figure de ses mains, elle poussa un cri sauvage, et s'élança hors de la maison.

Le givre tombait glacial et piquant comme une pluie d'aiguilles; le jour, assombri par les nuages gris qui couvraient le ciel, tirait à sa fin; le vent fouettait les branches sèches des taillis et des haies, et agitaient les vêtemens humides de la malheureuse mère, mais elle ne sentait, elle ne voyait rien de tout ce qui se passait au dehors. Une tempête bien autrement redoutable grondait au fond de son cœur, et menaçait d'éteindre sa raison; elle courait par la campagne, sans suivre de chemin tracé, sans tenir de direction fixe, emportant avec elle cette pensée brûlante, que son fils était mort et que le meurtrier était en son pouvoir! Et le vent n'effaçait pas ce souvenir amer; le froid qui glaçait son corps ne pétrifiait pas son cœur déchiré : rien, rien au monde ne soulageait son affreuse douleur, ni la fatigue physique, ni la souffrance, ni l'agitation d'une course sans but. Elle finit par épuiser ses forces, et tomba au pied d'un arbre, dans un champ éloigné, sans savoir où elle était.

Alors, s'affaissant sur elle-même, elle appuya son front sur ses genoux tremblans, entoura sa tête de ses bras, et, passant tout à coup d'une agitation sans but à une immobilité sans repos, elle demeura raide et glacée, comme si déjà elle avait rejoint son bien-aimé fils au-delà de ce monde. Hélas! sous cette apparence de calme comme au milieu de sa course insensée, elle était brisée par les mêmes souff-

frances, et les larmes, qui ne pouvaient monter à ses yeux, retombaient sur son cœur en flots amers.... Puis, les ressorts trop tendus finirent par perdre de leur rigidité, et des sanglots déchirans, des sanglots de mère, ébranlant cette masse inerte, vinrent indiquer une nouvelle phase de cette douleur éternelle qui avait pris possession de son âme. Au bout d'un instant, ses larmes s'arrêtèrent de nouveau; elle releva la tête et appuya ses mains sur sa bouche pour étouffer les paroles incohérentes qui s'échappaient de ses lèvres : le vent sécha les sillons humides tracés sur ses joues; ses yeux rougis, mais secs maintenant, se fixèrent devant elle avec une expression étrange, et elle sembla s'abandonner à une sombre préoccupation, à un sinistre espoir. Faut-il le dire? la pensée de la vengeance, cette pensée qu'elle avait cru fuir en s'éloignant de sa maison, s'emparait encore de son cœur : vie pour vie! sang pour sang! Un éclair de joie sauvage, en frappant le meurtrier de son fils, en éteignant ce regard qui avait guidé la balle homicide, en glaçant cette main qui l'avait envoyée, telles étaient les pensées qui traversaient l'esprit délirant de la malheureuse mère, et qui suspendaient pour un moment la souffrance aigüe de son cœur.

Parfois, dans les plus nobles âmes, l'instinct farouche et irrésistible de la nature domine un instant toute autre voix, et le cœur fort et ardent éprouve avec plus de violence les infernales tentations de la vengeance et de la haine; mais il possède aussi un pouvoir plus grand pour y résister. La foi, avec ses promesses divines, vint enfin au secours de la malheureuse mère; elle s'éleva simple, pleine, entière, comme une étoile bienfaisante, au milieu du tumulte de ce terrible désespoir. La joie sanglante de la vengeance pâlit devant l'espoir d'une réunion éternelle avec l'objet de ses regrets; peu à peu sa tête s'abaissa avec un mouvement plus résigné, ses mains se joignirent moins convulsivement, et la mère aux instincts sauvages redevint une humble chrétienne dont le cœur dompté se détourna du sombre désir qui l'avait un instant bouleversé. Cependant le combat fut terrible. La pensée de retourner chez elle, de revoir le meurtrier de son fils, lui faisait éprouver des tressaillemens haineux qui l'effrayaient elle-même. Elle resta donc long-temps ainsi, priant et pleurant, étouffant, sous son tablier qu'elle avait jeté sur sa tête, les imprécations et les cris de douleur qu'elle ne pouvait retenir; mais elle combattit, elle vainquit, et, lorsqu'elle se releva, le calme d'une résolution forte remplaçait sa rage insensée.

Renée reprit à pas lents le chemin qu'elle avait parcouru quelques heures auparavant avec une rapidité si folle. Le jour avait presque entièrement disparu; le soleil, déjà au bord de l'horizon, était complètement caché par des nuages gris superposés les uns aux autres

comme des draperies de deuil. Le vent continuait à souffler avec la même violence, et la pluie se glaçait en touchant le sol. Renée marchait, enfoncée dans sa douleur; ses lèvres murmuraient des formules de prières dont la monotonie même semblait calmer et maîtriser son chagrin. Les yeux baissés, craignant de regarder la maison dont chaque pas la rapprochait, n'osant pas encore arrêter sa pensée sur celui qu'elle allait y retrouver, elle arriva jusqu'au seuil de sa pauvre demeure, et là elle s'arrêta pour reprendre haleine et courage. La porte était entrebâillée, et le son de la voix d'Étienne parvint jusqu'à elle.

— Ne pleurez pas, Marie, disait-il, je ne souffre pas beaucoup, et je me trouve bien heureux... Vous me dites que vous m'aimez! si je meurs, je mourrai près de vous... je n'en espérais pas tant hier!

— Vous ne mourrez pas, Étienne, répondait Marie en pleurant; ne dites pas, oh! ne dites pas que vous allez mourir... nous pouvons être si heureux!... Dieu ne voudra pas nous séparer maintenant; ma mère consent à notre mariage... Vivez, cher Étienne, si vous voulez que je vive aussi.

— Ne parlez pas ainsi, Marie; je ne mérite pas tant d'affection. J'ai si long-temps tremblé de vous inspirer de la haine... Ah! je voudrais guérir pour vous donner ma vie entière.

— Écoutez-moi, Étienne, aujourd'hui je puis tout vous dire. Je serais bien malheureuse, si vous mouriez; mais je ne le serais pas long-temps : le chagrin me tuerait, je le sens, et dans ce monde ou dans l'autre nous serons bientôt unis.

Renée n'en entendit pas davantage; elle laissa aller le pêne de la serrure, sur lequel sa main s'était déjà posée, et, reprenant sa course sans but, elle s'éloigna une seconde fois de cette fatale maison à laquelle une malédiction semblait attachée. Instinctivement pourtant, elle ne reprit pas le chemin qu'elle avait déjà parcouru et que ses combats intérieurs avaient marqué de fatals jalons; ses pas rapides la conduisirent à un carrefour bien connu, où une croix de pierre s'offrait autrefois à la dévotion des passans. La croix avait été abattue dans les derniers temps; elle gisait au milieu des ronces et des herbes qui la couvraient en partie. Renée s'assit sur un des fragmens du piédestal, et abaissa son front vers le Christ de pierre grossièrement sculpté.

— O mon Jean, mon bien-aimé, mon fils! s'écria-t-elle en se tortillant les mains dans sa terrible angoisse, n'est-ce pas assez de t'avoir perdu pour toujours? Un plus horrible sacrifice m'est-il encore imposé? Faudrait-il accepter pour fils celui qui m'a privée de toi?... Non, non! c'est impossible! Qu'il s'en aille! qu'il s'éloigne! il ne peut pas m'appeler sa mère; il ne peut pas remplacer à mon foyer celui qu'il a tué! c'est impossible, mon Dieu! impossible! vous me maudiriez si je le souffrais.

Elle resta un instant les yeux fixés sur la terre, comme si son cœur torturé n'avait plus ni larmes ni plaintes, puis elle murmura le nom de sa fille, mais si bas, qu'il semblait qu'elle craignît elle-même de l'entendre.

— Marie, dit-elle, Marie!... Et un long sanglot l'ébranla tout entière. Elle serra avec ses deux mains son front brûlant, comme si elle eût cherché à y retenir sa raison troublée. Marie, Marie! répéta-t-elle encore... O mon Dieu! que faire? La tête de la malheureuse mère se pencha encore davantage; ses lèvres se collèrent au front du Christ, et, dans ce froid baiser sur l'image de l'homme de douleur, du Dieu crucifié, elle chercha à retrouver de la force et de la résignation.

Elle en avait besoin, car elle se débattait contre un sacrifice cruel déjà décidé dans son cœur. Si elle eût pu résister à la voix secrète qui le lui imposait, elle serait rentrée dans sa maison, au lieu de fuir encore; elle aurait révélé son sanglant secret, elle aurait d'un seul mot élevé une barrière infranchissable entre Étienne et Marie. Ce qu'elle n'avait pas fait dans le premier moment lui devenait de plus en plus impossible; mais la lutte intérieure continuait cependant, son cœur saignait sous la tâche cruelle qu'il acceptait. Son dévouement au bonheur de l'unique enfant qui lui restât ne l'empêchait pas de se détourner avec horreur à la vue de l'amer calice présenté à ses lèvres, et ce fut après de longues angoisses qu'elle retrouva assez de force pour reprendre le chemin de la demeure où devait commencer sa torture éternelle; mais, dans l'amère grandeur même de l'effort qu'elle s'imposait, elle puisa une énergie nouvelle. Elle franchit sans s'arrêter le sentier qui conduisait à sa maison, s'approcha lentement de la porte, l'ouvrit et s'avança en silence.

Marie était assise au chevet du lit d'Étienne, dont la main reposait dans la sienne. Ses yeux se tournèrent vers la porte au bruit que fit Renée en entrant, et elle poussa un cri d'effroi.

Renée était pâle comme la mort; ses vêtements trempés se collaient sur son corps agité d'un tremblement convulsif; ses yeux ternes et hagards se fixaient sans expression sur tous les objets qu'ils rencontraient; ses mains bleuâtres pendaient à ses côtés, et son pas lourd se traînait sur le sol comme celui d'un vieillard.

— Qu'avez-vous, ma mère? s'écria Marie en s'élançant vers elle.

— Ton frère est mort, dit lentement Renée en tournant vers sa fille son regard sans larmes.

— Mort! répéta Marie avec un cri.

— Oui, répondit sa mère sans sortir de l'atonie apparente où elle était tombée; il a été tué ce matin; on vient de me le dire.

Elle marcha lentement vers le lit où gisait Étienne, témoin inquiet de cette scène; elle le regarda long-temps d'un regard étrange dont

le jeune homme souffrait sans le comprendre; puis elle se retourna vers Marie :

— Il vivra, dit-elle, et toi aussi, ma fille, et tu seras heureuse !

Alors, jetant ses bras autour du cou de Marie, elle appuya sa tête sur l'épaule de la jeune fille et éclata en sanglots.

Que nous reste-t-il à dire ? Le lendemain, Renée fit chercher le corps de son fils; quelques-uns de ses camarades le portèrent au cimetière, où on lui donna une sépulture chrétienne. Un vieux prêtre, caché près de là, brava tous les dangers, et vint prier pour le pauvre Vendéen; puis il essaya, par de pieuses paroles, de faire pénétrer la consolation dans l'âme de la malheureuse mère. Il sembla réussir en partie. Renée l'écouta avec reconnaissance, et parut calme en le quittant; mais la plaie de son cœur était trop profonde pour se fermer sous l'influence des remèdes ordinaires. Elle seule la connaissait tout entière; elle seule continua à la connaître. Jamais un mot ne sortit de ses lèvres qui vint trahir ses angoisses et son terrible secret. Elle soigna Étienne, le guérit, lui permit de solliciter un congé de réforme fondé sur la gravité de ses blessures, le reçut avec calme et douceur lorsqu'il revint libre réclamer la main de Marie. Elle la lui accorda, assista à leur mariage, vit sa fille heureuse, et en remercia le ciel.

La guerre de la Vendée finit; la paix se rétablit dans ce malheureux pays; le peuple retourna à ses travaux; tout reprit son ancien aspect. Renée vécut long-temps, car c'était un corps robuste et une âme forte. Elle était calme, on aurait pu la croire heureuse; mais quand, le soir, dans son grand fauteuil, elle regardait Étienne et Marie assis l'un près de l'autre, ses yeux se tournaient involontairement vers la petite fenêtre d'où son fils chéri avait une fois contemplé ce spectacle, et, si alors le cri de la chouette venait à se faire entendre, deux grosses larmes coulant le long de ses joues tombaient lentement sur le fuseau qu'un mouvement machinal faisait encore tourner entre ses doigts.

J. D'HERBAUGES.

HISTOIRE FINANCIÈRE.

LE BUDGET SOCIALISTE.

La critique de la société est devenue une thèse banale. Ce lieu commun, débité sans foi et déjà écouté sans avidité, tend évidemment à s'épuiser. Avec des déclamations plus ou moins passionnées ou plus ou moins habiles contre la religion, contre la famille, contre la propriété et contre l'impôt, l'on n'abuse plus que les intelligences peu exercées ou naturellement grossières. Après trente années de disputes, nous n'avons plus rien à apprendre ni à enseigner sur le milieu dans lequel chacun de nous est appelé à vivre; notre état social est percé à jour. Ce qui a survécu aux révolutions, ce que le temps et les hommes ont épargné résistera certainement à la controverse. En tout cas, au lendemain d'une tempête politique qui a ébranlé tout ce qu'elle n'a pas renversé, quel besoin pourrions-nous encore éprouver de démolir et de détruire? Dans de pareils momens, la discussion est à peine possible, et l'opposition des bons citoyens se sent désarmée. Quand la redoutable et funeste voix de la place publique a grondé, qu'avons-nous affaire de la tribune aux harangues?

Et quel serait le prétexte de l'agitation après tout? Il n'y a plus en France ni volonté ni pouvoir de contester les réformes vraiment utiles; en revanche, il n'y a pas de sympathies pour la politique d'aventures, ni pour les plagiaires de Saint-Just ou de Babœuf. Après deux années de tâtonnemens, on veut sortir enfin de l'incertain et du précaire; une

halte n'est pas plus permise dans le vide que dans la boue. Reprenons donc notre marche au point où les événemens l'ont interrompue. La société française, que l'ouragan révolutionnaire a repoussée vers le désert, ne s'y abritera pas long-temps sous la tente. Le moment de la reconstruction est venu. Replaçons résolument sur l'autel les principes que nous avons sauvés du naufrage. Les hommes qui ne voudront pas que la société se rejette vers ce qu'ils appellent l'ancien monde auront à lui présenter et à lui faire accepter un monde nouveau. Assez de négations comme cela. Désormais les sectes et les partis n'auront de valeur que par les matériaux qu'ils apporteront à l'édifice.

Les socialistes eux-mêmes commencent à comprendre ces nécessités de notre époque. Les écrits et les discours qu'ils mettent aujourd'hui en circulation ont perdu de leur âpreté sauvage. Ils cherchent à se rallier derrière un principe commun, ils bégaiement des formules, ils prennent un air doctrinaire, et rendent ainsi un hommage involontaire à l'ascendant de l'esprit public. On les a si souvent mis en demeure de faire connaître ce qu'ils veulent et ce qu'ils sont, qu'ils ont fini par relever le défi, quoique sans aller au fond des questions et d'assez mauvaise grace. Après la liste des institutions qu'ils s'efforcent de détruire est venue l'esquisse de celles qu'ils ont la prétention de fonder. Un d'eux s'était écrié, dans un accès de franchise : « Le pouvoir ! eh ! qu'en ferions-nous ? » Un autre lui a répondu de Londres par un programme complet, qui reproduit mot à mot le programme déjà trop connu du Luxembourg sous le gouvernement provisoire. Les manifestes pullulent de toutes parts. Après la montagne de Paris, la montagne de Londres a publié le sien, sans parler des définitions de M. Pierre Leroux, qui s'est cru appelé, par je ne sais quelle mission d'en haut, à faire cesser dans les rangs des frères et amis l'inévitable confusion des langues.

Qu'est-il résulté de ce changement de front ? Je ne me propose pas de le rechercher dans toutes les directions ni de parcourir, au point de vue doctrinal, l'encyclopédie du socialisme ; mais les théories de cette école, en matière de budget, étant celles que les sectaires ont principalement travaillé à mettre en relief et formant leur vrai champ de bataille, il semble plus utile et plus opportun de les suivre sur le terrain qu'ils ont choisi. Défendre contre les socialistes le budget de l'état et l'assiette de l'impôt, faire, dans l'intérêt de la paix publique et de la vérité, l'autopsie du budget socialiste, voilà l'objet de l'étude à laquelle je me suis livré.

Quand on discute les systèmes que la maladie du jour a produits, on s'efforce généralement d'en saisir et d'en signaler les différences. L'argument est excellent, si l'on veut se borner à démontrer que le

socialisme ne peut engendrer que l'anarchie. Nous avons vu M. Proudhon et M. Louis Blanc aux prises, déversant l'un sur l'autre, de la main la plus libérale, la haine et le mépris. Il n'y a pas de mal à prouver que cette guerre intestine existait entre les idées avant de se déclarer entre les hommes; le spectacle de leurs contradictions est aussi instructif que celui de leurs passions et de leurs fureurs.

Cependant je me suis placé à un autre point de vue. Au lieu d'examiner si le parti socialiste, à raison de son personnel et de ses doctrines, avait qualité pour aspirer au pouvoir, je l'ai supposé (que l'on me pardonne une hypothèse aussi éloignée de la réalité) maître du gouvernement, et je me suis demandé, en recherchant ce qui était commun à toutes ces sectes et à tous les chefs de secte, dans leurs projets, dans leurs discours et jusque dans leurs préjugés ou dans leurs chimères, ce qu'ils feraient, comme ministres ou comme membres de la majorité, des finances du pays. En partant de cette donnée, l'on comprendra que je me sois préoccupé surtout des analogies et des ressemblances.

Que les socialistes s'accordent dans la critique de notre état financier, en vérité ce n'est pas merveille. Il ne faut pour cela que servir d'écho, à tour de rôle, aux cinq ou six lieux communs qu'un journalisme nauséabond à force de cynisme et d'ignorance a mis depuis février en circulation. Dites hardiment que les dépenses publiques sont excessives, sans examiner les causes qui ont concouru à aggraver les charges de l'état; allez vous récrier, dans les réunions électorales ou dans les banquets, contre l'accroissement de la dette, sans y reconnaître la carte à payer des révolutions; plaignez-vous amèrement du fardeau des impôts, sans tenir compte du dégrèvement récent de 17 centimes, de la réforme opérée dans la taxe des lettres, et de la réduction des deux tiers qu'a subie l'impôt du sel, comme aussi en oubliant que ce fut le gouvernement provisoire qui, pour combler l'abîme ouvert par ses mains, surchargea de 45 centimes, dans l'année la plus calamiteuse et la plus agitée, les quatre contributions directes; accusez l'infâme capital de tous les maux qui affligent le monde; dites que les salaires sont trop bas, comme si les révolutions avaient pour effet de développer le commerce et l'industrie; versez enfin des larmes hypocrites sur le sort de l'agriculture, qui emprunte à un taux plus élevé et qui vend ses produits à plus vil prix depuis la république, comme si les temps de trouble étaient propices pour fonder des institutions de crédit, et avec ce bagage de mots, qui deviendra une sorte de passeport socialiste et un signe infailible de reconnaissance, vous serez admis à fraterniser avec toutes les sectes de l'anarchie d'un bout à l'autre de l'Europe.

Mais ce n'est pas seulement dans la critique de notre système finan-

cier que les anarchistes s'accordent; à quelque école qu'ils appartiennent, on démêle à travers leurs divagations un certain nombre de vues communes qui peuvent leur servir à dresser le budget de la république démocratique et sociale. Oui, la chose est certaine, les socialistes ont inventé un budget. Que ce soit M. Ledru-Rollin qui arrive au pouvoir ou M. Mathieu de la Drôme, que la direction échoie à la montagne de Londres ou à la montagne de Paris, le résultat sera absolument le même. Nous ne changerons pas de dictature en changeant de dictateur; les finances de la république sociale, quelles que soient les mains qui étirent alors le pays et qui tiennent les cordons de la bourse, seront soumises à la haute pression des mêmes idées et abandonnées au péril des mêmes expériences.

Le 22 mars dernier, lorsqu'un socialiste plus hardi et plus naïf que ses pareils, M. Pelletier, vint à la tribune de l'assemblée nationale traduire en chiffres les visions du parti et nous dire à quel prix le gouvernement de la fraternité pourrait s'établir et se charger de nous conduire, la montagne parut effrayée de cette révélation, et l'on entendit courir sur ses bancs un murmure de désaveu. Ainsi que l'a fait remarquer M. Mortimer-Ternaux, l'éditeur du budget socialiste se vit un moment abandonné par les siens, et n'eut pas même d'abord, comme M. Proudhon, un adhérent pour le suivre dans sa solitude. Toutefois cet isolement dura peu. Si la montagne n'a pas encore revêtu d'une sanction officielle les chiffres de M. Pelletier, elle a du moins adopté solennellement les bases sur lesquelles reposent des calculs qui n'avaient d'autre tort à ses yeux que la publicité qu'ils avaient reçue. Quatre-vingt-neuf représentans, sans compter les adhésions postérieures, ont signé le manifeste du 9 août 1850, dont nous extrairons les lignes suivantes :

« De ce concours de forces, de cette fusion des idées républicaines et socialistes, il résulta bientôt un accord complet sur les moyens à employer pour traduire en fait les vœux du peuple, pour poser les bases de la société nouvelle :

« La chaire de l'enseignement relevée, rehaussée jusqu'à la dignité de la magistrature la plus honorée;

« L'instruction mise à la portée de tous, faite gratuite aux abords de toutes les carrières qu'embrasse l'activité humaine et préparant ainsi le libre développement des facultés de chacun;

« L'impôt établi, réparti sur les bases absolues de l'éternelle justice, simplifié, uniformisé, exigeant beaucoup de qui possède beaucoup, peu de qui a peu, et ne demandant rien à qui n'a rien;

« L'accès du crédit ouvert à tous les citoyens, et, par le crédit, le droit au travail;

« L'association, cette expression suprême de la puissance du labeur intellectuel et physique, excitée, encouragée, aidée dans ses efforts;

« L'assistance publique moralisée, ennoblie, substituée à l'aumône qui dégrade l'homme et asservit le citoyen;

« Chaque peuple disposant librement de lui-même, chaque race maîtresse souveraine de son territoire. »

Le budget indiqué dans ce compte-rendu de la montagne tend évidemment, comme celui de M. Pelletier, à la destruction des recettes et à l'exagération des dépenses publiques. Il y a là de quoi réduire le revenu du trésor à zéro, et de quoi élever ses déboursés annuels à trois ou quatre milliards. Ce manifeste consacre, dans l'intérêt de chaque citoyen, le droit au crédit, le droit au travail et le droit à l'assistance; est-ce trop d'un milliard pour défrayer les largesses qu'entraînerait chacun de ces droits? Encore n'avons-nous pas compris dans le budget montagnard les frais de cette propagande extérieure qui n'est qu'une autre forme de la conquête.

Les vues financières du socialisme, à moitié dissimulées ici sous l'enveloppe emphatique du langage officiel, se précisent davantage dans les publications d'un exilé qui n'a pas de situation à ménager. Voici ce qu'on lit dans le *Nouveau-Monde* du 15 juin :

« Si le socialisme arrivait au pouvoir, voici ce que le socialisme ferait :

« Il attacherait une indemnité à l'exercice des fonctions de juré.

« Il introduirait dans l'administration de la justice cette gratuité sans laquelle l'égalité devant la loi est un mensonge.

« Il rendrait l'éducation commune, gratuite, obligatoire; par l'enseignement, il hâterait l'heure désirée où chacun, dans l'atelier social, sera employé non plus d'après le hasard de sa naissance, mais suivant les indications de la nature.

« Il changerait complètement les bases de la répartition de l'impôt, et au système actuel il substituerait, par l'établissement d'un impôt unique, le régime de la proportionnalité des charges.

« Son but, sa volonté, sa passion étant d'extirper la misère, de détruire le prolétariat, d'affranchir le travail, d'élever l'homme du peuple de la condition de salarié à celle d'associé, il aurait besoin pour cela d'un budget spécial, et il le formerait par la concentration aux mains de l'état des bénéfices énormes que dispersent aujourd'hui aux mains de quelques privilégiés la Banque, les chemins de fer, les mines, les assurances.

« Il créerait des bazars et entrepôts sociaux où seraient admis des produits en échange desquels seraient délivrés des *récépissés* transmissibles par endossement, pouvant faire office de papier-monnaie, et destinés à augmenter la masse des valeurs circulantes.

« En substituant à la commandite du crédit individuel la commandite du crédit de l'état, il fraierait les voies au régime de l'association universelle, lequel revient à la gratuité du crédit pour tous.

« Afin de sauver des effets du morcellement l'agriculture agonisante, afin de sauver de la concurrence l'industrie, que la concurrence transforme en combat meurtrier, il créerait, en égard aux ressources dont le budget du travail lui

permettrait l'emploi, des associations agricoles et des associations industrielles fondées sur le principe de la fraternité, faites à l'image de la famille, solidaires les unes des autres, et destinées, en s'étendant par l'exemple et par l'attrait, à devenir le système général du pays.... si bien que, sans précipitation, sans violence, sans spoliation, sans secousse, et rien qu'en descendant la pente sur laquelle elle aurait été placée, la société se trouverait, au bout de quelque temps, dans un monde nouveau.

« En ce qui concerne la politique extérieure, le socialisme prendrait pour devise : *la conquête jamais, la propagande toujours*. Pacifique par principes, il saurait être guerrier tant qu'il resterait en Europe des aristocraties ou des rois, et, convaincu que notre nation est la nation émancipatrice par excellence, que son rôle historique est de représenter le mouvement et de le conduire, que son sang appartient à toute la terre, il tiendrait à la disposition de chaque peuple opprimé l'épée de la France et le courage de ses enfans. »

M. Louis Blanc conclut en affirmant qu'il n'y a rien, dans ce vaste plan, « qui n'ait un caractère parfaitement pratique et qui ne soit immédiatement réalisable. » Ce n'est, selon lui, qu'un premier pas, un pas *prudent et sûr* dans les voies qui mènent à la *vérité absolue*; il aurait craint de doubler la dose et de transporter dans les régions *pures* de l'idéal *une société aussi corrompue que la nôtre et aussi profondément ignorante*. C'est probablement à son ignorance et à sa corruption que la société doit de n'être pas soumise par M. Louis Blanc à une expérience encore plus large et plus décisive. Sans cela, le budget des dépenses, tel que M. Pelletier l'a proposé, ce premier pas dans le nouveau monde, s'arrondirait assurément de quelques autres milliards. Cependant les sociétés secrètes, qui renferment les mystères du parti, ne sont pas tenues de composer avec l'ordre social, et peuvent étendre leur programme. C'est ce qu'a fait la *Société de résistance*, comme on le verra par les articles financiers de son manifeste, récemment découvert.

« 13. — Instruction commune, gratuite, obligatoire et professionnelle, avec *entretien des enfans aux frais de l'état*.

« 14. — Organisation du travail industriel et agricole par l'association solidaire; *larges commandites* données par l'état aux travailleurs associés.

« 15. — Reconnaissance du droit de vivre; *création d'établissements nationaux pour l'enfance, la vieillesse et les invalides du travail*.

« 16. — Rétribution des magistrats municipaux et des officiers judiciaires; gratuité absolue de tous les services résultant de l'exercice de leurs fonctions.

« 17. — Réduction des gros traitemens et augmentation de ceux qui sont insuffisants.

« 18. — Réduction des grosses pensions et suppression de celles indûment accordées.

« 19. — Abolition de la prestation en nature.

« 20. — Abolition de l'exercice et des impôts sur les boissons, le sel, la viande, etc.

- « 21. — Abolition des livrets, des patentes et des cautionnemens.
- « 22. — Impôt sur le revenu, les actions industrielles, les rentes hypothécaires, et généralement toutes les valeurs qui en ont été jusqu'à ce jour abusivement exemptées.
- « 23. — Destruction de l'usure par l'organisation du crédit national; toutes les banques réunies en une seule dans les mains de l'état et prêtant aux propriétaires, aux agriculteurs, aux commerçans, aux industriels et aux associations ouvrières, avec un intérêt modique, destiné à affranchir les contribuables d'une partie de l'impôt.
- « 24. — Exploitation par l'état de toutes les entreprises d'utilité publique, telles que chemins de fer, canaux, usines à gaz, assurances, etc.
- « 25. — Révision des baux, des fermages et de tous contrats qui porteraient manifestement un caractère de spoliation.
- « 26. — Restitution intégrale et solidaire du milliard des émigrés avec les intérêts.
- « 28. — Concours fraternel donné par la France aux peuples de l'Europe pour recouvrer leurs droits. »

La *Société de résistance* va plus loin que M. Louis Blanc, qui ne s'arrêtait pas lui-même, comme le compte-rendu de la montagne, aux limites posées par M. Pelletier. A la ruine de l'impôt, elle joint la destruction des fortunes particulières, qu'elle va ébranler jusque dans leurs bases par la révision des contrats. C'est peu de poser en principe le droit au travail et le droit à l'assistance; elle veut ouvrir partout des ateliers, bâtir des hôtels des invalides, et suppléer la famille en se chargeant de nourrir les vieillards ainsi que les enfans. En proposant de rétribuer les magistrats municipaux, elle double la dépense des fonctionnaires. Il n'y a qu'un point sur lequel la *Société de résistance* montre plus de prévoyance que n'en font paraître communément ses émules en socialisme; en chargeant l'état de tout faire pour les individus, elle a songé à lui en donner les moyens, et de là ce décret de restitution ou plutôt de confiscation qui est lancé solidairement, capital et intérêts, contre tous ceux qui ont pris part au milliard des émigrés. La méthode n'a rien de neuf, et la république sociale ne serait pas le premier gouvernement qui aurait fondé sur la spoliation des richesses privées la grandeur momentanée de la richesse publique.

N'insistons pas cependant sur les conséquences de ces monstrueuses conceptions. Les textes que nous avons cités interviennent ici uniquement pour montrer que, dans le camp des socialistes, M. Pelletier n'est pas un rêveur solitaire, et qu'il s'est inspiré au contraire de la pensée du parti en donnant un corps aux combinaisons dont il voyait errer autour de lui les ombres informes. M. Pelletier nous promet le même avenir que font miroiter à nos yeux les quatre-vingt-neuf représentans de la montagne, M. Louis Blanc et la *Société de résistance*. Seulement, et voilà son mérite selon nous, il condescend à nous dire, par

francs et centimes, ce que le triomphe de ses amis et de ses idées doit nous coûter. Y a-t-il exagération ou plutôt atténuation dans les chiffres qui ont été produits? C'est un examen qui peut se mêler à la discussion des doctrines.

M. Pelletier débute par constituer dans les mains de l'état tous les monopoles qu'avait ambitionnés le gouvernement provisoire; il s'empare des assurances, des chemins de fer, des mines de houille, de cuivre, de fer et d'argent, des salines ainsi que des banques. Le but apparent de cette opération est de garantir à chacun sa place au soleil, de créditer l'homme besogneux, de mettre tous les citoyens à l'abri de la misère. Pour rendre ainsi le gouvernement arbitre de la production et maître du capital social, M. Pelletier adjuge aux possesseurs actuels la faible indemnité de 90 millions de rentes : une inscription de 90 millions de rentes au grand-livre de la dette publique, voilà tous les sacrifices qu'il prétend imposer à la société, pour la faire passer du monde ancien dans le monde nouveau!

L'état, devenu banquier, assureur, exploitant de houillères, de salines et de chemins de fer, détenteur en un mot de la richesse et des instrumens du travail, ne commettra pas la faute de nous donner un de ces petits budgets que nous avaient annoncé, dans l'inexpérience de leurs débuts, les premiers révélateurs de la république rouge. M. Pelletier nous demande 1,799 millions pour les dépenses, et il place en regard 1,899 millions de recettes. Qui voudrait chicaner sur cet accroissement des charges publiques le financier socialiste, qui, non content de nous présenter un budget en équilibre, nous promet un boni de 100 millions de francs?

Voyons donc de plus près les élémens de ce système.

BUDGET DES DÉPENSES DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALE.

Dette publique.	446,287,193 fr.
Instruction publique.	100,000,000
Justice.	20,000,000
Agriculture et industrie.	70,000,000
Travaux d'utilité publique.	120,000,000
Cultes.	40,000,000
Affaires internes et communales.	7,000,000
Guerre et Algérie.	185,000,000
Marine et colonies.	106,000,000
Exploitation des entreprises financières.	537,000,000
Gestion des propriétés de la France, perception des droits protecteurs et conservateurs.	60,000,000
Services de trésorerie.	5,000,000
Administration générale de la France.	62,000,000
Total.	1,799,000,000 fr.

BUDGET DES RECETTES.

Produit des assurances contre les sinistres et les chômages involontaires.	800,000,000 fr.
Revenu brut des chemins de fer.	159,000,009
— des mines de houille.	40,000,000
— — de fer et de cuivre.	140,000,000
— des salines.	78,000,000
— des banques.	215,000,000
— des postes.	46,000,000
— des tabacs.	120,000,000
— des poudres et salpêtres.	6,500,000
— des monnaies et médailles.	1,250,000
— des forêts et pêches.	39,000,000
— des droits protecteurs aux frontières.. .	180,000,000
— de l'Algérie, des colonies, de la route de l'Inde et des dettes de l'Espagne, de la Belgique, de la Grèce, de la propriété.	40,000,000
— des droits conservateurs.	35,000,000
Total.	4,899,750,000 fr.

I. — DÉPENSES.

En prenant les choses pour ce que le socialisme les donne, il est facile de prouver que les dépenses devront être bien supérieures à la somme que M. Pelletier accuse, et que l'on n'obtiendra dans aucun cas le revenu hyperbolique auquel il a élevé ses prétentions.

M. Pelletier évalue la charge annuelle de la dette publique dans son système à 446 millions, en y comprenant 90 millions de rentes qui représenteront l'indemnité à servir aux propriétaires d'actions de banques, de chemins de fer et de houillères qu'il dépossède. La dette actuelle, celle que le socialisme reconnaît, est fixée ainsi à 356 millions. Je note, en passant, que ce chiffre ne correspond à aucune évaluation exacte ni même approximative de la réalité. Les crédits accordés pour 1850 s'élèvent en bloc à 396 millions; si l'on en déduit l'amortissement ainsi que les rentes rachetées, il ne reste plus que 324 millions. Les financiers de la montagne, qui prennent de telles libertés avec le grand-livre, devraient bien nous dire ce qu'ils entendent y ajouter et ce qu'ils se proposent d'en retrancher, s'ils veulent appeler et non pas dérouter les jugemens de la critique.

Maintenant l'état indemniserait-il équitablement les détenteurs des propriétés industrielles qu'il convertit en monopoles, en leur attribuant une rente annuelle de 90 millions? M. Pelletier se donne beaucoup de peine et entre dans des calculs très minutieux pour le démon-

trer. Cependant les chiffres qu'il aligne dans son budget semblent, au premier aperçu, déposer du contraire. En effet, les assurances, les chemins de fer, les houillères, les salines et autres industries, qu'il achète pour 90 millions de rentes, sont portés aux recettes pour un produit brut de 1,232 millions. Retranchez 400 et quelques millions pour les frais d'exploitation, suivant les calculs de M. Pelletier lui-même, et vous trouverez encore un revenu net de 800 millions, revenu qui représente près de 900 pour 100 du prix d'acquisition. Nous ne dirons pas à M. Pelletier que « dans ses heureuses mains le cuivre devient or; » mais nous lui demanderons au nom de quel principe de politique ou de morale il revendique pour l'état le droit d'acheter l'or au prix du cuivre?

Pour rendre plus sensible l'erreur des calculs dans lesquels s'est jeté M. Pelletier, erreur commune à tous les projets de rachat, il n'y a qu'à regarder sur quelles bases il établit l'indemnité que l'état devrait servir aux compagnies de chemins de fer. Le réseau français doit avoir, comme chacun sait, une étendue d'environ 5,000 kilomètres. M. Pelletier suppose que 3,979 kilomètres (1) sont exploités ou à la veille de l'être, que ces chemins ont coûté ou coûteront 1,760 millions aux compagnies et 457 millions à l'état. Sans discuter ces bases, qui s'écartent quelque peu des faits, on comprend difficilement que le financier socialiste pense résoudre le problème, sans blesser les règles austères de l'équité, en offrant aux compagnies, pour prix d'une propriété qui leur aura coûté 1,760 millions, une rente représentative d'un capital de 1,193 millions. Passe encore si le marché était librement consenti des deux parts, et si les compagnies, en subissant une perte de 32 pour 100 sur leur capital, faisaient un sacrifice volontaire; mais un gouvernement qui exproprie des individus ou des associations pour cause d'utilité publique, et qui exerce ainsi sur les propriétés privées une sorte de droit de conquête, est tenu d'en rembourser la valeur réelle et plus que la valeur. Quand l'état, le département ou la commune s'empare d'un champ ou d'une maison, est-ce que le jury qui détermine l'indemnité se borne à constater le produit du champ ou de la maison pour le capitaliser ensuite? Non certes : il prend en considération toutes les circonstances, le prix d'achat, l'accroissement du revenu et jusqu'à la valeur de convenance. Voilà les bases équitables et sincères de son jugement. Pourquoi renoncer à l'application de ces principes? Est-ce que la règle d'équité qui préside à l'évaluation des propriétés individuelles ne peut pas servir à évaluer les propriétés des compagnies? Les associations n'ont-elles pas les mêmes droits et au moins les mêmes titres que les individus devant la puissance publique?

(1) L'étendue des chemins exploités aujourd'hui est d'environ trois mille kilomètres.

Au reste, les lois ont déterminé, pour le cas où l'état jugerait utile d'ajouter les chemins de fer à son domaine, l'époque, la forme et les conditions du rachat. Le gouvernement ne peut déposséder une compagnie qu'après quinze ans d'exploitation, et en lui servant une rente égale à la moyenne du revenu pendant les cinq dernières années de l'exploitation, mais sans que cette rente puisse demeurer inférieure au produit de la dernière année. Si jamais la république sociale fait main basse sur les chemins de fer, pour peu qu'elle se pique d'être un gouvernement régulier et honnête, elle devra respecter les principes qui forment contrat entre les parties, et qui sont écrits dans tous les cahiers des charges.

M. Pelletier admet que le revenu brut des chemins de fer est en moyenne de 40,000 francs par kilomètre, et que le revenu net est de 15,000 fr. seulement. J'ignore qui lui a fourni des données aussi complètement inexactes; mais, à coup sûr, l'exploitation des chemins de fer dans tous les pays de l'Europe présente des résultats bien différents. Un produit brut de 40,000 fr. par kilomètre, loin d'être la moyenne des résultats, en est généralement le point culminant. Il n'y a que le *North Western* en Angleterre et le chemin d'Orléans, la plus importante des têtes de ligne en France, qui aient donné un revenu brut de 81 à 82,000 fr. par kilomètre. Le chemin de Rouen, au maximum de ses recettes en 1847, a atteint le chiffre de 72,400 fr. par kilomètre, et le chemin du Nord celui de 45,600 fr. à la même époque, avant que l'on eût construit et exploité les embranchemens. En 1849, les 5,996 milles de chemins de fer en exploitation dans le Royaume-Uni ont donné un produit brut de 11,806,000 liv. st. (301,053,000 fr.), ce qui représente une moyenne de 31,000 fr. par kilomètre. La moyenne des chemins belges était de 18,400 fr. par kilomètre en 1841; elle s'est élevée en 1847 à 26,600 fr., et paraît devoir être de 29 à 30,000 fr. en 1850. Le chemin du Nord, dont le produit brut était tombé en 1848 à 33,250 fr. par kilomètre, et à 34,300 fr. en 1849, donnera probablement, en 1850, 40 à 41,000 fr. (1). Le produit moyen d'Orléans à Bordeaux, sur la tête de cette ligne, n'a pas excédé 35,600 fr.; celui du Havre a été de 37,500 fr.; celui de Paris à Strasbourg, entre Paris et Châlons-sur-Marne, atteint à peine 30,000 fr.; celui d'Avignon à Marseille flotte entre 20 et 25,000 fr.; celui de Chartres est de 22 à 23,000 fr.; celui de Strasbourg à Bâle, d'environ 18 à 20,000 fr., et celui de Montereau à Troyes, de 11 à 12,000 fr.; enfin la ligne de Paris à Lyon, que l'on croyait productive entre toutes, n'aura donné cette année que 27 à

(1) En 1849, sur le chemin du Nord, la section de Paris à Amiens a produit 65,000 fr. par kilomètre, celle d'Amiens à la frontière belge 30,200 fr., et ces deux sections, formant la ligne principale, ensemble 46,700 fr. Les embranchemens de Lille à Dunkerque et à Calais ont produit 13,300 fr. par kilomètre; celui de Creil à Saint-Quentin jusqu'à Chauny a produit 13,800 fr.

28,000 fr. par kilomètre sur les 266 kilomètres exploités, qui comprennent la tête de cette ligne vers Paris. En résumé, dans l'hypothèse probable où les 3,000 kilomètres de chemins de fer exploités aujourd'hui en France donneraient un produit brut de 85 millions pour l'année 1850, la moyenne du produit par kilomètre serait de 28,333 fr.

Quant au rapport du revenu net au produit brut, il n'y a pas de moyenne possible. Ce rapport varie d'année en année sur le même chemin de fer, et les résultats diffèrent d'un chemin de fer à l'autre, non-seulement comme la circulation, mais encore comme l'économie de la gestion, comme les tarifs, comme les conditions de pentes et comme les circonstances du marché.

En 1843, les frais d'exploitation sur les vingt-quatre meilleures lignes de l'Angleterre présentaient une moyenne de 41 pour 100 de la recette brute; sur vingt-quatre autres lignes, ils étaient évalués à 50 pour 100.

Sur les chemins de fer belges, la dépense absorbait, en 1841, 68 pour 100 de la recette; en 1842, 62 pour 100; en 1843, 60 pour 100; en 1844, 51 et demi pour 100; en 1845, 50 8 dixièmes pour 100; en 1846, 53 pour 100, et en 1847, 62 2 dixièmes pour 100.

Sur le chemin du Nord, le rapport des frais d'exploitation au produit brut était, en 1847, de 46 3 dixièmes pour 100; en 1848, de 54 6 dixièmes pour 100; en 1849, de 39 5 dixièmes pour 100; on suppose qu'il sera de 38 à 40 pour 100 en 1850.

Sur le chemin d'Orléans, la dépense a été à la recette brute, en 1844, comme 40 3 dixièmes est à 100; en 1845, comme 38 5 dixièmes; en 1846, comme 38; en 1847, comme 41, et en 1848, comme 48 5 dixièmes.

Sur le chemin du centre, les frais d'exploitation absorbaient, en 1847, 58 pour 100 de la recette brute, et en 1848, 65 6 dixièmes pour 100. Sur le chemin d'Orléans à Tours, le rapport était de 62 6 dixièmes en 1847, et de 67 5 dixièmes en 1848.

Sur le chemin de Rouen, la proportion se maintient entre 42 et 43 pour 100; c'est une ligne à faibles pentes. Sur le chemin de Rouen au Havre, le rapport était, en 1848, de 63 pour 100, et en 1849, de 52 6 dixièmes pour 100; de 67 pour 100, en 1847, sur le chemin de Strasbourg à Bâle, et de 82 pour 100, en 1849, sur le chemin d'Amiens à Boulogne.

Nous ne présumons rien de trop en supposant que les 3,000 kilomètres de chemins de fer, qui paraissent devoir produire, en 1850, un revenu brut de 80 à 85 millions, verront leur produit s'élever à 100 millions en 1854, alors que la plupart des compagnies auront franchi les débuts toujours lents et difficiles de la circulation; et quand on supposerait que les frais d'exploitation doivent absorber

33 pour 100, ce qui, le calcul des moyennes admis, est une hypothèse très large, il resterait 45 millions pour l'intérêt du capital, qui, les dépenses du chemin de Lyon comprises, ne s'élève pas à 900 millions pour la part des compagnies. Ce serait donc un revenu net de 5 pour 100 et non pas de 3 et demi pour 100, comme le suppose M. Pelletier, dont il faudrait tenir compte en évaluant l'indemnité. La rente à servir, dans son système, serait donc, pour 4,000 kilomètres de chemins de fer, de 60 millions, que l'on porterait au budget des dépenses, et l'on n'aurait que 133 millions au lieu de 159 à porter, pour le revenu brut, au budget des recettes.

En parcourant un à un tous les élémens de l'indemnité de 90 millions de rente que M. Pelletier tient en réserve pour désintéresser les industries dépossédées, on rencontrerait des omissions et des mécomptes encore plus manifestes. Après l'exemple des chemins de fer, je ne citerai que celui des banques. En leur enlevant le privilège des émissions pour le conférer à l'état, M. Pelletier ne leur adjuge aucune compensation. Il croit apparemment avoir assez fait en leur rendant la libre disposition de leur capital. Le capital des banques qui sont absorbées dans l'unité de la Banque de France s'élève à 108 millions. La valeur des actions qui sont cotées encore, malgré la dépréciation qu'elles ont subie depuis deux ans et demi, au taux de 2,300 francs, suppose un capital supplémentaire d'environ 102 millions. Il faudrait donc servir aux actionnaires de la Banque de France une rente d'au moins 5 millions, en les obligeant à liquider cette grande et utile entreprise.

M. Pelletier demande 100 millions pour les dépenses de l'instruction publique. Le budget de l'instruction publique s'élève aujourd'hui à 22 millions. En 1849, on demanda 49 millions à l'assemblée constituante pour rendre l'instruction gratuite; mais les socialistes, qui prétendent établir la gratuité à tous les degrés, et donner à qui la réclamera une instruction complète, ont besoin, comme le dit M. Pelletier, de 100 millions *au moins*. Le système étant donné, cette magnifique allocation se trouvera infailliblement et avant peu trop modeste. Quand l'instruction est un droit pour le peuple et un devoir pour l'état; quand le père de famille peut se décharger sur les représentans officiels de la société des dépenses qu'entraîne l'enseignement, il ne tarde pas à demander qu'on le dégrève de celles de l'éducation; il n'y a qu'un pas de l'instruction gratuite à l'éducation gratuite, et de l'éducation gratuite à l'éducation commune. L'état, en se substituant à la famille, ne prend pas de ces devoirs ce qu'il lui plaît de prendre. La limite est donnée par le système. Qui se charge d'instruire les enfans du peuple contracte en même temps l'obligation de pourvoir à leur nourriture et à leur entretien. Les lois de Lycurgue sont au bout des combinai-

sons sur lesquelles est bâti le budget socialiste. Le budget de l'instruction publique, qui doit, suivant l'avis de M. Pelletier lui-même, s'accroître chaque année, exigera certainement, une année ou l'autre, plusieurs centaines de millions.

L'administration de la justice coûte 26 millions à la France. Le budget de M. Pelletier ramène cette dépense à vingt millions. Pour obtenir cette économie, il renverse, sans égard pour les services qu'il a rendus, notre système judiciaire. Plus de cours d'appel, plus de tribunaux de première instance. Le socialisme supprimerait un degré de juridiction en créant un tribunal par département et en érigeant en tribunal la justice de paix, sans parler des tribunaux communaux ou de famille, dont les fonctions, quoi qu'en dise M. Pelletier, ne resteraient pas long-temps gratuites. Or, trente-huit mille tribunaux de commune, à mille francs chacun, ce qui est un minimum très modique, donneraient cent quatorze mille fonctionnaires de plus, et coûteraient 38 millions à l'état. Voilà l'économie de personnel et d'argent que l'on nous propose!

M. Pelletier maintient provisoirement le budget des cultes, mais les socialistes aspirent à le supprimer en séparant complètement le clergé de l'état. Qu'y gagnera le pays au point de vue de ses finances? Que le clergé catholique reçoive un traitement payé par le trésor public, ou qu'il doive le pain quotidien à des souscriptions, à des collectes faites parmi les fidèles, la charge restera la même; sous une forme comme sous une autre, ce sera la masse des contribuables qui paiera. La véritable question est celle de savoir si la France achète trop cher, au prix de 40 millions, l'entretien des cultes reconnus et l'enseignement de la morale. M. Pelletier s'élève contre le traitement des archevêques et contre celui des évêques, qu'il voudrait abaisser au niveau de celui des curés. Cela revient à dire qu'il ne faut pas de hiérarchie pour le clergé, et que les choses vont mieux, dans la religion comme dans l'état, lorsque personne n'obéit, et que tout le monde commande. Le pouvoir, même dans l'ordre spirituel, a besoin de signes extérieurs auxquels on le reconnaisse. Qu'on ne s'y méprenne donc pas, détruire les inégalités de traitement, ce serait abolir la hiérarchie religieuse, et détruire la hiérarchie, ce serait proclamer le règne du désordre moral. Au fond, voilà le but réel des socialistes; ils ne veulent pas plus de religion qu'ils n'admettent de pouvoir. Élevés dans les doctrines d'un panthéisme grossier, ils ne reconnaissent plus guère ni ame dans l'homme, ni Dieu dans le monde, à force de se consacrer au culte abrutissant de la matière. Les financiers du socialisme ont beau s'en défendre aujourd'hui : ils supprimeront le budget des cultes, et bientôt les cultes eux-mêmes; mais les finances de l'état n'y gagneront rien. Pour chaque prêtre que l'on aura congédié, il faudra porter au cha-

pitre de la force publique un gendarme de plus, et l'allocation à faire aux prisons s'accroîtra de tout ce que l'on aura retranché à l'entretien des églises.

M. Pelletier attribue 70 millions au budget de l'agriculture et de l'industrie. Ce ne sera pas trop assurément sous le régime que ses amis et lui nous promettent. Quand on aura éteint l'énergie et dissipé les ressources individuelles, il faudra bien que l'état se charge de donner l'impulsion au travail, de l'éperonner et de le diriger. J'en dirai autant des 120 millions que M. Pelletier prétend consacrer annuellement aux travaux d'utilité publique. Dès qu'il n'existera plus de compagnies pour entreprendre une partie de ces travaux, la part de l'état s'accroîtra naturellement de celle des associations. Il devra prendre la place qu'il aura rendue vacante, sans quoi, nous aurions le droit de lui dire : « Pourquoi nous priver de l'assistance des compagnies, si vous ne nous apportez pas quelque chose de mieux, ou tout au moins l'équivalent de ce qu'elles peuvent faire ? »

Dans les années qui ont précédé 1848, le budget extraordinaire des travaux publics s'élevait en moyenne à 150 millions, et le budget ordinaire à 60 millions, à quoi venaient s'ajouter 90 ou 100 millions dépensés par les compagnies. Au total, l'exécution ou l'entretien de ces grands ouvrages répandait annuellement dans le pays une somme de 300 millions (1), qui s'écoulait en paiement des matériaux et de la main-d'œuvre. En 1848, la dépense des travaux publics, malgré les embarras de nos finances, a excédé 200 millions. Aujourd'hui elle est encore de 150 millions pour l'état et pour les compagnies; ce qui n'empêche pas que les grandes industries souffrent et se plaignent. Comment veut-on donner satisfaction à tous ces intérêts en diminuant de plus belle le travail et la dépense? M. Pelletier fera bien d'augmenter ce chapitre de 75 à 80 millions, à moins qu'il ne se résigne à voir surgir encore une fois la fatale excroissance des ateliers nationaux.

J'arrive à une allocation qui touche de bien près au ridicule; il s'agit de 7 millions consacrés aux *affaires internes et communales*. Voilà l'article par lequel M. Pelletier remplace le budget de l'intérieur. Le réformateur socialiste nous permettra de lui dire qu'il fait trop ou trop peu : trop, s'il veut conserver une action quelconque au pouvoir central; trop peu, s'il prétend relâcher tous les liens administratifs et détruire tous les moyens de gouvernement.

Sur les 122 millions que comprend le budget de l'intérieur, 94 millions, produit de ressources spéciales, sont consacrés au service départemental. Sur les 28 millions qui sont ordonnancés directement

(1) En 1847, l'état a dépensé en travaux extraordinaires 177 millions, et les compagnies plus de 120 millions.

par le ministre, l'administration départementale absorbe encore près de 8 millions; une somme égale représente les dépenses des condamnés dans les maisons centrales; environ 4 millions s'écoulent en secours aux étrangers réfugiés et aux établissements de bienfaisance; le service des beaux-arts réclame et obtient plus de 4 millions. L'administration centrale, jointe aux archives, ne coûte guère plus de 1 million; 2 millions environ défraient les dépenses de sûreté générale, les services télégraphiques et les dépenses de la garde nationale. Voilà l'anatomie de ce budget déjà trop réduit dans ce qui touche aux dépenses générales, et qui serait beaucoup moins contesté, s'il était un peu plus connu.

A quels articles de dépenses en veulent cependant les réductions brutales et sommaires de M. Pelletier? Va-t-on supprimer les préfets et les sous-préfets? Quoi! nous ne reverrons pas même les commissaires et les sous-commissaires de février, ces fonctionnaires à 40 francs par jour, ces sublimes incarnations du gouvernement provisoire! il n'y aura pas le plus petit représentant du gouvernement dans les provinces! personne ne sera chargé de veiller au maintien de l'ordre et de surveiller l'exécution des lois! On peut assurément porter la réforme dans le régime de nos prisons; mais qui songerait à lâcher les malfaiteurs sur la société? Le budget des prisons, 8 millions, plus ou moins, est donc un article de dépense obligatoire. La hache socialiste tombera-t-elle sur les beaux-arts? Dans un pays qui n'a pas d'aristocratie, et où les richesses ne s'accumulent pas dans un petit nombre de mains, l'état a seul qualité pour développer les arts et pour encourager les artistes. En plantant un arbre de la liberté près de l'Académie nationale de Musique, au soleil infécond de février, M. Ledru-Rollin avait annoncé, dans la ferveur du premier enthousiasme, que la république ferait pour les beaux-arts plus que n'avait jamais fait la monarchie. On nous promettait alors je ne sais quel autre siècle de Périclès ou des Médicis, dont il ne nous a malheureusement pas été donné jusqu'à présent de saluer l'aurore. Que veut cependant M. Pelletier? C'est aux socialistes de nous dire s'ils excluent de leur république les bibliothèques, les spectacles et les musées. Qu'ils choisissent une bonne fois entre la république de Périclès et celle de Babœuf.

Le budget socialiste ne maltraite pas trop, j'en conviens, les colonies et la marine, qui reçoivent une allocation de 106 millions; mais la guerre, en revanche, réduite à 185 millions, s'y trouve sabrée d'importance. On voit bien que M. Pelletier et ses amis se soucient fort peu de maintenir l'ordre à l'intérieur. 185 millions pour la guerre et pour l'Algérie, il n'y a pas de quoi tenir sur pied plus de deux cent mille hommes. Notez bien que les socialistes ont la prétention de propager leurs principes, les armes à la main, dans toutes les contrées monar-

chiques de l'Europe. Or, la Prusse a une armée qui excède deux cent cinquante mille hommes; l'Autriche garde encore plus de quatre cent mille hommes sous les drapeaux, et la Russie en compte près du double, sans parler de l'Angleterre ni de l'Espagne. Est-ce bien avec les 185 millions de M. Pelletier que la république sociale luttera, en gardant l'Algérie et la France, contre un million et demi de soldats? Les préparatifs d'une guerre défensive nous coûteront plus de 500 millions en 1840; que serait-ce d'une guerre offensive et de propagande! Je ne fais pas tort aux socialistes en admettant que le budget de la guerre s'élèverait sous leurs auspices aux proportions qu'il atteignit un moment sous l'empire, et que nous en aurions pour 6 ou 800 millions par année. Le chiffre de M. Pelletier n'est donc qu'une amorce, et, pour s'y laisser prendre, il faudrait n'avoir ni la mémoire de ce qui s'est passé depuis 1793, ni la connaissance des projets que la montagne nouvelle affiche dans ses programmes et dans ses comptes-rendus.

M. Pelletier évalue à 537 millions les frais d'exploitation des monopoles et des industries financières. Quelle que soit l'élévation de ce chiffre, il n'a rien qui doive surprendre, quand on songe que le financier socialiste en attend un produit annuel de 1,600 millions. On s'étonnerait plutôt, et à bon droit, de la faible proportion de la dépense à la recette. N'oublions pas que M. Pelletier a posé en principe que les grandes industries produisaient plus et dépensaient moins dans les mains de l'état que dans celles des particuliers et des compagnies. Ce n'est pas là peut-être une vérité d'expérience; mais le socialisme, qui nous introduit aux merveilles d'un nouveau monde, en renversant les principes, n'aura-t-il pas aussi le pouvoir de changer les faits?

Reste un chapitre curieux, qui est à lui seul tout le système. M. Pelletier porte en ligne de compte, pour ce qu'il appelle l'*administration générale de la France*, une dépense de 62 millions. Dans le budget, tel que l'ont fait un gouvernement et une assemblée dévoués à la cause de l'ordre, l'administration centrale ne coûte que 15 millions. De ce chef tout au moins, M. Pelletier ne réalise pas une économie. Quelles peuvent être les raisons qui légitiment ici une dépense à peu près quadruple? Les socialistes trouvent que nous avons trop de neuf ministères et de neuf ministres. Leur système n'admet qu'un ministre et qu'un seul ministère, auquel viendront se rattacher autant de sections qu'il y a aujourd'hui de départemens ministériels. Une machine aussi compliquée et aussi lourde que ce ministère unique ne saurait trop prodiguer les millions; ne faut-il pas en graisser les rouages? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les socialistes, qui prétendent ainsi abaisser le pouvoir exécutif et le mettre hors d'état de lutter avec le pouvoir législatif, ne s'aperçoivent pas qu'en donnant à un seul homme la charge du gouvernement, ils font du ministère, dans l'ordre administratif,

une sinécure, et du ministre, dans l'ordre politique, un véritable dictateur.

Cette chimère du ministre unique, que les socialistes n'ont pas inventée, mais qu'ils adoptent, procède de la même pensée que le gouvernement personnel dans les monarchies. C'est le même rêve descendant ici d'en haut, et montant là d'en bas. On oublie que la complication des affaires introduit forcément, dans l'état comme dans l'industrie et comme dans le commerce, le principe de la division du travail. On imagine qu'un seul homme peut porter le poids du gouvernement, et, pour alléger le fardeau, tantôt on veut réduire le gouvernement à la politique, ce qui est le propre des monarchies quand elles dévient du régime parlementaire, tantôt l'on prétend supprimer la politique et faire du pouvoir une machine purement administrative pour caresser les instincts d'une ombrageuse démocratie. De quelque part qu'elle vienne et au profit de quelque ambition qu'elle ait été conçue, cette théorie est inapplicable. On ne sépare pas à volonté l'administration de la politique. Quelque système que l'on adopte, que l'on calque sa méthode sur le despotisme bureaucratique de la Prusse ou sur la liberté de l'Angleterre, on ne fera pas de l'administration un automate qui n'ait besoin ni d'une direction ni d'un moteur. La politique agit sur l'administration, et l'administration réagit sur la politique. Voilà ce qui entretient dans le corps social la circulation et la vie. Le gouvernement, pour être à la fois rationnel et pratique, doit résider dans un conseil des ministres, où chacun, en participant à la direction générale des affaires, apporte l'expérience de la spécialité à laquelle il préside. Au-dessus plane le pouvoir qui représente, comme roi constitutionnel ou comme chef de la république, deux principes que l'on doit toujours mettre à l'abri des mouvemens d'opinion, à savoir, l'unité et la durée.

Au demeurant, le ministre unique de la république sociale, avec des intentions de despotisme, ne sera qu'un roi fainéant qui végètera sous la tutelle d'une infinité de maires du palais. Pour éviter la division du travail au sommet de la hiérarchie, on l'aura portée à l'extrême dans les rangs secondaires. Tout chef de bureau se considérera comme ministre, et, pour peu qu'il tienne son autorité de l'élection, l'on verra fleurir et se développer l'anarchie à tous les étages du pouvoir. Ce régime doit amener bien vite l'abaissement des fonctions et la multiplicité des fonctionnaires. Je m'explique à merveille que M. Pellier l'ait coté à si haut prix, quand il s'agit pour lui de procurer à tout catéchumène socialiste sa part du budget et du gouvernement.

La monarchie de 1830 nous avait légué, pour l'année 1848, un budget de 1,500 millions. L'avènement de la république nous a valu 200 millions d'augmentation dans les dépenses. La république dé-

mocratique et sociale porte son budget, du premier mot, à 1,800 millions, et, si l'on veut bien tenir compte des lacunes que nous avons signalées dans ses calculs, on reconnaîtra que 2 milliards ne l'en tireraient pas. Cette progression est naturelle. La monarchie constitutionnelle pourrait passer pour un prodige de simplicité à côté du gouvernement que rêvent les amis de M. Pelletier. C'est peu pour eux de rendre la justice, de maintenir l'ordre, de présider à la gestion des intérêts communaux et départementaux, d'entretenir les voies de communication qui sont dans le domaine public, de lever les impôts et de fixer les tarifs, d'organiser et de commander la force publique : ils font pénétrer l'administration jusque dans la sphère des intérêts individuels; ils veulent que l'état exploite les chemins de fer et les mines, qu'il commandite les industries qu'il n'exploitera pas, qu'il soit banquier, et le banquier de tout le monde, qu'il donne l'instruction, le crédit et le travail, qu'il se charge du sort de tous et de chacun, enfin qu'il aille au-delà de la Providence, qui, en semant les biens sous nos pas, avait du moins laissé quelque chose à faire à la liberté humaine. Deux milliards pour mener de front d'aussi nombreuses et d'aussi vastes opérations, en vérité ce n'est pas trop; si quelqu'un proposait de s'en charger à moins, je le trouverais bien fourbe ou bien hardi, et je conseillerais en tout cas de se défier de ses promesses.

II. — RECETTES.

La statistique s'est occupée de déterminer la somme d'impôts que paie chaque individu dans les diverses contrées de l'Europe. Elle nous enseigne que les contributions dont se forme le revenu public représentent, à l'heure qu'il est, 45 fr. 40 cent. par tête en Angleterre, 43 fr. 75 cent. en Toscane, 42 fr. 75 cent. en Hollande, 39 francs en France, 26 fr. 25 cent. en Belgique, 22 fr. 85 cent. en Espagne, 22 fr. 50 cent. en Danemarck, 19 fr. 70 cent. en Sardaigne, 15 fr. 45 cent. en Bavière, 13 fr. 35 cent. en Prusse, 10 fr. 50 cent. en Autriche et 6 fr. 40 cent. en Russie. Faut-il induire de là que les peuples les moins imposés sont aussi les mieux gouvernés et les plus heureux, que le gouvernement anglais, par exemple, doit être placé au bas de l'échelle, et que le gouvernement russe mérite d'en occuper le sommet?

La charge de l'impôt est relative. La même contribution, qui paraîtra légère à un peuple riche, peut écraser un peuple comparativement indigent. Les Belges ne sont guère plus taxés que les Espagnols. Qui oserait cependant mettre la richesse actuelle de l'Espagne en parallèle avec celle de la Belgique? Le peuple russe, dans un pays où la population est clair-semée et où l'industrie ne fait que de naître, supporterait difficilement un impôt plus élevé que les taxes modiques aux-

quelles il est soumis, tandis que le peuple anglais, qui paie des contributions sept fois plus fortes, grace aux ressources de son agriculture, de son industrie, de son commerce et de son crédit, en présence d'une nécessité critique, pourrait doubler son budget.

Ce n'est donc point parce que le budget socialiste nous présente en perspective une dépense de 2 milliards, ou de 55 fr. 55 cent. par individu, que je serais d'avis, sans autre examen, de rejeter cette combinaison dans les catacombes de l'utopie. Je me demande, avant tout, si l'école de M. Pelletier est en mesure de nous rendre assez riches pour qu'une contribution de 55 fr. 55 cent. ne nous pèse pas plus à l'avenir que ne le fait aujourd'hui une contribution de 38 fr. 90 cent. J'examine si les réformateurs radicaux ont inventé des recettes qui couvrent bien réellement les dépenses, et si le revenu public doit s'accroître, à leur signal, comme une marée montante qui n'aurait pas de reflux.

Faisons d'abord le compte des recettes qu'ils suppriment, et voyons comment ils procèdent à la destruction de l'impôt. Le revenu public a été évalué, dans le budget de 1851, en déduisant l'amortissement porté en recette pour ordre, à la somme de 1,296 millions. Là-dessus, le système socialiste retranche :

1° Les quatre contributions directes, dont le produit est encore estimé à.	408,000,000 fr.
2° Les droits d'enregistrement et de timbre, avec les additions qu'ils viennent de recevoir, pour.	251,000,000
3° Les droits divers, l'impôt sur les biens de main-morte, etc., pour.	48,000,000
4° Les produits éventuels du service départemental, pour.	17,000,000
5° Les taxes établies sur les boissons.	100,000,000
Total général, sauf les fractions.	824,000,000 fr.

Voilà donc, pour entrée de jeu, les deux tiers du budget des recettes, le plus clair du revenu public, dont on fait table rase. Le reste va s'absorber dans les monopoles que le socialisme s'efforce d'étendre et de grossir. Ne demandez pas de logique à ce système. En supprimant les droits d'entrée sur les boissons et les octrois, qui sont des douanes intérieures, il conserve les douanes, qui sont des octrois établis contre les produits étrangers. Les boissons cessent d'être imposées; mais l'on maintient les taxes qui frappent les sucres et les sels, condiments tout aussi nécessaires à l'alimentation de l'homme. Abolir les contributions directes et convertir en monopoles les contributions indirectes que l'on n'efface pas de l'échiquier de l'impôt, voilà l'idée fondamentale du budget tel que la fantaisie socialiste le construit.

Jusqu'à présent, l'on n'avait pas imaginé d'improviser, en matière d'impôt, une transformation soudaine ni complète. Les hommes d'état, qui savent que les meilleures taxes sont celles qui ont pris racine, grâce à une expérience séculaire, dans les mœurs des populations, et que les impôts les plus sagement combinés, par cela seul qu'ils sont nouveaux, doivent rencontrer les plus grands obstacles, s'étudient, dans les mesures de réforme, à modifier graduellement plutôt qu'à changer de fond en comble l'assiette des contributions. Ce fut ainsi que l'assemblée constituante remplaça la taille et les vingtièmes par un impôt direct basé sur le revenu du sol. Les hommes de février eux-mêmes, qui ne craignaient pas, au moment où ils voyaient se dessécher, sous le feu de la désorganisation révolutionnaire, les sources du revenu public, de retrancher la taxe des boissons, et, avec cette taxe, un produit de 100 millions, s'attachèrent du moins fortement à l'impôt direct comme à l'ancre de salut des finances, et quand ils proposèrent l'impôt sur les assurances, ce ne fut qu'à titre d'essai et pour procurer au trésor une ressource supplémentaire de 40 millions. M. Garnier-Pagès, auprès duquel M. Pelletier est un Érostrate en finances, ne brûla pas du moins l'arche précieuse de l'impôt avant d'avoir éprouvé la solidité et la fécondité de la nouvelle matière imposable; mais peut-on s'étonner de ce que le socialisme, qui prétend transformer la société tout entière, songe à transformer le budget?

Les disciples de Saint-Simon, qui procédaient eux aussi par voie de rénovation, mais qui avaient donné au mécanisme du crédit une attention plus intelligente que les acolytes de M. Proudhon ou de M. Pierre Leroux, proposèrent en 1831 de substituer l'emprunt à l'impôt pour subvenir aux dépenses publiques. Dans ce système, le capital de la dette pouvait impunément s'accroître chaque année, car la baisse de l'intérêt, que les publicistes du *Globe* supposaient infaillible et incessante, progressive et infinie, devait, par la réduction de la rente, ramener constamment les charges de l'état au même niveau. L'état avait-il besoin d'un milliard pour couvrir ses dépenses, il ouvrait un emprunt de pareille somme, en échange de laquelle il inscrivait au grand-livre une rente de 50 millions. L'année suivante, et pour faire place à de nouvelles inscriptions sans troubler l'équilibre financier, on réduisait l'intérêt de la rente d'un dixième ou d'un vingtième. D'année en année ou de lustre en lustre, la même opération devait se renouveler. Le mal est que l'intérêt de la dette, en supposant les circonstances les plus favorables, ne peut pas se réduire aussi vite que s'accroît le capital des emprunts. Ajoutez que la baisse progressive de l'intérêt en partant de 5 pour marcher, quoique sans l'atteindre, vers zéro, a un terme nécessaire, tandis que les besoins de l'état, en admettant qu'ils n'augmentent pas, se renouvellent sans terme prévu ni possible.

Une illusion d'optique avait entraîné tous ces esprits généreux. Les socialistes d'aujourd'hui sont les dupes d'un mirage semblable. Ce n'est plus par l'emprunt, c'est par l'assurance qu'ils veulent désormais remplacer l'impôt. Sous la restauration, l'école libérale, exagérant la critique du pouvoir jusqu'à confondre le principe avec l'abus, considérait le gouvernement comme un mal nécessaire, comme un ulcère attaché aux flancs de la société. Aujourd'hui l'école socialiste reporte sur l'impôt cette haine aveugle. L'impôt n'est-il pas, selon M. Pelletier, « l'ennemi du peuple et le mauvais génie des gouvernans ? »

Examinons cependant si la solution présentée par le socialisme en 1850 vaut mieux que celle qui avait été indiquée par ses précurseurs en 1831. Il s'agit toujours pour l'état de prendre dans la bourse des citoyens les sommes destinées à défrayer les dépenses publiques. Seulement l'impôt serait prélevé à titre d'assurance pour les propriétés que les imposés possèdent, et les contribuables porteraient, sur les registres du fisc, le nom d'assurés. Ce système, qui paraît être le mot d'ordre du parti, est exposé par M. Pelletier dans les termes qui suivent :

« Oui, les bénéfices sur les assurances et les autres services rendus seraient payés par les citoyens; mais n'y a-t-il donc aucune différence entre un capital assuré, comme je le demande, et un capital imposé, comme il l'est actuellement ?

« Aujourd'hui l'on demande à la terre, aux maisons, au travail et à ses instrumens, de l'argent, beaucoup d'argent, et, s'il leur arrive malheur, si la grêle ravage les champs, si l'épizootie rend désertes les étables, si l'incendie et l'inondation détruisent quelques propriétés, on les abandonne à leur malheureux sort; que dis-je? on les abandonne! on y fait passer le fisc pour s'informer s'il n'y a pas quelque chose à dévorer encore!

« Par les assurances et autres services rendus, au contraire, l'impôt, si toutefois on peut appeler impôt la rémunération d'un service rendu, l'impôt, dis-je, serait juste, proportionnel et léger.

« Il serait léger, parce qu'il n'assurerait les objets qu'à 2 pour 100 et jusqu'aux trois quarts seulement de leur valeur vénale, afin d'intéresser les assurés à la conservation de leur fortune et de les empêcher de spéculer sur des désastres.

« Il serait proportionnel, parce que celui qui posséderait beaucoup paierait beaucoup, celui qui posséderait peu paierait peu, et celui qui n'aurait rien à assurer ne paierait rien.

« Il serait juste, parce qu'après avoir demandé à chacun selon ses facultés, si le malheur venait à passer quelque part, aussitôt il y courrait, réparerait le mal, consolait les affligés, et veillerait à ce que cela n'arrivât plus, ou arrivât le moins possible. »

Ainsi l'état, en se faisant assureur, devrait élever la prime d'assurance à un taux qui non-seulement couvrir les sinistres, mais qui lui

permet encore de recueillir des bénéfices considérables. Ces bénéfices lui tiendraient lieu des taxes qui sont aujourd'hui perçues. Ce serait donc un impôt, un impôt proportionnel au capital du contribuable, et par conséquent un impôt sur le capital.

L'impôt direct sur le revenu, l'*income-tax*, a échoué en France devant la résistance de l'opinion publique, parce qu'il ne pouvait pas s'accommoder à nos mœurs, et parce qu'il menait à l'inquisition des fortunes. Une taxe établie directement sur le capital aurait les mêmes conséquences, et rencontrerait à coup sûr une égale répulsion. Je reconnais qu'il est plus facile, à certains égards, d'atteindre le capital que de pénétrer dans les mystères du revenu individuel. Cependant, si l'on veut étendre la taxe aux capitaux mobiliers, au commerce et à l'industrie, on viendra se heurter à des difficultés tout aussi peu solubles. Il faudra exiger la déclaration du contribuable et contrôler cette déclaration par les recherches du fisc, pour donner une base moins hypothétique à l'impôt. Le mécanisme tout entier de l'*income-tax* se dressera devant nous, et l'on retombera dans l'odieux de la même procédure.

Il y a plus, l'impôt sur le capital serait à la fois un expédient barbare et une véritable iniquité. En principe comme en fait, le revenu de l'état représente la portion disponible du revenu de la nation, et chacun doit y contribuer dans la mesure de ses ressources. Or, on ne vit pas de son capital; le capital ne produit qu'à l'aide du travail qui le met en valeur, et ce sont les produits du capital qui défraient l'existence de tous et de chacun, qui pourvoient aux dépenses annuelles. Celui qui mange son fonds, au lieu de le faire fructifier et de se contenter du croît, est considéré comme un prodigue qui marche à grands pas à sa ruine. Que dire d'un gouvernement qui lèverait un tribut sur le capital, sinon qu'il donnerait l'exemple de la prodigalité au lieu d'encourager l'économie et la prévoyance, et qu'il dissiperait, au risque d'en tarir promptement la source, les forces productives du pays?

En proportionnant l'impôt au capital, on ne le mesure pas aux facultés du contribuable. On fait payer la même taxe à un capital qui produit 5 pour 100, à un capital qui produit 3 pour 100, et à un capital qui ne produit rien du tout; les valeurs en maisons, qui n'ont qu'une existence limitée, les industries qui exigent un amortissement, sont traitées comme les rentes sur l'état, qui ont le caractère de la perpétuité, et comme les fonds de terre, qui ne perdent rien de leur valeur, qui gagnent même par la culture. Cette égalité apparente a donc pour résultat de créer des privilèges. L'état donne ainsi une prime aux capitaux les plus productifs, au détriment des placemens les moins prospères, et c'est par le fait la richesse qui trouve grace devant lui.

On nous dit, il est vrai, que l'impôt sur le capital agit comme

l'éperon, qu'il frappe l'immobilité, qu'il détermine les capitalistes à employer leurs fonds de la façon la plus productive, et que par suite l'intérêt tend à se niveler entre les divers placements. Avec cet argument, l'on pense établir qu'un système qui n'est pas conforme aujourd'hui à la justice distributive se rapprochera par la force des choses de l'équité, dans cent ans, dans cinquante ans peut-être. En supposant l'assertion fondée, il ne faudrait pas s'y arrêter, car les gouvernemens ont pour mission non pas de régir les intérêts qui peuvent exister, mais de s'adresser à ceux qui existent. Ils n'ont pas le droit de surcharger ni de compromettre un présent qui mérite toute leur attention, au profit d'un avenir obscur, conjectural, incertain, et qui est encore dans les limbes : c'est la richesse acquise et non pas la richesse possible qui doit tribut à l'état.

Mais je n'admets pas que, même dans l'avenir, l'impôt sur le capital, dût-il stimuler l'activité des capitalistes les plus indifférens, puisse jamais être équitable. En effet, le produit des capitaux ne dépend pas uniquement de la nature des placements; il tient aussi, il tient principalement à l'habileté et à l'activité de ceux qui les mettent en œuvre. Il est très souvent personnel, comme le crédit : la terre est libérale pour le cultivateur intelligent et avare de ses dons pour l'agriculteur négligent ou inhabile; l'industrie rend ce qu'on lui fait rendre. Parler du capital sans considérer le revenu, et parler du revenu sans avoir égard au travail qui l'enfante, c'est se livrer à la plus puérile des abstractions.

Indépendamment de cette difficulté, l'état assumerait un rôle qui ne lui convient pas, en devenant l'assureur à prime et le garant universel des fortunes. L'impôt, dans sa forme la plus simple, doit être la rémunération d'un service rendu; mais quels sont les services que l'état doit rendre? L'état représente les intérêts généraux du pays; il lui appartient d'y faire régner le bon ordre, de mettre à l'abri de toute atteinte intérieure ou extérieure la liberté, la sécurité, la propriété, le travail et la morale publique. En échange de cette garantie qu'il donne à chaque citoyen et à tous, chacun lui doit la part de son revenu qui est nécessaire pour subvenir aux dépenses du gouvernement. L'état est l'assureur des intérêts généraux; mais c'est la seule garantie qu'il ait mission de donner. Quand on lui demande d'attacher sa caution aux intérêts particuliers, on cherche à le transporter hors de sa sphère naturelle. Le gouvernement n'est pas fait pour indemniser les contribuables de l'inclemence des saisons, de la rigueur des élémens, ni de l'imprudence ou de l'audace criminelle des hommes. Il appartient à la prévoyance humaine de chercher et de trouver des remèdes contre tous ces accidens. Chacun de nous n'a-t-il pas la ressource de l'épargne individuelle et de l'association collective? Les gouvernemens

ne doivent pas aller plus loin que la Providence; qu'ils laissent quelque chose à faire à la liberté et à l'activité de chacun.

Non-seulement l'intervention de l'état n'aurait pas ici un caractère moral, mais elle pourrait être dangereuse. Prenons pour exemple les assurances contre l'incendie. Avec le système actuel, des compagnies à prime ou des associations régies par le principe de la mutualité assurant les propriétés, les incendies ne peuvent être l'ouvrage que de l'imprudence ou de la malveillance. Que le gouvernement se substitue aux compagnies, et l'on verra ce que peuvent faire les partis désespérés dans un mouvement politique ou dans une commotion sociale! La guerre civile est, comme la guerre étrangère, impitoyable dans tout ce qui nuit au gouvernement qu'elle combat; elle ne choisit pas toujours ses armes, et elle se sert de la torche comme de l'épée. On ne risque donc rien d'affirmer que les incendies se multiplieraient, si l'état devait réparer le dommage. En présentant son projet de loi sur les assurances à l'assemblée constituante, M. Duclerc évaluait à 30 pour 100 du produit annuel les sinistres à rembourser par les compagnies; il estimait les frais d'administration à 10 pour 100, et les bénéfices à 40 pour 100. Nous n'exagérons pas en admettant que, dans les mains de l'état, le produit des assurances couvrirait à peine les sinistres.

Dans le budget socialiste, le revenu des assurances est porté pour 800 millions. Déduisons les 200 millions qui représentent la contribution de 5 centimes par franc, qui doit être fournie par les ouvriers sur leur salaire quotidien, et qui est pour eux la condition d'une indemnité en cas de maladie ou de chômage, ainsi que d'une retraite pour leurs vieux jours; car cette recette paraît destinée à couvrir une dépense au moins égale, et ne peut figurer que pour ordre dans les comptes de l'état. Il restera 600 millions pour le résultat brut des assurances contre l'incendie, contre la grêle, contre la gelée, contre les épizooties, contre les inondations et contre les risques de mer. Comment M. Pelletier et ses amis établissent-ils ce chiffre de 600 millions? En élevant à 8 milliards le revenu annuel de la France; mais c'est là une évaluation très contestable. M. Passy, dans l'exposé qui précède le projet de loi sur le revenu, ne l'estime qu'à 6 milliards, lesquels, à une moyenne de 5 pour 100, donneraient un capital de 120 milliards. Je penche pour cette estimation que je crois plus conforme à la réalité, et je ferai remarquer que 120 milliards, assurés aux trois quarts de leur valeur, et au taux de demi pour 100, ne produiraient pas au fisc plus de 450 millions. On voit que, sans parler des frais d'administration ni des sinistres, il y a de prime abord 150 millions à retrancher des calculs du socialisme. Encore n'est-ce que pour abonder dans les hy-

pothèses de M. Pelletier que nous raisonnons sur de pareilles données, car elles n'ont certainement pas été suggérées par l'observation des faits. En 1848, les assurances contre l'incendie, les plus importantes de toutes, embrassaient un capital de 30 milliards, et les primes ou cotisations présentaient un résultat de 16 millions par année (1). Suivant le compte de M. Pelletier, 30 milliards de valeurs assurées devraient donner à l'état 150 millions de recette brute. Il faudrait donc décupler la prime, c'est-à-dire l'impôt; il faudrait exiger des assurés dix fois plus qu'ils ne paient aujourd'hui. Y a-t-il un seul exemple d'une pareille transformation dans l'histoire des finances? La république de février porte encore, aux yeux de la population, la tache originelle des 45 centimes, et l'on croirait pouvoir établir, avec quelque chance de succès, un impôt qui, en cessant d'être volontaire, s'accroîtrait de 900 centimes pour 100!

Que gagnerait cependant la propriété à la transformation de l'impôt en assurance? Il n'en résulterait pour elle aucune sorte d'économie. Elle paie aujourd'hui à l'impôt direct 407 millions, et à l'assurance contre l'incendie 16 millions, au total 423 millions, dont il lui rentre 455 millions sous la forme de remboursements, de restitutions, de secours contre la grêle et de centimes affectés aux dépenses purement départementales ou communales, en sorte que l'état, qui ne prélève en réalité, pour son propre compte, que 252 millions sur la propriété par les quatre contributions directes, lui demandera par la méthode de l'assurance 198 millions de plus, en admettant un capital de 6 milliards, et 348 millions de surcroît, dans l'hypothèse d'un capital de 8 milliards. L'impôt changera de nom, c'est quelque chose, mais en revanche il sera plus que doublé, et comme la main-d'œuvre, en définitive, reçoit le contre-coup de l'impôt, je doute que le système de M. Pelletier et de ses amis, qui ne lui vaudra certainement pas les remerciements des personnages opulents, attire sur lui les bénédictions du pauvre.

Avant d'arriver aux monopoles, il est à propos de faire remarquer, dans le budget socialiste, divers impôts dont un ou deux contrastent singulièrement avec l'ensemble de cette combinaison financière. Ce sont d'abord « les droits protecteurs aux frontières, » ce qui signifie apparemment les droits de douane, dont le produit se trouve porté pour 100 millions. Si l'on veut que les droits de douane rapportent 180 millions, il faudra donner à cet impôt un caractère purement fiscal, c'est-à-dire effacer les prohibitions et modérer les taxes. Une douane protectrice, fermant la frontière aux produits étrangers, ne

(1) Voir l'exposé du projet de décret sur les assurances, présenté par le ministre des finances le 15 juin 1848.

rapporterait rien ou presque rien au fisc; elle ferait tout au plus la fortune des contrebandiers. La douane proprement dite ne rend pas aujourd'hui plus de 100 millions; il y a donc de ce côté au moins 80 millions à rabattre.

Je ne retranche rien des produits de l'Algérie, des colonies, etc., indiqués pour 40 millions : je demande que l'on m'explique l'article des *droits conservateurs*, qui figurent pour 35 millions, et qui m'ont bien l'air d'être placés là comme une pierre d'attente pour rétablir plus tard les droits d'enregistrement; mais je m'inscris en faux contre l'article des forêts et de la pêche, qui est aligné pour 39 millions. Eh quoi ! sous le régime de ce bienheureux socialisme qui doit restituer aux hommes les quatre droits naturels de chasse, de pêche, de cueillette et de pâture, l'état aurait des forêts dont il n'abandonnerait pas la jouissance à tout le monde ! l'état se réserverait, pour l'affermir à prix d'argent, le droit de pêcher le poisson des rivières et des lacs ! Évidemment, cela est contraire au principe du gouvernement, et le peuple, maître absolu, n'observerait pas une loi aussi peu populaire.

Le produit des monopoles figure dans le budget socialiste pour 805 millions. On rencontre d'abord les poudres à feu, les monnaies, les tabacs et les postes, que M. Pelletier conserve tels quels, les jugeant apparemment inventés à propos et de bonne prise. Viennent ensuite les chemins de fer, dont il porte le produit brut à 159 millions pour 4,000 kilomètres. C'est là une exagération manifeste. 3,000 kilomètres produisent aujourd'hui 83 millions; en suivant la proportion, 4,000 kilomètres ne doivent pas produire plus de 113 millions. Voilà donc encore 46 millions à rabattre.

Mais est-ce bien tout ? On peut tenir pour constant que 4,000 kilomètres de chemins de fer dans les mains de l'état ne rapporteront pas plus que 3,000 kilomètres dans les mains des compagnies. Il y a deux raisons à cela : la première, c'est que l'état, sollicité par tous les intérêts et à la merci de tous, ne pourra pas résister aux demandes qu'on lui adressera, sous le plus léger prétexte, pour l'abaissement des tarifs, et que les tarifs, de réduction en réduction, finiront par n'être plus rémunérateurs; la seconde, c'est que l'état n'a pas qualité pour faire produire à l'exploitation tout ce qu'elle doit produire. Le gouvernement ne doit faire et ne sait faire que les choses simples. Or, parmi les opérations commerciales, il n'en est pas de plus compliquée ni de plus délicate que l'exploitation d'un chemin de fer. Elle exige la réunion des aptitudes les plus diverses : le coup d'œil de l'administrateur, l'habileté du banquier, la science de l'ingénieur, le talent du constructeur, la précision et les ressources du mécanicien, la pénétration de l'économiste appliqué à découvrir les débouchés, et l'exactitude ainsi que l'économie du commerçant habitué à proportionner au résultat l'effort

et la dépense. L'administration d'un chemin de fer rassemble plusieurs industries et entretient un immense personnel. Pour donner la vie à toutes ces usines et pour animer toutes ces opérations, l'intelligence et l'activité de l'intérêt privé sont des stimulans nécessaires. Voyez le gouvernement belge; c'est là une puissance neutre et le moins occupé des gouvernemens. Placé à la tête d'un pays qui va tout seul, on dirait qu'il a imaginé de construire et d'exploiter son réseau de chemins de fer pour avoir l'air de faire quelque chose. Eh bien! réduit à cette unique occupation, il ne s'en est pas tiré tout-à-fait aux applaudissemens de l'Europe. Il ne se peut rien voir de plus mal outillé ni de plus mal exploité que les chemins de fer belges. Les convois y cheminent avec une lenteur désespérante. Après quinze ans d'exploitation, ayant à desservir une population agglomérée, riche et active, ils ont si faiblement développé la circulation, que le chemin du Nord, à lui seul et dès cette année, obtiendra un revenu beaucoup plus considérable. Faut-il parler du chemin de fer de Lyon? Bien que M. le ministre des travaux publics en ait placé l'exploitation sous la surveillance des hommes les plus habiles, il n'a nullement répondu aux espérances que cette grande voie de communication avait fait naître. C'est une ligne qui, au lieu de surpasser le chemin du Nord, comme on l'avait cru, se place à peine au même rang que Strasbourg.

Dans toutes les hypothèses, il y a donc plus de 60 millions à retrancher du produit de ce monopole. M. Pelletier enfile dans une proportion égale les résultats de ceux qui suivent. Ainsi les mines de houille et d'anthracite donnent un produit brut de 33 millions; il le porte sans balancer à 40. Les salines, en combinant l'impôt actuel avec la valeur des sels qui entrent dans le commerce, pourraient produire 38 millions; il en met 78 en ligne de compte. On exagère la valeur du fer, de la fonte, de l'acier et du cuivre produits en France, quand on les porte à 100 millions, année moyenne; M. Pelletier écrit 140 millions. Ainsi voilà 147 millions de mécompte sur les monopoles, auxquels il faut ajouter, selon le calcul le plus modéré, 150 millions sur les assurances, au total 297 millions à rayer des recettes dont les socialistes s'étudient à dresser vers l'avenir le gigantesque échafaudage.

Cependant le chef-d'œuvre de ce budget est sans contredit l'article relatif aux banques. M. Pelletier estime le produit de ce monopole, les bénéfices bruts que l'état devrait retirer chaque année de l'émission du papier-monnaie, au moyen de l'escompte ou des prêts sur rente, à la somme de 215 millions. J'ai voulu me rendre compte des élémens de cet énorme revenu, que ne produiraient pas assurément toutes les banques publiques du monde civilisé mettant en commun leurs recettes. Voici ce que j'ai trouvé.

Le produit brut des opérations de la Banque de France en 1847 a

a été, déduction faite de l'intérêt des rentes qu'elle possède, d'environ 13 millions et demi de francs, au taux de 5 pour cent qui a réglé, pendant cette année seulement, la prime des avances et de l'escompte. Un revenu brut de 13 millions et demi supposait une circulation moyenne de 270 millions. La circulation moyenne n'a été cependant que de 247 millions dans cette période, parce que la Banque a fait en espèces une partie de ses escomptes. Il n'est pas à présumer que la république sociale approvisionne sa banque de numéraire, ni que les capitalistes, s'il en existe encore, s'empressent d'y déposer des espèces métalliques. J'admets donc que la banque socialiste ne prêtera sur effets de commerce ou sur rentes que ses propres billets. Cela étant, un bénéfice de 215 millions suppose, si la Banque prête à cinq pour cent, une circulation moyenne de 4,320,000,000 francs; si la banque prête à quatre pour cent, une circulation moyenne de 5,335,000,000 francs; si la banque prête à trois pour 100, une circulation moyenne de 7,235,000,000 francs, et si la banque prête à deux et demi pour 100, une circulation moyenne de 8,640,000,000 francs.

Maintenant il faut reconnaître que les socialistes, après avoir fait reposer tout leur système sur la nécessité de donner au peuple, sinon gratuitement, du moins à bon marché, les instrumens du travail, ne peuvent pas élever au-dessus de 3 pour 100 la prime de l'escompte. A ce taux, la banque nationale de M. Pelletier, pour réaliser 215 millions de recette, devrait donc porter ses émissions à plus de 7 milliards de francs, et cela sans préjudice du papier que la banque devrait émettre pour le service de l'état. Nous voilà donc en plein régime de papier-monnaie; le papier-monnaie est, comme on le voit, le dernier mot et l'inévitable conséquence du système.

En vain M. Pelletier consentirait-il à réduire de moitié les opérations et les bénéfices de la banque qui doit devenir le principal engin du gouvernement. Une émission moyenne de 4 milliards représenterait encore huit fois la circulation actuelle de la Banque de France. 500 millions en billets au porteur suffisent aujourd'hui aux besoins du commerce. Supposez une expansion des affaires sans exemple, qui aille jusqu'au double des transactions de l'année 1850, et que défraierait largement une circulation d'un milliard. Si vous étendez les émissions à 4 milliards, vous réduisez la valeur des billets de banque au quart de ce qu'elle serait naturellement, vous dépréciez tous les contrats et toutes les valeurs de 75 pour 100, vous proclamez la banqueroute, et vous consommez la ruine universelle.

Est-ce là une fiction du raisonnement? Que l'on consulte l'histoire. En 1797, la banque d'Angleterre suspendit ses païemens en espèces; elle avait alors une circulation de 10 millions sterling, égale par conséquent à celle de la Banque de France en 1847. En 1810, les émis-

sions avaient doublé; mais, comme l'industrie et le commerce britanniques avaient pris simultanément un grand essor, la dépréciation des billets n'excédait pas alors 15 et demi pour 100. Quatre ans plus tard, en 1814, la circulation moyenne montait de 21 à 24 millions sterling, et la dépréciation des billets allait jusqu'à 39 pour 100. Un pas de plus, et le crédit de l'Angleterre était bouleversé de fond en comble.

En France et dans notre première révolution, le désordre monétaire ne s'est pas arrêté là. Les assignats, dès leur apparition en 1790, perdaient 5 pour 100 à l'échange. En 1796, ils ne conservaient plus que demi pour 100 de leur valeur nominale. Un assignat de 1,000 livres se donnait pour une paire de souliers. Il est vrai que la planche d'émission avait fonctionné sans intervalle jusqu'à répandre dans le pays pour 45 milliards de papier; mais la fatalité de la situation le voulait ainsi: partout où le gouvernement aura la faculté d'émettre du papier-monnaie, l'émission et par contre la dépréciation des billets ne connaîtront pas de limites.

CONCLUSION.

En résumé, M. Pelletier ne nous a donné qu'une esquisse incomplète et timide de ce que serait le budget accommodé aux vues du socialisme. Il ne réalise pas la gratuité du crédit, et s'arrête sur le seuil de cette région des prodiges; il ne pousse pas assez loin le monopole industriel et financier pour fonder, d'un bout à l'autre du territoire et dans les campagnes comme dans les villes, le règne du droit au travail; enfin, après nous avoir menacés de raser le clocher du village et de remplacer partout, dans le symbole social, Dieu par l'homme, il oublie de mettre en réserve le capital à l'aide duquel le nouveau gouvernement doit élever dans chaque commune un temple à l'incrédulité, au désordre et à la paresse: l'hospice des invalides civils. Malgré toutes ces lacunes, quand on veut prendre les données de M. Pelletier au sérieux, on ne tarde pas à reconnaître que son budget des dépenses s'élèvera, dès le début et avant d'avoir reçu les accroissemens dont il nous menace, à quelque chose comme 2 milliards, tandis que son budget des recettes, en admettant que les socialistes consentent à payer des taxes, descendra infailliblement au-dessous de 1,500 millions. Ainsi, au lieu de pouvoir compter sur un excédant annuel de 400 millions pour réduire la dette publique, le Colbert de cette époque aura de prime abord, et pour mettre son génie à l'épreuve, un déficit d'un demi-milliard à couvrir.

Mais j'abuse, en vérité, de l'indulgence qu'il est de bon goût d'avoir pour ses adversaires, quand je m'en tiens, pour exposer le système financier du socialisme, aux combinaisons terre à terre de M. Pelle-

tier. Si l'on donnait ce budget à faire aux véritables pontifes, à M. Louis Blanc, à M. Considérant ou à M. Pierre Leroux, ils le tailleraient sur un patron bien autrement large. Le gouvernement, converti en atelier national, en phalanstère ou en couvent du panthéisme, se chargerait de toutes les dépenses du pays, pour avoir le droit d'en percevoir tous les revenus. Alors le maniement des deniers publics prendrait des développemens sans bornes. Les dépenses, qui se comptent aujourd'hui par millions, se compteraient désormais par milliards. Le budget de ce temps-là serait, aux petits budgets de la monarchie et même aux budgets républicains, ce que devait être aux statues de Praxitèle et de Phidias le colosse fabuleux de Rhodes.

Quant au revenu public, ceux qui sont curieux d'apprendre ce qu'il deviendrait dans la république sociale n'ont qu'à consulter les livres des associations communistes, qui, après avoir donné le spectacle d'une existence non pas précisément laborieuse, mais très agitée et fort peu prospère, sont venues faire retentir les tribunaux des scandales de leur agonie. On peut compter sur les doigts celles qui n'ont pas suivi le chemin de l'escroquerie pour aboutir à la faillite. Tout gouvernement qui confisque la liberté humaine paralyse du même coup les forces productives de la société. Les financiers de la montagne auront beau multiplier les dépenses de l'état, ils n'augmenteront pas les recettes. Le déficit, cet accident déjà trop fréquent dans les budgets monarchiques, deviendra pour le budget socialiste un résultat permanent et en quelque sorte normal. Comment rétablir l'équilibre? L'avènement du socialisme, envisagé par le côté des finances publiques, n'est pas autre chose que l'avènement du papier-monnaie.

On sait maintenant ce qu'il faut penser de ces fastueux programmes. Aux promesses du socialisme, nous préférons encore ses clameurs. Le socialisme brutal de ce temps-ci, tout comme le socialisme savant de 1831, échoue misérablement dès qu'il abandonne le terrain de la critique; la période positive ou de doctrine ne viendra jamais pour lui. Il ne connaîtra jamais d'autre organisation que celle des sociétés secrètes; il aura toujours le marteau de la démolition à la main, et sa bouche ne lancera que des provocations ou des blasphèmes. Félicitons-nous cependant des efforts qu'il fait aujourd'hui pour parler une langue qui n'est pas la sienne, et pour composer un embryon de budget. Ces efforts sont autant d'aveux devant lesquels il faut que toutes les illusions tombent. Le socialisme ne pourra plus se répandre en lamentations hypocrites sur l'énormité des dépenses publiques, lui qui, non content des 1,500 millions de 1851 et des 1,800 millions de 1848, veut porter le budget à 2 milliards. Le socialisme n'aura plus le droit de nous recommander l'économie, lui qui ajoute sans hésiter 100 millions aux charges annuelles de la dette, qui entreprend d'élever les

enfants aux frais du trésor, et qui pensionne les ouvriers hors de service. Le socialisme ne s'élèvera plus contre le trop grand nombre des fonctionnaires, après avoir déroulé à nos yeux ce plan de monopole qui enrégimente et qui élève à la dignité de serviteurs de l'état tous les employés des chemins de fer et des banques, comme tous les ouvriers des salines, des houillères et des usines à fer, une seconde armée aussi nombreuse pour le moins que celle qui remplit les cadres de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Enfin, le socialisme ne fera plus la guerre à l'impôt, lui qui, au lieu de le supprimer, comme il s'en était vanté, n'en change la forme et le nom que pour en étendre le domaine.

Voilà le service que nous a rendu M. Pelletier; voilà ce qui restera des manifestes de la montagne. A l'avenir, aucun démagogue ne pourra séduire les ouvriers, ni tromper les paysans, en leur racontant que Napoléon, qui ne connaissait que les besoins de la guerre, a dit en 1806, au conseil d'état, qu'un budget de 600 millions devait suffire en temps de paix à la France, ou que M. Mathieu de la Drôme, préluquant à sa circulaire électorale, a déclaré, sans être contredit, devant l'assemblée constituante, que le budget des dépenses devait se renfermer dans les limites d'un milliard; car M. Mathieu de la Drôme, un an plus tard, a été réfuté, sur ce point, avec un grand luxe de chiffres, par M. Pelletier, et n'a pas cherché à lui répondre.

Ainsi, le socialisme travaille pour nous; il se charge de projeter, sur le tableau de notre situation, l'ombre qui en fait ressortir la lumière. L'attachement à l'ordre s'est relevé et fortifié en France après les terribles épreuves de février et de juin 1848; les orgies de l'incrédulité ont favorisé la réaction religieuse; on donne des chances au despotisme en attaquant ou en chicanant le pouvoir. Le socialisme enfin ne pouvait rien inventer de mieux que la publication de son budget, pour réhabiliter l'administration et pour rendre l'impôt populaire.

LÉON FAUCHER.

LES

ROMANS ET LES CONFIDENCES

DE M. DE LAMARTINE.

GENEVIÈVE. — NOUVELLES CONFIDENCES. ¹

Je comparerais volontiers la préface de *Geneviève* à la thèse soutenue par Pic de la Mirandole; dans cette préface, en effet, il est question de tout ce que l'homme peut savoir, et même de quelques autres choses. Pour ma part, je ne connais pas de préface plus imprudente, c'est-à-dire plus riche en promesses. Si M^{me} Reine, couturière à Aix, à qui cette préface est dédiée, a pris la peine ou plutôt a eu le courage de la lire d'un bout à l'autre, sans en passer une ligne, sans rien abandonner au caprice des conjectures, sans mouiller le pouce pour tourner les feuillets inachevés, je la tiens pour une intelligence très exercée, éprouvée par des études très variées; quelle que soit la modestie de sa profession, je n'hésite pas à la classer parmi les femmes les plus éclairées de la Provence, et j'estime que toutes les académies où la langue d'oc est en honneur feraient très bien de lui envoyer un brevet accompagné d'une églantine d'or!

A parler sérieusement, il est impossible de lire sans étonnement et

(1) Librairie de Michel Lévy, rue Vivienne.

sans effroi la nomenclature des hommes et des livres que M. de Lamartine passe en revue, de toutes les renommées qu'il interroge, de toutes les œuvres qu'il condamne comme inutiles au peuple, comme écrites dans une langue que le peuple n'entend pas. Je ne peux pas mesurer précisément le développement qu'a reçu l'intelligence de M^{lle} Reine, je ne sais pas à quels livres elle s'est adressée pour commencer, pour compléter son éducation. Les vers qu'elle a récités à M. de Lamartine, et que l'auteur de *Geneviève* nous a confiés, ne peuvent rien nous apprendre à cet égard. Écrits ou non dans une mansarde solitaire, ils sont tellement circonscrits dans l'étude et l'expression des sentimens personnels, qu'ils ne supposent pas le commerce des livres. Pour écrire de tels vers, il suffit d'avoir connu la solitude, d'avoir rêvé, d'avoir pleuré; le savoir que les livres nous enseignent n'a rien à démêler avec ces naïfs épanchemens. Mais si M^{lle} Reine est vraiment plus savante qu'elle ne veut le paraître, si elle a employé ses dimanches à de bonnes lectures, si elle a feuilleté le passé, si elle connaît quelque peu l'histoire générale de l'Europe, si les jeunes filles dont elle a surveillé l'enfance ont bien voulu lui prêter, comme elle le dit, quelques-uns des poètes qui enchantaient leurs loisirs, il me semble qu'elle n'a pu sans sourire entendre ou lire la conversation encyclopédique de M. de Lamartine. Il n'y a en effet qu'une seule manière de caractériser cette étrange conversation : M. de Lamartine aime à parler des choses qu'il ignore. Parler des choses étudiées, analysées, après de longues lectures, après des méditations persévérantes, n'est, à ses yeux, qu'une tâche sans valeur, digne tout au plus des esprits vulgaires; mais deviner, par l'intuition toute-puissante du génie, le sujet, le sens et la portée d'un livre quelconque sans prendre la peine de le feuilleter ou même de l'ouvrir, à la bonne heure, voilà qui est vraiment grand, vraiment hardi, vraiment digne d'admiration. S'il se rencontre par hasard quelques esprits chagrins, quelques intelligences mesquines, qui font du savoir la première condition de la pensée, de la pensée la première condition de la parole, il faut les renvoyer à l'école d'où ils sont sortis, d'où ils n'auraient jamais dû sortir. S'ils se permettent de plisser la lèvre avec une dédaigneuse ironie en voyant, dans la préface adressée à M^{lle} Reine, Socrate chargé d'expliquer Platon au peuple d'Athènes, ou, ce qui revient au même, Platon déclaré inintelligible sans le secours de Socrate, il ne faut tenir aucun compte de cette impertinente ironie. Est-ce que pour parler de Platon il est absolument nécessaire de l'avoir lu? Est-ce que pour citer le nom de Socrate il est indispensable de se rappeler que Platon l'a mis en scène dans plusieurs de ses dialogues, et notamment dans le *Phédon* et dans le *Banquet*? De pareils scrupules ne sont pas faits pour arrêter un poète qui se prend au sérieux, un poète pénétré de ses droits, de ses

privilèges. La science acquise par l'étude n'appartient qu'aux petits esprits; la vérité devinée est la seule dont les poètes puissent s'enorgueillir. Jusqu'à présent, nous avons cru que Platon nous expliquait Socrate; il faut renvoyer aux pédans cette absurde billevesée. Nous savons maintenant, par la préface adressée à M^{lle} Reine, que Platon, pour être compris du peuple d'Athènes, aurait eu besoin du secours de Socrate. Il reste bien encore une misérable objection : on peut se demander si Platon, en écrivant ses dialogues, voulait recruter ses lecteurs dans l'Agora, s'il n'exigeait pas de ses disciples, de ses auditeurs, des études préliminaires, s'il ne mesurait pas le développement de sa pensée, l'éclat de sa parole, la délicatesse de l'analyse et la splendeur des images à l'intelligence, aux exercices dialectiques de ses élèves. Étant donné le but que Platon se proposait, est-il permis de condamner le ton de sa pensée, le ton de son langage? Pour admirer le *Phédon*, faut-il absolument y retrouver la naïveté du *Bonhomme Richard*? Je ne sais pas comment M^{lle} Reine résoudra toutes ces questions, je ne sais pas même si elle prendra la peine de les poser. La mort de son moineau et les larmes qu'elle répand sur cette perte irréparable ne lui laissent guère le temps de songer à Platon. Tandis qu'elle arrange ses regrets en strophes éplorées, comment pourrait-elle se demander si la philosophie de l'académie est vraiment populaire, si le *Phèdre* et l'*Alcibiade*, le *Gorgias* et le *Criton* sont destinés à l'enseignement de la foule? Après avoir pleuré son moineau, M^{lle} Reine reprend son ourlet ou sa broderie. Que Platon nous explique Socrate, ou que Socrate nous explique Platon, peu lui importe, et je ne saurais blâmer son insouciance.

Quoique le lecteur ne doive pas s'attendre à trouver dans la préface d'un roman un modèle d'érudition, cependant il est difficile de lire sans étonnement et même sans dépit les innombrables bévues qui émaillent la préface de *Geneviève*. Pour relever ces bévues, il n'est pas besoin d'avoir vécu pendant dix ans dans le commerce assidu des bénédictins. On trouverait sans peine sur les bancs mêmes du collège des censeurs capables de les montrer du doigt. Les historiens et les poètes de l'antiquité latine ne sont pas jugés par M. de Lamartine avec plus de clairvoyance et de sagacité que les historiens et les poètes de l'antiquité grecque. Tite-Live et Tacite, Horace et Virgile ne sont pas mieux appréciés que Socrate et Platon. L'Angleterre et l'Italie moderne sont condamnées avec la même légèreté, la même étourderie. A proprement parler, tous ces jugemens qui ne reposent sur aucun fait, qui ne peuvent se justifier par aucune preuve, ne sont qu'une longue table de proscription. Partant de cette donnée, très contestable assurément, qu'il faut créer pour le peuple une littérature entièrement nouvelle, dont il n'existerait, à son avis du moins, aucun modèle dans

le passé, il vanne hardiment les noms les plus célèbres de l'Europe moderne, et n'y trouve que paille et poussière. Dante n'est pas traité plus respectueusement que le Tasse, car la *Divine Comédie* n'est pas plus que la *Jérusalem délivrée* écrite pour le peuple, dans une langue spéciale qui n'ait rien à démêler avec les écoles et les académies. Cette méprise est d'autant plus singulière que M. de Lamartine a long-temps séjourné en Italie, et ne peut ignorer la popularité de la *Divine Comédie* en Toscane et de la *Jérusalem délivrée* dans le royaume de Naples. Il pourrait me répondre que les octaves du Tasse ont été traduites en plusieurs dialectes qui s'éloignent de la langue littéraire, que les gondoliers de Venise les chantent en dialecte vénitien, les pêcheurs de la Mergellina en dialecte napolitain. Cependant, à Naples, à Venise, il n'est pas rare de voir le texte même du Tasse entre les mains de lecteurs très peu lettrés dans le sens technique du mot. Quant à la *Divine Comédie*, elle se chantait, du vivant même de l'auteur, dans les faubourgs de Florence, et nous savons par les contemporains du poète qu'il s'arrêta un jour pour écouter quelques tercets de son *Enfer* chantés par un forgeron.

Que Milton ne soit pas populaire, que les controverses théologiques placées près des plus ravissantes descriptions puissent rebuter et décourager les lecteurs qui ont donné douze heures de la journée à des travaux manuels, c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée, et pourtant les ouvriers, les laboureurs de l'Angleterre et de l'Écosse, qui connaissent la Bible beaucoup mieux que la plupart des ouvriers de notre pays, sont préparés à la lecture, à l'intelligence de Milton. Je veux bien accorder que Milton, par la forme trop souvent elliptique de son langage bien plus encore que par la nature même de ses pensées, s'adresse aux lecteurs lettrés : au moins faut-il avouer que l'Angleterre possède dans Shakespeare un poète vraiment populaire. Depuis *Othello* jusqu'à *la Tempête*, depuis *le Roi Lear* jusqu'aux *Joyeuses Commères de Windsor*, il n'y a pas une pièce de Shakespeare qui ne plaise aux matelots aussi bien qu'aux élèves d'Oxford et de Cambridge. Pour aimer *Hamlet*, pour le comprendre et l'admirer, il n'est pas nécessaire de l'analyser à la manière de Goethe et de Tieck. Shakespeare lui-même ne lirait peut-être pas sans étonnement ce que l'Allemagne a dit de lui; peut-être aurait-il quelque peine à se reconnaître dans la première partie de *Wilhelm Meister*. Si Shakespeare n'a pas vraiment mérité le nom de poète populaire, il faut renoncer à mettre les mots d'accord avec les idées.

Si Bossuet et Pascal ne sont pas des écrivains populaires, il me semble que Molière et La Fontaine peuvent prendre place à côté de Shakespeare. *L'École des Femmes* et *le Bourgeois gentilhomme* s'adressent à la foule aussi bien qu'*Hamlet* et *Othello*. Quant aux fables de La

Fontaine, s'il est ridicule d'en charger la mémoire des enfans, puis-
qu'ils ne peuvent les comprendre, il est hors de doute que tout esprit
bien fait, dans la chaumière et l'atelier comme dans les châteaux et les
académies, les admire et les aime.

La bévée commise par M. de Lamartine à propos de l'Espagne est,
je crois, plus étrange et plus inattendue que toutes celles que j'ai signa-
lées jusqu'ici. L'auteur de *Geneviève* enveloppe dans le même dédain,
toujours au nom de son idéal populaire, Cervantes, Lope et Calderon. Il
voit dans *l'Alcade de Zalamea*, dans *la Dévotion à la Croix*, comme dans
don Quichotte, la parodie de la chevalerie. Je ne m'arrête pas à relever
tout ce qu'il y a d'exclusif et d'étroit dans le jugement porté sur Cer-
vantes par Montesquieu, et répété depuis un siècle comme un arrêt
sans appel. Je me contente de demander comment Calderon, le plus
chevaleresque des poètes, peut être accusé de parodier la chevalerie;
ou M. de Lamartine n'a jamais lu une page de Calderon, ou les pages
qu'il a lues n'ont laissé aucune trace dans sa mémoire. Ai-je besoin
d'ajouter que Cervantes, Lope et Calderon sont populaires au-delà des
Pyrénées dans la plus large acception du mot, et méritent leur popu-
larité?

Non content de passer en revue les principales littératures de l'Eu-
rope ancienne et moderne, comme s'il voulait seulement prouver à
quel point il les ignore, M. de Lamartine ajoute à cette étrange déclama-
tion, qui ne repose sur aucun fait, un nouveau traité sur la manière
d'écrire l'histoire. A quoi bon ce traité en tête de *Geneviève*? Le devine
qui pourra : quant à moi, je me déclare incapable de résoudre cette
question. Comme *Geneviève* est un épisode de la vie privée, je ne de-
vine pas à quel propos M. de Lamartine s'est cru obligé de tracer pour
les futurs historiens un programme dont plusieurs parties demeure-
ront sans doute éternellement à l'état de projet.

S'adressant toujours à M^{lle} Reine, trop bien élevée pour le contredire,
après lui avoir successivement proposé plusieurs méthodes nouvelles
pour écrire l'histoire, après avoir pris pour point de départ la diversité
des races, le sentiment religieux, l'industrie, la liberté, après avoir
obtenu de son interlocuteur, ou plutôt de son auditeur unique et pa-
tient, la condamnation de toutes ces méthodes comme étroites, exclu-
sives, insuffisantes, il arrive enfin à ce qu'il prend pour l'idéal complet
de l'histoire. Et quel est cet idéal? Il ne faut pas une grande sagacité
pour le deviner : le lecteur a déjà sur les lèvres le nom du livre qui
doit servir de modèle aux futurs historiens, le type qui doit servir à
juger toutes les œuvres destinées à nous retracer le développement
moral et politique des nations : c'est *l'Histoire des Girondins*. S'il est
quelquefois utile de ne pas trop douter de soi-même; s'il est bon, pour
persévérer dans l'accomplissement de la tâche commencée, de se con-

fier dans ses facultés, il est toujours dangereux de voir dans cette tâche accomplie le dernier mot de la science humaine, le dernier mot de l'art humain, et pourtant, quoique M. de Lamartine ne dise pas précisément : Je vois dans *l'Histoire des Girondins* l'idéal de l'histoire, il est bien difficile de se méprendre sur le sens et la portée de sa pensée; il est impossible de ne pas tirer des prémisses qu'il pose la conclusion que j'énonce. Les préceptes qu'il développe avec tant de complaisance, avec une joie si évidente, avec un orgueil si naïf, étaient écrits, à l'en croire, avant *l'Histoire des Girondins*. Il se trouvera sans doute plus d'un lecteur qui n'acceptera pas à cet égard l'affirmation de M. de Lamartine et voudra voir dans ces préceptes un souvenir plutôt qu'un programme. Que l'auteur se laisse ou non abuser par sa mémoire, peu importe, que réunissant le rôle d'Aristote au rôle d'Homère, il ait fait sa Poétique après avoir écrit son Iliade, ou qu'il ait prévu ce qu'il voulait faire : c'est un point difficile à éclaircir. Il affirme que son traité sur la manière d'écrire l'histoire a précédé son livre sur les Girondins, et je ne puis pas lui prouver qu'il se trompe. Tout mon droit se réduit à juger l'œuvre et le précepte : or *l'Histoire des Girondins* est encore présente à toutes les mémoires. J'aurais mauvaise grace à contester la popularité de ce livre, ce serait nier l'évidence; mais, en acceptant le fait, je ne renonce pas à le discuter.

Oui, sans doute, *l'Histoire des Girondins* est un livre populaire; est-ce à dire que ce soit un bon livre? Je ne le pense pas; je ne crois pas qu'il soit permis de le penser. Sans vouloir même insister sur l'étrange mobilité des principes d'après lesquels l'auteur juge les hommes et les choses, si toutefois il est permis d'appeler principes des idées qui se dérobent à l'analyse, au nom desquelles M. de Lamartine condamne et amnistie tour à tour toutes les causes, à ne considérer que sa méthode, je me demande par quel côté ce livre appartient à l'histoire. Depuis les historiens de l'antiquité jusqu'aux historiens de l'Europe moderne, certes les modèles ne manquent pas. Je ne crois pas à la nécessité de reproduire servilement tel ou tel type consacré par une longue admiration. Je conçois très bien que l'historien de la révolution française, ayant à choisir entre les *Muses* d'Hérodote et *l'Histoire Florentine* de Machiavel, entre Tacite et Thucydide, s'attribue le droit de n'imiter aucun de ces maîtres illustres; mais au moins faut-il qu'il n'oublie jamais le but réel de l'histoire : le récit des faits. Qu'il juge les événements avec plus ou moins de sagacité, selon la mesure de son intelligence, nous ne pouvons pas exiger de lui une pénétration constante, une clairvoyance à toute épreuve : au moins pouvons-nous exiger qu'il raconte avant de prononcer son arrêt. Eh bien! dans *l'Histoire des Girondins*, le récit est presque toujours absent; les faits proprement dits, les faits d'un intérêt public sont à peine retracés. Quand l'auteur

renonce à la déclamation, quand il consent à raconter, ce n'est pas l'histoire qu'il raconte, c'est la biographie anecdotique des personnages avant l'heure où ils entrent en scène. Comme il n'apporte pas dans le choix de ces anecdotes une critique sévère, comme il ne prend pas soin de les trier avant de nous les offrir, comme il les accepte à peu près de toute main, il arrive à son insu à oublier l'histoire pour le roman, et c'est précisément par le roman que les *Girondins* ont réussi. Les partis qui divisaient la France à la fin du siècle dernier ne sont ni classés ni jugés avec l'austérité ou la simplicité que l'historien ne doit jamais oublier; mais le roman nous introduit dans la vie intérieure de tous les personnages, et les esprits oisifs dévorent avidement cette puérile parodie de l'histoire. Ce livre trop vanté n'enseigne rien à l'ignorance, ne rappelle rien à ceux qui savent : c'est un assemblage d'épisodes racontés parfois avec entraînement, mais qui ne laissent dans la mémoire aucune trace durable, et enveloppent de ténèbres toutes les notions de moralité politique.

Il est facile de comprendre que la préface de *Geneviève* excite dans l'ame du lecteur crédule une immense curiosité. Cette revue rapide de toutes les littératures déclarées insuffisantes pour les besoins du peuple donne à tous le droit d'attendre une œuvre absolument nouvelle. Si les intelligences éprouvées déjà par de nombreuses déceptions ne se laissent pas prendre à cette amorce, la foule, qui n'est pas prémunie contre le danger, espère trouver dans *Geneviève* un récit d'un genre ignoré jusqu'ici. L'espérance de la foule est-elle justifiée? Personne, je crois, ne pourra dire oui après avoir lu *Geneviève*.

Geneviève, d'après le témoignage de M. de Lamartine, est le nom vrai du personnage qui figure dans *Jocelyn* sous le nom de Marthe. Dans l'intérêt de *Jocelyn*, je crois que l'auteur eût bien fait de ne pas nous raconter l'histoire de Geneviève; la création poétique aurait gardé plus de jeunesse et de fraîcheur. L'abbé Dumont, des premières *Confidences*, loin d'ajouter quelque chose à la valeur de *Jocelyn*, a plutôt terni l'éclat de cette admirable figure; je crains bien que Geneviève ne diminue la grandeur de Marthe comme l'abbé Dumont a diminué la grandeur de *Jocelyn*. Geneviève, j'en conviens, est un modèle d'héroïsme et de dévouement; mais son héroïsme, pour se montrer à nous dans toute sa splendeur, aurait besoin de se développer dans un épisode unique. Or, cette condition si impérieuse semble avoir échappé à l'intelligence de M. de Lamartine. L'auteur de *Geneviève*, au lieu de nous montrer la principale figure de son récit dans une action unique et simple, a multiplié les épreuves imposées à cette fille généreuse, et presque effacé la douleur de ces épreuves en s'efforçant de les rendre vulgaires. L'heure vraiment poétique, vraiment grande, est celle où Geneviève, pour sauver l'honneur de Josette, de sa sœur qu'elle aime

avec une passion toute maternelle, se donne pour la mère de l'enfant que Josette a mis au monde; mais ce dévouement, si admirable en lui-même, est entouré de circonstances si banales, qu'il produit à peine la moitié de l'effet qu'on pouvait en attendre. L'amour de Josette pour le maréchal-des-logis qui tombe de cheval devant sa porte, l'emprisonnement de la sage-femme, la dureté du juge qui interroge Geneviève, loin d'agrandir la figure de l'héroïne, la réduisent aux proportions de la réalité la plus prosaïque. Ce n'était vraiment pas la peine de tonner si fièrement contre toutes les littératures pour raconter une histoire de village avec tant de prolixité. Cependant je serais injuste envers M. de Lamartine, si je ne reconnaissais pas qu'il y a dans son livre une cinquantaine de pages vraiment attendrissantes. Les fiançailles de Geneviève avec le colporteur, son retour à Voiron et la colère de Josette en apprenant qu'elle va perdre sa sœur, sont bien racontés, quoique le nombre des mots ne soit pas en rapport avec le nombre des idées. Les caresses et les sanglots des deux sœurs excitent en nous une émotion plus profonde, si l'auteur ne prenait pas à tâche d'épuiser les images qu'il appelle à son secours. Quand Geneviève, devenue mère à son tour, mais dont la maternité est sanctifiée par le mariage, partage le lait de ses mamelles entre son fils et un enfant trouvé qui n'a pour nourrice qu'une chèvre aux mamelles à demi taries, l'auteur, pour peindre cette exubérance de tendresse, trouve des couleurs vives et vraies. Quoique cet épisode n'occupe certainement pas le premier rang dans la pensée de M. de Lamartine, c'est, à mon avis, la meilleure partie de l'ouvrage. Quant au dénouement, il ferait sans doute merveille dans un mélodrame : dans un récit destiné à l'enseignement du peuple, il est parfaitement déplacé. Ce dénouement, en effet, manque à la fois de clarté et de simplicité. L'intervention imprévue de la tante du maréchal-des-logis et du juge de paix, la lutte inutile de Geneviève pour garder l'enfant qu'elle a nourri, et qui se trouve être l'enfant de Josette, excellentes sur un théâtre de boulevard, n'ajoutent rien à l'attendrissement du lecteur.

Malheureusement ces défauts ne sont pas les seuls que je doive signaler dans *Geneviève*. Si l'action principale n'est pas racontée avec toute la sobriété que le goût commande, les épisodes qui viennent se grouper autour de cette action sont à leur tour racontés avec une prolixité désolante. Geneviève, avant de trouver un asile chez l'abbé Dumont, traverse une série d'épreuves parfois douloureuses, trop souvent puériles. Que la sœur de Josette perde sa condition parce que sa maîtresse apprend la faute dont elle s'est déclarée coupable sans l'avoir commise, c'est là sans doute une source d'émotion; mais que Geneviève, éprise de tendresse pour un mouton, offre à son maître une part de ses gages pour conserver son nouvel ami qu'on veut mener à la

boucherie, ce sentiment, bien que vrai, ne saurait nous attendrir. Mieux conseillé, M. de Lamartine se fût borné à nous raconter le dévouement de Geneviève pour Josette. Il y avait dans cette action unique de quoi défrayer les quatre cents pages de son récit. Tous les épisodes qu'il a cru devoir ajouter ne sont à proprement parler que des hors-d'œuvre. La charité instinctive de Geneviève développée, agrandie par le sentiment religieux, s'élevant jusqu'à l'héroïsme, c'était là le sujet qu'il fallait traiter : tout le reste n'est qu'un entassement de paroles inutiles; mais, pour laisser à l'héroïsme de Geneviève toute sa valeur poétique, il fallait donner au langage la simplicité qui appartient à l'action, et ne pas comparer par exemple les yeux qui pleurent, et dont les larmes s'épuisent, à une orange pressée d'une main avide et dont le suc tarit.

Après avoir commenté *Jocelyn* en nous racontant l'histoire de Geneviève, M. de Lamartine revient au récit de sa vie personnelle. Les *Nouvelles Confidences* sont loin d'offrir le même intérêt que les premières. Dans les premières, en effet, on pouvait blâmer la complaisance immédérée avec laquelle M. de Lamartine parlait de lui-même, on pouvait à bon droit s'étonner des éloges sans fin qu'il se prodiguait; en lisant les *Nouvelles Confidences*, on est saisi d'un autre étonnement. On se demande comment l'auteur a pu croire qu'il continuait sa biographie en parlant de tout le monde, excepté de lui-même. Le premier livre des *Nouvelles Confidences* n'est qu'une galerie de portraits. A part quelques pages où M. de Lamartine nous entretient avec bonheur de l'admiration qu'il excitait chez les habitants de Mâcon, où nous voyons les jeunes filles et les vieillards groupés sur les perrons pour regarder passer le fils du chevalier, il n'est guère permis de chercher dans ce premier livre un récit autobiographique. Ou je m'abuse singulièrement, ou la plupart des lecteurs éprouveront la même impression que moi : les louanges sans nombre que M. de Lamartine donne à la beauté de sa mère, à la beauté de ses sœurs, à sa beauté personnelle, loin d'éveiller la sympathie, répandent sur toutes ses paroles une singulière monotonie. Cette profusion de beauté imprime à toutes les pensées un cachet d'orgueil qui fatigue bien vite. Que l'auteur vante la piété, la sérénité, la générosité, l'abnégation de sa mère, à la bonne heure : il y a dans ses louanges un accent de reconnaissance qui réclame, qui impose le respect; mais qu'il s'amuse à décrire sa mère comme un tableau ou une tapisserie, qu'il dresse l'inventaire de son visage sans nous faire grace d'aucun détail, qu'il mesure la longueur des cils, la largeur des sourcils, l'épaisseur des lèvres, c'est une puérilité, un gaspillage de paroles que nous ne pouvons lui pardonner. La beauté même d'une jeune fille ne résisterait pas à cette manie de procès-verbal. Et puis ce qu'on disait au xvir^e siècle de la description des pa-

lais et des meubles peut se dire avec une égale vérité de la description des vêtemens et du visage. Si l'ennui s'emparait du lecteur au temps de Molière et de M^{me} de Sévigné devant les festons et les astragales, il est bien difficile aujourd'hui de parcourir sans impatience les innombrables descriptions du masque humain qui remplissent les *Nouvelles Confidences*. Pour donner à ces tableaux quelque intérêt, il serait indispensable d'y jeter quelque variété, et M. de Lamartine ne paraît pas y songer un seul instant. Il débute par le superlatif, continue par le superlatif, et termine comme il a commencé. Qu'il parle de sa mère ou de ses sœurs, il n'a jamais sur les lèvres que des paroles d'admiration et d'extase. Toute sa famille forme un groupe de types irréprochables que Raphaël et Titien doivent se disputer.

Ce que M. de Lamartine raconte avec un accent de vérité incontestable, dans le premier livre de ces *Nouvelles Confidences*, c'est l'ennui qui le dévorait. Cet ennui pourtant nous attristerait bien davantage, s'il n'était pas encadré dans l'expression constante de la supériorité que l'auteur s'attribue sur toutes les personnes qui l'entourent. J'admire très sincèrement le génie lyrique de M. de Lamartine; mais, sans vouloir lui conseiller une fausse modestie, je pense qu'il ferait bien, surtout lorsqu'il s'agit des premières années de son adolescence, de nous parler de lui-même avec plus de réserve et de sobriété : quelle que soit en effet la beauté des *Méditations* et des *Harmonies*, elle ne justifie pas les termes qu'il emploie en expliquant sa nature. Qu'une ville de province soit pour une ame poétique une source intarissable de dégoût, j'y consens. Cependant ce que M. de Lamartine dit de lui-même, le dédain qu'il professe pour toutes les figures qui passent devant lui me semble franchir la mesure de la justice. Lors même qu'il s'agirait de l'auteur applaudi des *Méditations* et des *Harmonies*, ce dédain se comprendrait à peine, car il y a partout pour les esprits attentifs de nombreux sujets d'étude; et si les grandes intelligences ne se comptent pas par milliers, il y a toujours des enseignemens à recueillir dans la conversation des vieillards; lorsqu'il s'agit d'un poète dont le génie n'est encore connu que de lui-même, que de lui seul, le dédain se conçoit encore plus difficilement.

Toutefois je ne veux pas donner à mes paroles un sens trop absolu. Il y a dans ce premier livre même quelques portraits tracés avec habileté. Les mille riens dont se compose la vie de province sont parfois peints avec des couleurs très vraies; la vérité même de ces portraits, le plaisir que l'auteur prend à les multiplier, accusent de plus en plus la stérilité du sujet qu'il a choisi, ou plutôt l'absence réelle du thème qu'il s'obstine à traiter. Toutes ces figures, si nettement dessinées, qui révèlent chez le poète une si grande fidélité de souvenirs, ne sont pas le poète lui-même. Si du moins elles exerçaient une action décisive

sur la vie du narrateur, nous les verrions sans regret se multiplier; mais toutes ces silhouettes passent et disparaissent sans laisser de trace : le poète s'amuse à les peindre pour le seul plaisir de nous montrer son talent. Aucun de ces personnages n'a été mêlé à sa vie; il les a vus, il les a regardés, il s'en souvient, il nous les montre, et la pleine connaissance du milieu où il a vécu n'ajoute rien à ce que vous savez de sa nature, car il a pris soin de la poser d'avance comme prédestinée. Les hommes dont il a entendu la voix, dont il a recueilli les regrets, n'ont pas éveillé en lui un sentiment nouveau, une pensée nouvelle; le poète est demeuré, après les avoir écoutés, ce qu'il était en revenant dans sa famille : il a continué de se livrer sans relâche à la contemplation de lui-même.

L'abbé de Lamartine semble seul faire exception. L'indulgence et la bonhomie de cet aimable vieillard sont retracées par M. de Lamartine avec une prédilection qui se comprend sans peine. Il trouvait en effet dans le château de cet oncle mondain l'indépendance que le frère aîné de son père lui refusait à Mâcon. Plus de contrainte, plus d'habitudes réglées, plus de journées divisées à l'avance comme les compartimens d'un damier. Promenades, rêveries sans but et sans fin, courses vagabondes dans les montagnes, solitude, méditation, rien ne manquait à cette âme éprouvée par la douleur. Le matin, il s'élançait sur un cheval impatient, et foulait la rosée; il errait à l'aventure, et, quand il avait humé l'air à pleins poumons, il rentrait pour s'ensevelir dans une autre solitude, pour causer familièrement avec tous les grands esprits des siècles passés, car l'indulgent abbé possédait une riche bibliothèque. Cette partie des *Nouvelles Confidences* est, à mon avis, la meilleure, la plus naïve, celle qui intéressera le plus sûrement. Dans la vie de Mâcon, le poète ne respirait pas à l'aise, et, pour mieux marquer sa souffrance, il se laissait aller à d'innombrables exagérations. Pour mieux caractériser la nature lyrique de son intelligence, il amoindrisait à son insu toutes les facultés expansives des personnages qui l'entouraient. Dans le château de l'indulgent abbé, rien de pareil. Le poète vit librement sans que personne lui demande compte de ses journées. Il dispose à son gré de l'espace et du temps. Il s'enfonce sous l'ombre des allées pour songer à celle qu'il a aimée, qu'il a perdue; il s'assied sur la mousse, au bord de la fontaine, pour écouter le bruit de l'eau sur les cailloux, le murmure des feuilles agitées par le vent, et, quand il a épuisé sa rêverie, il retourne auprès de l'abbé, qui lui raconte sa jeunesse et lui parle des salons de Versailles. Il y a dans cette vie solitaire et indépendante, telle que nous la montre M. de Lamartine, un charme incontestable qui s'empare du lecteur; nous respirons avec bonheur l'air vif de la montagne, nous errons sans but avec le jeune rêveur, nous savourons avec délices la mélancolie et la solitude.

Cependant, comme les meilleures, les plus belles choses de ce monde ne sauraient durer éternellement, il faut bien que M. de Lamartine se décide enfin à quitter le château de son oncle, où il a passé de si douces journées. Saluce, un de ses camarades de régiment, est amoureux à Rome, et lui raconte jour par jour toutes les joies, toutes les tristesses de sa passion. La princesse Régina, mariée par sa grand'mère à un vieillard qu'elle connaît à peine, mariée à l'âge de seize ans, aime Saluce de toute son ame. Pour sauver sa liberté, elle quitte Rome et vient en France. Saluce, qui l'a enlevée du couvent où elle attendait le retour de son mari, est enfermé au château Saint-Ange. Régina vient demander protection au meilleur ami de Saluce, à l'auteur des *Confidences*. Pour donner à son récit plus de mouvement et de vérité, M. de Lamartine a cru devoir, avant de parler en son nom, transcrire quelques lettres de Saluce. Ces lettres, dont plusieurs sont empreintes d'une passion énergique, n'ont sans doute pas été transcrites littéralement, car il arrive trop souvent à Saluce de parler comme le narrateur lui-même, avec une abondance de langage facile à concevoir quand elle s'allie à l'abondance même des pensées, mais dépourvue de vraisemblance dès que le nombre des pensées ne justifie pas le nombre des paroles. Une pareille contradiction ne se rencontre pas chez les hommes qui écrivent familièrement, qui épanchent leurs sentimens dans le cœur d'un ami; elle accuse trop évidemment l'industrie littéraire pour ne pas appartenir tout entière au camarade de Saluce.

L'amour de Régina pour le jeune officier français est préparé d'une façon étrange. En admettant que la donnée principale soit vraie, il est permis de regretter que l'auteur ne l'ait pas traitée plus simplement. Je veux bien, quoique cette concession puisse paraître trop généreuse, je veux bien que Régina aime Saluce sans l'avoir jamais vu, que son amitié passionnée pour Clotilde, qui est morte dans ses bras, livre son cœur sans défense; je veux bien qu'en retrouvant dans Saluce tous les traits de celle qu'elle a chérie, elle se sente entraînée à le chérir; au moins faudrait-il nous présenter cette singulière métamorphose de l'amitié avec une plus grande sobriété de couleur. Que Régina croie encore aimer Clotilde en aimant son frère, qu'elle n'ait pas senti son cœur s'enflammer aux récits qu'elle écoutait d'une oreille avide, qu'elle ait recueilli sans défiance les louanges que Clotilde prodiguait à son frère absent, c'est une fiction que le cœur admet sans peine; mais réunir dans l'église du couvent, sur le tombeau même de Clotilde, Régina et Saluce, c'est un artifice que la poésie répudie, qui appartient à l'art d'Anne Radcliffe. Le sentiment religieux que les morts nous inspirent ne se concilie pas avec les paroles ardentes qui s'échappent de la bouche des amans. Régina et Saluce agenouillés sur la tombe de Clotilde, ravis dans une mutuelle extase, Régina évanouie emportée dans les

bras de Saluce, seront toujours, aux yeux d'un goût sévère, une déplorable invention. Quoique l'amour sincère soit digne de respect, il est impossible de ne pas voir dans cette scène de mélodrame une véritable profanation. Ces mains jointes pour la prière et qui s'ouvrent pour étreindre une main ardente n'offrent à l'esprit rien de vraiment poétique. L'amitié même de Régina pour Clotilde serait plus vraie, si l'auteur, pour la peindre, eût appelé à son secours des couleurs moins vives. L'amitié de ces deux jeunes filles, telle qu'il nous la montre, loin de lutter de grace et de candeur avec la mutuelle affection de Mina et de Brenda, se confond trop souvent avec l'amour. Les baisers que Régina prodigue aux tresses dénouées de Clotilde, l'admiration qui enflamme toutes ses paroles, conviendraient mieux à l'amour qu'à l'amitié.

Les promenades enivrées de Saluce et de Régina sous les ombrages de la villa Pamfili sont racontées avec éloquence. Pourquoi faut-il qu'ici encore le goût soit blessé par un détail étrange? La grand'mère et la nourrice, qui restent dans la calèche et attendent les deux amans, loin d'ajouter à l'intérêt poétique, nous ramènent à la réalité la plus vulgaire. Qu'une mère ferme les yeux sur la faiblesse de sa fille, le lecteur le conçoit sans peine; mais qu'elle fasse le guet, qu'elle se pose en sentinelle tandis que sa fille se livre tout entière à sa passion, une pareille complaisance, qui peut bien se rencontrer, sera toujours d'un fâcheux effet. Il n'y a guère que la nourrice qui puisse se charger d'un tel rôle.

L'enlèvement de Régina n'est pas raconté aussi simplement que je le voudrais. Le travestissement de Saluce, acceptable tout au plus pour le départ, est un non-sens au retour. S'il a raison de se déguiser pour sortir de Rome avec Régina et l'emmener dans un chariot de paysan, il est impossible d'admettre qu'il revienne seul à Rome sans reprendre les vêtements qui lui appartiennent. S'il avait résolu de se faire arrêter, il ne s'y prendrait pas autrement. Il y a dans tout cet épisode quelque chose de théâtral qui attédie singulièrement l'émotion.

L'attendrissement de l'ami de Saluce suspendu aux lèvres de Régina semble menacer d'un prochain oubli la femme qu'il a tant aimée, tant pleurée. Si l'image de Saluce ne se plaçait entre eux, le lecteur sent bien que le cœur du poète s'ouvrirait à un nouvel amour. Cette crainte s'efface bien vite, et le narrateur revient tout entier à la douleur de Régina. Le procès s'engage à Rome. Pour que Régina soit libre, il faut que Saluce consente à s'éloigner et prenne l'engagement de quitter pour long-temps l'Italie. A cette condition, le mari de Régina promet de ne jamais réclamer ses droits, de la laisser près de sa mère. Que Saluce quitte l'Italie et que Régina revienne à Rome, telle est la transaction que proposent les hommes de loi. Cruel dénouement

pour ces poétiques amours! Saluce accepte le marché et renonce à Régina. Assurément, la résolution de Saluce semblera très sage à tous les esprits pour qui la passion n'est qu'une chose éphémère et sans importance. Il y a même, dira-t-on, dans sa conduite, une sorte de générosité : il renonce à Régina pour lui laisser la richesse et l'éclat d'un grand nom. Tout cela est fort sensé assurément, s'il prévoit qu'un jour il cessera d'aimer Régina; mais, s'il doutait de lui-même, il ne devait pas enivrer d'amour la femme qui se donnait à lui tout entière, qui abandonnait son cœur à l'espérance d'un bonheur infini. Il est trop tard maintenant pour se montrer généreux : il fallait débiter par la franchise. Régina est libre; elle attend l'homme qu'elle aime, à qui elle a confié sa vie. Pour elle, Saluce est le monde entier. Que son amant gagne ses geoliers, qu'il s'échappe du château Saint-Ange, et Régina ne regrettera pas la richesse qu'il lui faudrait payer de son bonheur. Je comprends donc très bien la colère de Régina lorsqu'elle apprend la résolution de Saluce. Je l'admire et je l'aime quand elle l'accuse de cruauté, de lâcheté. Elle devine trop sûrement qu'il y a dans sa conduite plus de faiblesse encore que de vraie générosité. Il l'a aimée tant qu'il pouvait s'abandonner librement à sa passion, ou plutôt il s'est laissé aimer tant que son bonheur ne rencontrait aucune résistance. Maintenant que l'amour n'est plus un bonheur, mais un tourment, il est saisi de pitié pour lui-même et renonce à Régina pour retrouver la vie facile, la vie indépendante qu'il avait perdue. Cruauté, lâcheté! elle ne se trompe pas. La colère a déchiré le bandeau qui lui cachait la lumière. Elle se croyait aimée d'un amour infini, d'un amour qui devait défier toutes les épreuves; elle reconnaît trop tard son aveuglement. Sa fidèle nourrice maudit comme elle l'homme à qui elle a donné son cœur, et qui n'a pas le courage de le garder.

Si Régina, au début du récit, nage dans des flots de lumière, qui permettent à peine de la prendre pour une créature faite de chair et de sang, si l'auteur, en essayant de nous peindre sa beauté, nous emporte trop souvent dans les régions de la pure rêverie, si notre œil a peine à saisir les formes éthérées de ce personnage qui n'a de la femme que le nom, Régina, au dénouement, prend victorieusement sa revanche. Malgré sa naissance, elle aime en vraie Transteverine; elle ne comprend pas l'abandon qui veut s'appeler générosité. Le cri de la passion rachète à mes yeux toute l'indécision des premières pages; il y a dans la douleur, dans la colère de Régina, autant de honte que de regret. Elle rougit de l'homme qu'elle a choisi, qui ne méritait pas son amour; elle rougit de n'être plus aimée. Cette liberté que Saluce lui rend, cette richesse qu'il lui renvoie en échange du bonheur, sont pour elle de mortelles offenses. C'est pourquoi j'accepte sans réserve la colère de Régina; je regrette seulement que la conduite de Saluce

rappelle d'une manière trop frappante la conduite de son ami à la Mergellina. Régina est abandonnée comme Graziella; la fille du pêcheur et la princesse romaine sont traitées avec la même cruauté : dans le cœur de Saluce comme chez l'auteur des *Confidences*, l'égoïsme a parlé plus haut que l'amour.

M. de Lamartine, en commençant ses *Nouvelles Confidences*, a cru devoir répondre aux reproches sévères qui lui avaient été adressés. Comme je suis au nombre de ceux qui ont blâmé le caractère de ses premières *Confidences*, je suis bien obligé de m'attribuer une part de sa réponse et d'en discuter les termes et la valeur. J'ai dit que les sentimens intimes du cœur ne méritent pas, à mes yeux, moins de respect que les vignes, les prés et les forêts transmis par héritage. J'ai dit qu'exposer au grand jour, raconter heure par heure, toutes ses affections, toutes ses souffrances pour sauver la terre où l'on a vécu, peut à bon droit s'appeler une profanation. A ce reproche, que je crois très fondé, que répond M. de Lamartine? Il établit entre le public et ses amis une différence très subtile qui ferait honneur aux casuistes les plus consommés. Devant le public, être collectif, impersonnel, inconnu, il est permis de tout dire. Bien que la foule se compose de créatures intelligentes capables de comparer leurs émotions individuelles avec les émotions dont elles lisent le récit, M. de Lamartine soutient que la pudeur du cœur n'est pas un devoir devant la foule; il va plus loin : à son avis, tout homme qui parle devant la foule, qui parle de lui-même, de ses amis, des femmes qu'il a chéries, qu'il a quittées, ne peut jamais se rendre coupable d'indiscrétion. Ainsi la parole recueillie par des milliers d'oreilles est une parole morte, une parole adressée aux vagues de l'Océan, que le vent emporte et balaie, une parole sans écho; se confesser devant la foule, c'est converser avec soi-même; qui oserait se plaindre? qui oserait blâmer l'impudeur du pénitent? La foule n'est personne, parce que la foule est tout le monde. Ah! s'il s'agissait de parler devant un ami, devant trois auditeurs à visage connu, la franchise, poussée jusqu'à ses dernières limites, ne serait pas seulement une faute, mais un crime. Raconter notre vie à ceux qui ont vu les personnages du récit, c'est une action que la morale ne saurait amnistier; dévoiler devant la foule, offrir à sa curiosité toutes les plaies de notre cœur, c'est une action indifférente, qui défie le blâme, qui ne peut blesser personne.

Telle est en peu de mots la théorie imaginée par M. de Lamartine pour sa justification. Je me suis efforcé de la reproduire dans toute sa crudité. Je ne crois pas avoir besoin de montrer tout ce qu'elle a de puéril. La distinction établie par M. de Lamartine peut se comparer aux distinctions combattues par Pascal dans ses *Provinciales* : il n'y a là rien de sérieux, rien qui mérite une réfutation. Affirmer que l'in-

discrétion est en raison inverse du nombre des auditeurs, c'est tout simplement méconnaître la valeur des mots qui jusqu'ici ont été acceptés d'un consentement unanime, comme exprimant une pensée parfaitement claire, parfaitement définie; c'est renverser toutes les notions du juste et de l'injuste, et s'attribuer un droit que la raison ne pourra jamais consacrer. M. de Lamartine avoue qu'il rougirait de raconter sa vie intime devant un cercle d'amis, et il parle sans rougir devant la France, devant l'Europe! Que sa parole soit portée aux quatre coins du monde, plus elle retentira, plus sa conscience sera tranquille. C'est une étrange manière de se justifier. L'amertume de sa réponse, la colère qui respire dans cette singulière apologie, montrent assez clairement que sa cause ne lui paraît pas bonne. S'il avait conscience de son bon droit, s'il était vraiment sûr de n'avoir rien à se reprocher, il parlerait d'une voix plus calme, il arrangerait ses pensées dans un ordre plus logique, et surtout il ne se laisserait pas emporter jusqu'à dire : « Réjouissez-vous, battez des mains, vous qui m'avez blâmé, vous qui m'avez accusé de sacrilège! Toutes vos espérances, tous vos souhaits sont dépassés. J'ai vendu le récit de mes souffrances, j'ai livré aux regards de la foule les plaies de mon cœur, pour sauver les vignes et les forêts que j'avais reçues en héritage. Eh bien! soyez contents, mon héritage n'est pas sauvé. Le salaire que j'ai recueilli n'a pas suffi pour les racheter! » Ce mouvement oratoire étonnera le public sans le blesser, car, s'il se trouve dans la foule même que M. de Lamartine appelle impersonnelle bien des cœurs qui se sont associés à notre blâme, il n'y en a pas un qui se réjouisse de la pauvreté du poète. Cette foule qu'il croit indifférente n'a pas appris sans tristesse qu'il lui faudrait bientôt dire adieu à l'ombre séculaire de ses forêts.

La question morale épuisée, reste la question littéraire. L'autobiographie est-elle de la part des poètes un calcul bien entendu? Je ne le pense pas, et mon avis repose sur des raisons tellement claires, qu'il sera, je crois, partagé par la majorité des lecteurs. Les poètes sont des êtres privilégiés. Le nom même qu'ils portent indique le don précieux qu'ils possèdent. Ils inventent, ils créent. Avec les débris de leurs souvenirs, agrandis, transformés par l'imagination, ils composent des scènes plus belles, plus animées, plus émouvantes que la vie réelle. N'est-ce pas manquer à leur vocation, n'est-ce pas déchirer leurs titres de noblesse, que d'exposer à nos yeux toutes les ruines où ils ont ramassé les pierres de leur édifice? Craignent-ils de nous sembler trop grands? Est-ce de leur part modestie ou présomption? Est-ce pour ménager nos yeux qu'ils nous expliquent l'origine de leur génie? Si d'aventure ils croient ajouter à leur grandeur en nous montrant leur point de départ, ils s'abusent étrangement. Pour les admirer, pour applaudir à leurs travaux, nous n'avons pas besoin de savoir quel jour,

à quelle heure ils ont connu les souffrances communes de l'humanité. Ils sont hommes, ils ont vécu de notre vie, que faut-il de plus pour nous dévoiler la source de leurs émotions, de leurs souvenirs? Le poète qui écrit le journal de sa jeunesse change un lingot d'or en monnaie de cuivre. Il nous enseigne à ne voir dans son génie qu'une combinaison fatale d'éléments fournis par la vie réelle. M. de Lamartine n'a pas échappé aux conséquences que je signale. Il nous avait gâté Elvire dans *Raphaël*, et il vient de nous gâter Marthe dans *Geneviève*.

Quant au style des deux volumes qui m'ont suggéré ces réflexions, j'ai regret à le dire, loin d'être plus pur, plus clair, plus châtié que le style des premières *Confidences* et de *Raphaël*, il est encore plus verbeux, plus confus, chargé d'un plus grand nombre d'images inutiles, ou, ce qui est pire encore, d'images qui ne présentent aucun sens. M. de Lamartine semble avoir pris à la lettre la réponse du maître de philosophie à M. Jourdain sur la différence des vers et de la prose. Il croit que tout ce qui n'est pas vers est nécessairement prose. Or, Molière, en écrivant la réponse du maître de philosophie, n'oubliait pas les conditions rigoureuses de toute prose bien faite, c'est-à-dire de toute prose vraiment digne de ce nom. L'harmonie et le nombre qui s'adressent à l'oreille, la clarté qui s'adresse à la raison, les images bien choisies qui donnent du relief à la pensée, ne figurent pas dans la définition de la prose donnée à M. Jourdain, et se trouvent pourtant dans la prose de *l'Avare* et de *Don Juan* comme dans la prose de Pascal et de Bossuet. Des images assemblées au hasard, si nombreuses, si éclatantes qu'elles soient, ne sont pas plus de la prose que des vers; c'est un langage qui n'a pas de nom en littérature, que la rime n'excuserait pas et qui, sans la rime, n'est pas plus acceptable. Que M. de Lamartine ne se laisse pas abuser par la flatterie : depuis qu'il a renoncé à la poésie, il n'a pas écrit une page de prose. Ni *l'Histoire des Girondins*, ni les *Confidences*, ni *Raphaël*, ni *Geneviève* ne satisfont aux conditions que j'ai tout à l'heure énoncées. Or, ces conditions ne sont pas créées par ma fantaisie; elles sont respectées par toutes les nations qui possèdent une littérature; elles étaient connues de l'antiquité, et l'Europe moderne, en les acceptant, n'y a rien changé. Ni la richesse du génie, ni l'abondance des souvenirs ne sauraient les modifier. M. de Lamartine, qui possède le don des vers, ne possède pas encore le don de la prose. Essaiera-t-il de conquérir par l'étude ce don nouveau que les abeilles n'ont pas déposé sur ses lèvres? Je n'ose l'espérer.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1850.

Depuis que l'année 1848 a jeté si brusquement la politique en dehors des procédés anciens et des voies battues du système parlementaire, la *Chronique* s'est imposé, ou plutôt a reçu de la force même des choses, une mission particulière au milieu de la presse. Qu'on nous pardonne de rappeler en peu de mots le rôle qu'elle a trouvé de son goût. On comprendra peut-être que nous ayons aujourd'hui sujet de vouloir l'expliquer.

La *Chronique* n'a pas cessé, elle ne pouvait cesser de défendre les grands principes d'ordre social dont la *Revue* entière a toujours été l'un des organes les plus dévoués. La *Chronique* n'a pas cessé non plus d'écouter avec une respectueuse déférence les inspirations ou les avis des hommes éminens du parti conservateur et modéré qui ont bien voulu lui témoigner leur intérêt. Nous ne saurions cependant nous dissimuler que nous avons été et que nous sommes du parti en général plus que de l'une quelconque de ses nuances, et, s'il faut le dire, de l'opinion même encore plus que du parti. Les nécessités de la polémique obligent évidemment les feuilles quotidiennes à se classer d'une façon moins indéterminée, à marquer des préférences plus nominales que nous n'avons besoin de le faire dans les conditions de notre périodicité. Lorsqu'on a tous les jours à paraître en ligne, il faut serrer de très près ses chefs de file et prendre sans discuter la consigne du moment. On appartient à un corps d'armée dont on doit suivre les marches et même les contre-marches, sous peine d'entraver des opérations auxquelles on est essentiel. Nous avons la prétention très modeste de ne nous croire essentiels à rien, et nous demandons uniquement qu'on excuse en faveur de cette modestie les irrégularités qu'on a pu quelquefois apercevoir dans notre discipline.

Nous ne sommes pas des soldats placés chaque matin sous le feu des événemens et chaque matin obligés d'y répondre : nous sommes des observateurs qui jugeons à l'écart et le plus souvent après coup. Le journalisme ordinaire,

qui est à même d'intervenir activement dans le cours des choses, a par cela seul un motif très suffisant de n'en parler jamais que pour en parler de manière à les diriger dans le sens où il voudrait qu'elles aboutissent, celui-ci d'un côté, celui-là de l'autre, mais chacun avec une passion exclusive qui est une grace d'état et un devoir de position, chacun en se ménageant beaucoup la vérité sur ses hommes ou sur sa fortune, pour ne la point ménager à ses adversaires. Il est parfaitement avouable d'en user ainsi, quand on se sent au fort de la mêlée. Nous, dont les réflexions de quinzaine ne peuvent pas toujours tomber au plus vif du combat, nous sommes plus aisément de sang-froid. Garder son sang-froid est cependant, par malheur, une liberté déplaisante pour ceux qui ont perdu le leur, ou qui désirent qu'on perde le sien : nous ne l'ignorons pas; mais où serait notre raison d'être vis-à-vis du public, si nos appréciations, arrivant d'habitude à distance des faits, n'étaient pas plus calmes et plus neutres que celles qu'arrachent à première rencontre tous les incidens politiques? Nous aussi, nous avons nos choix d'affection pour certaines personnes, nos vœux beaucoup plus décidés pour telle solution que pour telle autre : nous inclinons seulement à penser que le public n'est point fâché qu'on s'exprime quelque part avec une honnête franchise sur toutes les solutions et sur toutes les personnes. Or, il n'y a guère que nous qui, par nature, n'ayant point de poste indispensable dans les mouvemens stratégiques des partis, puissions nous permettre cette sincérité devant laquelle tous les partis sont égaux. C'est une tâche trop peu agréable pour qu'on aille de gaieté de cœur au-devant d'elle; il y a néanmoins à l'accepter assez d'honneur pour ne point l'éluider tout-à-fait.

La souveraine ambition de la *Chronique*, c'est donc de refléter fidèlement d'intervalle en intervalle les aspects du temps présent. Pour être ainsi ce véridique miroir qu'elle souhaiterait d'être, il faudrait qu'elle fût écrite comme on écrivait jadis ses mémoires, en ne songeant qu'à se consoler, à s'égayer ou à s'instruire soi-même dans son coin. Il faudrait pouvoir raconter ses impressions avec aussi peu de scrupules, avec une âme aussi dégagée que si la page à peine noircie dût être enterrée plus de vingt ans. Nous nous sommes pris parfois à désirer qu'il y eût n'importe où des gens assez désintéressés et assez candides pour rendre à la postérité le recommandable service de lui dire naïvement les aventures contemporaines. La *Chronique* serait l'endroit le plus propre à recueillir de pareils témoignages. Sa situation, qui, sans être l'isolement, n'en est pas moins, pour ainsi dire, une situation détachée, lui permettrait d'en disposer assez à sa guise. Elle diminuerait ainsi peut-être la besogne des Saumaises politiques de l'avenir en leur livrant le sens des choses, caché, selon le besoin des tactiques différentes, sous les ambages des mots. Elle fournirait aux futurs amateurs de curiosités historiques le rare plaisir de trouver dans quelques-uns de ces feuillets épars les affaires dites tout bas et en toute conscience par un homme du temps. Voilà l'idéal de notre impartialité; mais il nous faudrait, pour l'atteindre, écrire sous la dictée d'un sage qui fût à la fois au désert et à la ville; or le sage nous manque, et jusqu'à ce que nous l'ayons rencontré, nous n'avons qu'une ressource pour suppléer à son absence : c'est de recevoir sur tout le monde les confidences de tout le monde en corrigeant de notre mieux les indiscretions.

Notre idéal de chroniqueurs n'est pas cependant, qu'on n'en doute point, un idéal d'indifférens et de sceptiques. Par-dessus toutes les variations des circonstances ou des caractères dont nous nous croyons très autorisés à chercher ou même à signaler les causes, par-dessus les intérêts divers qui meuvent les partis dans des luttes où nous ne nous sentons pas toujours intéressés, par-dessus les fractions de ces partis et les caprices de leurs chefs, il y a un but, un espoir suprême vers lequel les ames devraient être incessamment tendues. Voir ce pays trop long-temps égaré dans des sentiers stériles redresser enfin ses erreurs et s'instruire à conduire sérieusement sa vie, au lieu de la dissiper en emportemens et en légèretés; réussir à lui persuader que le salut n'est pas dans cette aveugle et moutonnaire incurie avec laquelle on s'en remet du soin d'être sauvé à la magie d'une formule générale ou à la responsabilité souveraine d'un individu; lui persuader au contraire que le salut ne viendra point et ne peut venir, si chacun à sa place ne s'efforce, pour son compte, de s'améliorer le sens : tel est l'ardent désir qui fait le fond de notre politique.

On concevra peut-être que, sous l'influence de cette préoccupation un peu philosophique, elle soit moins accessible aux fantaisies ou aux manœuvres qui constituent quelquefois toute l'activité d'un parti. Nous pensons que la France gagnerait à ce que les partis y perdissent de leur valeur factice. Les partis sont à peu près aujourd'hui comme des camps désertés dont il ne resterait plus que les tentes vides; mais cet appareil en impose toujours de loin, et il faut quelque hardiesse pour pénétrer dans l'enceinte et se prouver à soi-même qu'elle est abandonnée. Nous ne voulons pas dire que les partis puissent jamais cesser d'exister, et qu'il y ait dans les chances ultérieures de nos destinées l'éventualité d'une époque sans partis; ce serait du moins l'époque de la mort, puisqu'il n'y a de vivant que le conflit des idées. Nous entendons dire seulement qu'il y a des cas où les partis, entraînés par des mobiles qui n'ont plus qu'un prestige médiocre sur l'immense majorité, s'attribuent une importance qu'ils ne possèdent plus, dès que les masses se sont retirées d'eux. Les principes fondamentaux qu'ils défendent les uns ou les autres demeurent sans doute tout aussi respectables et gardent la place qu'ils leur ont conquise dans les esprits; c'a été leur mérite respectif à chacun de réussir plus ou moins dans cette conquête; mais ce qu'il y a de sûr et de vrai dans les principes d'abord les plus opposés finit par se concilier à la longue au profit du sens commun, et il peut arriver que l'antagonisme se réduise à des points qui, pour être considérables au gré de certains sentimens très raffinés ou de certaines ambitions très aiguës, ne touchent pas à beaucoup près autant le cœur et les yeux de la foule. C'est alors que des camps qu'elle remplissait naguère, il ne reste plus, comme nous disions, que les tentes dépeuplées, moins toutefois bien entendu celles où les généraux et les états-majors s'obstinent à s'attarder, dans l'espoir de rallier leurs soldats. Nous ne serions pas étonnés que les soldats commençassent à faire la sourde oreille, et nous nous expliquons assez bien leur humeur récalcitrante pour n'avoir pas grande envie de les gourmander. Que la plupart des citoyens français soient aujourd'hui si enclins à se soucier médiocrement des drapeaux divers sous lesquels on livrait jadis des combats si passionnés, ce n'est pas, nous l'avons, le signe le plus clair d'une vitalité très énergique. Les peuples qui ont encore beaucoup

de sévère à dépenser ne calculent pas de si près le mérite des objets pour lesquels ils la dépensent; mais le frottement des rouages de notre vieille machine nous a tous si usés, qu'on est excusable de ne plus hasarder ses efforts sans compter, de ne plus s'échauffer qu'à bon escient, de se ménager un peu sur les petits côtés qu'il y a dans tous les partis qui nous tiraillent, et de réserver son zèle aux grandes causes que les partis n'embrassent pas toujours pour elles-mêmes. Cette disposition, qui nous paraît gagner autour de nous, n'a pas laissé de nous atteindre aussi. Nous avons peur que la *Chronique* ne s'en ressente, et que ce désabusement avec lequel nous envisageons quelques personnes et beaucoup de choses ne nous rende la sincérité trop facile.

Il y aurait pourtant à cette sincérité, dont nous ne pouvons mais, deux inconvéniens, deux torts sur lesquels nous demandons à nous expliquer d'avance. A traduire ainsi de propos délibéré, vis-à-vis des partis et de leurs exigences si mobiles, l'exacte impression des gens désintéressés qui les regardent, on court d'abord le risque de contrarier des arrangemens que l'on voudrait respecter, si l'on ne consultait que les égards qu'on doit et qu'on est heureux de devoir à leurs auteurs. Les grands hommes ont toujours su le prix que valait leur amitié; aussi leur amitié s'offense-t-elle aisément, et traite d'infidélité tout ce qui n'est pas une complaisance. Il faut craindre de mettre à l'épreuve ces natures si vulnérables; il ne faut toucher qu'avec précaution à l'arche de leurs commandemens, mais il ne faut pas s'attendre à voir ses précautions constamment heureuses. Il est sage de se préparer à souffrir en silence le chagrin de n'avoir pas réussi, et d'ensevelir au dedans de soi le regret des attaches qu'on a desserrées ou dissoutes autrement que par sa faute. La seconde difficulté de ce franc langage que nous aimerions à tenir, c'est de garder sa plume de toute intempérance inutile dans les questions de personnes. Celle-là nous inquiète moins, parce qu'il n'est ni dans nos intentions ni dans nos habitudes de la chercher gratuitement. La presse militante aurait bientôt succombé sous les embarras croissans qui l'assiègent, si elle n'apprenait à séparer dans ses luttes l'homme de l'écrivain; nous l'avons dit plus d'une fois, et cependant un portrait que nous tracions ici l'autre jour a éveillé des susceptibilités que nous serions lâchés de provoquer, lorsque rien ne nous empêche d'y satisfaire. Nous nous plaignions justement que le journaliste fût trop tenté maintenant de se poser en personne publique, et nous en agissions assez librement avec la personne publique qu'on nous abandonnait, pour montrer les mauvais côtés de ce genre d'abandon. Faut-il répéter encore qu'il n'y avait point là d'insinuations hostiles au caractère de l'homme privé? En vérité, nous en donnons acte.

Parlons d'affaires plus graves. Nous avons bien l'air de ne nous être arrêtés si longuement aux nôtres que parce que celles de la patrie semblent de prime abord nous laisser tous les loisirs désirables. Nous ne croyons pas néanmoins que le moment soit bon pour en prendre trop fort à son aise, et nous n'avons point l'esprit si dégagé qu'on pourrait le supposer à nous voir ainsi converser de peu de chose. La scène politique est à vide, il ne s'y produit que des incidens de l'ordre le plus secondaire, et jamais cependant les rôles n'ont été plus lourds aux acteurs qui les portent. La grosse affaire, toute l'affaire de cette quinzaine, ce sont les parades militaires, revues de Saint-Maur, revues de Satory. Hors de là, rien que du silence et de l'ombre sur le théâtre et même

dans les coulisses. Cette ombre n'en couve pas moins de sourdes menaces qu'on se renvoie à l'envi, et qu'on devine réciproquement quand on ne les entend pas. Le pays a décidément résolu de se trouver bien tant qu'il n'aura pas fini de tomber, comme l'homme qui, pendant qu'il tombait en effet d'un cinquième étage, priait seulement Dieu que cela durât. Le pays ne veut pas qu'on le dérange dans la suprême quiétude dont il s'octroie la jouissance; il s'y opiniâtre et se bouche les oreilles pour ne pas saisir au vol les sombres rumeurs qui traversent les régions d'en haut. Paris a plus d'ouvrage que ses ouvriers n'en peuvent faire; la Bourse ne consent pas à marquer sur son thermomètre les variations plus ou moins secrètes de la politique à huis-clos. Et, quoi qu'il en soit, il n'est plus personne qui se représente sans anxiété l'heure prochaine de novembre, où le pouvoir exécutif rencontrera devant lui les écueils et les tempêtes de l'arène parlementaire. Il n'est personne qui ne redoute un choc là où tout le monde souhaiterait une conciliation.

A quoi donc peut tenir cette crise souterraine qui tend les nerfs des hommes bien informés, et qui, sans tirer la bienheureuse multitude de sa façon tutélaire de vivre au jour le jour, la préoccupe pourtant d'un lendemain fantastique? Ce lendemain, c'était par exemple jeudi dernier : les carabiniers devaient faire un empereur, et l'empereur devait aller coucher au donjon de Vincennes avant même que son lit fût dressé dans le château des Tuileries. Tout l'Opéra le disait. Qu'avait donc l'Opéra? Le président de la république croit dans l'intérêt de sa charge d'entrer en rapports gracieux et fréquens avec les troupes; la commission permanente de l'assemblée législative passe pour goûter médiocrement ce commerce de politesses échangées par un chef civil avec des corps militaires : pure question d'étiquette et d'économie! Lisez plutôt les journaux spécialement dévoués à M. Louis Bonaparte; ils vous prouveront sans réplique qu'en tout temps on a crié vive quelqu'un, et qu'il n'y a rien là qui déroge aux traditions ou aux lois de l'armée. Lisez ensuite les on dit qui circulent sur les procès-verbaux de la commission de permanence; vous y verrez très soigneusement enregistrée la vérification des munificences consommées par le soldat. Était-ce du pain bis ou du pain blanc; de la piquette ou du vin de Champagne? Beau débat, n'est-ce pas? et digne des vacances! — Mais assez de la surface, allons au fond. Regardons les dessous de cartes, qu'on n'a pas d'ailleurs bien de la répugnance à nous montrer. Pourquoi veut-on d'un côté qu'on s'abstienne de contacts si multipliés avec les régimens? Pourquoi met-on de l'autre tant de prix à leurs acclamations? Pourquoi réserve-t-on tant d'indulgence à celles qui sont le moins compatibles avec l'ordre établi? Hélas! c'est que l'ordre établi n'est rien pour personne qu'un temps d'arrêt, qu'une halte avant l'attaque; c'est qu'il n'y a personne, d'un bord ou de l'autre, qui ne sache également que crier sous les armes *vive l'empereur* ou même *vive Napoléon!* ce n'est plus saluer, comme autrefois, une autorité définitive et acceptée, mais seulement invoquer d'une voix impérieuse un avenir que d'autres contestent, mais seulement crier sous une forme moins agressive : *Vive le prétendant!* à bas ses rivaux! — En effet, nous le demandons avec la confusion d'un doute qui nous pèse, y a-t-il, sous toute cette cendre brûlante sur laquelle nous marchons, quelque chose de plus qu'une de ces histoires de rivalité comme en ont vu les derniers temps de Byzance et de Rome? Le grand reproche que nous adressons

et aux démonstrations guerrières dont le président de la république a trop accru l'étalage, et aussi à la sollicitude jalouse dont la commission parlementaire a peut-être trop aggravé les rigueurs, c'est d'avoir éclairé tout d'un coup d'une lueur fatale le triste mot de la situation. En ces situations qui se ressemblent toutes, les armées sont toujours les instrumens de succès qu'on se dispute; les uns veulent les prendre, les autres ne les veulent pas céder. Chacun apporte ses argumens pour ou contre jusqu'à la minute où l'on fait fi des argumens, parce qu'on a les bataillons.

Les circonstances sont d'ailleurs enchevêtrées de manière à étrangler toutes les solutions. Le président de la république veut, et ne s'en cache pas, que ses pouvoirs lui soient continués. Ayant, à vrai dire, été nommé du commun accord de ses électeurs en haine de la république et de la constitution, il est assez difficile qu'il s'adjuge le mandat spécial de protéger la constitution et la république. Il a cependant protesté en mille rencontres de son aversion pour les surprises, de sa ferme intention d'attendre tout du cours des choses et de ne précipiter rien. Nous aimons à l'en croire sur parole, mais nous appréhendons les impatiences, et nous comprenons qu'elles ne lui manquent pas. Il est, parmi ceux qui ont le plus aidé à son élection, des dévouemens qui ont le droit et même le devoir de se tourner vers une autre étoile que la sienne; le président n'en ignore pas. Ces dévouemens, restés fidèles aux dynasties tombées, se sont assurément créé un embarras le jour où ils se sont mis au service du représentant d'une troisième dynastie; leur justification est de s'être uniquement prêtés et de s'être prêtés dans la seule vue du bien public. Il est très vraisemblable qu'on n'eût point alors refusé leur concours, même offert à titre précaire; mais il est aujourd'hui très naturel qu'on se blesse de leurs incertitudes ou de leur défection, lorsque l'on avise à changer le provisoire en mieux. Il y eut nécessairement des clauses sous-entendues des deux parts dans ce marché-là, et la principale fut sans doute que quiconque serait le premier en position de l'interpréter à sa guise, par cela seul l'interpréterait comme il faut. Nous craindriions que les diverses parties contractantes ne fussent toutes trop pressées de fournir carrière dans cette course au plus fort, nous le craindriions surtout pour celle qui, ayant le pouvoir en main, peut faire plus, plus vite et plus mal que les autres.

Encore une fois, nous comprenons qu'il ne soit pas très agréable, lorsque l'on siège à l'Élysée et qu'on se trouverait bien d'y séjourner, d'avoir des conseillers qui aillent porter leurs conseils à Claremont ou à Wiesbaden, et paraissent toujours prêts à ramener leurs hôtes de l'exil. Comment l'empêcher après tout, et de quelle autorité s'appuyer pour tenir en bride ceux qui vous ont communiqué la leur? C'est alors que de dépit on veut avoir sa revanche. On ne se gêne plus pour laisser répandre en l'air des semences d'inquiétude, pour risquer la discipline des troupes, à cette seule fin d'avoir de son côté les dehors militaires, pour couper les officiers en deux bandes, ceux qui crient et ceux qui ne crient pas. On est content si l'on a pu imprimer quelque ennui sur l'impassible figure de ce mystérieux général qui, debout en face de vous comme un sphinx en uniforme, regarde froidement passer les escadrons, et semble vous défier de les lui ôter.

De part ni d'autre, nous ne souhaitons pourtant pas de défi : celui qui rom-

pra la trêve paiera certainement les frais de la rupture; mais nous sommes tous exposés à les payer avec lui, et nous y regardons à deux fois. Quel qu'il soit, la masse lui donnera tort, et tort peut-être au profit du premier occupant. Le premier occupant, quand le branle est une fois commencé, quand la place est enfin rase, nous le savons, c'est trop souvent la démagogie. Ne la laissons point encore s'intercaler à travers nos rangs. Cette masse du peuple laborieux et obscur, qui a tant besoin de repos et de paix, est capable de se donner à n'importe qui par rage de se voir toujours ravir cette paix qui lui reste pour seule consolation. Prenons garde que nous sommes dans une impasse, que nous n'avons pas encore d'ouvriers qui sachent nous y pratiquer une porte; prenons garde que toutes les déceptions, toutes les colères s'y amassent petit à petit, et qu'elles pourraient bien, faute d'une large ouverture qui leur donnât un tranquille passage, s'y faire violemment leur trouée.

Tournons maintenant les yeux vers les affaires du dehors au milieu desquelles la *Chronique* peut du moins se conduire avec plus d'aisance et sans tant risquer d'être indiscreète. Nous voudrions autant que possible enregistrer ici d'une façon régulière toute la suite des événemens extérieurs et en noter la physionomie changeante dans la succession même de nos tableaux. Cette histoire courante de la politique étrangère est l'indispensable complément de nos remarques périodiques sur la situation intérieure. Il y a pourtant cette différence obligée entre les deux parties de la *Chronique*, qu'il est très difficile de ne pas mettre dans la première des impressions plus que des faits, tandis que les faits au contraire et leur développement matériel doivent tenir plus de place dans la seconde, parce qu'ils sont moins connus et nous touchent moins.

Hâtons-nous de dire que la mort de la reine des Belges ne saurait être pour nous un de ces événemens étrangers; elle nous frappe comme un deuil national. La reine Louise, assise sur un trône à peine élevé au lendemain d'une révolution, n'avait pas peu contribué à le raffermir en y donnant l'exemple d'une vie pleine de vertus. Sa douce et modeste influence s'était associée à la sagesse consommée du prince dont elle était devenue l'épouse, pour attacher le peuple belge à la jeune dynastie; elle avait été la grace de cette monarchie naissante. On lui sentait pourtant une secrète langueur cachée jusque sous sa bonté, on devinait jusque sous ses prospérités ce fonds de tristesse résignée auquel on reconnaît quelquefois les nobles existences qui doivent finir trop tôt; mais le voile mélancolique jeté sur sa destinée la rendait plus intéressante, et cette compatissance respectueuse qu'il est si bon pour les grands d'inspirer aux petits ajoutait à l'affection populaire dont elle était entourée. Au sein de sa nouvelle famille et de sa nouvelle patrie, la reine Louise restait encore l'un des plus précieux ornemens de la maison qui régnait sur la France; elle était l'un des liens les plus puissans de cette famille si unie, elle en partageait toujours les anxiétés ou les joies. Les récentes vicissitudes de la fortune des d'Orléans furent de cruelles épreuves pour son ame; cette nature si délicate et si contenue n'a pu résister à des assauts trop répétés : elle a succombé sous les contrecoups qui l'atteignaient trop profondément. Son heure suprême nous a donné derechef l'un de ces graves spectacles que la mort semble nous prodiguer depuis quelque temps. La reine Louise a gardé jusqu'au dernier soupir sa force d'esprit, son calme et sa simplicité. Quoique la mort fût envers elle

bien prompt et bien rude, elle a été douce envers la mort, elle ne s'est point révoltée contre elle, et elle est partie sans amertume en bénissant ceux qu'elle laissait.

Elle laisse parmi ceux-là cette sainte mère dont elle était la digne fille, cette reine admirable dont toutes les douleurs ne surmontent pas encore la patience et la pitié. Ces douleurs qui s'annoncent ainsi comme pour défier sa constance viennent imprimer l'une après l'autre sur le front de la reine Amélie une majesté singulière. Cette princesse, dont l'humilité se dérobait presque à l'éclat de la couronne, est maintenant plus glorifiée par ses infortunes qu'elle ne l'eût jamais été par les splendeurs de son rang. C'est la seule personne qui de nos jours ait vraiment la grandeur d'une figure antique. On ne peut comparer cette désolation qu'aux illustres adversités célébrées par la poésie des âges primitifs; mais l'Hécube des poètes s'irritait de ses malheurs, et l'âme chrétienne de la moderne Hécube nous confond encore davantage par l'abnégation avec laquelle on la voit accepter les siens.

Le chagrin si amer qui a visité la demeure royale attriste la Belgique entière au moment où elle sortait des fêtes qui ont honoré le vingtième anniversaire de sa nationalité. Ces fêtes anniversaires de la révolution de septembre n'ont point eu le caractère banal qui déprécie généralement ailleurs des fêtes analogues. Nous n'y reviendrions cependant pas aujourd'hui, si elles ne s'étaient prolongées jusqu'au commencement de ce mois par les solennités de Bruges, qui n'ont été ni moins enthousiastes ni moins originales. Une fois que les cérémonies ont été terminées à Bruxelles, la vieille cité flamande a voulu recevoir à son tour le roi Léopold. Elle a ouvert une exposition d'agriculture et d'industrie qui rassemblait tous les produits du travail des populations rurales dans les deux Flandres; elle a prié le roi de l'inaugurer. Ce n'était pas là une démonstration de complaisance; c'était un juste hommage rendu dans la personne du chef de l'état au gouvernement dont la sollicitude travaille sans relâche à ranimer la vie de ces provinces, naguère si épuisées. On sait quelles anxiétés inspirait le sort des Flandres il y a quelques années. Les Flandres avaient dû leur fortune à l'industrie linière; mais la concurrence de la filature mécanique, pratiquée en grand au dehors, avait tué le filage à la main. Les tissus de Bruges étaient en même temps tombés. Des innombrables métiers que Bruges occupait au moyen-âge, des quinze cents qui battaient encore dans les dernières années du XVIII^e siècle, il n'en restait pas une centaine à la fin de 1847, et ils ne fabriquaient que des toiles grossières. Le ministère actuel a retiré ce pays du bord même de sa ruine par une impulsion vigoureuse; en deux ans, il a créé dans la seule province de la Flandre occidentale trente-cinq ateliers d'apprentissage destinés à répandre les procédés nouveaux, et il a fait ainsi déjà mouvoir six cent cinquante métiers; Bruges expose aujourd'hui des toiles qui sont la preuve d'une véritable renaissance.

Cette renaissance de l'industrie linière s'est communiquée naturellement à toutes les branches de travail, et le peuple des campagnes a repris courage; il est venu de tous les côtés apporter à Bruges les gages merveilleux de la fécondité d'un sol désormais cultivé avec plus de confiance et les signes incontestables d'une aisance croissante. Bruges avait organisé pour le 30 septembre un de ces cortèges à la fois comiques et pompeux qui amusent encore, tout

comme il y a des siècles, l'esprit naïf, le goût artistique et la robuste gaieté de la race flamande. On n'imagine pas l'empressement avec lequel les gens de la campagne ont répondu à l'appel des citoyens. Quatre cents chariots, attelés de bœufs ou des lourds et superbes chevaux nourris sur cette grasse terre, ont défilé dans les rues de la ville, encombrés de paysans, tapissés de lierre, de houblon et de mousse, chargés des plus belles denrées de chaque village. On eût dit que Bruges, toute parée pour la circonstance de sapins verdoyans, de décorations, de trophées et d'emblèmes, avait retrouvé sa gloire du *xv^e* siècle, tant il y avait de mouvement, de joyeux entrain dans la foule qui se pressait au pied de ses édifices, où ne respirent d'ordinaire que les souvenirs du passé.

Il s'en faut pourtant que ce soit le passé qui revive, ou qu'on veuille faire revivre chez nos voisins avec ces exhibitions romantiques : au plus beau de la fantasmagorie percent toujours le sentiment des choses positives et l'intelligence pratique des devoirs du temps. On aperçoit en toutes rencontres la mâle satisfaction d'avoir rempli jusqu'à présent ces devoirs difficiles, et c'est une leçon consolante pour le reste de l'Europe, agitée par les révolutions, que de voir le peuple belge grandi si fort à ses propres yeux par le témoignage même qu'il se rend d'avoir su les éviter. Il y a quelque chose de plus curieux encore et de plus méritoire dans une époque où presque toutes les sociétés semblent à la veille de se dissoudre, faute d'union entre les pouvoirs publics : c'est l'accord parfait qui unit en Belgique ces pouvoirs distincts, mais solidaires, et les guide dans l'accomplissement de l'œuvre qui leur est commune; pouvoir exécutif, pouvoir parlementaire, souveraineté nationale, toutes ces forces, ailleurs divisées, ne forment là qu'un seul et même faisceau sur lequel l'état repose en complète sécurité. Les vœux légitimes du pays prévalent dans de libres élections qui ne sont ni contraintes par les mesures administratives, ni envahies par les violences démagogiques. Le pays est assez mûr, l'esprit en est assez solide pour se corriger lui-même à temps. Ce changement de front que la France de 1848 souhaitait dans la direction de ses affaires, et dont le seul désir lui a valu purement et simplement une révolution de plus, la Belgique l'avait exécuté d'elle-même et sans trouble en 1847. Le parti ultra-catholique disparut alors du cabinet en même temps que des chambres devant l'expression légale de l'opinion publique; toute l'opposition qu'il fait maintenant se réduit à quelques bouderies insignifiantes contre la nouvelle loi du 1^{er} juin 1850 sur l'enseignement secondaire. Les Belges, qu'on n'accusera pas du moins de contrefaçon politique, ont fait justement tout l'inverse de ce qu'ils nous voyaient faire; ils ont cru qu'il était bon d'accorder à l'état une part plus large dans l'éducation de la jeunesse, trop exclusivement abandonnée jusque-là par leurs usages soit aux établissemens ecclésiastiques, soit aux établissemens communaux; c'était le moment où chez nous, au contraire, on eût voulu le déposséder de cette tâche qui lui appartient à mille titres, en le déclarant incapable d'y suffire. La loi belge a rencontré pour adversaires les mêmes hommes qui ont provoqué la nôtre et n'estiment pas qu'on leur ait fait encore assez de concessions; mais cette hostilité ne se traduit que par des accès de mauvaise humeur ou des refus de concours qui ne tirent point à conséquence, et n'altèrent point sérieusement l'harmonie d'un pays si stable et si sage dans ses étroites proportions. Quel est donc le secret

de cette tranquillité avec laquelle il poursuit sa carrière au milieu de la tourmente universelle dont le souffle même paraît le raffermir plutôt que l'inquiéter? Le roi Léopold le disait l'autre jour en quelques paroles remarquables, lorsqu'il allait poser la première pierre de la colonne monumentale que la Belgique de 1830 élève au congrès national de 1830, fondateur d'une constitution à la fois libérale et monarchique : « Si la Belgique est restée pendant vingt ans paisible et forte, c'est qu'elle a eu foi dans ses institutions et dans son gouvernement; si le gouvernement à son tour s'est maintenu à l'abri de tout ébranlement, c'est qu'il a cherché son appui dans les institutions et dans les sentiments sympathiques de la nation. »

En Espagne, on discute toujours sur la sincérité des dernières élections. Quelques journaux en sont encore à se demander comment le pays, livré à son propre mouvement, aurait pu éliminer des hommes tels que M. Gonzalez Bravo, M. Pacheco, M. Benavides, anciens ministres et anciens députés, hommes de talent, et qui paraissaient avoir une certaine influence? Rien n'est cependant plus simple. M. Gonzalez Bravo était député pour le district de Baeza, où il est entièrement inconnu, parce que le général Narvaez lui prêtait son immense influence. Du moment où cet appui lui a manqué, il était tout naturel que M. Gonzalez Bravo tombât, d'autant plus que son ancienne impopularité s'est aussitôt réveillée. On s'est rappelé qu'il n'avait été élevé au ministère que comme l'instrument d'hommes qui ne pouvaient pas se montrer en scène à une époque révolutionnaire; que, s'il avait pris les armes contre Espartero, c'était à titre de progressiste exalté, et qu'il n'était venu aux modérés que quand M. Olozaga, le voyant repoussé par les progressistes, refusa d'appuyer sa candidature. On a cru en outre que cette conversion, qui s'effectuait juste au moment où M. Gonzalez Bravo allait perdre son ambassade de Lisbonne, pouvait ne pas être fort sincère. Tout cela ne suffit-il pas pour expliquer son échec?

Quant à M. Pacheco, qui ne sait qu'il ne passa de l'opposition puritaine au pouvoir que pour y faire tout le contraire de ce qu'il avait promis? Qui ne sait que, le lendemain du jour où il avait accepté son portefeuille, il chassa de Madrid, sans forme de procès, deux hommes qui n'avaient commis ni crime ni délit, et qu'on fut forcé de faire revenir pour éviter des révélations? Qui ne sait qu'il gouverna sans les cortès, que son seul but était de se faire nommer ambassadeur à Rome, qu'il fit venir de Paris le général Narvaez pour lui offrir le pouvoir en échange de ce poste, parce qu'il croyait le général assez puissant pour gouverner même avec un ministère de nullités, que le général Narvaez refusa ces conditions, et que M. Pacheco, président du conseil, pour avoir son ambassade, fut forcé de chercher d'autres complaisans, et de livrer le pouvoir à un ministère burlesque? Est-ce que l'Espagne ignorait ces détails? Est-ce qu'il fallait forcer la main aux électeurs pour leur faire repousser un pareil candidat?

Pour ce qui regarde M. Benavides, on sait les antipathies qu'il inspire généralement. Il doit s'en prendre à lui-même, si sa position n'est pas à la hauteur de son talent. C'était encore le général Narvaez qui le soutenait devant ses électeurs. Privé de cet appui, il s'est trouvé dans le même cas que M. Gonzalez Bravo. On pourrait en dire autant de presque tous les membres de l'opposition

conservatrice. Le pays savait tout ceci, et de l'autre côté il voyait un ministère libéral, mais décidé à empêcher que la liberté ne dégénère en désordre. Les votes du pays ont donc été parfaitement naturels et logiques. On a parlé ces jour-ci à Madrid de crise ministérielle; nous sommes en mesure d'affirmer qu'il n'y a rien de vrai dans ces bruits. La réunion des cortès étant prochaine, le ministère a eu à résoudre quelques graves questions, et il a souvent tenu conseil; voilà la véritable, la seule source des rumeurs en question.

Pendant que l'on court en France après les solutions, suivant le mot à la mode, et que chacun veut imposer la sienne, le congrès des États-Unis, ou, pour être plus juste, le peuple américain a enfin trouvé celle qu'il poursuivait. Ce n'est pas la première fois qu'une nation se montre plus sage que ses représentants, et que la science politique est moins bien inspirée que le bon sens populaire. Le congrès des États-Unis s'est complu pendant neuf mois dans une véritable œuvre de Pénélope, consacrant trois ou quatre jours par semaine et souvent plus à défaire ce qui avait été fait la semaine précédente. Sénateurs et représentants ont rivalisé de stérile fécondité : sur les trois cents législateurs américains, on n'en citerait pas dix qui n'aient eu leur amendement rejeté, et qui n'aient prononcé leurs trois ou quatre discours sur la question de l'esclavage. Heureuse l'Amérique de ne pas avoir sept cent cinquante Solons à huit dollars par jour! La discussion n'eût pas duré moins de deux bonnes années.

La voilà donc terminée, cette iliade législative, qui a presque mis aux prises les deux moitiés de l'Union américaine, qui a usé les forces de M. Calhoun et du président Taylor, et qui a failli ensanglanter l'enceinte du sénat des États-Unis. Elle aura servi à mettre dans tout son jour la décadence des mœurs politiques en Amérique, en montrant tous les partis également acharnés à poursuivre le triomphe d'intérêts exclusifs, également rebelles à toute pensée de conciliation, également insensibles aux souffrances d'un pays en proie depuis deux ans à une incessante agitation, et qu'on menaçait sans relâche d'une guerre civile. La transaction ne se fût jamais accomplie si le peuple américain ne l'avait voulue obstinément, et ne l'avait impérieusement imposée à ses législateurs. Les efforts héroïques de M. Clay, qui a mis le sceau à sa renommée dans cette campagne parlementaire, ses appels éloquens à la concorde et à la modération, les sages conseils de MM. Webster et Cass, d'accord pour la première fois, les prières et les objurgations de la plus grande partie de la presse, rien n'a pu ébranler l'obstination des législateurs américains; mais, quand le compromis de M. Clay eut succombé, la masse entière de la nation éleva la voix, et cette voix est toujours écoutée. Les concessions qu'ils avaient refusées aux nécessités de la patrie, au salut de l'Union américaine déjà à demi brisée, à l'ascendant des grandes influences parlementaires, les sénateurs les prodiguèrent à la crainte de l'impopularité : le compromis fut ressuscité par ceux mêmes qui l'avaient repoussé, et chacune de ses parties triompha isolément. C'est l'exemple le plus frappant que la république des États-Unis ait encore donné de cette servilité législative, qui est un des résultats funestes du régime démocratique. Cette fois, la docilité des assemblées américaines a tourné au profit des grands intérêts de l'Union, et les journaux des États-Unis s'applaudissent avec raison de cet heureux résultat de l'ascendant des masses populaires; mais la foule, in-

telligente quelquefois, est souvent aveugle et mal inspirée, et ce même peuple qui vient d'imposer la modération à ses représentans pourrait aussi facilement leur commander une grande injustice ou des mesures calamiteuses.

La chambre des représentans a du reste dépassé l'exemple que lui avait donné le sénat. Quand les quatre bills votés par les sénateurs, et qui équivalaient au compromis de M. Clay, furent apportés du sénat à la chambre des représentans, celle-ci s'empressa de les mettre à l'ordre du jour. On crut qu'éclairés par les récentes manifestations de l'opinion publique, les représentans s'abstiendraient de recommencer d'inutiles débats sur une mesure depuis long-temps jugée, et dont la portée et la nécessité avaient été depuis huit mois discutées jusqu'à satiété par la presse de tous les partis. Il n'en était rien : dès le second jour, le bureau du président était encombré d'une nuée d'amendemens et de contre-projets; deux semaines entières s'écoulaient en discussions et en votes stériles; puis la chambre fatiguée finissait par refuser de prendre en considération la seule des quatre mesures qui l'eût encore occupée, c'est-à-dire le bill qui admettait la Californie au sein de l'Union américaine. Deux jours de suite, la chambre refusa de revenir sur la décision qu'elle avait prise, et tout le monde était déjà convaincu de l'échec de la transaction quand le troisième jour la chambre annula ses trois votes précédens et vota coup sur coup non-seulement l'admission de la Californie mais les trois autres parties du compromis. Ce revirement, en apparence inexplicable, était le résultat de nouvelles requêtes du Texas. Le compromis de M. Clay, ainsi qu'on s'en souvient, avait pour objet de terminer à la fois toutes les questions en litige. Aux états du nord, ennemis de l'esclavage, il accordait l'admission pure et simple de la Californie avec sa constitution actuelle qui interdit l'esclavage, et l'érection en territoire du Nouveau-Mexique, qui ne cherche à se séparer du Texas que pour échapper en même temps au rétablissement de l'esclavage. Aux états du sud il accordait la reconnaissance des droits du Texas sur une partie considérable du territoire contesté avec la faculté d'ériger ce territoire en un ou deux états à esclaves, une indemnité de dix millions de dollars en échange des prétentions du Texas sur le Nouveau-Mexique, et enfin une loi plus sévère sur l'extradition des esclaves fugitifs. Au moment où la chambre des représentans était saisie de l'examen de ces mesures, la législature du Texas ouvrait sa session annuelle. Le gouverneur dans son message ne faisait allusion aux bills votés par le sénat que pour déclarer la transaction proposée au Texas tout-à-fait inacceptable. Il recommandait aux deux chambres de prendre des mesures énergiques pour maintenir les droits du Texas sur le Nouveau-Mexique, et proposait le vote d'une somme considérable et la levée de cinq régimens pour réduire par la force la rébellion du Nouveau-Mexique.

Cependant le colonel Monroe, qui avait laissé les habitans du Nouveau-Mexique nommer une convention, — cette convention enfanta une constitution, partager le pays en circonscriptions électorales et provoquer l'élection d'un gouverneur, — se voyait disputer toute autorité par le gouverneur nouvellement élu. Celui-ci s'était empressé de nommer tous les fonctionnaires dont l'installation avait été réglée par la constitution, et de signifier au colonel Monroe que désormais il ne le reconnaissait plus que comme commandant des

forces fédérales dans le Nouveau-Mexique, et lui refusait toute autorité civile. En vain le colonel Monroe réclamait-il la suprême autorité comme administrateur nommé par le président dans une province conquise, on lui objectait avec raison qu'il avait renoncé à exercer ce pouvoir le jour où il avait laissé le Nouveau-Mexique s'organiser en une communauté politique indépendante. Le colonel se trouvait donc dans cette situation singulière ou de laisser les troupes du Texas pénétrer dans le Nouveau-Mexique et de négliger ainsi la mission qui lui avait été confiée par le gouvernement central, ou bien de prendre la défense d'un gouvernement improvisé qui lui refusait tout pouvoir. Aussi écrivait-il lettre sur lettre à Washington, suppliant qu'on lui envoyât des instructions, et surtout qu'on prévînt une collision qui paraissait inévitable.

Les deux chambres du Texas avaient nommé une commission mixte pour examiner les propositions du gouverneur, et cette commission les avait adoptées à l'unanimité. Les chambres paraissaient même disposées à dépasser de beaucoup l'entraînement belliqueux dont le gouverneur du Texas avait donné l'exemple dans son message. La proclamation rédigée par la commission mixte et votée sans débat par les chambres pouvait être considérée comme une véritable déclaration de guerre au gouvernement fédéral. L'indemnité de 10 millions votée par le sénat était déclarée une compensation dérisoire pour un territoire dont la propriété appartenait incontestablement au Texas; le gouverneur était invité à prendre d'urgence toutes les mesures nécessaires pour réduire le Nouveau-Mexique à l'obéissance et à ne rien épargner pour défendre envers et contre tous les justes droits de l'état. Les journaux, loin de tempérer l'ardeur de la législature et de prêcher, comme ceux du nord, la conciliation, fulminaient chaque matin de violentes philippiques contre le gouvernement fédéral et contre le congrès. Le journal qui passait pour recevoir les confidences des membres les plus influents des deux chambres texiennes se distinguait par la virulence et l'audace de sa polémique. Il prédisait que le Texas ne demeurerait pas isolé dans la lutte qui s'engagerait, et que toute tentative pour porter atteinte à ses droits aboutirait à déchirer l'Union, parce que les autres états du sud demeureraient fidèles aux engagements pris à Nashville. C'était une allusion transparente à une réunion tenue au commencement de l'été, et à laquelle avaient assisté tous les hommes influents du sud : quelques mesures et une ligne de conduite commune avaient été arrêtées à Nashville dans l'intérêt de tous les états à esclaves, et le bruit commençait à s'accréditer qu'un pacte secret obligeait tous les états à esclaves à prendre fait et cause pour le Texas, et à le soutenir dans sa résistance à l'autorité fédérale. Il est incontestable que des promesses avaient été faites au Texas; mais de simples paroles prononcées par des particuliers sans mission étaient loin d'équivaloir à un engagement formel, et il était fort douteux que les législatures des états du sud, en présence d'une transaction votée par le congrès et à laquelle leurs représentans avaient pris part, se laissassent aller à soutenir ouvertement le Texas dans une lutte contre l'Union tout entière. Aussi les démarches faites par les autorités texiennes auprès des gouverneurs de la Virginie, de la Georgie, du Kentucky, du Tennessee, n'eurent-elles point de résultat; l'Arkansas, le Mississippi, la Floride, peut-être l'Alabama, étaient à peu près les seuls états

de qui le Texas pût espérer un secours efficace. C'en était assez cependant pour rendre une lutte sanglante inévitable, et, une fois le signal de la guerre civile donné, tous les états à esclaves pouvaient se trouver entraînés par un mot, par une imprudence à prendre parti contre le nord. Aussi, à Washington, le président, les ministres, tous les hommes éminens des deux partis, tous les sénateurs qui avaient voté la transaction, réunirent-ils leurs efforts pour arracher aux représentans une décision qui permit au pouvoir exécutif de parler désormais au nom de l'Union tout entière, au nom du congrès, et de prendre des mesures assez énergiques pour faire reculer les autorités du Texas. Il fallait mettre celles-ci en présence non plus d'un projet de compromis, mais d'une transaction accomplie, en face non pas du président défendant un pacte que la moitié du congrès était prête à déchirer, mais en face des représentans de tous les états; il fallait que le Texas se vit seul contre les vingt-neuf autres états : autrement un seul coup de fusil échangé sur la frontière du Nouveau-Mexique pouvait mettre la confédération en feu.

Sous le coup de cette impérieuse nécessité, les représentans consentirent enfin à écouter la voix de la raison et à annuler tous leurs votes antérieurs. Quand cette nouvelle se répandit dans Washington, la ville s'illumina spontanément, des salves d'artillerie furent tirées par les milices, et une foule immense se porta aux flambeaux sous les fenêtres des hommes qui avaient prêté au compromis le secours de leur éloquence. M. Clay, M. Webster, M. Cass, furent appelés par mille voix et salués des plus retentissantes acclamations. Ces démonstrations bruyantes se sont renouvelées dans toutes les grandes villes de l'Union, et la satisfaction populaire s'est partout manifestée avec une unanimité qui prouve combien étaient grandes les appréhensions de tous les bons citoyens.

A peine votés par la chambre des représentans, les quatre bills qui composent le compromis ont reçu la sanction présidentielle. M. Millard Fillmore a adressé aux autorités du Texas une communication énergique, les invitant à user de leur influence pour faire accepter par la législature texienne les décisions du congrès, et menaçant d'une répression immédiate toute tentative de résistance à des mesures qui étaient devenues la loi du pays. Il a écrit en même temps au colonel Monroe que, le Nouveau-Mexique étant désormais au territoire régulièrement constitué, il abandonnât sans conteste le pouvoir civil aux autorités électives. Quelques jours après, les sénateurs nommés, il y a six mois, par la Californie prenaient séance au sénat, et le congrès, fatigué de tant de luttes, fixait au 30 septembre la date de sa séparation.

On ignore encore quel accueil la législature texienne réserve aux décisions du congrès; mais le général Samuel Houston, qui, après avoir fondé l'indépendance du Texas, est aujourd'hui le représentant de cet état au sein du sénat américain, et qui a pris une part active au vote du compromis, s'est engagé à employer son influence toute-puissante pour faire accepter à ses compatriotes l'équitable transaction que lui-même a consentie en leur nom. Quelques lettres annoncent même que la première effervescence des députés texiens s'est déjà apaisée, et que les plus ardens ne sont pas éloignés de prêter l'oreille à la conciliation. Quelques-uns des états du sud sont encore le théâtre d'une regrettable agitation. Le gouverneur de la Georgie a publié contre le compro-

mis une proclamation véhémence, et les journaux géorgiens se sont faits les échos de ses violences, et ont prononcé le mot de séparation. Le général Quitman, gouverneur du Mississippi, a été contraint par les réclamations de la presse locale de convoquer extraordinairement les deux chambres de l'état, pour qu'elles puissent examiner les mesures votées par le congrès. Le gouverneur de l'Alabama, en butte aux mêmes réclamations, va être contraint également de réunir la législature; mais ce sont là des démonstrations plus bruyantes que dangereuses. Les partisans des mesures extrêmes veulent se ménager l'occasion d'attaquer à la tribune les auteurs du compromis; cependant personne ne doute qu'après cette dernière satisfaction donnée à leurs passions et à leurs rancunes, toutes les opinions ne se réunissent pour accepter la transaction. Aussi les journaux les plus pessimistes ne témoignent-ils aucune inquiétude de ces dernières étincelles d'un feu déjà éteint.

C'est cette heureuse conclusion de tous leurs débats politiques qui a fait aux Américains des loisirs imprévus et leur a permis de recevoir Jenny Lind avec cet enthousiasme dont on nous a transmis les effusions naïves et souvent ridicules. Disons toutefois à l'honneur des Américains que ce qu'ils fêtent ainsi, ce n'est pas un talent qu'ils n'ont point encore apprécié, c'est la réputation intacte, la piété sans ostentation, la libéralité charitable; c'est la grande cantatrice demeurée simple et pure, la femme célèbre n'ayant point vu dans son talent et dans sa renommée l'excuse du désordre et le droit de la souillure. C'est ce côté moral qui relève et qui permet d'excuser jusqu'à un certain point ces ovations continuelles, ces adulations sans mesure prodiguées par des villes entières à une femme ou pour mieux dire à une voix. Pourquoi reprocher aux Américains d'entourer une chanteuse de tant d'hommages? Eux du moins ne se sont encore montrés ingrats pour aucun de leurs grands hommes, pour aucun des bons serviteurs de leur pays. Ailleurs on fête, on enrichit tout autant les baladins, et on envoie les hommes utiles en exil ou à l'hôpital.

A. THOMAS.

Le travail de M. de Montalivet, *le Roi Louis-Philippe et sa Liste civile*, publié dans notre dernier n^o, a produit une vive sensation dans le pays, et presque tous les journaux français et étrangers s'en sont occupés. Nous recevons, à ce sujet, de M. Napoléon Bonaparte, représentant du peuple, une lettre que nous ne faisons aucune difficulté d'insérer, mais en l'accompagnant d'une réponse de M. de Montalivet, à qui nous avons cru devoir communiquer la réclamation de M. Napoléon Bonaparte.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Paris, le 11 octobre 1850.

Monsieur le rédacteur,

Je n'ai lu qu'aujourd'hui la publication faite par M. de Montalivet dans votre *Revue* sur *Louis-Philippe et sa Liste civile*.

Je tiens à éclaircir ce qu'il dit sur mon père, et à expliquer les rapports que j'ai eus avec le gouvernement de juillet.

En 1843, j'ai obtenu la permission de faire un voyage à Paris, où des affaires particulières m'appelaient. Au bout de trois mois, je reçus de M. Duchâtel l'injonction de partir dans un délai de *huit jours*. Par l'intervention bienveillante de M. l'amiral de Mackau, alors ministre de la marine, et qui a servi sous les ordres de mon père, j'obtins de rester *quelques jours* de plus.

Pendant mon séjour, je demandai l'autorisation d'aller à Ham voir mon cousin, le président de la république. Cette permission me fut *refusée*.

En 1846, je fis des démarches pour que mon frère, atteint d'une maladie grave, pût se rendre aux eaux des Pyrénées, que le docteur Lallemand lui ordonnait. Le gouvernement ne voulut pas abaisser les barrières de l'exil devant un malade! Quelques mois après, mon frère mourait en Italie.

Au mois d'avril 1847, mon père adressa une pétition *aux chambres*, pour demander que son exil cessât, désirant mourir en France, au milieu de ses anciens frères d'armes. Sa pétition, soutenue par M. Odilon Barrot, au nom de l'opposition, à la chambre des députés, et par M. Victor Hugo à la chambre des pairs, fut renvoyée aux ministres.

Après cette manifestation, le gouvernement nous autorisa, mon père et moi, à résider *momentanément* en France; nous y étions sans protection légale et à la disposition de M. le ministre de l'intérieur. Le gouvernement de 1830 s'est toujours refusé à proposer une loi pour faire cesser notre proscription!

Il se montra moins sévère pour nos réclamations contre l'état.

En 1843, mon père perdit sa fortune. On lui *confisqua* même un héritage fort peu considérable qu'il avait fait d'une de ses sœurs. Ces mesures de *confiscation* furent condamnées par tous les avocats distingués de l'époque, qui nous donnèrent des consultations favorables.

M. Casimir Périer, en 1831, reconnaissant l'injustice commise, s'était montré disposé à la réparer. Depuis cette époque, toute réclamation fut inutile. Les tribunaux se déclarèrent *incompétens*, renvoyant mon père au pouvoir politique. Une loi allait enfin être préparée par le gouvernement, quand la révolution de février arriva. Rien n'était décidé pour les conditions ni pour le montant de la somme; le *principe seul* d'une rente était admis. Cette rente devait être votée pour *mon père* par les représentans légaux du pays, comme une faible indemnité de droits *incontestables* et de *spoliations* faites par la restauration. Il avait fallu dix-huit années de démarches pour obtenir cette réparation!

Je ne vois rien dans tout cela qui ressemble, d'une façon quelconque, à une *munificence* de la part du roi. C'était une affaire comme il s'en traite journellement entre l'état et un particulier, sur laquelle les chambres auraient prononcé. Il est vrai qu'au lieu de se montrer hostile, comme il l'avait été jusqu'alors, le ministère de 1848 se montrait *favorable*. Voilà toute la vérité dans sa plus scrupuleuse exactitude.

Quant à la conduite des Bonaparte vis-à-vis des d'Orléans, voici de l'histoire:

En 1815, l'empereur accorde de sa *propre volonté* une pension de 400,000 fr. à la mère de Louis-Philippe.

En 1850, la république française, sous la présidence de Louis-Napoléon,

reconnait un douaire de 300,000 francs de rente à la duchesse d'Orléans. (Je me suis abstenu dans ce vote.)

En octobre 1850, j'ai proposé de faire cesser l'exil de tous les Bourbons, que la république ne devait pas craindre, et qui devraient être, comme nous tous, des citoyens. Je faisais pour eux ce que jamais ils n'avaient voulu faire pour moi, exilé avant de naître! Je ne voulais pas leur rendre un royaume, mais une patrie. Je ne voulais pas de princes, mais des citoyens. Presque tous leurs amis, leurs anciens ministres et hauts fonctionnaires ont voté leur exil, ou se sont abstenus, ce qui était voter indirectement contre eux. Ma proposition n'a été appuyée que par quelques hommes généreux, quelques amis personnels, et quelques républicains de principe qui m'ont compris.

Cette lettre est bien longue; mais j'ai cru qu'il était nécessaire d'entrer dans quelques développemens pour exposer les faits dans toute leur vérité et les dégager du *faux jour* sous lequel ils paraissent dans l'article de M. de Montalivet. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette seule intention m'a déterminé à vous écrire, et qu'il n'y a aucune intention malveillante de ma part vis-à-vis d'une famille déchue. Quoique adversaire politique des d'Orléans, je saurai toujours respecter leur malheur.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentimens très distingués.

NAPOLÉON BONAPARTE,
Représentant du peuple.

AU MÊME.

Monsieur,

La lettre de M. Napoléon Bonaparte, que vous avez bien voulu me communiquer, me suggère, avant tout, une remarque :

Elle ne dément pas un seul des faits que j'ai avancés comme preuves des sentimens généreux du roi Louis-Philippe envers les princes de la famille Bonaparte. Quel est donc le but de cette lettre?

Louis-Philippe respectait le culte des souvenirs. La reconnaissance que je n'ai cessé de professer pour la mémoire de l'empereur m'avait honoré à ses yeux.

M. Napoléon Bonaparte se serait donné le double avantage d'être juste et habile, s'il eût témoigné plus de respect, sinon de la reconnaissance, pour la mémoire de Louis-Philippe.

Que l'honorable représentant du peuple se refuse à voir un acte de générosité dans la conduite du prince qui, contrairement aux prescriptions de la loi, a plus d'une fois ouvert les portes de la France aux membres d'une famille proscrite;

Qu'il ne tienne aucun compte du premier pardon accordé par le roi Louis-Philippe à la révolte armée d'un neveu de l'empereur; qu'il oublie les termes noblement sévères dans lesquels Louis Bonaparte lui-même a caractérisé plus tard cette tentative sous les murs de la prison où il avait *espé sa témérité contre les lois de la patrie* (1);

(1) *Moniteur* du 24 juillet 1849.

Qu'il ne veuille pas reconnaître un sentiment généreux dans la sollicitude qui préservait sur le sol étranger la liberté d'un autre neveu de l'empereur ;

Qu'il perde le souvenir du roi Louis-Philippe offrant au prince son père le concours libre et spontané de sa prérogative constitutionnelle, pour lui procurer une existence digne de son nom :

Permis à lui ; mais l'histoire, moins oublieuse, appellera, comme moi, de son vrai nom cette générosité d'une ame toute royale.

A cet ensemble de faits incontestables et d'ailleurs incontestés, M. Napoléon Bonaparte en oppose un seul qui lui est personnel : il aurait reçu, à une certaine époque, de M. Duchâtel, ministre de l'intérieur, l'ordre de quitter Paris dans le délai de huit jours.

Que prouve ce fait, si ce n'est apparemment que le ministre de l'intérieur croyait la présence de M. Napoléon Bonaparte peu compatible avec l'ordre et la sécurité du pays ? M. Napoléon Bonaparte n'avait-il pas déjà formé quelques-unes de ces liaisons politiques qui, après avoir imposé au ministre de Louis-Philippe le pénible devoir de l'éloigner de la France, devaient le pousser plus tard jusqu'aux rangs les plus avancés parmi les adversaires de son propre parent, Louis-Napoléon Bonaparte ?

Mais ce n'est pas tout. M. Napoléon Bonaparte vous entretient de ce que l'empereur et lui ont fait pour *les d'Orléans*. Croyez-moi, monsieur, s'il en est temps encore, faites conseiller à l'honorable représentant de la Sarthe de renoncer à un rapprochement qui ne peut profiter ni à l'empereur ni à lui-même.

La personne de votre honorable correspondant écartée du débat, que restait-il donc ? La lutte qu'il voudrait établir entre la mémoire de Napoléon et celle de Louis-Philippe.

Vains efforts ! Une telle lutte ne saurait exister.

Ces deux grandeurs, de nature si diverse, se rencontreront dans l'histoire sans se heurter ni se combattre. Rapprochées, au contraire, dans leurs triomphes comme dans leurs revers, par une fatale conformité, elles auront trouvé toutes deux, après la chute, des détracteurs implacables, mais impuissans contre la justice de l'avenir.

Agréez, monsieur, la nouvelle assurance de ma considération très distinguée.

MONTALIVET.

Paris, le 12 octobre 1850.

REVUE LITTÉRAIRE.

THE LIBERTY OF ROME : A HISTORY (*Histoire de la liberté de Rome*), avec un aperçu historique sur la liberté des anciennes nations, par Samuel Eliot (1). — Les deux volumes de M. Eliot ne seraient rien moins qu'une œuvre surhumaine, si Niebuhr, Müller, Arnold Heeren, Grote et Thyrwald n'avaient pas existé. Quels qu'aient été les devanciers de l'écrivain, on aime à le lire, en se rappé-

(1) 2 vol. petit in-8°. New-York, George Putnam, et Londres, Rich. Bentley.

lant ce qu'étaient les historiens il y a quelque deux cents ans. On éprouve une sorte de ravissement à pouvoir ainsi mesurer combien l'esprit humain s'est enrichi, combien il peut de choses qu'il ne pouvait pas du temps de nos pères. Nulle part peut-être la distance parcourue n'est plus visible que dans l'histoire. C'est une chose toute nouvelle, un emploi que les facultés intellectuelles ne s'étaient jamais donné, ou plutôt dont elles étaient incapables, que cette enquête critique, qui consiste à étudier les faits pour chercher à les rattacher à des lois, et qui s'efforce de les comprendre en se les représentant comme l'opération et la manifestation de certains agens invisibles et réguliers obéissant à des propriétés en quelque sorte mathématiques. Le *xvii^e* siècle lui-même ne connaissait encore que la *chronique* ou tableau synoptique d'un certain nombre d'événemens présentés sans autre rapport que celui de leur chronologie. C'est au *xviii^e* siècle qu'appartient l'honneur d'avoir créé l'histoire telle que nous la concevons, l'histoire en tant que science, procédant absolument comme la physique ou comme la chimie, qui, pour nous donner, par exemple, une idée d'un fragment de roche que nous tenons dans notre main, nous apprend à concevoir cet *accident* comme un composé de *calcium*, de *soufre*, d'*oxygène*, ou d'autres substances élémentaires, c'est-à-dire comme un composé d'élémens qui se retrouvent ailleurs, qui sont des généralités. Concevoir le spécial comme composé de plusieurs généralités, — jamais le passé n'avait seulement entrevu la possibilité d'une pareille manière de procéder; pourtant, c'est la nôtre en tout, et on peut dire que nous ne faisons que débiter dans une nouvelle période, dont la tâche intellectuelle doit être de tout ramener ainsi à des lois, d'arriver à conquérir de nouveau tous les faits spéciaux que l'esprit pourra différencier en nous représentant chacun d'eux comme la somme de toutes les particularités qu'il peut partager avec tous les autres phénomènes.

Cette ère nouvelle, nous le répétons, c'est bien le *xviii^e* siècle qui l'a ouverte; mais, il faut le reconnaître aussi, en histoire comme en philosophie et en politique, il s'est montré aussi naïf que tous les débutans. Il a joué à peu près le même rôle que la race italienne semble avoir été appelée à jouer en Europe : celui de conclure vite, mais étourdiment, et de préparer l'avènement des théories éclairées en portant partout ce don d'étourderie qui permet d'enfanter plus vite les mauvaises théories d'où procèdent les meilleures. L'esprit de système, c'est-à-dire l'esprit exclusif de l'antiquité, le dominait encore souverainement. Il était incapable de concevoir un fait comme le résultat de beaucoup d'agens. Tout phénomène pour lui ne se présentait guère que comme l'effet d'une seule cause, la manifestation d'un seul type, d'une seule grande règle générale. Il ne savait pas, par exemple, se rendre compte de telles formes sociales particulières à un peuple, en y voyant la conséquence d'un certain ensemble de particularités propres à ce peuple. Il fallait que dans tout fait humain il s'arrangeât pour apercevoir des lois communes à toute l'humanité, en d'autres termes la règle générale de l'humanité, en d'autres termes encore son idée tout entière du type homme, et rien de plus. Voulait-il étudier l'antiquité, il procédait comme Voltaire. Au lieu d'examiner les formes sociales, les actions, les paroles, les œuvres littéraires et autres des anciennes nations pour chercher en elles-mêmes leur explication; au lieu de tenter d'arriver, par elles, à

deviner leurs causes et à se représenter les vieilles nations elles-mêmes comme l'ensemble des causes capables de produire ces effets, il tirait au plus court. Il commençait par concevoir l'homme, et il donnait pour but à l'histoire la solution de ce problème : trouver le moyen d'expliquer quand même tout ce qui s'est passé chez tel peuple, par les seules lois et les seuls élémens qui constituent l'homme en général. Le problème revenait quelque peu à trouver le moyen d'expliquer comment des causes éternellement identiques avaient produit des effets constamment différens, et Dieu sait dans quels embarras il avait mis le xviii^e siècle. Pour le résoudre, on avait été réduit à n'apercevoir partout qu'anomalies, monstruosité, dérangement de toutes les lois, effets produits en dépit de toutes les causes. Bref, le xviii^e siècle expliquait tout par les superstitions, les fanatismes, les tyrans et les imposteurs, si bien que l'histoire entre ses mains n'était plus qu'un tableau de diaboliques miracles, uniquement destiné à montrer comment le mensonge et l'hypocrisie avaient à eux seuls engendré tous les événemens de ce monde.

Ce fut une grande révolution que celle qu'accomplit Niebuhr le jour où il en vint à admettre que tous les hommes ne voyaient pas de même, et que leurs idées étaient seulement la traduction de leurs impressions. A l'aide de cette seule découverte, il comprit que les anciennes traditions n'étaient ni des vérités ni des mensonges (dans le sens donné aux mots par le xviii^e siècle), mais simplement la forme particulière que la perception ou le souvenir d'un fait avait pu prendre dans des esprits particuliers, en se combinant avec ce qu'ils y rencontraient. De ce jour, l'histoire fut comme créée à nouveau.

Combien elle diffère maintenant de ce qu'elle était avant Niebuhr, le livre de M. Eliot se trouve, par une circonstance fortuite, doublement propre à nous le faire apprécier. Il existe un poème de Thompson, publié, vers 1728, sous le titre de *Britannia*, et qui n'est qu'une histoire poétique de la liberté et de ses phases successives chez les premiers hommes, chez les Grecs, chez les Romains et enfin en Angleterre. Le sujet traité par M. Eliot est presque identique. Après avoir consacré à peu près les deux tiers de son premier volume aux origines de la liberté dans l'Inde, en Égypte, en Perse, en Phénicie, en Grèce et en Judée, il poursuit avec plus de développemens son histoire chez les Romains, et, dans sa préface, il promet presque deux nouveaux ouvrages sur les progrès de la liberté en Europe depuis la réforme, et enfin dans le Nouveau-Monde. L'historien américain du xix^e siècle peut donc être comparé facilement au poète anglais du xviii^e siècle. Entre eux deux, quel abîme ! Et pourtant Thompson n'était point un esprit inférieur, mais il appartenait à son époque, et partant il débute par nous retracer une peinture des premiers hommes et de leur innocence, qui sent la bergerie. C'était la mode alors : on ne trouvait rien de plus beau, de plus enviable que l'ignorance de la barbarie, l'ignorance de l'instinct, l'ignorance de la jeunesse; on nommait cela la nature, absolument comme si la civilisation et toutes les acquisitions possibles de l'homme ne venaient pas aussi de la nature. M. Eliot, au contraire, nous montre l'humanité essayant ses premiers pas au milieu des larmes et des terreurs, le front plié sous le fardeau de ses désespérantes ignorances. Bien qu'il croie à un premier état de perfection antérieur à la déchéance, à partir de la déchéance il nous

montre les premiers hommes, ahuris et sans espoir, ayant à conquérir rudement tout ce qu'ils ont acquis, leur morale comme leur science : d'abord, les luttes contre les éléments pleins de menace et les combats d'homme à homme, de tribu à tribu; puis les labeurs de la civilisation matérielle et intellectuelle, la lutte contre l'ignorance, l'effort pour organiser des statuts sociaux, des rapports inter-individuels; enfin les tentatives pour réformer les institutions organisées, la lutte contre les causes de souffrance et contre les injustices. Dans un chapitre préliminaire, M. Eliot explique ce qu'il entend par la *liberté*. La liberté, dit-il, c'est la faculté d'exercer des aptitudes, de faire ce que l'homme peut faire; elle implique donc deux choses, des facultés ou puissances, et des arrangements sociaux qui leur permettent de se développer. L'histoire de la liberté est ainsi avant tout l'histoire des facultés, et, comme il y a plusieurs espèces d'énergies, il y a plusieurs espèces de libertés : celle qui consiste uniquement dans le libre exercice des forces physiques; — celle qui permet à la fois aux aptitudes intellectuelles et physiques de se développer en s'appliquant aux arts, à la science des choses, à la législation; — enfin, la liberté, qui est la possession et le libre exercice non-seulement des énergies physiques et intellectuelles, mais encore des besoins moraux et des sentimens affectueux, cherchant sans cesse à se satisfaire et à se développer dans les rapports individuels et sociaux.

Ce point de vue nous plaît. Il revient à dire ceci : c'est que M. Eliot entreprend son voyage à travers le passé avec cette idée suffisamment nette que le degré de développement des nations, leur supériorité ou leur infériorité relative se mesure au nombre des agens spirituels qui existent chez elles, qui peuvent y fonctionner, et qui, par leurs actions et leurs réactions, enfantent les phénomènes de leur vie sociale. Avec ce critérium, l'historien nous fait voir dans l'Inde l'immobilité presque absolue : une seule caste ayant droit de vouloir et de penser; une religion qui prolonge les distinctions sociales au-delà de la vie et qui ne permet d'espérance qu'au brahme. En Égypte et en Perse surtout, la royauté, appuyée sur les guerriers, vient étendre à une autre classe d'hommes la liberté de vivre. Le soldat partage avec le prêtre le privilège d'espérer et de donner carrière à son activité. En Grèce, une nouvelle barrière tombe : les castes se mobilisent, la fortune, que tous peuvent plus ou moins espérer d'acquérir, devient le moyen de répartir les individus entre les diverses catégories auxquelles sont attachées les diverses libertés, personnelles, sociales et politiques. La religion, d'ailleurs, émancipe l'homme des terreurs primitives : au lieu du panthéisme indien, qui niait l'individu et qui l'absorbait dans l'unité divine immuable et éternelle en lui répétant : Tu n'es rien; au lieu du dualisme persan avec ses deux personnifications de la vie et de la mort, du bien qui s'isolait au ciel, et du mal qui avait créé la terre, — la Grèce a ses mille divinités parmi lesquelles chaque idée peut trouver son prototype, chaque question sa réponse, chaque désir son patron qui le légitime et s'occupe exclusivement de lui; elle a ses multitudes de dieux avec lesquels l'homme fraternise, qu'il regarde comme des êtres de son espèce, et dont le culte exaltant encourage la joie, la confiance et les fêtes.

A Rome, un nouveau progrès s'accomplit encore : tandis que les vaincus et les non-citoyens étaient restés en Grèce à peu près exclus de tous les droits, à

Rome, les conquis, sous le nom de plébéiens, arrivent peu à peu à conquérir les mêmes privilèges que les patriciens. Cette marche ascendante, M. Eliot l'a suivie et dans les faits, et dans les institutions, et dans la littérature, en un mot dans toutes les expressions de l'activité. A voir le cadre qu'il embrasse, on est comme désespéré ou plutôt comme écrasé sous l'idée de tout ce qu'il faut savoir à l'heure qu'il est pour être digne de parler et propre à faire avancer les lumières acquises. Lui-même pourtant a fait honneur à sa tâche sous bien des rapports. Il a sagement réagi contre le septicisme exagéré de l'école de Niebuhr; il a donné un sens probable à plus d'une légende jusque-là non interprétée. Si d'autres avaient avant lui retracé les progrès et la victoire du parti plébéien, il a émis des vues neuves sur un tiers-parti qui, au lendemain de cette victoire, semble s'être formé par l'union des patriciens éclairés et des hautes classes plébéiennes, tandis que les ultra-patriciens tentaient un peu, comme nos légitimistes, de se coaliser avec les basses classes, avec les mécontentemens et les exaltations immodérés. Le tableau qu'il nous trace de Rome à cette époque et plus tard à un autre mérite, celui d'être large, de bien présenter tous les autres moteurs : d'abord tous les partis, les pauvres, les affranchis, les esclaves, les *étrangers* (autrefois appelés ennemis), et sous ces partis les seules tendances qui composaient leur activité. Son jugement général nous paraît résumer tout ce que l'on a pu dire jusqu'ici, sauf dans un sens. « Dans l'antiquité, remarque-t-il, le degré de civilisation fut généralement proportionné au développement de la liberté. A Rome seulement, il n'en est plus ainsi : dans sa législation, la liberté s'éleva plus haut que chez aucune autre nation païenne, sans entraîner un progrès parallèle dans les sciences, les arts et le bien-être. » C'est bien cela. En Grèce, il y avait mille fois plus d'aptitudes à l'œuvre; l'activité était capable de prendre mille fois plus de formes; seulement tout était capricieux et inconstant. La supériorité de Rome, c'était d'avoir des idées fixes, des désirs ou des volontés plus tenaces, plus intenses; mais Rome était plus exclusive, plus pauvre en *humanités*; elle n'avait que l'orgueil et l'esprit de domination, le besoin de vaincre au Forum ou sur les champs de bataille, d'écraser tel parti adverse, de triompher de tel concurrent, de subjuguier tel peuple. Ses magistratures et ses assemblées n'étaient elles-mêmes qu'autant de trophées d'une victoire remportée par une classe et autant d'instrumens que cette classe était décidée à employer quand même pour s'élever sur les ruines d'une autre. A côté d'une magistrature conquise par les plébéiens, il y avait toujours une magistrature rivale que les patriciens ne s'étaient pas laissé arracher, et qui avait toujours autorité pour vouloir ce que ne voulait pas l'autre. Des partis, voilà Rome; il n'y avait pas d'individus; la nation se composait exclusivement de quatre ou cinq coalitions, de quatre ou cinq machines de guerre aveugles et sans oreilles et obstinément occupées à s'anéantir l'une l'autre. « Plus nous avancerons, écrit M. Eliot, plus nous remarquerons l'absence de cette sympathie qui plie le plus orgueilleux caractère jusqu'à la tendresse, et qui exalte les plus humbles actions jusqu'au succès. D'autres incompétences se révéleront aussi clairement, et la scission béante entre des classes incapables de se prêter aux exigences des circonstances et de tenir compte des dangers successifs finira par entraîner leur ruine à toutes. » Nous

ne pensons pas qu'on ait rien dit de mieux sur les causes de la décadence de Rome.

L'œuvre de M. Éliot a pourtant un défaut grave à notre sens. Quoiqu'elle soit de nature à apprendre bien des choses et à grandement développer l'esprit, la philosophie historique qui lui sert de base ne s'est pas corrigée d'une erreur commune à tous les historiens de notre siècle. Voilà soixante ans et plus que l'histoire en est au même point, ou du moins ne fait qu'appliquer, dans de nouvelles directions, le même genre de critique. Pour nous rendre compte des faits qui se sont produits, on se borne à rechercher les besoins et les facultés qui, par ces faits, ont cherché à se faire jour, et ont ainsi attesté leur existence : mais jamais on ne s'applique à découvrir le pourquoi de ce que les peuples n'ont pas pu faire; en d'autres termes : jamais on ne fait ressortir les impuissances qui ont limité les facultés et qui les ont empêchées de produire autre chose que les institutions, les littératures et les arrangements qu'elles ont engendrés. Cette manière de procéder, qui est à peu près générale, n'est rien moins que le fondement sur lequel le dogmatisme radical échafaude toutes ses illusions. Nous pouvons ajouter qu'elle n'est rien moins qu'un mensonge. Un morceau d'oxygène et de plomb n'indique pas seulement qu'il a existé sur un même point de l'oxygène et du plomb, il indique aussi qu'il n'y a eu que de l'oxygène et du plomb. N'en est-il pas de même de l'esclavage? n'en est-il pas de même de toutes les institutions sociales et de tous les faits, qui, à bien voir, sont simplement des arrangements pour satisfaire certains besoins avec des moyens donnés et rien que ces moyens? Ce rôle que jouent les incapacités, cette influence qu'elles ont sur le sort des nations en ne leur permettant que certaines combinaisons pour faire face aux nécessités de leur existence, il serait temps que l'histoire fit sa principale affaire de les préciser. Pour que Rome ou toute autre nation prenne à nos yeux une physionomie à elle, pour que nous nous en fassions une idée particulière qui ne soit pas également applicable à toute nation, il faut avant tout que nous concevions Rome comme un peuple dont le propre était de ne pouvoir que ceci et cela. Qu'arrive-t-il quand on néglige ainsi le pourquoi de ce qui n'a pas été? Il arrive qu'on enregistre simplement le moment où certaines facultés se sont manifestées dans l'humanité. On n'écrit pas l'histoire des nations. On ne voit et on ne montre partout qu'une même humanité toujours identique dans sa substance. On a dit ce que tel peuple possédait; faute de dire ce qui lui manquait, on habitue l'esprit à appliquer à tous les peuples les idées qu'il s'est faites de l'homme en général d'après les hommes du présent. L'intelligence suppose tacitement que toutes les races ont eu toutes les puissances qu'elle s'est accoutumée à regarder comme constituant l'homme, et de la sorte elle vient de nouveau se heurter au problème qui a tant tourmenté le *xviii*^e siècle : expliquer comment, dans un milieu constamment identique, il s'est créé des phénomènes tout différens. De nouveau donc il faut recourir à des miracles. On se représente la liberté comme perpétuellement arrêtée par le seul mauvais vouloir des gouvernemens ou par la conjuration des égoïsmes privilégiés; on arrive à regarder tout pouvoir comme l'ennemi inné de l'homme et à jeter sur tous les pouvoirs l'odieux d'avoir empêché ce qui, en réalité, n'a pas eu lieu parce que c'était l'impossible. Les gouvernemens répondent de la faute des

impuissances, et on s'habitue enfin à l'idée souverainement néfaste que la seule tâche des bonnes intentions, l'unum necessarium, est de combattre quand même toutes les précautions organisées pour protéger contre les excès des insuffisances.

Telle est la théorie politique, qui est comme l'âme de la méthode historique dont nous parlons. Cette âme, c'est le radicalisme, l'esprit de système. Il est chez M. Eliot, il n'y a pas à en douter; il y est, bien que tempéré. Quoiqu'il ait parfaitement constaté dans chaque circonstance ce que les Romains n'avaient pas pu faire, c'est-à-dire les résultats de leurs impuissances, il ne s'est pas appliqué à nous montrer dans les épisodes de leur histoire la constante action de leurs puissances et de leurs impuissances; il n'a pas tenté de nous représenter précisément leur caractère comme l'ensemble de ces causes négatives et positives de leurs actes. Pour lui-même, un tel point de vue était impossible, car il avait une foi religieuse, un système qui le lui défendait. S'il avait entrepris son histoire, c'était pour montrer comment tous les avortemens du passé avaient eu pour cause le péché, la dégradation qui a suivi la chute, et comment Rome avait simplement été la nation à laquelle Dieu avait donné pour mission, non pas d'organiser, mais d'humilier le paganisme, de faire toucher à la sagesse humaine son néant, en un mot de préparer l'avènement de la régénération, en prouvant à l'homme qu'il ne pouvait rien par lui-même.

Pour nous résumer, M. Eliot, comme MM. Bancroft, Parker, Channing et même Emerson, est certainement imbu de ce *transcendantalisme* de l'Amérique moderne qui n'est, en réalité, que l'ancien idéalisme, l'ancien esprit de système, avec plus de largeur dans les vues, avec des conclusions basées sur plus de données. Toutefois, c'est plaisir pour nous de l'ajouter, s'il a en lui ce qui nous semble menaçant pour les États-Unis, il a aussi tout ce qui nous semble rassurant dans les tendances de la race anglo-américaine. Il a beau avoir une conclusion *a priori*, le besoin d'analyser est également tyrannique chez lui. Jamais il ne se contente d'exprimer ses jugemens, il analyse et précise les faits il tient à énoncer tout ce qu'il a vu, il expose toutes les données, toutes les considérations qui l'ont conduit à son jugement; en un mot, en détaillant ses pièces justificatives, il met les autres à même de conclure autrement que lui. Tout son livre, d'ailleurs, respire une haute moralité, une grave et virile réserve, une crainte profonde et constante de ne pas avoir fait de son mieux. Chez lui enfin, comme en Amérique encore, s'il y a des illusions, il y a ce qui est le remède souverain de toutes les erreurs, un idéal bien placé, une ardente sympathie pour tous les emplois de l'activité humaine, qui sont le meilleur moyen de découvrir ce que l'on ignorait, et de parer à tous les dangers qui se présentent. M. Eliot a un profond respect pour la prudence, pour la modération, pour la sagesse qui consiste à tenir compte du plus grand nombre possible de nécessités, pour la générosité et la vertu, qui se proposent, avant tout, de ne rien froisser de ce qui a vie, mais, au contraire de concilier tous les intérêts, les besoins, les susceptibilités. Pour lui, ce qui est surtout la chose honteuse, le diplôme d'incapacité, c'est la brutalité, l'instinct aveugle que rien ne contient, l'idée ou le désir qui s'élance les yeux fermés comme les passions de la jeunesse. On était fort loin d'un tel culte intellectuel du temps des pèlerins cal-

vinistes, on en est encore fort loin chez nous; mais l'Amérique du moins a certainement grandi. Il est telle idée chez M. Eliot qui, à elle seule, indique une complète transformation dans l'esprit des hommes. Jusqu'à ces derniers temps, on aurait difficilement trouvé un penseur qui, en jugeant les Romains, n'eût pas célébré leur patriotisme immodéré comme leur plus grand titre de gloire. Aux yeux de tous, ce qui en faisait des héros, c'était précisément la fougue avec laquelle ils sacrifiaient tout, même leurs enfans et leur conscience, aux intérêts de leur patrie ou de leur parti. Dans cet héroïsme, au contraire, M. Eliot n'a vu que le signe douloureux de ce qui leur manquait. « Le Romain, a-t-il écrit, ne savait se dévouer qu'au pays et à sa propre classe; rarement il lui fut donné de comprendre qu'il pouvait être nécessaire de tenir compte des intérêts d'autrui. » A notre avis, c'est un véritable événement historique que l'apparition de cette répulsion morale tout nouvelle, de cette tendance à regarder l'esprit de parti comme un mal et un danger, tandis qu'autrefois on ne concevait rien de plus noble que de servir quand même son parti, rien de plus honteux que de l'abandonner, lors même qu'on ne pensait pas comme lui. Si ce n'est pas là un fait dans le sens usuel du mot, il y a là l'étoffe de bien des faits, de bien des transformations sociales, et peut-être ce progrès moral est-il plus important pour l'avenir que beaucoup d'événemens plus bruyans de ces soixante dernières années.

J. MILSAND.

THÉÂTRES.

La saison musicale de cette année laborieuse, qui porte peut-être dans les plis de son manteau la grande solution dont se préoccupent tant les hommes d'état, paraît s'annoncer d'une manière brillante. D'abord Paris possédera enfin un véritable théâtre italien, dont on peut dire qu'il est privé depuis la révolution de février. M. Lumley, directeur du Théâtre de la Reine à Londres, a été investi, par M. le ministre de l'intérieur, du privilège que possédait M. Ronconi. M. Lumley passe pour un homme habile et passablement heureux : réputation de bon augure aussi bien au théâtre qu'à la guerre. Il paraît donc certain que M. Lumley nous arrive avec une troupe formidable de grands virtuoses parmi lesquels il nous suffira de citer M^{me} Sontag et M. Lablache. L'ouverture du Théâtre-Italien aura lieu le 1^{er} novembre prochain. En présence d'un rival aussi redoutable, que fait l'administration de l'Opéra? Elle se débat trop souvent au milieu des plus grandes incertitudes; elle ne sait trop encore à quel dieu se vouer ni à quel maître elle doit confier ses destinées. Les répétitions de *l'Enfant prodigue* de M. Auber sont retardées, la mise en scène du *Génie de la Nuit*, opéra en deux actes de M. Rosenheim, pianiste éminent et musicien distingué, a été abandonnée pour la dixième fois. On nous promet cependant prochainement le *Barbier de Séville* de Rossini, chanté par M^{lle} Alboni ou M^{me} Laborde, MM. Roger et Barroilhet. En attendant, et pour nous consoler un peu de tant de mécomptes, on a repris le *Prophète* de M. Meyerbeer. M^{lle} Alboni, qui, heureu-

sement pour l'administration de l'Opéra, se trouvait à Paris, y chante le rôle de Fidès avec un succès qui a grand besoin de ménagemens. M^{lle} Alboni est une cantatrice *di mezzo carattere*, dont la voix flexible et la sensibilité tempérée ne peuvent résister long-temps aux luttes héroïques de la musique française. Déjà il est impossible de ne pas constater une certaine altération dans la fraîcheur et le tissu délicat de ce bel organe. M. Meyerbeer assistait l'autre soir à la reprise du *Prophète*. La présence de l'illustre compositeur a fait répandre le bruit qu'il était venu à Paris pour diriger les études d'une nouvelle et grande partition qu'il aurait en portefeuille. Cette nouvelle n'a aucune consistance. M. Meyerbeer est un artiste trop sérieux et trop profondément dévoué aux intérêts de l'art qui fait sa gloire, pour courir ainsi les aventures. Il prend son temps et son heure, et il ne livre sa pensée que lorsqu'il la croit digne du public qu'il respecte. Pour le moment, M. Meyerbeer est entièrement occupé à composer des chœurs pour les *Euménides* d'Eschyle, dont la traduction en langue allemande doit être représentée au théâtre royal de Berlin.

Si le théâtre de l'Opéra-Comique est une heureuse entreprise, c'est qu'on y travaille aussi à mériter les faveurs de la fortune. On a repris dernièrement *l'Amant jaloux* de Grétry, charmant ouvrage qui, pour être né en 1778, n'en est pas moins jeune et vrai. Un musicien de talent, M. Batton, a ravivé d'une main discrète certaines couleurs de l'instrumentation de Grétry que le temps avait un peu ternies. Quand il n'y aurait dans *l'Amant jaloux* que le trio des trois femmes : *Ah! que j'aime ce Français!* et l'adorable romance de ténor : *Pendant que tout sommeille*, ce serait plus que suffisant pour mériter les honneurs d'une restauration. On répète à l'Opéra-Comique un ouvrage en trois actes de M. Halévy, qui sera probablement la grande machine de guerre avec laquelle l'administration affrontera la lutte qui se prépare. En effet, la lutte sera bruyante cet hiver.

Trois nouvelles sociétés musicales, satellites de la société des concerts du Conservatoire, viennent de se former, et se disposent à convier les amateurs aux grandes fêtes de la musique instrumentale. La société de Sainte-Cécile, sous la direction de M. Seghers, qui paraît la mieux constituée des trois, commencera ses séances le mois de novembre prochain. On se demande avec anxiété dans le monde politique ce que deviendra la France en l'an de grace 1852? Quel sera le dénouement de ce drame mal conçu qu'on appelle la constitution? Et chacun s'efforce d'indiquer le remède qui pourrait guérir la France du mal qui la ronge depuis le mois de février 1848. Nous sommes étonnés que, puisqu'il s'agit de redresser les membres éclopés d'une mauvaise comédie, on ne se soit pas adressé au plus grand médecin dramatique de notre pays, à M. Scribe. Que deviendrait la France dramatique, si M. Scribe venait à mourir? La question vaut la peine d'être posée, car, à l'heure qu'il est, on répète M. Scribe au Théâtre-Français, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, au Gymnase!... Hommes d'état, qui cherchez une solution à l'imbroglio républicain qu'on nous fait, adressez-vous donc à M. Scribe, qui a des recettes pour toutes sortes de pièces mal venues!

V. DE MARS.

